

MONSEIGNEUR  
DE SÉGUR

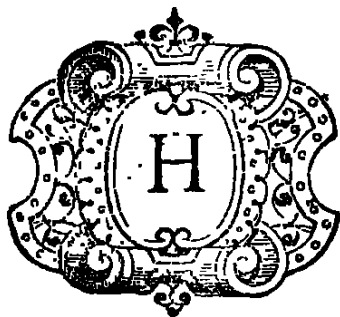
DIRECTEUR DES AMES

PAR

L'ABBÉ H. CHAUMONT

Premier Aumônier  
de la Maison Mère des Frères des Ecoles chrétiennes  
Auteur des *Directions spirituelles*, etc.

TOME PREMIER



PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
35, RUE BONAPARTE, 35

—  
1884

Tous droits réservés





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



MONSEIGNEUR DE SÉGUR

DIRECTEUR DES AMES



## DÉCLARATION DE L'AUTEUR

*Nous déclarons que si, dans le cours de cet ouvrage, nous employons les mots de Saint et de Sainteté, et si nous exposons des faits qui pourraient être interprétés comme présentant un caractère miraculeux, nous n'entendons nullement exprimer sur les personnes ni sur les choses un jugement qui est réservé à l'autorité ecclésiastique, ni présumer, en quoi que ce soit, des décisions qui lui appartiennent en propre.*

*Nous déclarons aussi soumettre absolument au Saint-Siège Apostolique la doctrine formulée dans ce livre, professant l'obéissance entière d'esprit et de cœur à notre Saint-Père le Pape, Vicaire infallible de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

H. CHAUMONT.



FOND. MAYEVA

## PRÉFACE

A peine Monseigneur de Ségur avait-il rendu à Dieu sa belle âme, qu'on demanda de toutes parts le récit de sa vie. C'était œuvre nécessaire, mais difficile ; car durant une existence relativement courte, il avait rempli des fonctions importantes et fort diverses, et fourni une carrière apostolique exceptionnellement fructueuse. Afin de répondre au plus tôt à la légitime impatience de tous ceux qui l'avaient connu ou qui avaient entendu parler de ses éminentes vertus, l'un de ses frères, le marquis de Ségur, se hâta de reproduire les traits principaux de cette grande et noble physionomie. L'accueil fait par le public aux *Récits et Souvenirs* témoigne à la fois, et de la vénération qui s'était attachée à la personne de Mgr de Ségur, et du charme avec lequel le narrateur avait su exprimer tous les sentiments qui se pressaient en son âme. « Je croyais connaître à fond mon cher et saint frère, nous disait à cette époque le marquis de Ségur ; mais le travail que je viens d'entreprendre m'a mis en présence de faits nombreux qui me le rendent plus admirable que jamais. » Aussi



dut-il dépasser de beaucoup les limites étroites qu'il s'était d'abord imposées, et, à la place d'un rapide aperçu, il publia un ouvrage en deux volumes.

Mais, au cours de ce consolant travail, l'auteur avait compris que son œuvre présenterait inévitablement une lacune considérable. « J'ai laissé tout à fait de côté, nous écrivait-il, un point important de la vie sacerdotale de mon frère, n'ayant pas compétence pour le développer; il faut pour cela des connaissances théologiques que je n'ai pas. » M. de Ségur parlait du sujet, tout spécial en effet, de la conduite des âmes; et il nous demanda de donner à son travail ce nécessaire complément. En même temps et à notre insu, la presse annonçait que nous publierions, pour faire suite aux *Récits et Souvenirs* un ouvrage qui aurait pour titre : *Monsieur de Ségur, directeur des âmes*.

La presse nous ayant ainsi nommé, nous reçûmes de nombreuses et aimables sommations d'avoir à faire paraître le plus tôt possible une étude dont l'intérêt est si pratique. Nous aurions eu bien des motifs de décliner cet honneur; nous étions des derniers à qui pût incomber une tâche si délicate. Mais Dieu nous avait placé, dès 1850, sur les pas de l'abbé de Ségur et il nous y avait ramené constamment par des circonstances diverses; d'autre part, nous nous trouvions être l'aîné des fils spiri-

tuels du pieux Prélat — nous parlons de ses fils prêtres; — il avait daigné nous admettre à la plus étroite intimité; il nous avait toujours parlé à cœur tout ouvert, particulièrement en ce qui concerne la direction; et l'on voulait de nous sa pensée entière, sa doctrine complète sur ce que saint Grégoire a appelé *l'art des arts* : *Ars artium, reginam animarum*.

Nous ne pouvions refuser ce rôle d'humble disciple. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et nous présentons ici à la méditation des âmes chrétiennes, et tout spécialement de nos vénérés frères dans le Sacerdoce, les leçons de ce vrai maître en la vie spirituelle.

Pour donner à son enseignement l'autorité qui lui convient, nous montrerons, dans la première partie de cet ouvrage, comment la Providence prépara de loin Gaston de Ségur à la mission qu'elle lui réservait dans l'Église. Ce plan, d'abord caché à tous les yeux, se fait jour au milieu des circonstances les plus contraires, et il se déroule ensuite avec l'ampleur que Dieu apporte à la réalisation de ses plus chers desseins. Nous consacrerons la deuxième partie à étudier en détail la méthode de direction du pieux Prélat. Elle résume parfaitement la doctrine des Saints sur cette grave matière, et elle s'applique d'une façon remarquable aux besoins des âmes à l'époque où nous vivons. Dans une dernière partie, nous dirons enfin comment

Mgr de Ségur a fait l'application de cette méthode aux chrétiens de tout âge et de toute condition, et les fruits importants qu'il en a retirés.

On le voit, cet ouvrage est, par son objet même, comme un traité pratique de la conduite des âmes. Puisse-t-il faire comprendre aux fidèles de quelle importance est la grâce d'une sage direction pour leur avancement dans la vraie et solide piété! Puisse-t-il rappeler aux parents et aux maîtres chrétiens ce que peut une formation sérieuse pour l'éducation des enfants dont ils ont la responsabilité! Que Dieu daigne surtout y faire trouver aux supérieurs de communautés religieuses et aux prêtres qui se dévouent à la sanctification des âmes, d'utiles lumières et quelques encouragements dans l'exercice de leur grande mission!

Nous confions ce travail aux plus paternelles sollicitudes du Cœur de Jésus pour la renaissance de l'esprit chrétien dans le monde; nous le déposons entre les mains de Marie Immaculée, la priant de le rendre profitable aux âmes vraiment désireuses de tendre à la perfection; nous le plaçons enfin sous la protection de saint François de Sales, le plus habile directeur spirituel que Dieu ait donné à la sainte Église et le maître très aimé de Mgr de Ségur.

Paris, 29 Janvier 1884.

# PREMIÈRE PARTIE

DE LA PRÉPARATION DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR  
A SA MISSION DE DIRECTEUR





# MONSEIGNEUR DE SÉGUR

## DIRECTEUR DES AMES

---

### PREMIÈRE PARTIE

DE LA PRÉPARATION DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR  
A SA MISSION DE DIRECTEUR



### CHAPITRE PREMIER

DIEU TIENT SECRETS, PENDANT L'ENFANCE ET LA  
JEUNESSE DE GASTON DE SÉGUR, LES DESSEINS  
QU'IL FORME SUR LUI POUR L'AVENIR.

Les voies de Dieu sont inscrutables. — Ses deux plans. — Rien ne révèle d'abord l'avenir de Gaston de Ségur. — Première enfance à peine chrétienne. — Education universitaire : ses résultats. — Dieu garde pur le cœur du jeune étudiant. — Gaston se convertit : sens de ce mot. — Lecture de l'*Introduction à la vie dévote*. — Le futur disciple de saint François de Sales.

LES œuvres de Dieu sont mystérieuses<sup>1</sup> et *la trace de ses voies nous échappe*<sup>2</sup>. Parfois, sans doute, il lui plaît de présager par des signes

1. Job ix, 10.

2. Et investigabiles viæ ejus. (Rom. xi, 33.)

apparents les grandes choses qu'il veut réaliser dans la suite<sup>1</sup> ; mais, le plus souvent, il les voile à la curiosité des hommes, et, comme s'il voulait donner le change aux prévisions de leur sagesse, il va droit à son but par un chemin qui semble n'y pas conduire. Nous allons en trouver ici un exemple remarquable.

Louis-Gaston de Ségur apportait en naissant un nom dont l'illustration remonte au temps des Croisades, et par lequel il se trouvait allié aux plus grandes familles de France et d'Europe<sup>2</sup>. Il avait reçu aussi, dans une mesure peu commune, de précieuses qualités naturelles : *puer egregiæ indolis*<sup>3</sup> ; une rare intelligence, un cœur aimant et généreux, et, pour couronner le tout, un charmant caractère. Cela suffit à expliquer les succès qu'il remporta dans ses études<sup>4</sup>, et la sympathie qu'éprouvaient pour lui tous ceux qui le connaissaient<sup>5</sup>. Mais de là à entrevoir les grâces signalées que Dieu lui réservait dans la suite, il y a loin. Notre rôle étant de n'exprimer que la vérité, et non de surfaire de parti pris celui dont nous aurons à dire beaucoup de bien, nous avouons que rien, dans l'enfance ni dans la

1. Luc. I, 36-80.

2. *Ma Mère*, par Mgr de Ségur, p. 4.

3. I Par. XII, 28.

4. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 32.

première jeunesse de Gaston de Ségur, ne permettait de soupçonner dès lors ce qu'il devait être plus tard. Ceux qui ont recueilli quelques détails sur cette époque de sa vie ne nous signalent en lui que de fréquentes saillies d'esprit, une gaieté souvent débordante et parfois un peu taquine, et l'instinct de la charité allant jusqu'à donner aux pauvres tout ce qu'il possédait. On aimerait aussi, sans doute, à trouver souvent déjà, sur les lèvres de cet enfant appelé à parler si bien des choses de Dieu, les noms aimables de Jésus et de Marie, et l'expression d'une tendre et ardente piété : rien n'autorise cette supposition. Gaston avait les habitudes de prière que l'on donne aux enfants de cet âge, mais rien de plus. On voudrait surtout se le représenter, au jour de sa première Communion, commençant avec Jésus-Christ ces rapports d'intimité qui feront dans la suite ses plus douces joies ; même sur ce point, les *Souvenirs et récits d'un frère* nous laissent incertains. Nous savons seulement que l'âme du jeune communiant était ce jour-là d'une pureté parfaite, que son cœur goûta et comprit en ce moment combien le Seigneur est doux<sup>1</sup>. Mais cette grâce incomparable, point de départ, pour un grand nombre d'enfants, d'une vie toute nou-

1. Ps. xxxiii.



velle, n'apparut sur le ciel de son âme que comme un de ces astres brillants qui traversent les ténèbres sans laisser de trace durable de leur passage<sup>1</sup>. « Je ne pourrai jamais assez déplorer, a dit bien des fois depuis Mgr de Ségur, l'éducation universitaire que j'ai reçue. Nous n'étions pas impies au collège, mais indifférents, vivant dans une certaine honnêteté naturelle; quand je pense, ajoutait-il, que l'année qui a suivi ma première Communion, on ne nous a même pas dit de faire nos Pâques! et qu'en dehors de la première Communion je n'y ai jamais vu communier personne<sup>2</sup>! »

L'on comprend ce que pouvait être sous un tel régime l'âme d'élite de ce jeune homme; ses plus belles qualités natives s'étiolaient, dans cette atmosphère où manquait la vraie vie.

1. Remarquons toutefois que si rien ne révélait encore l'élection spéciale de Dieu sur cette âme, la grâce l'élaborait déjà d'une manière puissante. Il le faut bien pour qu'il ait écrit à sa mère, à l'âge de vingt-trois ans : « Je me trouve dans mon élément depuis que je suis au séminaire. Il me semble que j'y suis né. » (Lettre du 16 octobre 1843.) Et le lendemain à ses sœurs : « Je suis de plus en plus heureux... Il me semble que j'ai été toute ma vie ce que je suis. O Dieu! que ne l'ai-je toujours été! » (Lettre du 17 octobre 1843, t. I des *Lettres*. Bray et Retaux, Paris.) — La vocation de Gaston de Ségur datait donc de son enfance. Elle n'a dû qu'aux circonstances où il a été élevé, de rester ignorée. Les appels de Dieu seraient bien plus souvent pressentis dès le jeune âge, si tout ne conspirait pas pour les tenir dans l'ombre. — 2. Notes intimes.

Mgr de Ségur a toujours gardé un souvenir pénible de ces fâcheuses années. « Il m'a fallu quinze ou seize ans, disait-il, pour me dépêtrer complètement des idées et impressions que m'avait laissées cette fatale Université. A chaque instant, je me surprénais avec mes préjugés sur l'Église, sur les miracles, sur la vie des Saints, etc.<sup>1</sup>. » Aussi jusqu'à dix-huit ans ne trouve-t-on chez lui que point ou très peu de vie chrétienne. Hâtons-nous pourtant d'ajouter que, par une protection toute particulière de Dieu, le cœur de Gaston de Ségur demeura pur dans ce milieu atteint par la corruption des mœurs. Le vice déshonorant, qui fane tant de jeunes âmes, semblait n'avoir pas de prise sur lui; à défaut de considérations surnaturelles, une instinctive répugnance, que Dieu lui avait inspirée pour ces désordres, le tenait éloigné de tout ce qui l'eût fait rougir de lui-même<sup>2</sup>.

Tandis que les années s'écoulaient ainsi sans amener de changement visible dans les dispositions de Gaston, Notre-Seigneur préparait toutes choses pour le faire passer d'un état à peine chrétien à une haute piété, et il l'attendait à un de ces rendez-vous de sa paternelle Providence

1. Notes intimes.

2. *Récits et souvenirs d'un frère*, t. I, p. 20.

où l'on va sans y songer<sup>1</sup>. A cette époque, en 1830, la grand'mère de Gaston, la vénérable comtesse Rostopchine<sup>2</sup>, habitait en France, à Aube, au château des Nouettes, résidence d'été de la famille de Ségur<sup>3</sup>. L'exemple des rares vertus et de l'éminente piété de cette femme supérieure en toutes choses<sup>4</sup> fit sur son petit-fils une impression profonde et salutaire. « Ce fut là, dit Mgr de Ségur, le moment de ma conversion. » En effet, au verso d'une image représentant le Saint-Sacrement exposé, avec des anges çà et là en adoration, on peut voir ces lignes tracées de sa main au crayon : « Souvenir de ma conversion, à Aube, Notre-Dame de Septembre, 1838. » Un peu au-dessous, et toujours au crayon, un cœur transpercé d'un glaive et sous le cœur : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata*<sup>5</sup>. Le coup porté par la grâce était de ceux qui changent une âme pour toujours<sup>6</sup>; et si les hommes étaient capables de deviner sûrement par les signes exté-

1. *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.*  
Gen. xxviii, 16.

2. *Ma Mère*, par Mgr de Ségur, p. 5.

3. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 21.

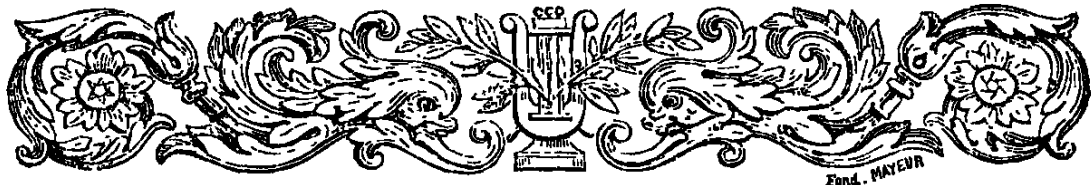
4. Voir dans les *Récits et souvenirs d'un frère* quelques belles lettres de la comtesse Rostopchine à Gaston de Ségur.

5. Bienheureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les péchés ont été effacés. (Ps. xxxi, 1.)

6. Cant. cant. III, 4.

rieurs les futurs vœux divins, la vue des fruits que Gaston retira de la lecture de l'*Introduction à la vie dévote*, pieux présent de sa grand'mère, leur aurait révélé le dessein de Dieu, qui voulait faire de ce jeune chrétien l'un des plus admirables disciples de saint François de Sales. A l'école de ce maître, qui a formé tant d'âmes à la piété, Gaston de Ségur apprit à désirer comme la grâce des grâces la fréquente communion. Il la souhaita ardemment, il la demanda avec humilité, et avec de si pressantes instances, qu'il obtint de la faire d'abord tous les dimanches, et, bientôt après, chaque jour. Dès lors, c'en fut fait : Gaston de Ségur devint un fervent et vaillant serviteur de Dieu. Mais ni ses parents ni lui-même ne surent entrevoir dans cet heureux changement autre chose qu'une réforme nécessaire de l'éducation trop peu chrétienne qu'il avait reçue. Jusque-là, les plans de Dieu, en se déroulant, ne trahissaient pas les pensées de prédilection que Notre-Seigneur nourrissait dans son cœur divin à l'endroit de ce jeune étudiant, et qui devaient faire de lui plus tard un habile directeur des âmes.





## CHAPITRE II

DIEU CONDUIT GASTON DE SÉGUR A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE PAR UN CHEMIN QUI PARAISSAIT L'EN ÉLOIGNER.

Gaston de Ségur se préoccupe du choix d'une carrière. — Il laisse de côté tout projet relatif au métier des armes : motifs de cette détermination. — Ses succès dans les arts. — Il devient diplomate. — Sa joie d'habiter Rome. — Les habiletés de la diplomatie l'attachent à la simplicité de l'Évangile. — La vue des maux de l'Église lui inspire la pensée de se faire apôtre. — Après un sérieux contrôle, son examen est approuvé. — Il répond fidèlement à l'appel de Dieu.

**G**ASTON de Ségur, ayant terminé ses humanités, dut penser au choix d'une carrière. Cette question le préoccupait beaucoup ; il en parlait souvent à Dieu dans la prière et il était bien résolu à remplir en vrai chrétien la mission à laquelle la Providence l'appellerait. Mais jusqu'à ce moment la seule réponse de Dieu était qu'il suivît le cours des événements, avec la ferme confiance que la volonté d'en haut se manifesterait en temps opportun ; ses hésitations mêmes témoignaient qu'il n'avait encore

entendu dans son cœur aucune invitation particulière de la grâce à l'égard de sa future vocation. Toutefois, l'appel de Dieu se préparait dès lors en lui ; et s'il ne le comprit pas immédiatement, c'est que nul ne le lui avait encore révélé. « J'ai pensé à me consacrer à Dieu dès l'âge de dix-huit ans, écrivait-il en 1860. Je suis entré au séminaire à vingt-trois ans, et j'y serais entré bien plus tôt, si j'avais eu un directeur qui se fût occupé de m'éclairer et de me conduire. »<sup>1</sup>

Parmi les voies diverses qui s'ouvraient devant lui, la carrière des armes aurait pu, ce semble, attirer ses préférences. Les gloires militaires n'avaient pas manqué dans sa famille<sup>2</sup> ; d'ailleurs, le caractère ardent et, nous pouvons bien le dire, un peu batailleur de Gaston de Ségur eût fait trouver tout simple qu'il s'arrêtât à ce parti. Cependant il ne reste nulle trace d'un projet de ce genre dans l'histoire de sa jeunesse. On en donnera l'explication que l'on voudra ; pour nous, nous inclinons à penser qu'un motif d'humanité a pu le détourner du métier des armes. Il avait, à la vérité, l'âme chevaleresque ; il aimait passionnément sa patrie ; volontiers il eût donné pour elle son sang et sa vie ; mais il préféra laisser à d'autres la

1. *Lettres*, t. II.

2. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 1.

cruelle nécessité de tuer des hommes, fussent-ils les ennemis de son pays.

Pendant quelque temps, deux autres carrières semblèrent se disputer son avenir : la peinture et la diplomatie. Les aptitudes qu'il avait manifestées dès son enfance pour les arts déterminèrent le comte Eugène de Ségur, son père, à lui faire donner les leçons d'un maître. Paul Delaroche avait acquis dès cette époque une telle célébrité, que l'on ne crut pas pouvoir mettre Gaston à une meilleure école. Il fréquenta en effet pendant quelques mois les ateliers de cet illustre artiste, et il devint l'un de ses plus brillants disciples. Aussi, Paul Delaroche faisait-il les plus vives instances pour qu'il se consacraît exclusivement aux arts : « Pourquoi pousser si loin votre fils dans les abstractions de la jurisprudence, disait-il au comte de Ségur, lorsque son talent lui promet les plus beaux succès? » Delaroche vit d'ailleurs confirmer bientôt d'une manière officielle le jugement qu'il avait porté sur l'habileté de son élève : car cette même année, 1842, celui-ci remporta au salon de peinture l'honorable distinction d'une médaille d'or, et l'œuvre couronnée était précisément un portrait du comte de Ségur, son père.

Il n'en eût pas fallu autant pour fixer défini-

tivement dans la carrière des arts tout autre que le jeune lauréat. Mais Gaston de Ségur ne céda pas à cet entraînement ; il voulut réfléchir encore. Il quitta même l'atelier de son maître, non pas qu'il méconnût son grand talent, mais à cause des répugnances qu'il éprouvait pour certains travaux. L'atelier de peinture, il faut en convenir, n'est ni souvent ni à aucun titre une école de vertu. Comme si le maître et les élèves échappaient, au nom de l'art, aux conséquences du péché originel, ils se permettent sans scrupule et parfois sans aucune réserve des études d'après nature capables de faire rougir l'honnêteté la moins susceptible. Les conversations se ressentent de ces licences hardies ; et, bien qu'on prétende légitimer ces audaces par le non-sens de *l'art pour l'art*, l'expérience se charge d'établir que le talent de la peinture, l'habileté des nuances, la rectitude des lignes ne sont pas tout dans l'admiration que professent à l'égard de beautés qui n'ont rien de céleste ni de chrétien, non seulement des hommes mûrs, mais des jeunes gens. « Je n'ai pas eu le triste courage d'affronter longtemps ces périls, nous disait un jour Mgr de Ségur ; et je m'en félicite, aujourd'hui que je me prépare à paraître prochainement devant Dieu. »

Les choses en étaient là, lorsque le comte de



Ségur imagina une combinaison qui devait donner un dernier lustre au talent de son fils, en même temps qu'elle lui ouvrait une brillante carrière dans le gouvernement, s'il ne voulait plus s'occuper de peinture qu'à titre d'agrément. D'une part il songea à l'envoyer à Rome, parce que Rome est et demeurera la Cité incomparable des arts, et parce que c'est là que les maîtres viennent chercher leurs plus sublimes inspirations et qu'ils trouvent réunis les plus beaux chefs-d'œuvre. D'autre part, M. de la Tour-Maubourg, ami de vieille date de la famille de Ségur, était en ce moment ambassadeur de France à Rome. Le comte de Ségur demanda et obtint facilement pour son fils Gaston une nomination d'attaché à cette ambassade. Ce fut pour celui-ci une vive joie, plus encore qu'un honneur signalé. A tous les avantages que son père espérait lui en faire retirer, se joignait une extrême consolation : c'était la pensée d'aller puiser au tombeau des saints Apôtres et aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ un grand amour de l'Église.

Voici donc le jeune comte diplomate. A côté des nombreux sujets d'édification qui l'attendaient à la Cour des Papes, Gaston de Ségur allait trouver, dans les salons des ambassadeurs de toutes les puissances, l'esprit de la politique

des hommes. La vie d'un diplomate forme une existence *sui generis*. Mêlé d'office à des fonctionnaires de nationalité étrangère, obligé de maintenir à force de prudence et d'habileté le prestige de son pays, d'entretenir des relations faciles avec des hommes qui, parfois, ne sont au fond, nonobstant les dehors d'une parfaite correction de langage et de manières, que des ennemis déclarés, il a besoin d'une extrême souplesse d'esprit; souplesse dont le génie consiste souvent à taire sa vraie pensée<sup>1</sup> et à déjouer, par une vigilance incessante, les menées secrètes de quiconque voudrait nuire aux intérêts du pays qu'il représente. On conviendra que, de cette situation au ministère de l'apostolat, de ce langage à double entente au langage de l'Évangile qui dit nettement : *est, est,*

1. Le pape saint Grégoire, en énumérant les caractères de la sagesse mondaine, a tracé un portrait exact de la diplomatie telle qu'elle se pratique en dehors de l'esprit vraiment chrétien : « Hujus mundi sapientia est, cor machinationibus tegere, sensum verbis velare : quæ falsa sunt, vera ostendere; quæ vera sunt, falsa demonstrare... cum vires suppetunt, nullis resistentibus cedere; cum virtutis possibilitas deest, quidquid explere per malitiam non valent, hoc in pacifica bonitate simulare » : La sagesse de ce monde consiste à couvrir son cœur sous des machinations, à cacher sa pensée sous des mots : à montrer comme faux ce qui est vrai; à démontrer comme vrai ce qui est faux... à céder quand on est fort et que personne ne résiste; quand on ne peut faire preuve d'énergie, à simuler dans une paisible bonté ce que la malice ne saurait réaliser. (Lib. X, *Moral.*, c. xvi, in cap. xii Job.)

*non, non*<sup>1</sup>, il y a un abîme. Mais Dieu, quand il le veut, a bientôt fait de jeter un pont sur cet abîme. Ce qui paraissait ne devoir former en Gaston de Ségur qu'un homme habile, le dégoûta pour toujours de l'habileté des hommes; et ce stage dans la brillante carrière de la diplomatie devint le moyen dont Dieu daigna se servir pour l'amener tout droit à la vocation, obscure aux yeux du monde, mais sublime aux yeux de la foi, du service des âmes. Vainement les dons exceptionnels de l'esprit et du cœur qu'il tenait de la libéralité divine, joints à l'éducation si distinguée qu'il avait reçue dans sa famille, lui avaient gagné du premier coup toutes les sympathies : la connaissance des intrigues de la politique, dont tous les ressorts lui étaient dévoilés, lui rendit insupportable le milieu où il devait vivre.

Une autre considération exerça en même temps sur son âme une impression également salutaire. Depuis sa conversion, Gaston de Ségur n'avait rien négligé, nous l'avons vu, pour dissiper par des études approfondies les préjugés dans lesquels l'Université l'avait élevé par rapport à la sainte Église. Or, la vue des attaques dirigées de toutes parts contre cette

1. Matth. v, 37.

épouse mystique de Jésus-Christ excitait au plus haut degré l'indignation de ce vaillant chrétien. Il était chaque jour le témoin affligé de la malice avec laquelle l'enfer ourdissait contre elle les plus graves complots. Il n'eut pas de peine à entrevoir que des temps particulièrement malheureux allaient surgir ; que l'Église allait se trouver bientôt aux prises avec une immense conjuration des princes et des peuples ; que le règne de Jésus-Christ allait souffrir de grandes violences, et qu'une multitude innombrable d'âmes courraient le péril de se laisser entraîner au torrent de l'impiété et du sensualisme. Gaston de Ségur ne put assister indifférent au spectacle qu'il avait sous les yeux ; et c'est alors qu'il forma le dessein d'offrir à Dieu et à l'Église l'humble concours de son dévouement.

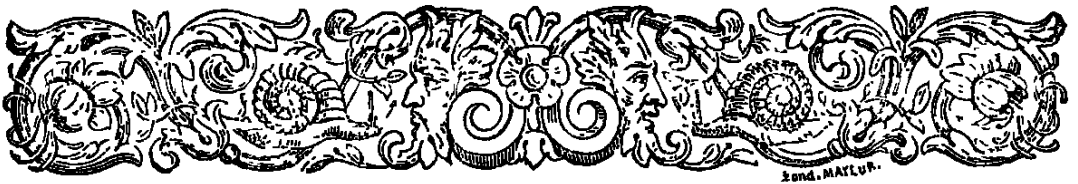
Toutefois, il n'eût pas estimé sage de suivre cette noble inspiration sans la soumettre au contrôle de l'obéissance. Il commença par beaucoup prier ; il fit de nombreuses communions pour obtenir la connaissance certaine de la volonté divine ; puis, après avoir longuement pesé dans les deux plateaux de la balance de Dieu les redoutables responsabilités du ministère apostolique et les services qu'il pourrait peut-être rendre à la cause des âmes, en leur consa-

crant ses modestes efforts et toute sa vie, il prit conseil auprès des hommes les plus aptes à se prononcer dans ces graves circonstances<sup>1</sup>. Leur réponse fut pleinement affirmative sur les caractères de sa vocation. Dès lors, répondant à la voix de Dieu qui l'appelait, il se détermina à embrasser la carrière du Sacerdoce et à devenir prêtre de Jésus-Christ, justifiant en sa personne la parole du Sauveur : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure*<sup>2</sup>.

1. Ce fut surtout au P. de Villefort, de la Compagnie de Jésus, que Gaston de Ségur soumit la décision importante de sa vocation. Il trouva à la fois dans ce saint religieux un homme très éclairé dans les voies de Dieu, et un conseiller plein de fermeté. Il lui garda toujours une filiale et très vive reconnaissance.

2. Non vos me elegistis : sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. (Joan., xv 16.)





## CHAPITRE III

### GASTON DE SÉGUR SE PRÉPARE AU SACERDOCE

Gaston de Ségur fait le vœu de se consacrer au service de Dieu et des âmes. — Il doit vaincre, pour l'accomplir, toutes les tendresses de la nature. — Son entrée au séminaire. — Nouvelle existence. — Sa gaieté naturelle en tempère les rigueurs. — Mais l'esprit ecclésiastique domine déjà toute sa vie. — Le futur directeur des âmes se révèle en lui. — Il gravit les degrés du sanctuaire. — Il est appelé au Sacerdoce : sentiments qui remplissent son âme. — Sa première Messe.

**S**AINTE François de Sales recommande de ne prendre de graves déterminations qu'après s'être entouré de toutes les garanties de la prudence chrétienne ; mais, cela fait, il veut qu'on demeure ferme dans sa résolution, sans se préoccuper des difficultés qui peuvent surgir à l'encontre de ce qui a été décidé. Ainsi fit Gaston de Ségur relativement à la grande affaire de sa vocation. Il n'avait rien négligé de ce qui pouvait l'éclairer sur la volonté de Dieu à cet égard ; cette divine volonté connue, il brûle ses vaisseaux, pour couper court à toute tentation de revenir en arrière. En effet, nous trouvons dans

ses papiers intimes de cette époque un acte solennel, par lequel il se donnait et vouait pour toujours au service de Dieu et des âmes. En voici la teneur :

*Romæ. In nocte Natalis Domini Anno 1842.*

† Domine Jesu Christe, ante adorabile Eucharistiæ sacramentum, in hac sancta nocte Natalis tui, *me totum tibi ac Virgini Mariæ etiam, sub perpetuæ castitatis voto sacro ac devoveo.* † *Hic vere spondeo et juro sequiturum vocationem sanctam, quâ me ad te vocare dignatus es.* † In cujus pignus promitto tibi, o mi Sponse dulcis Jesu, quotidie lecturum Officium parvum Beatæ Mariæ Virginis, usque dum Ordinibus sacris ex tua gratia susceptis, Breviarii magni onus suavissimum suscepero. † Amen.

Alleluia !

GASTON.

*Pars mea Dominus !*

1. *Rome. En la' nuit de la Nativité du Seigneur, l'an 1842.* † Seigneur Jésus-Christ, en présence de l'adorable sacrement de l'Eucharistie, dans cette sainte nuit de votre Nativité, *je me consacre et me dévoue tout entier à vous et aussi à la Vierge Marie, en faisant vœu de perpétuelle chasteté.* † *Je prends ici l'engagement et je jure de suivre la vocation sainte par laquelle vous avez daigné m'appeler à vous.* † Comme gage de cette grâce, je vous promets, ô Jésus, doux époux de mon âme, de lire chaque jour le petit Office de la Bienheureuse Vierge Marie, jusqu'à ce que, ayant reçu, par votre grâce, les Ordres sacrés, j'assume le très suave fardeau du grand Bréviaire. † Amen. Alleluia ! Gaston. *Le Seigneur est mon partage.* (Notes intimes.)

A cette offrande généreuse et affectueuse, Dieu répondit par la plus chère de ses bénédictions, celle de l'épreuve. Toutes les œuvres chrétiennes commencent par le signe de la Croix ; c'est de tradition et de nécessité, surtout depuis que le grand œuvre de la Rédemption du monde s'est accompli sur le Calvaire<sup>1</sup>. Toutefois, ce signe de Dieu est plus ou moins apparent, la croix est plus ou moins pesante, selon l'importance de l'œuvre projetée et selon la mesure des résultats que Dieu s'en promet. D'après cette règle, il était aisé de prévoir que la contradiction allait fondre, terrible, sur le jeune aspirant au sacerdoce : *Fili accedens ad servitutem Dei, sta in justitia, et timore, et præpara animam tuam ad tentationem*<sup>2</sup>.

Gaston, l'aîné d'une nombreuse famille, le descendant et l'héritier de tant d'illustrations, le jeune gentilhomme français déjà connu, apprécié, encouragé, flatté par les puissants de ce monde, laissant tomber de ses mains toutes ces assurances de fortune et d'honneurs selon les hommes, pour se consacrer au pénible et humble ministère des âmes, faisait acte d'une foi hé-

1. *Imitation de Jésus-Christ*, livre II, ch. XII, § 6, 7, 15.

2. Mon fils, entrant au service de Dieu, sois ferme dans la justice et dans la crainte, et prépare ton âme à la tentation. (Eccli. II, 1.)



roïque ; mais en brisant sa carrière dès les débuts, alors que tout lui souriait et qu'il pouvait concevoir les plus belles espérances, il prévit combien sa détermination allait bouleverser le cœur de son père. La chair et le sang ne sauraient comprendre ces choses. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que la première ouverture de ces projets au comte Eugène de Ségur ait causé à celui-ci un extrême déplaisir. Sa réponse fut telle qu'on pouvait l'attendre du renversement complet de ses plus beaux rêves.

Gaston, qui aimait profondément son père, tenta, à force d'affection filiale, de lui adoucir l'amertume du sacrifice. Il souffrit tant lui-même d'affliger un cœur qui lui était si cher, qu'il eut besoin de faire appel à tous ses sentiments de foi pour demeurer ferme dans la résolution de se dévouer au seul service de Dieu<sup>1</sup>.

Il semble du moins que dans ces jours d'épreuve le jeune chrétien pouvait se promettre

1. Cette lutte entre la grâce d'une vocation ecclésiastique ou religieuse et ce qu'on a accoutumé d'appeler si improprement *les droits du sang*, n'est occasionnée que par l'affaiblissement croissant de l'esprit de foi dans les familles chrétiennes. Si les parents savaient attribuer à toutes choses leur vraie valeur, ils s'honoreraient grandement de voir quelques-uns de leurs enfants se vouer au service des âmes pour l'amour de Jésus-Christ, ou contracter avec Dieu, dès ici-bas, par les liens sacrés des vœux, une alliance qui ne saurait avoir rien d'égal parmi les alliances formées avec les hommes.

de gagner plus facilement à sa cause sa bonne et tendre mère. De ce côté, s'était dit Gaston, je serai compris ; là je suis assuré de trouver les encouragements dont mon cœur aura besoin pour soutenir victorieusement la lutte. Hélas ! il s'était trompé ! Même dans la vie d'âmes si chrétiennes, il peut se produire des éclipses. Les tendresses humaines voudraient, à certaines heures, barrer le passage aux plus grandes grâces d'en haut, et elles renverseraient les plans de Dieu, si l'amour que Dieu nous porte n'était pas plus fort et plus sage que l'amour même d'une mère. Une immense douleur s'était emparée du cœur de la comtesse de Ségur lorsque son cher Gaston lui avait manifesté l'intention d'embrasser la vocation ecclésiastique. Aussitôt elle lui écrit lettres sur lettres, les arrosant de ses larmes et le suppliant de ne pas céder à des inspirations où elle ne veut voir qu'illusion et tentation. Gaston de Ségur, qui avait toujours professé un grand culte filial pour sa mère, ressentit encore plus de peine de ses oppositions que de celles qu'il trouvait en son père. Il a raconté lui-même que chaque courrier qui lui apportait de nouvelles supplications de Mme de Ségur, lui occasionnait une telle émotion, qu'il n'avait pas le courage d'ouvrir immédiatement cette lettre ; il allait se cacher dans une église, et là,

à genoux devant le Très Saint Sacrement, il soutenait ce nouvel assaut, méditant, l'âme étouffée par les larmes, mais inébranlable dans sa résolution, la parole de Jésus-Christ : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi*<sup>1</sup>. Il faut avoir connu à fond les ineffables tendresses de son cœur à l'endroit de sa famille pour apprécier la pesanteur de cette croix imposée à ses épaules dès les premiers jours de sa consécration à Dieu ; et il la porta longtemps encore ; car la comtesse de Ségur a redit bien des fois, dans les sentiments d'une sincère et touchante contrition, que quand elle venait voir alors son cher fils au séminaire Saint-Sulpice, elle ne pouvait s'empêcher en chemin de souhaiter secrètement de le trouver mourant ou mort, tant elle le croyait malheureux ! Pauvre mère ! elle ignorait alors qu'elle disputât à Dieu le fils qui devait l'attacher elle-même plus intimement à Lui. Elle avait dit, en le voyant se consacrer à une vocation de dévouement au prochain : « Il est perdu pour moi ! » Elle apprit plus tard que donner un enfant à Dieu, c'est assurer pour soi et pour toute une famille les plus précieuses protections divines. Et à la fin de sa vie, quand elle dut se préparer

1. Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus. (Matth. x, 37.)

à rendre à Dieu une âme ennoblie par bien des épreuves, elle ne savait comment remercier Dieu d'avoir placé à son chevet son cher Gaston pour la bénir mille fois, pour l'aider à sanctifier ses souffrances et pour lui rendre douces et aimables les approches de la mort.

Ainsi marqué du signe de Dieu, Gaston de Ségur entra au séminaire pour se préparer au Sacerdoce. C'était pour lui comme un monde nouveau. Imagine-t-on le jeune diplomate, à peine sorti des salons somptueux de l'ambassade, interné maintenant dans ces murs et con-signé pendant des heures dans une cellule de quatre mètres carrés ! Ce dépaysement aurait dû lui rendre, ce semble, un peu fastidieux le séjour de ce pieux asile ; mais pour l'amour de Dieu il eût embrassé bien d'autres difficultés. Non seulement il ne prit pas tristement son parti, car il savait que *Dieu aime qu'on lui fasse de bon cœur son offrande*<sup>1</sup> ; mais il se montra toujours le premier à mettre tout le monde en joie. On sait que les antiques usages du séminaire Saint-Sulpice sont un peu comme l'Arche sainte, à laquelle nul profane ne devait toucher. Or on raconte que Gaston de Ségur s'avisa d'en faire le sujet d'un de ses plus char-

1. Hilarem enim datorem diligit Deus. (II Cor. ix, 7.)

mants dessins ! Il y représentait le règlement du séminaire sous la figure des pyramides d'Égypte. A leur pied coulait paisible le fleuve du temps ; et, sur la rive, il faisait passer le char du progrès, pressé dans sa course par les jeunes professeurs, tandis que les anciens s'efforçaient d'en arrêter la marche, en plaçant sous les roues leurs plus gros in-folio. L'on s'amusa beaucoup de la hardiesse du jeune artiste ; et ses vénérables maîtres, en bons princes, ne furent pas les derniers à en rire.

Mais sous ces dehors aimables et aisés le jeune séminariste était d'une docilité exemplaire au règlement et il portait une âme toute donnée à Dieu. On pourra juger de l'importance qu'il attachait à ce point, par ce sujet d'oraison sur l'excellence de la fidèle obéissance *au Règlement*.

« Adorer Notre-Seigneur, jusqu'à *trente ans* soumis à Marie et à saint Joseph ! Quel mystère et quel exemple ! Soumis en toutes choses à la volonté de son Père. « Non veni ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. » — « Quæ placita sunt ei facio *semper*. »

« Obéissant *jusqu'à la mort* ! — et moi, la moindre sujétion me paraît intolérable ! — « Hanc viam tenuere *omnes sancti*. » Écouter et

supplier la divine Vierge ! « *Quodcumque* dixerit vobis, facite. » C'est la seule parole qu'elle ait dite aux hommes, dans le saint Évangile. — Louer, admirer, remercier, me réjouir.

« Il faut être fidèle à son règlement, car : 1° *C'est le moyen le plus court et le plus puissant de sanctification.* — J'attire par mon obéissance, dans mon âme, des trésors ineffables de grâces et de mérites éternels.

« Le moindre acte d'obéissance est un trésor. L'obéissance et l'humilité et la charité ; avec cela, on n'a *rien* à craindre — et l'on est dans une paix et une joie ravissantes.

« 2° *J'exerce par là l'apostolat du bon et saint exemple.* — J'édifie par mon exactitude mes chers frères, et quelquefois un bon exemple est la cause du salut d'une âme, d'un prêtre, et l'origine de tout le fruit qu'il fera. — *Secus*, par le mauvais exemple.

« 3° *Je me prépare l'avenir le plus fructueux et le plus solide.* — Un règlement et une fidélité scrupuleuse à l'observer, voilà la planche de salut pour le prêtre, au milieu du déluge des scandales, des péchés, des tentations, des dangers du monde. — Exemple et expérience de tous les *saints* prêtres.

« Retour sur ma vie.

« Affections : pour le passé, pour le présent.

« Désirs et résolutions pratiques dès aujourd'hui pour l'avenir. — Prier Marie.

« *Domine, quid me vis facere?* »

Parmi ces motifs de régularité, l'on vient de voir l'obligation de donner le bon exemple; le jeune clerc insiste sur ce point dans une autre méditation, également pieuse et pratique.

En franchissant le seuil du sanctuaire, il avait dit comme Jésus-Christ, son Maître, venant en ce monde: *Voici que je viens, ô Dieu, pour accomplir votre volonté*<sup>1</sup>, et il ne cessa de s'entretenir dans un parfait renoncement à toute volonté propre.

« Le détachement de soi-même, écrit-il dans un de ses plans d'oraison, est la condition *absolument* nécessaire de l'état du chrétien — à plus forte raison du sacerdoce.

« I. — *Ce que c'est.*

« 1<sup>er</sup> degré. — Renoncer aux jouissances, au bien-être sensible; à l'amour de ses commodités — vêtements — effets — meubles — repos — mollesse.

« 2<sup>o</sup> degré. — Renoncer à l'estime des hommes

1. Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (Heb. x, 9.)

— du monde et des gens de bien. — C'est la sagesse chrétienne qui est folie aux yeux du monde — ne pas craindre de se singulariser. — « *Quam angusta porta et arcta via est et pauci sunt qui inveniunt eam!* — *Dominus solus pars, etc.* »

« 3<sup>e</sup> degré. — Renoncer à son sentiment propre, à ce *moi* qui rapporte tout à lui, qui juge les autres d'après lui, qui se fait le centre de tout. — Conformité à la volonté de Dieu en tout.

« II. — *Son principe.*

« La grâce surnaturelle de Notre-Seigneur, car c'est la nature qu'il s'agit de vaincre.

« Effet de la triple concupiscence.

« *Exemple des saints:* — de saint Pierre — des saints Apôtres — de saint Paul. — « *Omnia detrimentum feci ut Christum lucrifaciam.* » — Saint Bernard, saint François d'Assise, saint Vincent de Paul — saint Louis de Gonzague — saint François de Sales.

« III. — *Moyens à prendre pour l'acquérir.*

« 1<sup>o</sup> Obéissance exacte au règlement renoncement continuel de la volonté — mortification de chaque moment — non apparente — rien pour l'amour-propre, tout pour Dieu seul.



« 2<sup>o</sup> Grande pureté d'intention dans les petites choses.

« 3<sup>o</sup> Aller droit à la pratique de la pauvreté, de la mortification, de la fuite du monde. »

Il se tenait attentif aux moindres inspirations intérieures, s'appliquant à ne contrister en rien le Saint-Esprit de Dieu<sup>1</sup>. Cette préoccupation apparaît sans cesse chez lui dans ses méditations. L'une traite de l'abus des grâces de Dieu.

« *Considérations :*

« I. — *Le prix infini de l'âme.*

« La grâce, c'est le Saint-Esprit qui gémit et soupire en nous.

« Don gratuit de Dieu — pour notre sanctification et notre vrai bonheur — et notre salut éternel — prix du sang de Jésus-Christ.

« Moyen unique d'atteindre notre fin dernière — lumière sans laquelle notre intelligence est ténèbres — mouvement sans lequel notre cœur est glacé et insensible — avant, pendant et après tous nos actes, il n'y a rien sans la grâce. — Quelle folie et quel crime de la négliger. — Elle est comme l'Eucharistie...

1. Ephes. iv, 30.

« II. — *Obstacles à la grâce :*

« 1<sup>o</sup> *Du côté de l'intelligence :*

« La dissipation — et les illusions de la fausse conscience.

« 1. Dissipation extérieure par les sens trop libres, par les pensées presque sans frein, par les paroles inconsidérées et trop faciles — par l'immortification ; — prière et recueillement ; — 2. Fausse conscience : — si je me juge sévèrement, Dieu sera indulgent.

« 2<sup>o</sup> *Du côté du cœur :*

« Les affections naturelles, les vaines attaches — et l'insensibilité !

« A quoi ai-je attache naturelle ? — M'examiner impartialement — couper au vif — il s'agit de choses éternelles. — Demander du courage, — la grâce, la force, l'esprit intérieur, la droiture de cœur et d'esprit — le détachement, la mortification — la piété. — Espérer la grâce. — Résolutions générales et particulières pour aujourd'hui et les jours suivants.

« Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei  
« recipiatis. »

Deux autres méditations traitent « de l'excellence de la fidélité dans les petites choses ».

« I. — Qu'est-elle, en effet ? — *Marque d'un*

*esprit grand, prudent et raisonnable*, — car :

« 1° C'est suivre l'exemple de Dieu dans la création et dans la rédemption.

« 2° Un bon esprit pense à tout, soigne tout, sachant bien que les grandes choses arrivent *rarement*, quelquefois jamais.

« II. — *Marque d'un cœur généreux et capable de grandes choses.*

« 1° Notre-Seigneur a dit : « Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. » — 2° Car cela exige une persévérance et une force de volonté très rares et très excellentes. — 3° Le principe est le même pour les grandes choses que pour les petites, c'est la victoire de soi-même. — 4° Elle épargne un terrible jugement à l'heure de la mort, car chaque minute sera pesée, chaque pensée, chaque parole. — Heureux celui qui *aura* bien fait toutes choses !

« Retour. — Confusion, contrition — désir de changer. — Résolutions. — Humilité et confiance. — « Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. »

« Qu'est-elle encore ? Cette fidélité est un moyen de sanctification :

« I. — *Efficace*, — car : 1° elle fait éviter les péchés graves. — 2° Elle fait éviter les

péchés véniels volontaires; — car celui qui fuit même l'apparence du péché, et fait tout ce qui plaît *le plus* à Dieu, est bien éloigné de l'offenser volontairement. — 3° Elle fait profiter des péchés de fragilité, et ne laisse prendre racine à aucun vice volontairement.

« II. — Elle attire sur l'âme fidèle les plus abondantes grâces et bénédictions; — profitant de tout, plaisant à Notre-Seigneur en tout, — ne refusant rien à la grâce.

« III. — Elle fait faire de rapides progrès dans la sainteté. — Exemple de Marie, de Joseph, de tous les saints: — de saint Dosithée, de saint Louis de Gonzague, — de Berchmans, (du P. Mollevaut, de M. Lehir, etc.); — car la sainteté consiste dans la fidélité et la disposition du cœur *plutôt* que dans les actions extérieures.

« IV. — *Moyen facile* — à la portée de tous, toujours prêt.

« Les grandes choses sont *difficiles*, parce qu'elles exigent un grand courage et une grande persévérance. — Elles sont *raves*; — elles sont *périlleuses*, à cause de l'amour-propre, qui fausse les intentions et nous fait travailler pour nous-

mêmes — et de la vaine gloire, qui se glisse facilement dans les choses éclatantes.

« Les petites choses au contraire sont :

« 1<sup>o</sup> *Faciles*, chacune en particulier ; la persévérance n'est pas très facile, mais la grâce abonde et l'habitude se prend. — D'ailleurs de quoi le salut et la sainteté ne sont-ils pas dignes ?

« 2<sup>o</sup> Elles sont *quotidiennes* et de chaque minute.

« 3<sup>o</sup> *Moyen de sanctification très assuré* :

« Les grandes œuvres sont sujettes à l'orgueil et non pas les petites. — La quantité supplée au centuple à la *qualité*. — Exemple de saint Dosithée.

« *Retour sur moi-même*. — Contrition — humiliation — actions de grâces à Notre-Seigneur qui me donne cette lumière.

« *Résolutions*. — 1<sup>o</sup> Fuir les œuvres éclatantes ; — 2<sup>o</sup> observer ponctuellement ma Règle et mon Règlement particulier, surtout quand personne ne me voit, dans ma chambre — et avec des intentions surnaturelles ; — 3<sup>o</sup> garder le recueillement et la présence de Dieu.

« Confiance en Dieu ; — défiance de moi-même. — « *Quid spernit modica, paulatim decidet.* »

Ici se placent des notes admirables pour une méditation sur l'*attrait dominant de la grâce*.

« Adorer, écrit-il, et remercier avec grande

effusion de cœur le grand Dieu qui n'a besoin de personne, et qui cependant nous attire à lui par miséricorde et par amour; qui habite en moi comme dans un Temple; qui parle à mon cœur: « Audiam quid loquatur in me Dominus » — Prier la sainte Vierge; nécessité de connaître cet attrait pour le suivre et accomplir la volonté miséricordieuse de Dieu sur mon âme.

« I. — Grand nombre d'attraits divers. — Variété dans le monde de la grâce, comme dans celui de la nature — chacun a sa petite case à remplir — j'ai la mienne; — ô Dieu, faites-la-moi connaître et remplir; — attraits de pénitence, d'humilité, *de zèle, de prière*, de vie cachée, de pauvreté, etc.

« II. — *Moyens de connaître son attrait dominant.*

« 1° *L'inclination de la nature.* — Quelquefois la grâce s'adaptera à la nature, et s'emparera de son énergie, de son penchant, en le tournant à une fin surnaturelle.

« Quelquefois le tempérament physique pourra aussi faire découvrir l'attrait que le Saint-Esprit y a peut-être adapté.

« D'autres fois elle le combat de front, et luttera ouvertement contre la nature. « O Domine,

« noverim me. » — Sans votre lumière, je n'y vois rien.

« Quel est l'attrait que vous voulez que je suive ? »

« 2° *Premiers temps de la conversion.* — Motifs principaux de la conversion — ces premiers temps sont le germe, la première pensée de la vie spirituelle, la première action de la grâce. — Dieu fait entrer l'âme dans la voie où il la veut. — Rappeler ces temps bénis de ma conversion — quelle pensée y dominait ? »

« 3° *Le mot décisif pour le bien.* — Parole intérieure, plus efficace et plus frappante que toutes les autres. — Les retours actuels fréquents de tel ou *tel sentiment*, de telle pensée, etc., etc. »

« 4° *Suivre son attrait.* »

« Y porter de préférence toutes les forces de la vie spirituelle. »

« Le bien augmenter, conserver, appuyer dans l'oraison. »

« Recueillir avec soin dans l'examen, dans les lectures spirituelles, dans les études, dans les conversations, etc., tout ce qui peut le fortifier — en faire pénétrer le fond. »

« En faire souvent le sujet de son oraison, de ses prières. »

« S'exercer et l'augmenter par des actes fréquents. »

« Le régler — de concert avec le Directeur. — Affections pour le passé — le présent — l'avenir. — « Domine quid me vis facere? » — Résolutions: — sous la garde de Marie.

« Conclusion: — *Trahe nos post te et curremus.* »

Mais, pour que l'attrait dominant produise les fruits de grâce que Dieu en attend, il importe qu'on frappe sans cesse et sans pitié sur le défaut dominant. C'est le sujet d'une autre méditation, dont voici les considérations:

« I. — *Importance de connaître le penchant dominant.*

« Car c'est là le *fond* du vieil homme et le *moi* de l'amour-propre; le pied-à-terre du démon; le refuge du monde; la source de tous mes péchés; le principe de ma perte, si mon Sauveur n'était pas là pour me sauver de moi-même. — M'humilier profondément, devant la sainteté infinie du Saint-Esprit, qui demeure dans ce cloaque.

« II. — *Difficulté de le découvrir*: — à cause des voiles et des illusions de la passion, de la chair, du démon; à cause des fausses maximes du monde qui vivent en moi.



« 1° Orgueil, vanité, vaine gloire, ambition, présomption, susceptibilité, etc.

« 2° Sensualité, mollesse, recherche des aises, de la bonne chère, mondanités, paresse, etc.

« 3° Egoïsme, attache aux choses extérieures, amour de l'argent, du luxe, des objets pieux et des livres, etc., etc., estime des richesses, du bonheur de la vie présente, etc., etc.

« III. — *Moyens de le découvrir.*

« 1° *Trouble intérieur*, quand on le blesse — ou quand on le remarque et qu'on vous en accuse, on sent que l'on met le doigt sur la plaie.

« 2° *Les impressions et sentiments involontaires*, — pensées indélébiles, châteaux en Espagne — distractions — première pensée du réveil — songes, etc.

« IV. — *Que faire pour le combattre?*

« 1° Tourner contre ce défaut *tous* les efforts de la vie spirituelle, surtout l'oraison, la sainte Communion, l'examen particulier, les pénitences, le bréviaire, le chapelet, les prières à la très sainte Vierge, etc., contre *lui seul*; l'union fait la force — qui trop embrasse mal étreint.

« La racine enlevée, le mal partira.

« 2<sup>o</sup> Se bien convaincre, dans l'oraison, de l'opposé de ce penchant, de ses dangers, de ses remèdes, etc.

« 3<sup>o</sup> Repousser avec soin les premiers mouvements, les imaginations involontaires qu'il produit, dès qu'on s'en aperçoit — faire des actes de vertu contraire, même sans goût possible.

« 4<sup>o</sup> Ne rien attendre que de la grâce; et la demander par la divine Vierge. »

On le voit, des sentiments d'une haute piété se révélèrent dès lors chez l'abbé de Ségur. Le P. de Villefort avait bien jugé, en détournant d'une carrière humaine ce jeune homme dont l'Église seule méritait de recueillir les services, parce que seule elle pouvait les faire tourner à la plus grande gloire de Dieu. Aussi ne s'étonnera-t-on pas du langage qu'il lui avait tenu dès son entrée à Saint-Sulpice.

« L'esprit du séminariste, lui écrivait ce saint religieux, la vie parfaite du séminariste doivent être étudiés dans la vie cachée de Notre-Seigneur. Figurez-vous cet aimable Sauveur à Nazareth à votre âge; suivez tous ses pas depuis l'instant de son lever jusqu'à celui de son repos. Représentez-vous ce Dieu modèle priant, et tâchez de prier comme lui; travaillant, ou bien

écoutant les docteurs et les interrogeant ; comme lui et pour lui, travaillez, écoutez et interrogez. Demandez-vous comment il prenait son repos, comment il accueillait les étrangers qui venaient à l'atelier de saint Joseph, comment il s'entretenait avec les autres jeunes gens de Nazareth ; rien de triste, ni de turbulent, point de contention ni de dispute : *Arundinem quassatam non confringit*. Étudiez, étudiez sans cesse au séminaire cette vie de Notre-Seigneur, son obéissance surtout, et comment, bien que dévoré par le zèle de la maison de son Père, il garde le silence jusqu'à trente ans. Oh ! mon cher ami, oui, je puis vous en donner sans crainte l'assurance, si pendant vos années de préparation au sacerdoce votre soin principal est de vous conformer à la vie cachée de Jésus, d'en retracer les vertus simples et aimables à l'extérieur, douces, prévenantes, et qui demandent une abnégation d'autant plus grande et plus continuelle qu'elles la laissent moins apercevoir, lorsque le moment d'exercer le saint ministère sera arrivé, vous reproduirez les vertus de la vie apostolique du Sauveur. Avons-nous, pouvons-nous avoir autre chose à désirer<sup>1</sup> ? »

Nous avons dans cette belle page une dé-

1. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 55-56.

monstration de ce que peut exercer d'influence sur les âmes une direction éclairée et toute surnaturelle. Il y avait là tout un programme; le jeune lévite en fit la règle de sa conduite, et l'on peut dire qu'il a vécu, en partie, des sages avis de ce vénérable religieux pendant son séminaire. Nous trouvons dans un de ses *sujets d'oraison*, sous ce titre: *Actores Dei sumus*, les considérations suivantes, qui en sont comme le commentaire:

« Jésus-Christ est ma vie et mon être, il est en moi, pour que je disparaisse devant lui, qui veut être *tout* en moi comme en toutes choses.

« Il veut agir, sentir, aimer, juger, vivre par moi, par mes facultés physiques et morales. — Ma perfection, ma vie consiste à le laisser agir, à tourner ma liberté selon son désir, en chaque action, à chaque moment; de telle sorte qu'il soit l'âme de toute ma vie, et que ce ne soit plus moi, mais lui, sur les ruines du moi. Il faut que je puisse dire: « *Mihi vivere Christus est.* »

« Il faut donc absolument que je sois tout conforme à Jésus-Christ dans mon intérieur et dans mon extérieur. — « *Prædestinavit nos Deus conformes fieri imaginis Filii ejus.* »

« Cette fusion de moi en Jésus-Christ, et cette transformation, est l'œuvre unique de toute ma

vie. C'est le fondement de la vie chrétienne, de la vie intérieure, de la vie ecclésiastique, de la sainteté la plus éminente. « Le disciple sera « parfait s'il ressemble au maître. »

De là, une autre méditation sur l'étude de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Croissez dans la connaissance et dans l'amour de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

« Adorer Notre-Seigneur qui est la vérité, la vie et le tout — qui a Jésus a tout — qui sait Jésus sait tout — « In ipso sunt omnes thesauri « scientiæ absconditi. »

« Il est la vraie lumière, la seule vraie. — « Ego sum lux vera. »

« Hors Jésus tout est néant, les lumières mondaines sont ténèbres, la vie mondaine est la vraie mort.

« *Admirer. — Remercier. — Joie.*

« 1<sup>o</sup> Étude *nécessaire* pour le chrétien et surtout pour le prêtre, Jésus-Christ est le livre unique des saints et des vrais savants.

« Toute étude est creuse et stérile sans Jésus et sa lumière. — Jésus féconde toutes les études : exemple, saint Augustin.

« Unde pascor, inde pasco. » Saint Thomas d'Aquin aux pieds de son crucifix.

« Suarez : « Pauca laborando, multa orando. »

« Sine me nihil potestis facere. » Étude nécessaire, car je dois enseigner Jésus-Christ aux âmes : comment le ferai-je si je ne le connais pas ?

« 2° Étude *utile et douce*.

« Elle touche le cœur, le ravit, le pénètre en illuminant l'esprit.

« *Ardens et lucens.* »

« C'est l'étude de notre vie et de notre Bien-Aimé. — Il nous y appelle pour nous consoler et nous attirer à lui. — C'est la préparation à la connaissance de la vision intuitive. Tout y est grand, vrai et suave.

« 3° *Manières d'étudier Jésus-Christ.*

« 1. *Humilité.* — « Abscondisti hæc a sapientibus et revelasti ea parvulis. »

« Les orgueilleux n'y voient rien. — « Deus superbis resistit » ; tout est fermé, dur, sans vie, pour eux.

« 2. *La prière.* — Canal des grâces et des lumières. — Prier avant l'étude, pendant l'étude, après l'étude. — Étudier en esprit d'oraison. — Recueillement continuel. — « Sine me nihil potestis facere. »

Il s'appliquait sans cesse au recueillement intérieur. Ses méditations revenaient fréquem-

ment sur cet important sujet. Dans l'une, il insiste sur la nature du recueillement et sur les exemples qu'il en reçoit de ses maîtres et de ses confrères.

« 1° *Ce que c'est que le recueillement.* — La concupiscence me porte aux créatures au dehors, et m'y attache désordonnément — de là, le péché, — désordre et trouble.

« La grâce ramasse mes puissances et les contient en la présence de Dieu, à l'intérieur, mon intelligence, ma volonté, ma sensibilité, ma mémoire, mon imagination. — De là, prière, paix et joie intime. — De là, je vois où j'en suis, j'apprends à connaître Dieu et ce qu'il fait pour moi, — à me connaître moi-même, avec mes inclinations, mes fautes.

« 2° *Hanc viam tenuere omnes sancti.* »

« Le recueillement est une source sûre de sainteté. — Sainte Vierge. — Saint François d'Assise. — Saint François de Sales. — Saint Vincent de Paul. — Saint Louis. — Saint Ignace. — Saint Louis de Gonzague. — Saint Dominique.

« Ici, au Séminaire, MM. Lehir, Mollevaut, Girard, Bertrand, Richard. — Ce qu'ils ont pu, je le puis aussi.

« 3° Examiner ce qui trouble la paix et le recueillement de mon cœur.

« Résolutions.

« Pax vobis. — Jesu, Deus pacis, miserere  
« nobis. »

Dans une autre, il examine les avantages de cette pieuse union à Dieu.

« *Avantages du saint Recueillement.*

« 1<sup>o</sup> Il nourrit la piété et fait avancer dans la vie intérieure.

« 2<sup>o</sup> Il favorise l'étude.

« 3<sup>o</sup> Il vivifie nos journées, toutes nos minutes en leur appliquant des vues de foi.

« 4<sup>o</sup> Il procure la paix intérieure.

« 5<sup>o</sup> Il procure la pureté de l'âme.

« 6<sup>o</sup> Il fait éviter mille dangers.

« 7<sup>o</sup> Préparation à la mort. — « Vigilate et  
« orate, quia nescitis, » etc.

« *Moyens de l'acquérir et conserver.*

« 1<sup>o</sup> Conviction de sa nécessité.

« 2<sup>o</sup> Désir sincère de l'acquérir.

« 3<sup>o</sup> Oraison.

« 4<sup>o</sup> Examens de conscience et particulier.

« 5<sup>o</sup> Observation de la Règle et surtout du silence.

« 6<sup>o</sup> Pas trop parler en récréation. »

La fête de la *Vie intérieure* de Notre-Seigneur



lui fournit l'occasion de se renouveler avec une grande ferveur dans ces sentiments.

« *La Vie intérieure* de Notre-Seigneur Jésus-Christ est la fête de toutes ses fêtes. — C'est le *compendium* admirable de tout ce qu'il y a de divin, d'excellent, de ravissant dans chacun des mystères dont sa vie mortelle a été composée.

« — C'est la fête des sentiments adorables et ineffables d'anéantissement, d'humilité, d'amour, de dévouement, de zèle, etc., qu'il a eus sur la terre pour son Père céleste; de toutes ses tendresses, ses miséricordes, ses douceurs, sa patience, son zèle, son dévouement absolu, etc., pour les âmes de tous les hommes.

« — C'est la fête de *tous* ses sentiments divins et ineffables dans le ciel, depuis sa glorieuse Ascension, sentiments qui dureront pendant toute l'éternité — de tous ces mêmes sentiments dans l'Eucharistie.

« — Dans l'Eucharistie principalement, je trouve toute la vie intérieure de mon Sauveur bien-aimé. — Et quand je le reçois, je le reçois avec le prodigieux accessoire de tous ces actes divins, de tous ces sentiments connus de la Sainte Trinité seule.

« — O saintes affections, saints jugements, saints goûts de mon Jésus, soyez les miens désormais. — Esprit de foi, d'oraison, de vie inté-

rieure, — de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« — Esprit de pauvreté et de détachement absolu, — esprit de pureté complète, — de pénitence, — de mortification, — d'obéissance, — d'humilité, — de charité. »

Enfin, pour ne pas perdre de vue la nécessité du recueillement intérieur, il avait rédigé l'examen particulier qui suit.

« I. — Me répandre au dehors le moins possible. — Me faire comme un petit oratoire au fond de mon cœur, où Jésus-Christ repose, où je l'adore sans cesse, où je vive avec Lui et en Lui. « *Vita mea abscondita est cum Christo in Deo ;* « *vivit in me Christus.* » — Si j'aime Jésus je trouverai là mon souverain bonheur. « *Ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum.* »

II. — Vie intérieure, — vie toute surnaturalisée par une foi vive et un ardent amour, — vie de recueillement, d'humilité, de pureté, de détachement, de paix. — Est-ce là ma vie?

III. — Nécessité de la vie intérieure. Sans elle, pas de progrès dans la science de Jésus-Christ, dans la perfection ecclésiastique; elle est l'âme du vrai chrétien, et bien plus encore du prêtre;

sans elle je perdrai tout, je ne gagnerai rien, et je me perdrai. — Veux-je me sauver? veux-je être un homme de Dieu? ou bien un misérable prêtre mondain?

« IV. — La demander avec un vrai désir dans l'action de grâces de la divine Communion, dans l'oraison, au chapelet, — l'étudier dans Marie en méditant ses mystères et la lui demander humblement.

« Où en suis-je de tout cela?

« Ai-je fait quelques progrès?

« Y a-t-il eu quelque chute?

« Que ferai-je aujourd'hui pour mieux correspondre aux grâces du bon Dieu sur moi? »

Mais aucun sujet ne revient avec autant d'insistance dans ses plans d'oraison, que celui de l'humilité. L'on se demanderait comment il peut se traiter avec la sainte rigueur et injustice dont on y retrouve maintes fois l'expression, si l'on ne se rappelait que sainte Térése ne craignait pas d'employer des termes analogues, lorsqu'elle parlait des fautes, pourtant légères, de sa jeunesse. Il repasse d'abord avec une vive confiance, dans sa mémoire, le souvenir des bienfaits de Dieu à son égard :

« 1° *Bienfait du baptême.* — De la foi catholi-

que, — refusé (c'est-à-dire : non offert de la même manière) à tant d'autres ; — adorer les décrets de Dieu, — mystère d'amour pour moi, — bien purement *gratuit*. — « Si scires donum Dei ! »

« 2° *Bienfait de la conversion*. — « Si scires donum Dei ! »

« Abominations de ma vie passée, — désordre complet, intelligence, volonté, sensibilité, mémoire, facultés naturelles, sens, etc.

« Jésus méprisé, outragé, oublié. — Marie oubliée complètement.

« Humiliation, — confusion, — contrition. — « De stercore erigens pauperem. »

« Quel miracle de miséricorde ! que ne mérite-t-il pas de reconnaissance, d'amour, de dévouement sans réserve !

« Quelle honte de me voir si lâche au service de mon *Sauveur*. — « Quid retribuam Domino ? »

« 3° *Bienfait de la vocation et du Séminaire*.

« Ut collocet eum cum principibus. »

« Je ne suis pas digne d'être ici, — c'est la place des purs, des fidèles.

« Du moins faut-il que j'y sois comme par grâce, le dernier, fuir toute distinction, servir les autres qui n'ont pas servi le démon infâme.

« Remercier, — remercier mon Bienfaiteur, — sans Lui je ne suis qu'ordure et rien. —

« Gratia Dei sum id quod sum. » — Ane chargé des reliques. *Quelle stupidité* de m'enorgueillir ?

« Résolution. — Dévouement et zèle. — Prendre la dernière place. »

Dans une autre méditation, il adore le Cœur doux et humble de Jésus, et il fait sur l'humilité les plus solides considérations :

« 1. — *Motifs d'humilité.*

« *Exemples et paroles du Sauveur.*

« 1. L'âme de Jésus-Christ, unie au Verbe, voyait clairement son néant devant le tout de Dieu, — de plus, chargée volontairement de tous les péchés du monde, « fecit eum peccatum, » « maledictum. » — Dieu joint au péché, quel contraste !

« 2. A sa crèche. — Il se fait le dernier des hommes.

« 3. A Nazareth, dans les trente ans de sa vie cachée.

« 4. Dans sa vie publique. — Il fuit tout brillant, toute gloire, tout éclat. — Paroles et exemples d'humilité.

« Il lave les pieds de ses créatures, de Judas aussi bien que de Pierre.

« 5. Humiliations de sa passion, de sa mort.

« 6. Anéantissement au tombeau.

« Consummatum est. » — 'C'est le *nec plus ultra*.

« II. — *Injustice de l'orgueil.*

« Idolâtrie. — Sacrilège. — Vol fait à Dieu de sa gloire incommunicable.

« Si le talent seulement inutile est repoussé, que sera-ce de celui qui a volé ce talent ?

« III. — *Récompenses de l'humilité.*

« En ce monde, la *grâce* et la *paix*.

« La *grâce*. — Car elle vient par la prière, et l'orgueilleux ne prie pas, la prière étant une reconnaissance de notre misère. — Il faut mendier pour bien prier. — Creuser donc son âme pour que les grâces puissent y demeurer. — Elles glissent sur l'orgueil.

« La *paix*. — Bonheur de la terre. — « Quæ exuperat omnem sensum. » — « Pax vobis. »  
« — Pacem meam do vobis. »

« La *gloire*. — Elle sera en proportion de l'humilité. — La Sainte Vierge. — Satan.

« IV. — *Moyens de l'acquérir.*

« Prière et désir vrai. — Demander de connaître la *bonté* de l'humilité. — Fuir les louanges. — Recueillement. »

Aussi, était-il dès lors un ennemi déclaré de toute vaine gloire.

« J'en suis tout pétri, osait-il dire. — Elle est mon défaut dominant. — Par la vaine gloire, je me rends :

« 1° *Rebelle et désobéissant* à mon grand Dieu qui doit me juger. — « *Gloriam meam alteri non dabo.* » — Et moi je la transporte à une créature, pour la mendier d'elle.

« 2° Un *voleur sacrilège*. — Je vole à mon Jésus cette gloire qui lui appartient à lui seul. Lui, qui m'a donné sa vie et son sang, — tout ce qu'il a, dans l'Eucharistie, chaque jour : — Quelle ingratitude !

« 3° Un *hypocrite* et un pharisien.

« *Cavete a fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis.* »

« *Væ vobis, Pharisæi et scribæ hypocritæ.* » — Dehors de la coupe; — pourriture au dedans. — Sépulcre blanchi.

« 4° Un *idolâtre*. — Car j'adore dans mon cœur le démon de l'orgueil, le prince du monde, que les payens adoraient dans des signes extérieurs.

« Je me constitue ma fin dernière, en cherchant pour moi l'estime et la gloire.

— « *Non nobis, Domine, non nobis.* »

« 5° Un *esclave misérable* du monde et de son prince, — qui me tiennent par la vaine gloire à leur merci, et deviennent les maîtres de ma vie.

« 6° Une *dupe* et un sot imbécile, car le monde lui-même me méprisera si je ne le méprise. — Exemple des prêtres mondains.

« Et le démon se moque de moi, car il ne me tend que des pièges, je travaille pour mon ennemi le plus acharné... »

Tels étaient les sentiments d'admirable piété et humilité dans lesquels s'entretenait l'abbé de Ségur, pendant que s'écoulaient les années de son séminaire à Saint-Sulpice. En même temps, il gravissait saintement les divers degrés qui mènent au Sacerdoce. L'entrée dans la cléricature par l'humble et touchante cérémonie de la tonsure prit à ses yeux le vrai caractère qu'elle a aux yeux de la foi<sup>1</sup>. On peut dire qu'en prenant, pour ne le plus quitter, le vêtement ecclésiastique, il revêtit du même coup, et déjà avec une grande perfection, l'esprit de ce saint état : *Funes ceciderunt in præclaris*<sup>2</sup>. Aucune des distinctions éclatantes qu'il avait reçues jusque-là n'était comparable, pour lui, à l'honneur de faire partie

1. Cf. *Pontif. Rom.*

2. Ps. xv, 6.



du corps des saints lévites<sup>1</sup>. Quelques mois plus tard, il reçut avec bonheur et respect les Ordres mineurs. Nous l'avons entendu dire plusieurs fois, dans le cours de sa vie sacerdotale, quel prix il avait attaché à l'exercice de ces modestes fonctions qui permettent déjà au jeune clerc de prendre une part éloignée, mais solennelle, à la célébration des saints mystères<sup>2</sup>.

1. Nous trouvons, dans ses *Notes* du séminaire, le sujet d'oraison suivant écrit à l'occasion de sa tonsure.

« *Se donner tout à Notre-Seigneur.* — « Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei ! tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. »

« Adorer Notre-Seigneur en union à la très sainte Vierge, à sa Présentation. — Virgo Sacerdos. — Vierge modèle des Prêtres. — Admirer le mystère de sa Présentation. — Remercier Dieu. — Joie, prière.

« 1<sup>o</sup> *Grandeur de mon partage.* — C'est Dieu même — l'unique bien, le bien par essence — la vie, la force, le bonheur même infini — l'éternel — dont tout le bien des créatures n'est qu'un petit reflet.

« C'est *Jésus-Christ* « in quo complacuit plenitudinem habitare : » — « omnia sicut stercora arbitratus sum ut Christum lucrificiam. » Petitesse des biens que je quitte et de mon sacrifice.

« Vanitas vanitatum. — Transit mundus et concupiscentia ejus. L'éternité approche. — « Unum necessarium. — Optimum partem elegit, quæ non auferetur ab ea. »

« Mon sous-diaconat, ma couronne approche ; — mon indignité... la dignité de la pure et immaculée Marie.

« Conséquences : Me donner *tout* à mon Sauveur — qu'y a-t-il à lui sacrifier ?

« Examen de mes dispositions, de ma vie, de mes actions.  
« Résolutions. — Prier la très sainte Vierge au Temple, mon modèle au Séminaire. »

2. Cf. *Pontif. Rom.*

Le bonheur de l'abbé de Ségur fut bien plus vif encore lorsqu'il fut admis à entrer, par le sous-diaconat, dans les Ordres sacrés. C'est là une heure décisive dans la vie d'un ministre des autels. Après avoir longuement éprouvé la vertu des ordinands, après les avoir instruits à fond des obligations saintes et redoutables qu'ils vont assumer en se consacrant pour toujours au service de l'Eglise, le pontife les invite à faire, s'ils se croient vraiment appelés de Dieu, le pas qui va les séparer à jamais du monde. « Mes enfants bien-aimés, leur dit-il, au moment d'être promus à l'ordre sacré du sous-diaconat, vous devez considérer mûrement, *iterum atque iterum*, le fardeau redoutable dont vous désirez de votre plein gré être chargés aujourd'hui. Car vous êtes libres jusqu'à présent; vous pouvez à votre gré prendre des engagements dans le monde; mais si vous recevez cet Ordre, vous ne pourrez plus vous dégager du lien qui vous attachera pour jamais à Dieu, à qui servir c'est régner. Vous devrez garder, avec le secours de sa grâce, une chasteté perpétuelle, et demeurer irrévocablement attachés au service de l'Eglise. Réfléchissez donc pendant qu'il en est temps encore; et si vous persistez dans votre pieux dessein, au nom du Seigneur, approchez<sup>1</sup>. » L'abbé de

1. Pontif. Rom.

Ségur ne se dissimulait aucune des conséquences de l'acte solennel qu'il allait accomplir; mais la grâce qui le sollicitait de se donner à Dieu était si puissante sur son cœur, qu'elle dissipa toutes les appréhensions de la nature, pour ne lui laisser sentir que la joie de se consacrer définitivement à Dieu; et quand il fit le pas, « il dépassa toute la ligne et marqua un pas de géant.<sup>1</sup> »

L'une des grandes exultations de son sous-diaconat fut l'honneur qui lui incombait dès lors de prier officiellement au nom de la sainte Église, par la récitation du Bréviaire. Dans une note de cette époque, après avoir « adoré Notre-Seigneur Jésus-Christ priant son Père pour le monde, durant sa vie mortelle, et laissant son esprit de prière à son Église, » il se trace ce plan d'oraison :

« Admirable invention de son amour et de sa Religion envers son Père — admirer qu'il m'ait choisi pour lui servir de louangeur — m'humilier à la pensée de mes abominations. — Actions de grâce.

« I. — *Gloire de Dieu*, par le saint office.

« 1<sup>o</sup> *Voix de l'Église*. — Je prie en son nom,

1. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 59.

pour elle, comme représentant tous les fidèles, les saints et les pécheurs... chœur admirable de tous les clercs et religieux du monde. — Rien de plus universel que le Bréviaire après la sainte Messe.

« 2<sup>o</sup> *Voix de toutes les créatures.* — Elles seraient inutiles si elles ne glorifiaient pas Dieu — or (elles le glorifient ici-bas) par l'homme seul — et l'homme je le représente devant Dieu — l'Église est la société de l'Homme par excellence, et ma voix est celle de l'Église.

« 3<sup>o</sup> *Voix de Jésus-Christ même.* — C'est lui qui a dicté les psaumes sacrés, et toute l'Écriture — ce sont tous ses sentiments qu'il me charge de publier hautement, par toute la terre, avec les autres clers. — Je dis tout haut ce qu'il dit en silence dans le Saint-Sacrement. — Sur la terre, il a récité toutes ces prières, ainsi que la Sainte Vierge.

« II. *Utilité de l'Église.* — Sa principale ressource au milieu de ses combats et de ses enfantements, est la prière publique, sa prière — qui est toujours agréable à Dieu — demandes toujours bonnes, et bien faites. — « Quid oremus » — Besoins immenses qu'a l'Église de prières; conversion des pécheurs, persévérance des justes, des mourants, des enfants...

« III. — *Utilité immense du Ministre.*

« 1° Pratique d'une multitude d'actes des plus excellentes vertus. — Gloria Patri, seul (c'est-à-dire: en formule, dans cette seule prière), foi, espérance, charité, humilité, religion, obéissance...

2° Honorer les mystères de Notre-Seigneur, et entrer dans leur esprit, en recevoir la grâce.

3° Instruction; passages les plus beaux de l'Écriture, des Pères, des vies des Saints, des Conciles.

« Examens sérieux — affections — résolutions. »

Un dernier degré restait à franchir avant d'arriver à la prêtrise, le diaconat; c'est l'ordre de la force, le ministère du dévouement à la sainte Église. Gaston se prépara avec toute la ferveur possible à cette nouvelle grâce, ainsi qu'on en peut juger par ce projet de méditation :

« Adorer le Saint-Esprit dans le Cénacle — dans le Cœur de Marie.

« Erant unanimiter perseverantes in oratione  
« cum Maria, Matre Jesu. »

« La supplier de m'obtenir la grâce du diaconat.

« 1° *Esprit de force surnaturelle et toute divine.*

« Esprit de foi vive et pratique. — Être *homme*

*de Dieu*, par le fond de l'âme, du cœur et de l'intelligence — en pensées, en paroles et en actions.

« Persévérance et constance.

« 2° *Amour pour l'Église*, pour le *saint autel*, le saint sacrifice.

« 3° *Amour de l'Évangile* — le méditer — le lire — le prêcher, et tout cela *divinement*.

« 4° *Amour des pauvres* et de la pauvreté.

« Retour sur la vie passée et présente.

« Actes.

« *Résolutions pratiques*. — Grand recueillement aujourd'hui. — Direction. »

Ainsi préparé, il reçut l'ordre du diaconat avec une âme vaillante et en se promettant de consacrer toutes les énergies de sa vie au service de Jésus-Christ et des âmes. Les notes de méditation suivantes marquent les sentiments de profonde piété dans lesquels l'abbé de Ségur accueillit cette grande grâce :

« Adorer le Saint-Esprit que j'ai reçu dans sa plénitude et qui réside en mon âme comme dans son sanctuaire. — « *Accipe Spiritum Sanctum ad*  
« *robur, ad resistendum diabolo et tentationibus*  
« *ejus, in nomine Domini.* »

« Remercier — admirer — m'humilier — me

réjouir en Notre-Seigneur. — Prier la sainte Vierge.

« 1<sup>o</sup> *Sainteté d'un diacre.* « Accipe Spiritum sanctum. » — « Templum Dei sanctum est, quod estis vos. » — Si les fidèles sont le temple, le ministre sacré est comme le Tabernacle.

« 2<sup>o</sup> *Force et énergie* — dans la pratique du bien, dans le support de la Croix divine, dans le combat spirituel. — Force surnaturelle, capable même du martyre. — « Ressuscita gratiam quæ in te est per impositionem manuum mearum. » — « Noli negligere gratiam quæ in te est. » — Force dans les petites choses, en attendant les grandes. — « Qui fidelis est in minimis, et in majori fidelis est. » Et vice versâ.

« 3<sup>o</sup> *Prudence, sagesse.* — « Viros plenos Spiritu Sancto et sapientia. » — Retenue dans les paroles, dans les jugements, dans les décisions; — consulter — modestie et bon exemple.

« 4<sup>o</sup> *Pureté angélique.* — « Nitidi, mundi, puri, casti. » — J'approche si près des Saints Mystères!! — Premier témoin et coopérateur!... »

Enfin voici le Sacerdoce! Ce mot n'a tout son sens que pour les privilégiés appelés par Dieu à cette mission dont les Anges ne seraient pas dignes, dont les hommes ne peuvent être que

mille fois indignes. Il retentit aux oreilles de l'abbé de Ségur avec une puissance, et, en même temps, avec un charme indicibles. Le Sacerdoce, c'est Jésus-Christ continuant d'une manière sensible, par le ministère de ses prêtres, le grand œuvre du salut du monde. Et pour cette raison, et aussi à cause de ses redoutables devoirs, de ses épouvantables responsabilités, le Sacerdoce est d'un poids tel pour les épaules d'un homme, qu'on a entendu saint Vincent de Paul, le modèle des prêtres, s'écrier à soixante-dix ans, que s'il eût su la veille de son ordination ce que c'est que d'être prêtre, il n'aurait jamais osé recevoir le sacrement de l'Ordre. Gaston de Ségur savait ces choses, et l'aveu de son indignité ne lui coûtait pas à faire ; mais les scrupules de l'humilité et les appréhensions de la nature s'effaçaient en lui à la présence de ce seul mot : le prêtre est un autre Jésus-Christ : *sacerdos alter Christus*. Le désir de voir Jésus-Christ vivre dans un prêtre de plus lui fit tout accepter.

Qu'on ne s'étonne pas de cette conduite. L'humilité a deux degrés. L'un qui consiste à s'écarter, quand Dieu approche de nous : *Retirez-vous de moi, Seigneur*, disait Pierre à Notre-Seigneur, *parce que je suis un homme pécheur*<sup>1</sup> ;

1. Exi a me, quia homo peccator sum. (Luc. v, 8.)



et un autre jour : *Vous ne me lavez jamais les pieds*<sup>1</sup>. Cette humilité a tenu d'illustres Saints, le séraphique François d'Assise entre autres, sur les degrés de l'autel, sans leur permettre d'aborder le Sacerdoce. L'autre degré d'humilité, plus parfait en soi que le premier, consiste dans une abnégation si absolue de nous-mêmes, que nous nous inclinons devant toute volonté de Dieu, sans exception, dût cette volonté, toujours adorable, élever notre néant aux plus sublimes honneurs : *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui*<sup>2</sup>. La vie de la très sainte Vierge nous fournit le modèle de l'une et de l'autre de ces formes de l'humilité. Lorsque l'ange lui annonce les grands mystères que Dieu va opérer en elle, Marie, tout au sentiment de son néant, voudrait protester contre cette élection et la reporter sur une autre fille d'Israël, croyant que toutes les autres sont moins indignes qu'elle d'un tel honneur. Mais elle se souvient qu'elle procurera plus de gloire à Dieu en s'inclinant devant ses divins vouloirs; et, alors, par une humilité qui est une merveille de soumission, elle répond finalement au messenger divin : qu'elle est la servante du Seigneur et

1. Non lavabis mihi pedes in æternum. (Joann. XIII, 8.)

2. Ps. cxii, 6, 7.

qu'elle consent à ce qu'il soit fait selon ce qui lui est proposé de la part de Dieu : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*<sup>1</sup>.

Tel est le sentiment qui dominait la grande âme de Gaston de Ségur lorsqu'il accepta le poids du Sacerdoce. Il s'anéantit devant Dieu, qui l'appelait; mais sa volonté s'inclina dans l'adoration et dans l'amour devant la volonté divine. Il consentit à tout et entra en retraite. Là il livra son âme aux plus tendres effusions du Saint-Esprit, le conjurant de le purifier par une ardente contrition et de le changer en un homme nouveau. L'auguste cérémonie de l'ordination le trouva calme et souple sous l'action créatrice de Dieu. Il adorait le Père céleste le choisissant de toute éternité pour l'associer au ministère de salut de son divin Fils en ce monde. Il adorait le Verbe fait chair, lui communiquant pour l'exercice de ce bienfaisant ministère ses pouvoirs divins : « Allez, enseignez, baptisez, pardonnez, consacrez<sup>2</sup>. » *Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre*<sup>3</sup>. *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie*<sup>4</sup>. Il adorait l'Esprit-Saint lui enseignant toute vérité<sup>5</sup>, embra-

1. Luc. I, 38.

2. Matth. xxviii. 19. — Joann. xx, 23-21. — Luc. xxii, 19.

3. Matth. xxviii, 18.

4. Joann. xv, 21.

5. Joann. xvi, 13.

sant son cœur de l'amour sacré, l'enrichissant de tous ses dons et lui donnant toute grâce de sanctification afin qu'il pût à son tour travailler à la sanctification de ses frères. L'humble Gaston de Ségur sortit de l'Ordination de la prêtrise, semblable, selon l'apparence extérieure, à ce qu'on l'avait connu jusque-là, mais, en réalité, changé, transformé de fond en comble : il n'était vraiment plus lui-même, et Jésus-Christ vivait si sensiblement en lui, qu'on croyait voir apparaître de nouveau parmi les hommes la bénignité du Sauveur<sup>1</sup>. Il nous a dépeint lui-même

1. Ad. Tit. III. 4. — Nous avons eu entre les mains l'un des plus précieux souvenirs de la jeunesse cléricale de Mgr de Ségur. C'est un *Novum testamentum, juxta exemplar Vaticanum, anni 1592*. Il est relié en chagrin ; sur la couverture, au recto, on lit : *Ego sum lux mundi, via, veritas et vita* ; au verso du volume, le monogramme du Christ, et ces mots : *Hæc meditare, in his esto*. Dans l'intérieur, le texte sacré est précédé de feuillets blancs. Sur le premier, nous lisons en haut : Béni par le Père Mollevaut, le jour de mon diaconat. Saint-Sulpice, le 29 mai 1847. Puis : *Hæc meditare ; in his esto, — ut profectus tuus manifestus — sit omnibus — hoc enim faciens, et teipsum salvum facies — et eos qui te audiunt*. Gaston de Ségur, diacre (le 29 mai 1847), et prêtre de Jésus-Christ, le 18 décembre 1847. En bas de cette page : ... *Curate ut quibus evangelium ore annuntiat, vivis operibus exponatis...* (*Pontif. Rom.*) Puis, sur d'autres feuillets, les textes suivants : « *Lectio Evangelii assidua omnia purificat, timorem gehennæ incutit, ad gaudia superna cor legentis instigat.* (S. Aug.) *Ad scripturarum indaginem verumque intellectum, opus est vita proba, animo puro, et virtute quæ secundum Christum est; nam sine pura mente et vitæ sanctorum imitatione nemo comprehenderit.* (S. Athan.) *Cœlestium Scripturarum eloquia diu terere ac polire debemus, toto*

les grands sentiments de son âme, dans les notes suivantes :

« Par la sainte Ordination, écrit-il en préparant son oraison, je suis : 1<sup>o</sup> *Consacré* à la très sainte Trinité; entièrement et éternellement. — « *Sègregatus, sanctus,* » comme un vase consacré — qui ne peut plus servir à aucun usage profane. — Consacré par le saint office. — Je loue *sans cesse* la très sainte Trinité — le Père — le Fils — le Saint-Esprit — et cela jusqu'à l'Éternité.

— « Et par le divin sacrifice, je l'honore et l'adore *infiniment*.

« 2<sup>o</sup> *Associé* à la très sainte Trinité dans l'œuvre du salut du monde. — « *Dei adjutores sumus.* » — Je fais connaître et atteindre à mes frères la vocation surnaturelle à la vision

animo et corde versantes, ut succus ille spiritualis cibi in omnes venas animæ se diffundat. (S. Ambr.) Si Evangelium capere oporteat, manibus lotis, et cum multa reverentia et religione tremens ac timens sumis. (S. Chrys.) Plena sunt verba Evangelii supremis mysteriis, ac cœlesti singula dulcine redundantia. Si tamen diligentem habeant inspectorem, qui noverit mel de petra sugere. (S. Bern.) Non minùs reus erit qui verbum Dei negligenter audierit, quàm qui corpus Christi in terram cadere, negligentia sua, permiserit. (S. Aug.) Ama Scripturam et exaltabit te. (S. Isidor.) Sacerdos Dei Evangelium tenens, et præcepta Dei custodiens, occidi potest, vinci non potest. (S. Cypr.) Ad intelligendum plene ac sapide verba Christi, oportet primum exemplis ejus totam vitam conformare. (*De Imit. Christi.*)

béatifique et éternelle, donnée par le Père. — La Rédemption d'amour donnée par le Fils. — La sanctification, opérée par le Saint-Esprit, dans l'Église de Dieu. — Et tout cela ne se fait que par la prédication et les sacrements, dont je suis le ministre.

« 3° Je reçois la sainte Trinité pour *mon* *partage* et mon trésor unique, infini, éternel. Le Fils et le Saint-Esprit par les sacrements d'Eucharistie et d'Ordre — et le Père, comme fin dernière surnaturelle. »

Il faudrait maintenant dépeindre les émotions du plus beau jour de sa vie, du jour de sa première Messe, célébrée dans la chapelle de la Sainte-Vierge à Saint-Sulpice. Mais comment rendre ces choses qui ne sont pas de la terre! Qui dira la majesté modeste de ce nouveau Jésus au Calvaire de l'autel? Qui traduira les sentiments d'adoration, d'action de grâces, d'amende honorable, d'ardente prière qui se pressaient en son âme? Qui rendra l'émotion sans pareille du moment auguste de la Consécration! Qui racontera la puissance de ces bras soutenant élevée entre ciel et terre la divine Victime qui rend au Père céleste mille fois plus de gloire que le péché ne lui en avait ravi, et verse sur la terre mille fois plus de sang

divin qu'il n'en eût fallu pour racheter tous les crimes! Qui pénétrera la profondeur du regard de ce nouveau prêtre récitant, les yeux fixés sur l'Hostie sacrée, le *Pater noster* que Jésus nous a appris! Et enfin, quand il fallut consommer le sacrifice, se communier soi-même de la communion enfantée entre ses mains, qui redira les élans d'amour qui s'échappèrent de sa poitrine brûlante et les exaltations de son grand cœur? Heureux parents! plus heureux fils! se disaient les uns aux autres les témoins émus de cette solennité. « *Le Seigneur l'a juré*, disaient les Anges autour de l'autel, *il l'a juré et il ne s'en repentira pas : Tu es prêtre pour l'éternité!* »  
« *Juravit Dominus et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum!* »

1. Ps. cix, 5. — Parmi les dessins qu'on a pu conserver de l'abbé de Ségur, il en est un où le jeune prêtre s'est représenté lui-même célébrant sa première Messe. Nous félicitons le marquis de Ségur d'en avoir mis la gravure dans l'édition in-8° des *Récits et souvenirs*.





## CHAPITRE IV

### L'ABBÉ DE SÉGUR TRACE SON RÈGLEMENT DE VIE

Utilité d'une règle de vie pour un jeune prêtre. — L'abbé de Ségur rédige celle qu'il devra suivre dans le ministère de âmes. — Beautés pratiques de cet acte important. — Coup-d'œil d'ensemble sur la fidélité avec laquelle il observa ce Règlement.

P ENDANT sa retraite d'ordination à la prêtrise, l'abbé de Ségur avait jeté un regard attentif et approfondi sur l'existence toute nouvelle qu'il allait mener. La volonté de Dieu l'appelait à exercer au milieu du monde le saint ministère. A cette époque, on ne rencontrait pas encore dans le clergé séculier les associations pieuses qui rendent aujourd'hui de si grands services. Sans doute, le prêtre emportait du séminaire des habitudes solides de piété et de régularité; il pouvait conserver la direction précieuse de ses chers maîtres; et, s'il demeurait fidèle aux exercices spirituels de sa jeunesse cléricale, il pouvait se promettre de persévérer, avec la grâce de Dieu, dans l'esprit de son saint état et de servir

utilement l'Eglise ; mais il n'avait pas le précieux secours que peut procurer à son inexpérience une nombreuse famille sacerdotale.

L'abbé de Ségur nourrissait peut-être déjà l'espoir de s'unir dans le monde avec quelques autres prêtres, comme nous verrons qu'il le fit presque aussitôt après son ordination ; mais, même dans cette hypothèse, il sentait la nécessité de donner à sa vie une forme précise et de prévoir tout ce dont il pouvait avoir besoin pour devenir un saint prêtre.

Dans ce but, et avec l'aide de M. Mollevaut, son directeur, il se traça quelques règles de conduite <sup>1</sup>. Ce document important a été inséré dans les *Récits et souvenirs d'un frère*, et nous nous bornerions à en recommander la lecture, surtout aux jeunes prêtres, s'il n'était à la fois

1. Voici les notes pour son oraison, l'un des jours qui ont précédé ce travail.

« Adorer Notre-Seigneur l'unique Prêtre. — « *Tu es Sacerdos.* »

« Lui seul est *tout* en moi. Il m'a tout donné.

« Sainteté du Prêtre — tout déifié.

« 1° M'anéantir. — Je suis néant et péché. — Ne rien retenir pour moi.

« 2° Me réjouir, remercier, dilater mon cœur en lui.

« Il faut me tenir tous ces jours-ci dans un recueillement doux et modeste, — et dans une reconnaissance cordiale de l'amour que me témoigne Notre-Seigneur. Pas d'efforts, ni de recherche de moi-même.

« 3° Bien préparer mon règlement et tout o rir à Marie et par Marie.



utile et intéressant de mettre en regard du texte de ces règles un court commentaire, qui en fasse ressortir toute l'élévation et le caractère éminemment pratique.

Il porte en tête ces simples mots : *Règlement de vie.*

« *L'esprit chrétien et sacerdotal* est l'âme de ma vie, dit l'abbé de Ségur. *Les exercices de piété et le ministère* en sont le corps. »

Que de choses dans ce peu de mots ! Le prêtre, en effet, doit avant tout être un fervent chrétien ; il doit avoir plus que les autres l'esprit de l'Evangile, s'appliquer avec une conscience délicate à l'observance des commandements de Dieu et de la sainte Eglise, corriger ses défauts avec une grande énergie, se délivrer même le plus possible de ces imperfections naturelles qui mal édifient le prochain et lui sont souvent à charge. Il doit travailler constamment à acquérir et à développer dans son âme la vertu et même la perfection. Il sera sûrement un bon prêtre, s'il travaille sans relâche à devenir un fervent chrétien. C'est sur cette base excellente que s'enracine l'esprit sacerdotal. Celui-ci s'inspire de la méditation incessante de Jésus souverain Prêtre ! Voilà ce *Royaume de Dieu*, qu'il doit,

plus que les simples fidèles, établir en son cœur ! Nul souci extérieur, fût-il des plus saints, ne devra entraver cet *unique nécessaire*.

Les *exercices de piété et le ministère* ne viennent comme importance qu'au second rang ; mais ils sont aussi utiles à l'entretien et au développement de l'esprit chrétien et sacerdotal que la santé du corps sert, ici-bas, à la vie ; c'est pourquoi l'abbé de Ségur en fait le moyen pratique de vivre en vrai chrétien et en vrai prêtre. Voici comment il en parle dans un de ses sujets d'oraison.

« *Des Exercices de piété journaliers.*

« Adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, en union avec tous les Saints, qui ne sont arrivés là que par la fidélité à leurs exercices de piété. — Remercier, me réjouir de leur couronne, m'humilier.

« I. — *Excellence de ces Exercices.*

« 1<sup>o</sup> Considérés en *eux-mêmes*.

« Ils sont la voie qui mène à Jésus-Christ. Les uns purifient l'âme, les autres la renforcent, les autres la perfectionnent. Ils forment à eux tous un ensemble admirable, qui est la perfection chrétienne et sacerdotale. — Que je suis heureux de les connaître !

« 2<sup>o</sup> Considérés *par rapport à leurs conséquences dans le saint Ministère.*

« En y étant fidèle, en en concevant une grande estime et en m'y attachant, je me prépare la persévérance dans le ministère. — En les négligeant, je me prépare une perte presque infaillible. — C'est la voie de tous les Saints. — C'est la source de toutes les vertus, de tous les dévouements, *de l'esprit* de foi, de charité.

« II. — *Dangers de les négliger.* — Perte spirituelle irréparable. — Terrible purgatoire — peut-être l'Éternité malheureuse! — « qui  
« *spernit modica, paulatim decidet.* »

« L'esprit du monde revient de suite, l'esprit de Dieu s'en va, on vit selon la chair, et l'on n'est plus prêtre — on fait des chutes honteuses, on perd la foi et on devient le plus malheureux et le plus horrible des hommes. — Il n'y a pas de petites négligences en cela; car *abyssus abyssum invocat.*

« Retour sur le lever — l'oraison — la sainte Messe — la sainte Communion — le saint office — l'Examen particulier — les examens de conscience — la sainte confession — le chapelet — la lecture de la divine Ecriture — la retraite du mois — la direction.

« Résolutions pratiques — écrire les plus importantes — m'humilier — confiance en Marie. »

Après le prologue, il passe à l'énumération de ses principaux devoirs. Il les énonce sous la forme de simples notes.

« Examen de conscience, le soir<sup>1</sup>. Penser à

1. Nous donnons ici le texte de cet examen, que nous fournissent également les *Récits et souvenirs d'un frère*. « Examen de ma conscience.

« Ai-je vécu en *chrétien* aujourd'hui, c'est-à-dire en homme de l'éternité, conforme à Jésus-Christ, et mort à moi-même, au monde et au péché ?

« Ai-je refusé de participer à la croix de mon Maître, à son *humilité*, à son amour de l'humiliation, de l'abjection et de l'oubli ; à sa vie cachée, à sa douceur et patience, vis-à-vis de Dieu, de mon prochain, de moi-même ? à sa *mortification* intérieure et extérieure, dans mes pensées, imaginations, paroles, actions ? à sa *pauvreté*, vivant détaché de tout en ce monde et jetant toutes mes prétentions en Jésus-Christ, dans la vie éternelle ? à sa *pureté*, évitant toute occasion et toute liberté ? à son *obéissance*, ne cherchant en toutes choses que la volonté de Dieu ? à sa *religion* envers son Père, dans toutes ses actions, surtout dans les œuvres du saint ministère ? à son esprit de *sacrifice* et de dévouement, me regardant comme une hostie et victime de religion envers Dieu avec Jésus-Christ, et de sanctification pour le monde ?

« Suis-je conforme à Jésus-Christ en mon *intelligence*, pensées, instructions, comparaisons, jugements ; en mon *cœur*, affections, antipathies, inclinations ; en mes *paroles* ; en tout mon extérieur ?

« Ai-je vécu en prêtre, c'est-à-dire en saint et en sanctificateur ? Ai-je cherché en toute cette journée la gloire de mon divin Maître ? Ai-je fait tout ce qu'il attendait de moi pour sauver les âmes pour lesquelles il est mort sur le Calvaire ? »

mon oraison et la préparer avec soin. » — C'est une pratique en usage dans les séminaires et vivement recommandée par les Saints, que la préparation éloignée de la méditation. Sainte Thérèse n'a jamais osés'en dispenser, quoiqu'elle fût arrivée à des voies d'oraison très sublimes. Saint François de Sales y a été fidèle toute sa vie, et il ne l'omettait, une fois en passant, que par « force forcée ». Nous avons vu que dès le séminaire l'abbé de Ségur traçait souvent par écrit ses sujets d'oraison. Il a conservé aussi longtemps qu'il lui fut possible cette excellente méthode.

« *Coucher* exact, avant dix heures, avec religion, pénitence et modestie. » — Le service des âmes a primé souvent sur ce point l'exactitude, l'abbé de Ségur ne sachant pas prendre de repos, tant qu'elles réclamaient ses services; mais il a toujours évité, comme un défaut d'ordre dans la vie, le coucher tard de ceux dont parle saint François de Sales, qui font du jour la nuit et de la nuit le jour<sup>1</sup>. Quant à la mortification dans son repos même, il en usait déjà au séminaire par de petites industries et il la pratiqua jusqu'à son dernier jour, ainsi qu'ont pu le constater

1. *Introduction à la vie dévote*, 3<sup>e</sup> partie.

tous ceux qui après sa mort ont visité sa modeste chambre et qui ont vu sa dure couche.

« La nuit, élévation du cœur à Jésus-Christ et à Marie. » — C'est en abrégé cet article du règlement de saint François de Sales : « Si Dieu me fait la grâce de m'éveiller la nuit, je réveillerai aussitôt mon cœur par ces paroles : « Sur le minuit, il se fit un grand cri : Voici l'Époux qui vient, allez au devant de Lui (Math. XXV, 4). » Puis par la considération de l'obscurité de la nuit, entrant en celle des ténèbres de mon âme et de tous les pécheurs, je formerai cette prière : « Hé! Seigneur, puisque les entrailles de votre miséricorde vous ont fait descendre du ciel en terre pour nous visiter, éclairez, s'il vous plaît, ceux qui sont étendus tout de leur long dans les ténèbres de l'ignorance, et dans l'ombre de la mort éternelle, qui est le péché mortel, et conduisez-les dans le chemin de la paix intérieure (Luc. I, 78, 79). » Je tâcherai encore de m'animer en prononçant ces paroles du Roi-Prophète : « Elevez et étendez vos mains vers le ciel, et bénissez le Seigneur (Ps. CXXXIII, 2)<sup>1</sup>. »

« *Lever* exact, très prompt et généreux. » —

1. Exercices spirituels et règles de conduite que saint François de Sales dressa à Padoue, lorsqu'il y étudiait en théologie et en jurisprudence.

L'abbé de Ségur a tenu ferme sur ce point auquel il attachait une grande importance. Même dans la suite, le mauvais état de sa santé ne lui paraissait presque jamais un motif suffisant de retarder l'heure très matinale de son lever.

« *Oraison, l'âme de ma journée et de ma vie sacerdotale.* Y chercher surtout l'union à Jésus-Christ et le mépris de moi-même. Une heure, à moins de nécessité. Au commencement, renouveler avec ferveur mon abandon et consécration à la très sainte Vierge. » — Il nous a été donné de pénétrer pendant de longues années dans l'âme de Mgr de Ségur : nous pouvons affirmer qu'il ne s'est jamais départi en rien sur ce point de son premier règlement de vie sacerdotale. La seule modification qu'il y ait faite a été de prendre au cœur de la nuit le loisir que le jour ne lui laissait plus pour ce saint exercice et d'en prolonger longuement les heureux instants aux pieds de Jésus-Hostie, dans sa petite chapelle.

« Esprit d'oraison dans toute la journée, union actuelle avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. » — Il suffisait de voir cet humble serviteur de Dieu, à quelque moment du jour que ce fût, pour constater qu'il vivait sans cesse en la présence de Dieu. Il a toujours professé une estime particulière pour ce que saint François de Sales appelle la vie d'oraison ou l'oraison vi-

tale, cette science merveilleuse qui ramène tout à Jésus-Christ, qui fait voir tout en Lui : *Omnia et in omnibus Christus*<sup>1</sup>, et qui presse l'âme de chercher en toute circonstance le plus parfait<sup>2</sup>.

1. Coloss. III. II. — Cf. *Introduction à la vie dévote*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XIII.

2. C'est le sujet d'un plan de méditation tracé à cette époque, et où se révèle toute son âme :

Adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ le modèle du Prêtre. — « *Exemplum dedi vobis* » etc., dans toutes les positions de la vie — admirer Notre-Seigneur dans ses Saints. Saint Liguori, saint Stanislas, etc., qui avaient fait vœu de faire toujours le plus parfait — dans le Père Mollevaut, vie toute d'abnégation, d'humilité, d'obéissance, de prière. — Invoquer le Saint Cœur de Marie.

1<sup>o</sup> Motif de cette fidélité. — *La grandeur de la reconnaissance que je dois à Dieu.*

Immenses bienfaits de Dieu sur moi. J'en suis tout inondé. — Grâces communes... Grâces d'élite innombrables — conversion — vocation — séminaire de Saint-Sulpice — ordinations — oraison d'une heure, examens, Règle, communion quotidienne ! ! —

2<sup>o</sup> *Bonheur de cette fidélité.* —

1) Dans l'Éternité, qui est ma vraie Patrie, augmentation notable de cette gloire dont sainte Thérèse dit, par révélation, qu'un seul degré de plus mériterait que l'on endurât toutes les souffrances de la terre. — « *Æternum gloriæ pondus. Ambulate dum lucem habetis,* » nous crient les Saints... et les damnés.

2) Confiance d'être aimé de Dieu et de persévérer dans son saint amour. Car la fidélité appelle la grâce. — « *Abysus abyssum invocat.* »

3) Grande paix du cœur. « *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum,* etc. » Bonheur profond et sans mélange. — « *Dominus pars,* etc. » Il faut que je sois *tout* à Celui que j'ai pris pour mon tout, — le reste ne m'est plus rien.

3<sup>o</sup> *Facilité de cette fidélité.* — La Croix est lourde de loin; de près, ce n'est presque rien. Elle porte celui qui la porte



« *Heures*, à peu près aux heures canoniales; grand esprit de religion et d'affection de cœur; à genoux s'il est possible. » — Aussi longtemps que l'abbé de Ségur eut la consolation de pouvoir réciter le bréviaire, il s'efforça de conserver religieusement cette règle des heures canoniales; bien qu'elle ne soit d'aucune obligation pour le prêtre séculier, il se sentait grandement incliné à s'y conformer et il la recommandait à ses fils spirituels. Nous donnerons plus loin les divers conseils qu'il aimait à répéter à ceux-ci pour la digne récitation de l'office divin.

« *Sainte Messe. Soigner la préparation immédiate*; intentions générales et particulières; anéantissement devant la divine Majesté. A l'autel, religion profonde et me perdre en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Rubriques. » — Nulle part la foi vive de l'abbé de Ségur n'apparut jamais plus rayonnante que dans la célébration du saint sacrifice de la Messe, que saint François de Sales appelle le « soleil des exercices spirituels, centre de la religion chrétienne, cœur de la dévotion, âme de la piété, mystère ineffable, généreusement. — Notre-Seigneur nous porte nous-mêmes. »  
« Jugum meum suave est et onus meum leve. »

4° *Nécessité d'en faire plus que d'autres pour expier mes abominations passées* et pour compenser mes offenses et le temps perdu.

Retour sur mon intérieur. — Résolutions bien sérieuses — affections — Marie.

qui comprend l'abîme de la charité divine, et par lequel Dieu s'appliquant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et faveurs<sup>1</sup>. » Nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler de la grande édification qu'il donna toute sa vie sur ce point; quant à sa religion pour l'observance parfaite des rites sacrés, elle était si profonde, qu'il ne trouva jamais, même dans sa cécité, une raison légitime d'en négliger les moindres détails.

« *Silence avant et après.* Action de grâces, vingt minutes, affectueuse et attentive en présence de Jésus-Christ. *Manete in me et ego in vobis.* » — Le temps qui suit la communion est d'un prix sans égal pour tous les chrétiens, mais pour le prêtre surtout. Les intérêts les plus graves, la gloire de Dieu, la sanctification personnelle et le salut des âmes y sont en jeu. Aussi, sans blâmer la pratique de ceux qui consacrent ce temps précieux à de pieuses lectures ou à des méditations particulières, Mgr de Ségur se borna aussi longtemps qu'il eut l'usage de la vue, à réciter l'admirable prière de l'Eglise *Pro gratiarum actione*, et il aimait ensuite à écouter le Verbe de Dieu qui veut bien se faire notre maître et docteur. Dans la suite, lorsqu'il

1. *Introduction à la vie dévote*, 2<sup>e</sup> partie, chap. xiv.

se trouvait assiégé par des jeunes gens qui saisissaient avec peine le moment de venir se confesser, le bon père spirituel ne faisait pas difficulté, ce cas échéant, de quitter Dieu pour Dieu ; mais la présence de Jésus en lui était si sensible que ses accents étaient alors de feu et témoignaient que l'action de grâces se poursuivait vive et ardente dans son cœur.

« *L'Écriture Sainte*, la science du prêtre, chaque jour surtout le saint Évangile, pour mieux connaître Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, la vie éternelle. » — Le culte de Mgr de Ségur pour la sainte Écriture a été remarquable toute sa vie. On peut voir encore dans son appartement de la rue du Bac une Bible magnifiquement reliée et occupant la place d'honneur. Elle porte en grosses lettres ces mots : *Verbum Dei* ; et autour, ce texte du prophète : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo*<sup>1</sup>. Cette religion pour l'Écriture sainte n'était pas chez le pieux Prélat un pur sentiment de respect. La lecture de ses nombreux traités, ses prédications de retraites et ses discussions contre le protestantisme et l'impiété moderne, ont révélé en lui une méditation profonde du texte sacré. Mais fidèle

1. Donnez-moi l'intelligence, et je scruterai votre loi et je l'observerai de tout mon cœur. (Ps. cxviii.)

à la note de son règlement de vie, il s'attacha principalement à l'étude du saint Évangile. « Je commence à ressembler par un point, disait-il un jour, au grand saint Philippe de Néri : tant qu'il fut libre de soi, il scruta sans relâche la Bible tout entière ; plus tard, accablé de travaux, il se retrancha dans l'étude des saints Évangiles ; complètement absorbé et épuisé par son ministère, il se réduisit enfin à l'Évangile de saint Jean, parce que cet Évangile est la clef intime du Nouveau Testament, comme celui-ci l'est de l'Ancien. » Mgr de Ségur fit de même ; et, dans saint Jean, il méditait avec une prédilection toute particulière le discours après la Cène, parce qu'on y trouve admirablement résumé tout l'enseignement de Notre-Seigneur par rapport à son Père céleste et aux hommes, ses frères adoptifs.

« *Études*, en esprit de foi et de prière. Travail suivi. Ne pas me laisser absorber par le saint ministère. Bien préparer mes instructions. Me défier de ma facilité. Ne pas *muser* dans ma chambre. » — L'abbé de Ségur avait pris au séminaire la vraie méthode des études ecclésiastiques. Les dignes fils de M. Olier lui avaient enseigné à chercher constamment, comme saint Augustin, Jésus sous la lettre de tous les ouvrages. « On ne saurait croire, si

l'on n'en a fait l'épreuve, disait un jour Mgr de Ségur, quelle lumière éclaire l'intelligence, sur des choses même de second ordre, lorsqu'on étudie ainsi. « *Illuminabit te Christus*<sup>1</sup>. » Aussi n'a-t-il jamais compris qu'un prêtre traitât d'un sujet quelconque, même de science purement humaine, sans y mêler la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Il y a dans ce paragraphe du règlement de vie, un point pour lequel l'abbé de Ségur batta plus d'une fois, il faut l'avouer, sans succès. Il est aisé d'écrire sur la petite table de bois de la cellule du séminaire : je dominerai les occupations; ce qui est moins facile, c'est de tenir parole. Le prêtre n'est maître absolu ni de soi, ni de son temps : son temps et lui sont à Dieu et aux âmes. Apôtre avant tout, et toujours raisonnable, il conserva la lettre et pratiqua l'esprit : c'est à la fidélité avec laquelle il garda ce point qu'il dut de pouvoir composer tant et de si bons ouvrages. Appelant même à son secours le bras séculier, il faisait garder sa porte à certaines heures par le terrible Méthol; et bien des importuns ont appris à leurs dépens ce qu'il y avait d'amour de la consigne dans le cœur de ce Basque, ancien sous-officier. Mais en même

1. Ephes. v, 14.

temps l'exception était admise aussi souvent que l'exigeaient d'urgentes nécessités pour les pécheurs et pour les œuvres.

Qu'on ne s'étonne pas enfin de voir l'abbé de Ségur souligner la promesse de ne pas perdre un instant. Il a avoué simplement à ses intimes qu'avant sa cécité il avait manqué plus d'une fois à ce point : « En rentrant chez moi, disait-il, le premier objet qui se présentait à ma vue, un livre, un dessin, me prenait quelques minutes ; c'étaient des minutes perdues. A présent, il m'est force, dès que je rentre chez moi, de faire un signe de croix et de dire : A la besogne ! » On peut ajouter qu'il a largement réparé ces courtes et rares infractions à son règlement.

« *Dévouement absolu envers la très sainte Vierge. Agir en dépendance de la Mère de Dieu, car tout en moi est à elle. Demander sa bénédiction avant de sortir ou en rentrant chez moi. Lui consacrer tout mon ministère. Chapelet médité.* » — Depuis le jour que Gaston de Ségur appela toute sa vie, par humilité : le jour de sa conversion, à l'âge de dix-huit ans, sa piété envers la très sainte Vierge ne s'était jamais démentie. Lorsqu'il fut devenu prêtre, il se considéra comme très spécialement voué à l'honneur et au service de cette Mère ai-

mable du Sauveur; et il a rempli scrupuleusement et éminemment tout ce qu'il a promis dans cette note. Tant dans sa dévotion intime que dans son ministère extérieur, il n'a jamais rien fait pour Jésus qu'il ne l'ait présenté par les mains de Marie. Tous ses ouvrages sont consacrés formellement à Marie et datés d'un de ses jours de fête. Si la mort l'a surpris avant qu'il eût terminé l'impression du dernier de ses livres, le titre vaut mieux qu'une date. Ce sont les *Cent cinquante miracles de Notre-Dame de Lourdes*. Il a conservé jusqu'à sa mort la pieuse habitude de saluer Marie en sortant de chez lui et en rentrant. Ses fils spirituels ont dit bien des fois avec leur si bon père l'*Ave Maria* du Règlement. Quant au chapelet, la Providence se chargea de lui en faciliter la récitation. Mgr de Ségur, dispensé par sa cécité de la récitation de l'Office divin, devait la remplacer chaque jour en égrenant pieusement une partie du Rosaire; on sait avec quelle haute piété il s'en acquitta constamment.

« *Conversations*: « *In verbo si quis non offendit, hic perfectus est vir*<sup>1</sup>. » Ne juger personne, surtout mes supérieurs et mes confrères. Éviter la raillerie, la médisance. Paroles réservées, prudentes, simples, douces et modestes. Pas de

1. Si quelqu'un ne pèche pas par la langue, celui-là est un homme parfait. (Jac. III, 2.)

confessions ni de politique. Pas de trivialités. » — Qui ne reconnaîtrait là déjà le disciple de saint François de Sales ? « J'aurai soin sur toutes choses, disait celui-ci, de ne mordre et de ne piquer personne, et de ne me moquer de qui que ce soit... J'honorerai chacun selon son mérite et sa dignité ; j'observerai la modestie ; je parlerai peu et bien. » — Et il ajoutait, en donnant le même conseil plus tard aux âmes chrétiennes : « Il faut parler peu et bon, peu et doux, peu et charitable<sup>1</sup>. » Toutefois comme il

1. Le sujet d'oraison suivant, *sur la charité fraternelle*, et qui remonte à l'époque où l'abbé de Ségur rédigea son *Règlement de vie sacerdotale*, montre dans quels sentiments il était à cet égard.

#### SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE

Adorer Notre-Seigneur doux et indulgent, affable, affectueux, bon, charitable. — N'offensant personne en paroles, aimant tout le monde. — Admirer avec Marie, louer, remercier, demander humblement et avec ferveur, avec désir réel.

Considérations. — 1° *Rien de plus nécessaire* que la sainte Charité — surtout dans un Prêtre — c'est l'auréole du bon Prêtre — un seul mot contre la charité perd tout un ministère, éloigne les âmes.

2° *Rien de plus charmant* : — 1. pour celui qui est charitable ; que tous aiment, recherchent, à qui tous se confient, et qui est toujours dans la paix et la mansuétude, la charité étant la perfection de la douceur ; 2. pour les autres ; rien n'est insupportable comme un homme aigre, médisant, non charitable. — Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. — Vous serez jugés selon la mesure où vous les aurez jugés.

3° *Rien de plus difficile*. — C'est l'affaire de toute la vie. — C'est le résultat de la mort absolue à soi-même. — Courage



est d'usage, même pour les saints, de payer son tribut à la fragilité humaine, nous devons avouer que Mgr de Ségur exprimait parfois trop facilement sa pensée sur les hommes et principalement sur leurs actes. On a beaucoup exagéré, quand on l'a montré comme un homme agressif et malveillant. S'il a enlevé parfois à ses contradicteurs le bout de l'oreille, il était dans le cas de légitime défense ; et ceux qui criaient à l'assassin pour une égratignure reçue de lui, ne disaient pas qu'il ne les avait atteints qu'en se dégageant péniblement de leurs dures étreintes<sup>1</sup>.

« Abord aimable, *paisible* et sérieux ; voir mes frères en Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Mihi fecistis.* » — Nous ne croyons pas qu'il y ait un seul des fils spirituels et des nombreux visiteurs de Mgr de Ségur qui l'ait surpris une fois en flagrant délit d'oubli de ce point, dans

donc ! pourquoi ne pourrais-je pas ce que celui-ci et celui-là ont pu ? — Demander la grâce de Dieu et l'aide de Marie. — Saint François de Sales — M. Duclos — M. Bertrand — jamais une parole que la personne n'eût entendue avec plaisir.

Examen sérieux — ne pas beaucoup parler — paix et recueillement intérieur, humilité.

1. Nous n'avons pas lu sans une édification mêlée d'étonnement ce que dit de son frère à cet égard, par amour pour la vérité, l'auteur des *Récits et souvenirs*. (Édition in-12, t. II, p. 235.) Sans contester ce qu'il rapporte, nous croyons devoir ajouter que dans les circonstances très rares auxquelles il fait allusion, Mgr de Ségur se bornait à appliquer la règle donnée par saint François de Sales : dans certains cas, c'est charité de crier au loup.

tout le cours de son long ministère. Depuis le jour, où, ordonné prêtre, il devint un autre Jésus, il s'appliqua à refléter dans toute sa personne la suave majesté du Sauveur ; sa vue seule suffisait à rasséréner ceux qui étaient dans la peine, et l'on ne se retirait jamais d'auprès de lui sans avoir le cœur content et l'âme renouvelée dans la paix et la joie du Saint-Esprit. Il s'excitait, de plus, à réaliser pleinement dans toute sa conduite la recommandation de l'Apôtre : *Exemplum esto fidelium* <sup>1</sup>, ainsi que l'attestent les notes d'une de ses méditations sur la nécessité pour le Prêtre de donner le bon exemple.

« 1<sup>o</sup> Adorer Notre-Seigneur exemple des Prêtres — Prêtre éternel. — « Lequel de vous me convaincra de péché? » — « Malheur à celui par qui le scandale arrive ».

« *Adorer — remercier — craindre — supplier.*

« 2<sup>o</sup> Nécessité du bon exemple; car:

« 1. *Le Prêtre est le Père — le Conducteur — l'Instructeur — la Nourrice des fidèles.* « Filioli, « quos iterum parturio donec formetur Christus in « vobis. » — Donc zèle, douceur, amour dans le Prêtre pour les âmes — prêcher par sa vie.

« 2. *Le Prêtre est un autre Jésus-Christ.* — Il doit pouvoir dire : « Imitatores mei estote, « sicut et ego Christi. »

1. I Tim. IV, 12.

« Surtout de notre temps, plus de foi ni de respect à l'égard du Prêtre de Jésus-Christ. Il faut qu'il relève sa dignité suréminente par sa sainte vie. — On jugera la religion par ses Prêtres. — Jésus-Christ est venu Rédempteur, Sauveur de tous, exterminateur du péché: — ainsi doit être le Prêtre :

« 1) *Par sa doctrine* — donc science, foi, humilité, zèle;

« 2) *Par ses exemples* — donc Jésus-Christ doit vivre dans le Prêtre, qui doit montrer au monde la vie de Jésus-Christ. »

Nul ne l'a mieux fait, pour la consolation de Jésus-Christ et pour l'honneur de la Religion, que cet humble serviteur de Dieu.

« *Repas*, religion, simplicité, mortification, soin raisonnable de ma santé. Ne pas faire attention à la table. » — C'était dire, en peu de mots, beaucoup de choses sur l'un des sujets, hélas! les plus pratiques de la vie. La « religion » de l'abbé de Ségur consistait ici à réciter avec un recueillement qui édifiait beaucoup, les prières avant et après les repas; et il a conservé toute sa vie l'usage qu'il avait pris dès le début de son ministère, d'entendre une courte lecture de piété au commencement et à la fin. Sa simplicité était exactement celle que recommande l'Évangile. « Mangez ce qu'on vous présente :

*manducate quæ apponuntur vobis*<sup>1</sup>; et la « mortification » y était pratiquée et s'y cachait humblement sous la forme enseignée par saint François de Sales : prendre bonnement les mets, qu'ils soient bien accommodés ou à dégoût. Quant au « soin raisonnable de la santé », l'abbé de Ségur y fut moins fidèle qu'aux autres points. Entre la sensualité et la privation il ne tint pas toujours la balance droite ; elle pencha très souvent de ce dernier côté ; et bien qu'il ne fût de propos délibéré aucune imprudence, on avait lieu de s'étonner que, travaillant sans relâche, il pût suffire à tout en se soutenant si peu.

« *Retraite* du mois avec mes confrères. » — Ce point se rapportait au règlement de la « petite communauté » dont nous parlerons bientôt. C'est alors qu'il insistait dans ses méditations sur l'esprit ecclésiastique.

I. — *Qu'est-ce que cet esprit?* se demande-t-il dans un de ses plans d'oraison ; et il répond :

« 1<sup>o</sup> *C'est la sainteté chrétienne parfaite.*

« 1. Mort à soi-même, au monde et au péché. —

« Mortification parfaite de l'égoïsme, de l'orgueil de la chair, de l'attachement à la terre.

« 2. Union intime et constante à l'esprit vivi-

1. Luc. x, 8.

fiant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est charité, humilité, pénitence, chasteté, pauvreté, obéissance, amour de Marie.

« 2° *C'est la Religion envers Dieu, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

« 1. Par moi-même.

« Saint Sacrifice de la Messe.

« Prière publique.

« Culte de l'Église.

« Etude de la Loi de Dieu.

« 2. Par les âmes de mes frères :

« Zèle et constance dans les œuvres de charité spirituelle.

« Assiduité au saint Tribunal.

« Prédication de la parole de vie.

« 3° *Obéissance et amour profond envers le Pape et mon Évêque.* »

Il ajoute :

« II. — *Comment doit-il se manifester ?* »

Et il répond :

« *Par la modestie, c'est-à-dire, par le port extérieur de la religion intérieure, du recueillement, de l'humilité, de la douceur et de la pureté.*

« III. — *Quels moyens de l'acquérir ?*

« 1° L'oraison, une heure bien régulièrement et bien soignée.

« 2° La fidélité aux exercices spirituels et à l'étude.

« 3° La fréquentation des saints prêtres et la fuite des prêtres tièdes.

« 4° La vie de retraite et de silence.

« 5° La mortification du corps. »

L'abbé de Ségur observa exactement et conserva toute sa vie l'usage régulier de la retraite du mois, quoiqu'il ait dû, à raison de sa cécité, en modifier la forme. Elle se composait ordinairement d'une revue sérieuse de ses dispositions pendant le mois précédent, d'un recueillement plus intime pendant tout le jour ; et le soir, vers neuf ou dix heures, après les travaux de son ministère, il en conférait longuement avec son directeur.

« *Confession*, au moins tous les huit jours ». — C'était prendre dès les commencements de son apostolat une excellente résolution : qui, plus que le prêtre, a besoin de tenir toujours son âme dans une parfaite netteté devant Dieu ? L'abbé de Ségur observa fidèlement cette règle. Plus tard, Dieu lui ayant fait la grâce de trou-

ver dans le vénérable ecclésiastique qui remplissait auprès de lui les humbles fonctions de secrétaire, un véritable ami et un prêtre d'une haute sagesse, Mgr de Ségur multiplia ses confessions, et il en vint à la confession quotidienne. Quelques-uns de ses amis lui en ayant témoigné quelque surprise : « Lisez bien le Rituel romain, leur répondait-il, et vous verrez que cette pratique est absolument dans son esprit ; lisez la vie des Saints, et vous verrez qu'un bon nombre d'entre eux, qui n'en avaient pas autant besoin que moi, crurent bien faire d'y recourir. » L'on n'est pas tenu de suivre un tel exemple ; mais il faudrait plaindre celui qui oserait le blâmer.

« *Indulgences* : en gagner le plus possible, et les donner à la sainte Vierge, maîtresse souveraine de tous mes biens spirituels et temporels. » — On reconnaît ici le disciple du saint évêque de Genève, qui, pour se concilier au ciel plus d'amis et pour s'enrichir davantage, aimait à faire partie de plusieurs Tiers-Ordres et associations pieuses. L'abbé de Ségur se trouva si bien de ce régime, qu'il le recommanda toujours, de vive voix et dans ses écrits. Il n'eût pas conseillé la surcharge, même dans le bien ; mais il pensait avec raison que qui aime beaucoup peut porter beaucoup sans fatigue.

« *Régler* mes dépenses. » — Hélas ! voici l'un des défauts de la cuirasse de ce grand serviteur de Dieu ! Il sut bien tenir ferme au point suivant : « Ne rien acheter de superflu pour moi-même ; » car il poussa toujours sur ce sujet l'économie presque jusqu'à l'avarice ; il vivait de très peu, et c'est encore un problème que de savoir par quel procédé il arrivait à faire durer ses vêtements cinq ou six fois plus longtemps qu'ils ne durent pour d'autres ; mais le règlement de vie ajoute : « Plus de *mémoires*, à moins de nécessité. » Or, faut-il dire que la nécessité fit, de l'exception, la règle ? Ou bien que la charité l'emporta sur la raison ? Nous ne savons. La comtesse de Ségur, sa mère, eut lieu de se le demander durant les premières années de l'apostolat de son fils au milieu des pauvres ; et si Mgr de Ségur parvint plus tard à établir quelque balance dans son modeste budget, il le faut moins attribuer à lui-même qu'à la prudence de son économe, qui tempérait son ardeur à donner, par ces mots terribles : « Mais, Monseigneur, comment finirez-vous le mois ? » Cette barrière prévint des malheurs ; mais le pieux Prélat la tourna plus d'une fois ; et un jour qu'on lui en faisait presque un reproche : « Que voulez-vous, répondit-il, saint Charles Borromée estimait qu'un archevêque se doit trop aux pauvres pour



n'avoir pas toujours au moins quelques dettes. Je ne suis ni saint ni archevêque ; mais comme ministre de Jésus-Christ et père spirituel, il faut me pardonner quelques traits de ressemblance avec ce grand Pontife. » Dieu a dû être bien miséricordieux envers Mgr de Ségur pour ces infractions au règlement !

« *Prédication* simple, solide, utile, très bien préparée, convenable à la parole de Dieu et à la majesté du Sacerdoce, comme celle de Notre-Seigneur, mon modèle nécessaire en toutes choses. » — L'abbé de Ségur semblait vouloir résumer ici en peu de mots l'admirable traité de la prédication composé par saint François de Sales pour le jeune archevêque de Bourges, Mgr Frémiot<sup>1</sup>. Nous aurons bien souvent dans cet ouvrage l'occasion de montrer qu'il resta fidèle toute sa vie à cette union de la simplicité et de la dignité dans le ministère si important de la parole sacrée. Ses prédications populaires, ses exhortations de piété, les nombreuses retraites qu'il a prêchées dans les séminaires et ailleurs, sont

1. Dans ce remarquable traité, écrit en latin au courant de la plume, le saint Docteur considère la prédication en ses quatre causes : « *efficientem, finalem, materialem et formalem*. Hoc est, qui prædicare debeat, ob quem finem, quid et quo modo. » — L'étude du Traité de la prédication est fort utile, surtout aux jeunes prêtres. Nous y reviendrons à propos des conseils que Mgr de Ségur donnait à ses fils spirituels sur la prédication.

empreintes d'un caractère apostolique dont l'esprit de foi fait tout le charme, et qui va droit au cœur pour le convertir ou pour y enraciner plus profondément l'amour du Sauveur Jésus.

« *Sacrement de pénitence*; m'y dévouer tout entier, surtout à la confession des enfants pauvres. Esprit de foi, de charité et de prudence; ne les voir et ne les aimer qu'en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*

« Une seule âme vaut la vie et la passion du Dieu Sauveur : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* »

C'est par ce point important que se termine et se couronne dignement la règle de vie qu'il se traça presque aussitôt après son ordination. On peut dire qu'il y a dans ces quelques lignes le programme de toute son existence; son zèle pour les âmes et ses prédilections marquées pour les enfants du peuple datent de ces premiers jours de son Sacerdoce; il a accompli jusqu'à un iota cet article capital de son règlement; nous verrons qu'il n'a jamais trouvé nulle part un motif de s'en dispenser, et que l'une des raisons qui lui ont fait bénir davantage la grâce de sa cécité est qu'elle le dé-

gagée de toute sollicitude officielle, et lui permit de se consacrer entièrement à ce beau ministère. Ses plans d'oraison de cette époque révéleront d'ailleurs bien mieux ses vrais sentiments, que tout ce qu'on en pourrait dire. Il méditait très souvent sur ce sujet, et il ne craignait pas de revenir constamment sur les mêmes pensées, afin de les graver plus profondément dans la mémoire de son cœur.

L'une de ces Notes a pour titre : *Zèle pour le salut des âmes* ; et elle se développe ainsi :

« Adorer le Cœur sacré du Sauveur tout brûlant de ce zèle de la gloire de Dieu et du salut du monde — foyer où tous les Saints ont puisé — qui m'est ouvert — qui est en moi, comme dans un temple, comme dans un vase grossier et indigne — ô amour de mon Sauveur ! — Il brûle en moi du désir du salut des âmes.

« Rendre mes devoirs aux saints Apôtres, à saint Pierre, leur Prince; à saint Paul, à saint François, à saint Ignace, à saint François-Xavier, à saint Vincent de Paul — amour ardent de ces grandes âmes ; humilité profonde.

« Cœur de Marie, refuge des pécheurs.

« Archiconfrérie.

« Motifs. — I. — *Exemples et paroles de mon*

*Sauveur.* — Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur? »

« Messis quidem multa est, operarii autem, etc...

« Multi sacerdotes, pauci sacerdotes.

« Il est descendu du ciel en terre pour sauver les âmes et détruire le péché — il a travaillé pour cela, il s'est fatigué, il est mort sur la croix!... — Il est tout zèle. « Sicut Pater misit me, et Ego mitto vos. »

« II. — *Malheur affreux des âmes des pécheurs.*

« 1° En ce monde; vie criminelle, toute diabolique; péché continu... 2° En l'éternité — quel abîme de tourments éternels! peine du dam; peine des sens. « Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei! »

« III. — *Amour de Jésus-Christ pour ces âmes.* — Il veut les sauver, et les sauver par ses Prêtres. — Il est mort pour eux, et il n'y a personne qui leur applique son sang, ses sacrements, sa parole.

« IV. — *Ma vocation sainte.* — Exterminateur du péché. — Pas de zèle, pas de Prêtre. — Exemple des saints Prêtres; voilà ce à quoi je suis appelé.

« V. — *Bonheur ineffable* de servir d'instrument aux miséricordes de Dieu.

« 1<sup>o</sup> Bonheur en cette vie; c'est toute mon espérance en entrant dans le Sacerdoce; — consolation unique du Prêtre. — Tellement grande qu'elle tient lieu de tout. — Le Prêtre qui ne brûle pas du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, est un misérable qui se perd et perd les autres. — « *In ruinam aut in resurrectionem multorum* ». — Le Prêtre ne se sauve pas seul. — Veux-je me sauver pour l'éternité?

« 2<sup>o</sup> Bonheur en l'éternité. — « Celui qui a sauvé l'âme de son frère a couvert la multitude de ses péchés » — Quelle couronne, que des milliers d'âmes immortelles et divinisées en Jésus-Christ, pendant toute l'éternité!

« Moyens à prendre:

« Commencer par *me sanctifier*, et cela dès aujourd'hui — à exterminer le péché en moi, par la haine du péché, l'amour de mon Sauveur — par la prière fidèle et fervente — par la pénitence extérieure et intérieure — par l'obéissance à mon règlement — par le bon exemple — par la dévotion très vive au Très Saint Sacrement et au Sacré Cœur de mon Maître — au saint et immaculé Cœur de Marie, refuge des pécheurs — (que de miracles obtenus par de vraies prières à la Sainte Vierge!) — *Humilité*.

« Retour sur moi-même, sur mes dispositions.

« Regrets pour le passé, ferme propos et résolutions pour l'avenir. —

« Défiance de moi-même, faiblesse et péché.  
— Confiance en Dieu. — Conclusion.

« Cor Jesu, flagrans amore.

« Cor Mariæ Immaculatæ.

« Refugium peccatorum. »

Plusieurs autres notes traitent des qualités que doit avoir le zèle des âmes. Tantôt elles sont tirées du discours admirable de Jésus sur le bon Pasteur. « Il y a, dit l'abbé de Ségur, cinq qualités d'un bon Pasteur des âmes :

« 1° *Légitime entrée.* — « Qui intrat per ostium, Pastor est ovium. Qui ascendit aliunde, fur est et latro. V, 1, 2, 3, 4, 5. — « Ego sum ostium ovium, » c'est-à-dire mes ministres. — « Per me si quis introierit, salvabitur, et egredietur, et ingredietur, et pascua inveniet. » 8, 9. 10.

« 2° *Connaître ses ouailles et être connu d'elles.* V, 27, 28. — Saint Charles Borromée connaissait *tout* son immense diocèse. — M. Olier. — Comment les secourir si on ne les connaît pas? — Spirituel et temporel — vaincre la timidité — douceur et aménité.

« 3° *Bon exemple,* pour soutenir les instruc-

tions et exhortations. — Vie pauvre, pénitente, charitable, chaste. — Je serai jugé par mes paroles, si je ne vis selon ce que j'aurai dit aux autres.

« 4° *Zèle et tendresse naturelle pour ramener les pécheurs.* — La puiser dans le cœur immaculé de Marie et dans le Sacré Cœur de Jésus. Le Prêtre est plus que frère et père, il est mère. P. Mollevaut. — Saint François de Sales, Saint Liguori. — Archiconfrérie. —

« 5° *Dévouement absolu à son troupeau, jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ.*

« *Impendere curam.* — Travailler ses sermons, sa théologie; instruire : dogme et morale, catéchisme — nuit et jour au service de tous.

« *Impendere substantiam.*

« Argent et ce que j'ai — pas d'égoïsme. Je ne suis qu'en passant au milieu de ces choses périssables — pourquoi m'y attacher? « Da mihi « animas. »

« *Impendere seipsum.* — Jusqu'à la mort, je dois tout braver pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Retour sur mes dispositions actuelles et futures. L'avenir dépend du présent. — Ne pas remettre ma sanctification à plus tard. La mort viendra et je n'aurais que des regrets... *éternels!*

« Pratique — pour aujourd'hui même. »

Tantôt le sujet d'oraison s'inspire particulièrement de la belle doctrine de saint Paul :

« 1<sup>o</sup> *Il faut*, dit l'abbé de Ségur, que le zèle des âmes soit tout fondé sur la Religion et la Charité de Jésus-Christ. — Débordement d'un cœur qui ne peut contenir son zèle pour Dieu et veut s'adjoindre tout le monde pour connaître, adorer, aimer, louer, servir Dieu.

« Donc, grande surabondance de sainteté, de religion et d'amour dans le cœur du Prêtre, pour qu'il puisse, comme Jésus-Christ, qui est Prêtre en lui, donner à tous de sa plénitude; — qu'il se guérisse et se divinise, avant de guérir et de diviniser les autres.

« (Donc, règlement, oraison, messe et communion, examens, études, retraite, perfection des vertus, humilité, pauvreté, chasteté, obéissance. — Marie).

« 2<sup>o</sup> *Il faut* : qu'il soit *humble* et *désintéressé*.

« Ne pas se rechercher soi-même, *en aucune manière*. — « Non quæro quæ vestra sunt, sed quæ Jesu Christi. »

« Ne voir que la volonté de Dieu sur les âmes. — Rester à sa place d'instrument, de balai, de cause seconde; — Dieu seul donne la vie et touche l'âme. — « Deus *solus* illabitur animæ. » — Seul, il convertit et sanctifie. — Je ne suis



dans tout cela qu'un serviteur *inutile*, un néant et un pécheur détestable, — et même un serviteur *nuisible*, à cause de ce que j'y mets du mien.

« 3° *Il faut* que le zèle soit *doux* et *calme*. — « Sollicita es, et turbaris ergà plurima ; porro unum est necessarium » — savoir :

« L'accomplissement de la volonté de Dieu. — Être toujours maître de soi dans le travail des âmes, de peur que le diable n'entre dans mon activité. »

Puis, vient le sujet de l'humilité nécessaire au directeur :

« Sans humilité réelle, pas de succès dans le salut des âmes, ni dans nos efforts personnels pour avancer dans la voie de Dieu ; pas de salut pour moi au milieu des dangers du saint ministère.

« Chercher à me bien connaître à fond, ne pas me séduire moi-même. — Reconnaître mes misères devant Dieu et devant mon Directeur. — Penser souvent à mon néant — à mon abominable vie passée — aux misères de ma vie actuelle — aux immenses grâces que j'ai reçues de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Ne pas rechercher directement ni indirecte-

ment les louanges ni l'estime des hommes, surtout des gens de bien.

« Ne pas me vanter.

« Ne pas dire ce que je fais de bon.

« Ne parler de moi ni en bien ni en mal.

« Eviter les louanges, les compliments.

« Eviter les emplois brillants et glorieux. — craindre l'élévation et l'estime.

« Souffrir les mépris et les humiliations en silence et doucement.

« Ne pas y perdre la paix du cœur volontairement — ne pas y penser volontairement. —

« *In humilitate tua patientiam habe.* »

« Ne pas m'étonner si on me parle avec hauteur ou dédain — si on me reprend — si on ne me témoigne pas de confiance ou de respect. — Prier pour ceux qui me blessent de la sorte dans mon amour-propre.

« Indifférence sur les louanges et l'estime. —

« *Non es sanctior si laudaris.* » — Je ne suis que ce que je suis devant Dieu. Me recueillir en moi-même en ces moments dangereux et me confondre devant Dieu qui seul me connaît. —

« *Probatur homo ave laudantis.* » — Ai-je du chagrin ou de la joie quand on me loue, involontairement, puis volontairement?

« La connaissance de soi-même est le remède aux louanges. »

Ensuite, la douceur :

« Ecce ego mitto vos sicut *oves* in medio luporum. »

« Douceur, non pas apathie et pusillanimité. — Douceur, perfection et crème de la charité; consommation de la sainteté; suppose la mort de l'amour de soi-même.

« 1° Douceur admirable de Dieu, *fortiter et suaviter* — envers les pécheurs, envers Adam au Paradis terrestre.

« Menaces, châtiments, toujours avec miséricorde et amour.

« Modèle des Prêtres :

« *Imitatores estote Dei sicut filii charissimi.* »

« 2° Douceur de Jésus-Christ. — « *Exemplum dedi vobis,* » — « *Discite a me,* » etc.

« Envers les pécheurs, envers la Samaritaine — envers la femme adultère — Zachée — la Madeleine, le publicain.

« Envers les petits enfants :

« *Sinite parvulos,* » etc.

« Envers les pauvres, les importuns : aveugle de Jéricho, centurion, etc. — Chananéenne — Enfant prodigue.

« Nécessité (pour moi) de la douceur et de la tendresse : 1° Envers les petits enfants.

« 2° Envers les pauvres — malades.

« 3<sup>o</sup> Envers les incrédules.

« 4<sup>o</sup> Envers les grands pécheurs.

« *Noli contendere verbis, ad nihil enim utile est, nisi ad subversionem audientium.* »

« Méthode de saint François de Sales. — Seule fructueuse. — Bonté, charité, dévouement.

« Examen et résolutions. »

Après cela, le jeune apôtre médite sur le courage et la patience nécessaires dans la conduite des âmes.

« Adorer la patience étonnante de Dieu envers les pécheurs; — souvent 70, 80 ans...  
« *Ecce sto ad ostium et pulso.* » — « *In patientia vestra possidebitis animas.* »

« Notre-Seigneur infatigable à la recherche de la brebis perdue — rien ne l'arrête, rien ne le décourage. — Ne voir que Dieu seul dans le saint ministère; ne rien attendre que de lui. — Et pourquoi se décourager? Il est toujours le même, et veut toujours le salut des âmes.

« Tout quitter pour les âmes; — y être tout dévoué, jusqu'à la santé, jusqu'à la bourse, jusqu'à la mort. — A cause de l'amour éternel de Dieu pour une seule de ces âmes, et de toutes les souffrances de son Sauveur Jésus-Christ. — C'est cet amour de Dieu et de Jésus-Christ qui

doit être la raison, la fin et le soutien du zèle des âmes. — Le temps d'un Directeur n'est pas à lui, mais à Jésus-Christ, mon Maître, qui m'envoie des âmes pour les servir. Il faut que je sois toujours prêt. — Et que je les reçoive avec amour et avec joie. — Avec plus de reconnaissance que si c'était le fils d'un Prince qui vînt me visiter; car une âme est de race divine. — Souvent ces âmes ne peuvent disposer de leur temps, et au moment où elles me dérangent, elles sont peut-être mieux disposées, — donc les accueillir toujours et parfaitement.

« La charité consiste en grande partie dans l'*à-propos*. Grand profit pour le Directeur, car mortification incessante et purement pour Dieu, qui seul la voit. Tout souffrir pour la gloire de Jésus-Christ dans les âmes, — au moins autant que les savants pour acquérir la science, — les soldats pour vaincre, — les mondains pour le monde.

« *Une seule âme* mérite tous les soins et la vie même du Prêtre.

« Supporter par ce même principe d'amour pur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, non seulement les peines physiques dans le service des âmes, mais encore et surtout les défauts, imperfections et humeurs du prochain, — ses contradictions, sa mauvaise volonté, — l'inutilité de nos efforts.

« Ne pas se décourager, ne pas tout laisser aux premières difficultés.

« Notre-Seigneur a souffert ses Apôtres, et il supporte nos propres âmes; il faut l'imiter avec soin dans sa bonté, dans sa patience, dans sa longanimité. »

Enfin, le directeur doit, s'il veut réussir dans son ministère, s'identifier avec Jésus:

« Notre-Seigneur, dit-il, est l'unique Maître des cœurs et l'unique Directeur, Sauveur et Sanctificateur des âmes — à nous le bruit, à lui le fruit.

« Donc, être tout perdu en lui, pour que son action directrice ne soit pas entravée par l'action humaine. — Être un autre Jésus-Christ pour les âmes. — Ne voir que Dieu seul dans les âmes, et les âmes en Dieu. — Dieu seul est la fin dernière.

« Grande obligation pour le Directeur de prier pour ses enfants, afin que la grâce les sanctifie. — Les prières du Directeur très puissantes. — Toujours veiller et prier pour les âmes.

« Grande pureté de cœur dans cette prière. Prier comme les Saints du Ciel, ou comme nos Anges gardiens. — Rien de la créature ne doit entrer dans notre cœur, mais Jésus-Christ seul, — autrement la prière et la Direction nous attacheraient à la créature, au lieu de nous attacher

plus étroitement à Dieu. — Et alors stérilité dans ce saint ministère des âmes.

« Demander pour mes chers enfants :

« 1° Que les efforts de Satan ne les fassent pas succomber ; — 2° que l'esprit de foi soit la vie et la force de leurs âmes, — à l'exemple de Notre-Seigneur — à l'exemple de saint Paul.

1. Remercier Dieu des grâces qu'elles reçoivent.

2. Prier qu'elles connaissent et accomplissent sa

volonté. — 3° Demander la droiture de cœur et

4° les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres.

— Non seulement garder les âmes du mal, mais les conduire à la perfection. — La perfection de peu d'âmes glorifie plus Dieu et a plus d'influence dans le monde que la médiocrité de beaucoup.

« Les avertir d'avance, les prémunir. — La science de la direction consiste surtout à préserver et à prémunir. — Les encourager sans cesse dans leurs peines.

« Exhorter, presser les tièdes — avec constance et persévérance.

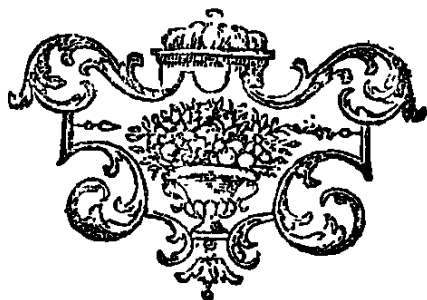
« Tout faire pour une âme. — M. Olier voulait faire une fois cent lieues pour le bien d'une âme.

« Comme Job, offrir sans cesse des prières et des sacrifices de propitiation pour leurs péchés, — et faire pénitence pour ses enfants.

« Le Directeur, victime de sanctification des âmes dont il est chargé.

« Comme le Bon Pasteur, qui fait tout et sacrifie tout pour une seule brebis égarée, — qui court après elle jusqu'à ce qu'il l'ait sauvée, qui sue, se fatigue, souffre tout pour elle, et *meurt* pour elle. »

Tel était le programme de vie ecclésiastique que s'était tracé l'abbé de Ségur. Il est impossible d'en faire la lecture et de voir comment il s'y conforma, sans reconnaître en lui non seulement un prêtre consciencieux et dévoué, mais un véritable apôtre, un maître en la vie spirituelle, un illustre serviteur de Dieu et des âmes. Tout ce qui va suivre sera la confirmation de cet éloge mille fois mérité.







## CHAPITRE V

### PREMIERS ESSAIS DE L'ABBÉ DE SÉGUR DANS LA DIRECTION DES AMES

Il forme avec plusieurs prêtres la petite communauté de la rue Cassette. — Aspect tout apostolique de son appartement. — Il y tend ses filets ; pêche abondante ; nombreuses conversions. — Il est nommé aumônier d'une prison militaire. — Difficultés particulières de cette mission : ses débuts sont des coups de maître. — Il y épuise rapidement sa santé. — Arrêt forcé. — C'est alors que se dévoile son rare talent d'écrivain. — Remis de ses fatigues, il veut reprendre son modeste apostolat. — La Providence a d'autres plans : il est nommé Auditeur de Rote.

**A** peine sorti du séminaire, l'abbé de Ségur chercha à organiser sa vie de manière à pouvoir se dévouer sans entraves au salut d'un grand nombre d'âmes. Et comme il craignait que le séjour dans sa famille, pourtant chrétienne, ne vînt à contrarier l'ardeur de son zèle et la liberté d'action dont il avait besoin pour se donner sans mesure, il se retira, au bout de quelques semaines, avec de pieux confrères qui formaient ce que son historien appelle « une communauté de

ménage, de prières et de bonnes œuvres<sup>1</sup>. » Rien n'était édifiant comme la « petite communauté » de la rue Cassette<sup>2</sup>. Tout y respirait la simplicité apostolique et un grand amour de Notre-Seigneur et des âmes. Mais nul des vénérables survivants de ce petit cénacle ne songera à nous démentir, si nous disons que l'abbé de Ségur en devint bientôt comme le cœur, par l'ardeur de son zèle et de sa charité. Au dehors, on subissait déjà aussi l'attraction sainte produite par la piété peu commune de ce jeune prêtre. L'on se redisait l'extrême édification puisée à sa messe, à Saint-Thomas de Villeneuve<sup>3</sup>, et l'on y venait assister, non par l'effet d'une vaine curiosité, mais par ce besoin qu'éprouvent les âmes chrétiennes de respirer l'élément divin. Le grand esprit de religion qui enveloppait toute

1. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 65.

2. Elle se composait de l'abbé de Ségur et des abbés Gay, Gibert, de Conny et A. de Girardin. — Ibid.

3. La Maison-Mère des Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, située à Paris, 27 rue de Sèvres, possède dans sa chapelle une précieuse relique. Au-dessus du maître-autel se trouve la statue de la sainte Vierge devant laquelle saint François de Sales, âgé de quatorze ans et en butte à une horrible et persistante tentation de désespoir, qui mit sa vie même en danger, obtint miraculeusement la paix de l'âme et la guérison du corps. Cette Vierge noire, célèbre depuis lors, est invoquée sous le titre si justifié de : *Notre-Dame de Bonne-Délivrance*. C'est à cet autel que l'abbé de Ségur célébra la sainte messe pendant les deux premières années de son ministère.

sa personne laissait soupçonner, en effet, ce qui se passait chaque jour, durant ces précieux instants, entre Jésus-Christ et son humble ministre. Lorsque Moïse descendit du Sinaï portant entre ses mains les tables de la loi de crainte, les Hébreux virent étinceler sur son front deux puissants rayons ; et quand ce ministre de la loi d'amour descendait de l'autel, qui est à la fois et un Thabor et un Calvaire, il apparaissait tout enveloppé de la mansuétude divine de Jésus-Christ.

Dès ses débuts dans le ministère, l'abbé de Ségur se montra l'apôtre des jeunes gens. Il leur consacrait une grande partie de son temps et se tenait constamment à leur disposition. Bientôt un certain nombre d'entre eux vinrent le trouver chez lui. Quelques-uns lui étaient envoyés par des parents chrétiens, heureux de mettre leurs fils en de si bonnes mains ; d'autres venaient des écoles et des œuvres naissantes de patronage, où l'on apprit vite à apprécier son zèle et sa grande bonté ; plusieurs enfin étaient de vraies captures. Voici de quelle industrie se servait pour ces derniers l'habile pêcheur d'hommes. Le jardin du Luxembourg était proche ; et à cette époque, tout s'y passait d'une manière quelque peu primitive. L'une des allées avait été spécialement adoptée par de jeunes

garçons de la pire espèce, dont la profession la plus connue était un jeu très prosaïque, mais d'ailleurs fort innocent. Autour d'eux se formait toujours un petit cercle de gens désœuvrés, heureux de cette occasion de perdre leur temps. C'est dans ce milieu que l'abbé de Ségur venait tendre ses filets. Il s'approchait, comme pour voir ce qui attirait les curieux; il paraissait y prendre un grand intérêt; il échangeait même quelques mots, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre; et enfin, avisant dans la bande celui qui lui semblait le plus joyeux et le plus franc, il causait plus longuement avec lui; on faisait route ensemble et au bout de cent pas, on se trouvait rue Cassette. Là, il invitait son nouvel ami à monter chez lui; si c'était l'heure du dîner, il offrait parfois à ses confrères la joie de leur présenter ce convive. En tout cas, il amenait doucement ce jeune homme à parler de soi, de sa famille; finalement, on abordait la question d'un changement de vie. Et alors — c'était le moment du succès — ouvrant ses deux grands bras, pressant avec effusion sur son cœur le fils égaré, il réveillait dans son âme les pensées de la foi, il évoquait les souvenirs de la première Communion; et bientôt le prodigue, terrassé par une bonté si paternelle, par la charité de Jésus vivant dans son prêtre,

tombait à genoux en disant : *Père, j'ai péché*<sup>1</sup>. Souvent la confession qui suivait était bien longue et le prie-Dieu se trouvait mouillé de larmes, des larmes du tendre père, mêlées aux larmes du fils repentant. Et quand il se relevait, le jeune libertin n'était pas seulement converti et absous; il emportait le souvenir ineffaçable de cette miséricorde vraiment sacerdotale; il promettait de revenir; et, plus d'une fois, en revenant, il amenait avec lui quelques-uns de ses camarades<sup>1</sup>; car, par ce coup de maître, l'abbé de Ségur n'avait pas seulement ressuscité un chrétien, très souvent il avait fait un apôtre.

Puisque nous parlons de son séjour rue Cassette, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup-d'œil de pieuse curiosité dans les appartements de l'ancien diplomate, du comte Gaston de Ségur, devenu l'humble prêtre de Jésus-Christ. Ces appartements se composaient de deux petites pièces : d'une entrée et d'une modeste chambre. L'entrée avait un aspect particulier. Quelques sujets de dévotion, qui en ornaient les murs, attireraient tout d'abord l'attention; c'était un crucifix, une image de la sainte Vierge et quelques pieux dessins qu'il avait lui-même composés. Une petite bibliothèque à rayons ouverts conte-

1. Luc. xv, 18.

naît un certain nombre de livres; la plupart étaient des expositions catéchistiques de la religion, ou des ouvrages sur la confession et la communion<sup>1</sup>. Ces rayons étaient à l'usage des fervents, et le nombre de ceux-ci augmentait tous les jours. Puis au milieu de la petite pièce, il y avait une modeste table et des chaises. Sur la table, l'abbé de Ségur avait su placer, parmi de petites brochures populaires et quelques pieuses revues illustrées, des livres amusants. L'un d'eux obtenait un succès exceptionnel; c'était, en images, ou plutôt en charges, l'histoire anticipée du monde en 1900. Toute la verve de Cham s'était étudiée à rendre récréatives ces scènes diverses. Beaucoup de jeunes gens, informés par leurs camarades de ce qu'ils pourraient voir chez M. de Ségur, ne se faisaient guère prier pour y venir, et ils s'offraient ainsi d'eux-mêmes au coup de filet de la grâce, qui les attendait là pour leur procurer des joies plus élevées et plus durables. Habituellement on restait assez longtemps dans la pièce d'entrée car le pieux médecin spirituel ne se hâtait jamais d'en finir avec le pénitent qu'il avait entre

1. Nous avons eu occasion de feuilleter ces livres. La doctrine en est excellente; mais combien sont mieux appropriés aux besoins des jeunes gens les nombreux opuscules dus depuis lors à la plume de Mgr de Ségur!

les mains ; mais combien ces entretiens portaient de fruits ! Nul n'en sortait sans avoir l'âme remplie de contrition et d'amour de Dieu. Lorsque le moment était venu de pénétrer dans la chambre de M. de Ségur, on avait sous les yeux un spectacle bien édifiant. Tout était pauvre et simple dans cette petite cellule. A gauche de la porte, un pitoyable lit, bas, plat, que surmontaient quelques objets de piété ; au fond, à droite, une bibliothèque et une table servant de bureau ; en face, une chaise et un prie-Dieu. C'est là que l'abbé de Ségur préludait à sa grande mission de directeur. Rien ne saurait rendre les émotions qui se pressaient dans l'âme en s'agenouillant aux pieds de ce saint prêtre ! *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes*<sup>1</sup>. Il avait pour chacun la parole qui convenait à chacun ; mais, soit qu'il eût à pousser à la Communion fréquente un jeune homme déjà chrétien, ou à le mettre en garde contre les dangers si nombreux d'un monde livré à toutes les séductions ; soit qu'il eût à en arracher un autre aux liens du péché, il avait pour tous une bonté incomparable jointe à une paternelle dignité. On avait instinctivement « en lui une extrême confiance mêlée d'une sainte révérence, en sorte que la révérence ne

1. Une vertu s'échappait de sa personne, et les guérissait tous. (Luc. VI, 19.)

diminuait pas la confiance, et que la confiance n'empêchait pas la révérence<sup>1</sup>. »

L'une de ses pieuses habitudes était d'avoir toujours auprès de soi une provision de petits objets de piété, qu'il donnait à ses jeunes pénitents, selon les besoins de leur âme. Tantôt, c'était le beau livre du P. Griffet sur la Communion; tantôt, le livre des Prières du chrétien, ou une Imitation de Jésus-Christ; quelquefois c'était une petite médaille de la sainte Vierge ou une dizaine de chapelet<sup>2</sup>. D'autres fois enfin, il avait la malicieuse gâterie d'offrir à ses jeunes gens, après leur confession, une petite mortification de sa façon. Un jour, par exemple, le premier pénitent qui entra ne fut pas peu étonné d'entendre son père spirituel lui dire, au moment de le congédier, sur un ton demi-sérieux et

1. *Introd. à la vie dévote*, 1<sup>re</sup> partie, ch. iv.

2. A l'époque dont nous parlons (1847-1851), les hommes et les jeunes gens pratiquants et pieux étaient beaucoup moins nombreux qu'aujourd'hui. L'abbé de Ségur sachant qu'il eût difficilement obtenu de ceux qui venaient prendre ses conseils, qu'ils récitassent tous les jours le chapelet, avait fait faire des *disainiers*. Ils se composaient d'une petite croix, puis de douze grains, un *Pater*, dix *Ave Maria* et un *Gloria*, et ils se terminaient par une médaille de la sainte Vierge. Ses pénitents recevaient très volontiers ce présent et ils promettaient sans coup férir de réciter chaque jour la dizaine de chapelet. Cette méthode était si pratique qu'elle s'est beaucoup étendue depuis cette époque; et l'usage s'est établi d'appeler ces dizaines : le chapelet de Mgr de Ségur.



demi-plaisant : Maintenant tu vas faire encore une autre pénitence. — Laquelle, mon Père ? — Plonge la main dans ce sac. C'était un sac de papier blanc, profond d'une coudée. Le pénitent obéit. — Maintenant, ouvre la main bien grande, puis prends, puis ramène-la : la main reparut tenant une grosse poignée de pastilles de chocolat. On pense quel succès eut cette seconde pénitence, et quel argument en tira, au milieu de ceux qui attendaient, celui qui en sortit ainsi chargé ! Peut-être quelque austère docteur, en apprenant ces diverses libéralités, pensa-t-il devoir les critiquer vertement, prétendant que cette pratique allait à distraire les jeunes gens plus qu'à les convertir. L'abbé de Ségur, qui avait lu dans l'Évangile les bontés de Jésus dressant la table au désert pour la foule qui le suivait et chargeant de poissons les filets de ses apôtres lassés de ne rien prendre, laissait dire ces sages, et continuait, avec des résultats tous les jours plus consolants, une méthode dont la vie des Saints contient une multitude d'aimables exemples.

Parmi les nombreux visiteurs de la rue Cassette, l'abbé de Ségur trouva bien des enfants de treize ou quatorze ans qui n'avaient pas fait leur première Communion, soit parce qu'ils appartenaient à des parents trop impies pour les

laisser suivre les catéchismes paroissiaux, soit parce que leur père et leur mère, occupés tout le jour à des travaux en dehors de leur modeste réduit, abandonnaient leurs enfants pendant ce temps aux hasards des rues et des places publiques. Or, ni la belle œuvre du P. Chevrier, à Lyon, ni celle de M. Roussel, à Paris, n'existaient encore ; et ces pauvres vagabonds grandissaient ainsi, privés de la plus douce joie que l'homme goûte ici-bas, celle de la visite de Jésus en nous. L'abbé de Ségur vint au secours de ces infortunés. « Il avait remarqué dans les rues de Paris, dit Mgr de Conny, qui fut l'un des heureux habitants de la communauté Cassette, ces enfants misérables qui importunaient de leurs sollicitations la charité des passants. Il les interrogeait, s'informait d'eux s'ils avaient fréquenté quelque catéchisme ou fait leur première Communion. Sur leur réponse trop souvent négative, il leur offrait de les instruire et de les préparer à ce grand acte de la vie chrétienne. Plusieurs acceptèrent avec une sincère bonne volonté. Leur nombre s'accrut tellement qu'il fallut bientôt organiser cette œuvre. Par les soins de l'abbé de Ségur, un Frère des Écoles chrétiennes fut, dans la maison de la rue de Fleurus, attaché à cette sorte d'enseignement. Ce Frère avait la charge de s'occuper tout le

jour de l'instruction individuelle de ceux qui ne pouvaient fréquenter les écoles et les catéchismes. De cette façon, un apprenti ou un jeune ouvrier qui ne pouvait se trouver libre à des moments réguliers, trouvait le Frère toujours prêt à l'instruire. Le soir, Gaston de Ségur faisait une petite exhortation à ceux qu'il trouvait réunis et se mettait à leur disposition et à leur portée pour les confesser.

« De temps en temps, quand un certain nombre se trouvait préparé, on organisait pour eux une solennité de première communion, et on les voyait s'approcher de la Table sainte avec une piété qui attendrissait les assistants. Le soir de ces grands jours, ils devenaient les convives de leur pieux catéchiste. Quant à moi, que ma communauté de vie avec Gaston appelait à présider ces joyeux repas, je ne puis dire quelles douces satisfactions j'y ai ressenties. J'admirais ce que les leçons et les saintes joies de la religion pouvaient faire éclore de bons sentiments dans ces âmes que j'aurais crues flétries par des antécédents misérables. Je voyais ces yeux resplendir d'honnêteté et de bon vouloir. J'entendais dans leurs conversations l'expression des meilleurs propos et des intentions les plus louables. Je voyais ces pauvres *voyous*, comme on

les appelle quelquefois avec mépris, heureux de se sentir traités avec bienveillance, avec honneur et jaloux de rester dignes des égards dont ils étaient l'objet. Jamais en vérité je n'ai pris part à aucun festin qui ait valu pour moi plus que ces repas-là. Je dois ajouter que les bonnes résolutions de ces enfants n'étaient pas seulement éphémères. Je touchais assez aux œuvres de mon ami pour constater quelquefois par moi-même, ou pour apprendre par de bons témoignages combien il se trouva souvent de fermeté dans les résolutions de ces enfants, et je ne doute pas que le souvenir de ces premières communions n'ait exercé sur tous une salutaire influence<sup>1</sup>. »

A cette ardeur pour la conversion et la persévérance des jeunes gens, l'abbé de Ségur joignait une extrême charité pour les pauvres et les malades, surtout pour ceux qui souffraient à la fois de la souffrance physique et de la misère morale. Il savait à quels découragements se laissent entraîner parfois les âmes placées à cette rude école, et il aimait à les rechercher pour leur porter le courage et les secours dont ils avaient besoin. Nous ne le suivrons pas dans ses

1. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 93-95,

courses journalières auprès des déshérités de ce monde; nous nous bornerons à signaler avec quelle générosité il aimait, comme l'apôtre, à donner et à se donner pour le salut de ses frères<sup>1</sup>. Il estimait avec raison que pour ramener à Dieu ou pour soutenir dans le service de Dieu ceux qui ont faim et froid ou qui sont étendus sur un lit de douleur, le moins qu'on puisse faire est de répandre largement en aumônes et en dévouement tout ce que l'on possède de cœur et d'argent<sup>2</sup>. Il y avait bien à cela un inconvénient pratique : à la fin de chaque mois, l'abbé de Ségur se trouvait régulièrement au-dessous de ses petites affaires ; mais, pour l'amour de Dieu et des pauvres, de bienfaiteur devenir mendiant, quoi de plus consolant ? Il allait alors demander l'aumône à son excellente mère, qui, après avoir fait mine de gronder, ne manquait pas de combler les vides et de bénir Dieu de lui avoir donné un tel fils. Dieu fécondait d'ailleurs l'apostolat de son humble serviteur, et l'on a fait bien des fois cette remarque importante, que les pauvres

1. *Libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris. II Cor. xii, 15.*

2. Mgr de Ségur a conservé toute sa vie ces traditions de charité; et s'il n'a pas toujours fait autant qu'il eût souhaité, c'est que ni son temps ni ses modestes ressources n'y ont pu suffire. Cette peine n'a pas été la moindre qu'il ait soufferte en ce monde.

et les malades secourus par l'abbé de Ségur persévéraient dans la pratique des devoirs religieux et témoignaient ainsi qu'ils n'avaient pas cédé à une pression importune et risqué des promesses irréfléchies, mais qu'ils avaient obéi à une grâce de solide et durable conversion.

Tant de pieuses et dévorantes sollicitudes eussent suffi à remplir l'existence d'un prêtre zélé. L'abbé de Ségur ne se contentait pas de si peu. La vie des grands serviteurs de Dieu reproduit comme un fait constant cette merveille, qu'ils font plus de sainte besogne dans une seule de leurs journées que d'autres en plusieurs jours<sup>1</sup>. Dans la vie de Gaston de Ségur, ce phénomène était si sensible qu'il n'a échappé à l'admiration d'aucun de ceux qui l'ont connu, même depuis sa cécité. En conséquence, nonobstant ses nombreuses occupations, il accepta avec une vive joie de remplir les modestes et pénibles fonctions d'aumônier de la prison militaire dite

1. Saint François-Xavier aux Indes, saint Vincent de Paul à Paris, saint Philippe de Néri, saint Alphonse de Liguori et une foule d'autres ont réalisé des œuvres immenses, qui semblent n'avoir aucune proportion avec les limites étroites d'une vie humaine; et en même temps, ils ont consacré au travail de leur sanctification personnelle un temps relativement très considérable. Qu'on ne s'en étonne pas : c'est précisément cette fidélité à vivre d'union à Dieu qui a attiré sur leurs œuvres des grâces de si admirable fécondité.

de l'Abbaye, transférée ensuite rue du Cherche-Midi.

Là, son cœur put se dilater à l'aise. Il se trouvait en présence d'infortunes exceptionnelles : il avait la mission de convertir et de consoler des hommes justement, mais sévèrement condamnés. L'on sait que la discipline militaire exige une grande ponctualité dans l'obéissance et dans l'exercice des devoirs. D'autre part, la noblesse du sentiment militaire n'enlève pas la pente vers toutes les faiblesses. Il s'ensuit que l'officier, à qui est due la soumission, rend quelquefois pénible, humiliant, son commandement ; il s'ensuit également que le soldat, chez qui la première éducation fait souvent défaut, et qui est peu rompu encore à cette guerre toute particulière qui consiste à se vaincre soi-même, n'a pas l'énergie qu'on réclame de lui dans le service, ou qu'il oublie gravement le respect dont il ne devrait jamais se départir à l'égard de ses chefs. On a estimé que l'obéissance ne serait pas suffisamment assurée, si la sanction des fautes n'était pas beaucoup plus rigoureuse pour les hommes qui représentent la force de la nation, que pour les simples citoyens ; et le Code pénal des conseils de guerre frappe de très graves punitions des infractions qui ailleurs ne provoqueraient que des châtimens beaucoup moindres. Or, combien est délicate,

dans cet état de choses, la mission d'un aumônier ! Contraint de laisser passer la justice qui frappe un coupable, comment amener celui-ci à comprendre les sévérités de la loi et à accepter avec une chrétienne résignation les condamnations qu'elle lui inflige ?

Et pourtant, malgré sa jeunesse, qui rendait plus difficile encore une telle mission, l'abbé de Ségur obtint auprès de ses chers prisonniers un succès de confiance qui dépassa toutes les espérances. Nous l'avons vu dans l'exercice de ce beau ministère, et il nous souvient d'avoir fait la comparaison entre le rôle des officiers de la prison et celui de l'aumônier. Ceux-là, à la chapelle, — et ils étaient dans leur droit, — marquaient les mouvements d'un ton sévère, où l'on reconnaissait le courroux de la loi méconnue ; et au moment de l'Évangile, l'abbé de Ségur, se tournant vers son petit auditoire, reflétait, dans la suave majesté de sa personne, le Dieu qui a condamné ce qui est mal, mais qui a tendu la main à tous les criminels. Il avait le don de tirer du saint Évangile quelque sujet qui offrît à la méditation le grand enseignement de la charité et de la compassion. Cet enseignement d'ailleurs ne tombait pas sur un sol ingrat. On ne saurait rapporter tous les témoignages qui en demeurent. « Depuis le 20 février 1849, écrivait l'un de ces



hommes en 1865, je ne fais que de chercher après vous. C'est le jour que vous m'avez fait faire ma première communion à l'Abbaye militaire<sup>1</sup>, où vous étiez aumônier de la prison... Je me rappelle toujours cette belle journée et les adieux que vous m'avez faits. Je conserve toujours l'image et le certificat que vous m'avez remis, c'est ce que j'ai de plus précieux dans tous mes papiers<sup>2</sup>. » C'est que dans le langage du pieux aumônier, on retrouvait toujours la manifestation touchante du Cœur de Jésus; et, à cette école, ces pauvres gens apprenaient à retrouver courage et à accepter dans des sentiments vraiment chrétiens les châtimens qu'ils avaient mérités, fût-ce la peine capitale. Un condamné politique que ses agissements révolutionnaires avaient fait aboutir d'abord à la prison de l'Abbaye, et de là au bagne de Toulon, rendait plus tard, et après beaucoup d'autres, un témoignage touchant de cette bonté vraiment apostolique : « Il m'en souvient bien, alors que, enfermé à l'Abbaye, condamné à mort, seul en présence de l'éternité, toutes les amitiés, tous les dévouemens me faisaient défaut; vous

1. Le peuple appelait ainsi cette prison, parce qu'elle était bâtie sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Germain des Prés.

2. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 67-68.

seul vous vîntes apporter quelques espérances à mon âme flétrie par la douleur, en cherchant par vos pieux avis à amoindrir les tortures de mon agonie. Toutes ces choses sont présentes à mon esprit comme si elles venaient d'arriver... Je conserve précieusement tout ce que je tiens de vous, vos livres de piété, vos médailles : ces pieux souvenirs sont chers à mon cœur, car ils me rappellent la main aimée qui m'en a gratifié<sup>1</sup>. »

Le jeune aumônier dut conduire au champ de l'exécution plusieurs de ses pénitents ; mais il eut la consolation de les ramener à Dieu, et quelques-uns sont morts dans des sentiments vraiment admirables de contrition et de digne réparation. Qui n'a gardé le souvenir du sergent Herbuel, ce type du vieux troupier, esclave de la consigne et jaloux de ne mériter jamais un reproche de la part de ses chefs ? Il avait passé trente ans de service sans subir la tache d'une punition. Or un jeune officier venait de lui infliger injustement les arrêts. Le vétéran, qui n'avait qu'un culte : l'honneur de sa vie militaire, pleura ; pour la première fois il demanda grâce ; il ne l'obtint pas ; se croyant déshonoré sans retour, d'une main assurée comme vis-à-vis de l'ennemi, il étendit son officier raide mort, et dit :

1. *Récits et souvenirs*, t. I, p. 68-69.

Je suis prêt à mourir. Non, il n'était pas prêt, car il n'était pas chrétien ; mais le jeune aumônier, s'emparant de cette âme égarée par les préjugés du faux honneur humain, la conduisit à Notre-Seigneur et fit du vieux sergent, en quelques jours, un athlète de la foi et de l'humilité. Herbuel jeta, en présence du peloton d'exécution, un de ces cris de noble contrition qui, s'ils ne désarment pas la justice des hommes, obtiennent de la miséricorde de Dieu l'entier pardon du coupable<sup>1</sup>.

L'on ne supporte pas impunément un tel régime de zèle et de dévouement. Il ne tarda pas à produire la conséquence physique qu'on en pouvait attendre. Les forces du jeune apôtre le trahirent ; un affaiblissement général de sa santé donna au médecin des inquiétudes ; et, enfin, l'abbé de Ségur dut garder la chambre et prendre le lit. C'est ici que se place un fait d'apparence presque insignifiante, mais dont la portée fut immense. Le charmant narrateur de sa vie rappelle les circonstances toutes fortuites qui

1. Détail touchant ! L'abbé de Ségur avait inscrit dès les débuts de son ministère sacerdotal les diverses intentions qu'il voulait porter tous les jours au saint Sacrifice de la Messe. Or, dans cette liste, que nous avons sous les yeux, nous trouvons parmi les noms des chers fils spirituels pour lesquels il pria spécialement chaque matin, celui du condamné Herbuel. Ce trait n'est-il pas digne de la vie des Saints ?

amenèrent alors la rédaction du petit livre intitulé : *Réponses aux objections les plus répandues contre la religion*; il raconte toutes les péripéties par lesquelles passa le manuscrit avant d'arriver à l'impression, les amères critiques dont il fut d'abord l'objet; et finalement, l'enthousiasme universel qu'il suscita. Trente années de succès et plus de cent quatre-vingts éditions se sont chargées depuis lors de confirmer ce jugement. L'abbé de Ségur se montrait du premier coup un habile écrivain; Dieu venait de lui révéler l'une des plus grandes puissances de la mission spéciale qu'il devait lui confier auprès des âmes.

A peine rétabli de son épuisement, il ne songea qu'à reprendre ses œuvres. Mais Dieu avait sur lui, pour le présent, d'autres desseins. Le jeune apôtre se trouva subitement obligé de quitter ce premier champ ouvert à son zèle et d'aller au loin, pendant des années, se préparer à un ministère que Dieu voulait bénir plus abondamment encore. A ce saint prêtre Dieu réservait, dans sa bonté, les leçons précieuses et les soins paternels du Vicaire de Jésus-Christ.





## CHAPITRE VI

### MONSEIGNEUR DE SÉGUR, DIRECTEUR DES AMES A L'ÉCOLE DE PIE IX

Importance des fonctions de l'Auditeur au Rote. — Pie IX et l'Empereur y appellent l'abbé de Ségur. — Peine que ressent le jeune apôtre en se séparant de ses fils spirituels. — Son arrivée à Rome. — Accueil paternel et affectueux qu'il reçoit du Pape. — Il entre en fonctions. — Son amour des âmes ne peut rester inactif. — Il visite fréquemment les hôpitaux. — Il confesse les enfants des écoles. — Dieu lui réservait à Rome une faveur insigne : le Pape veut bien devenir lui-même son maître dans les saines doctrines catholiques et dans la direction des âmes. — Portée immense de cette grâce pour toute la vie du pieux prélat. — Le Pape forme le projet de lui conférer de grands honneurs ecclésiastiques. — Appréhensions de l'humilité de Mgr de Ségur. — Dieu se charge de trancher la difficulté.

**T**ANDIS qu'il ne songeait qu'aux sollicitudes de son humble apostolat, l'abbé de Ségur se trouve subitement lancé sur la route des honneurs ecclésiastiques. A cette époque, le second Empire français cherchait à s'établir sur des bases solides et il sentait la nécessité, pour y réussir, de s'étayer sur la puissance morale de

l'Église. L'Église, qui ne condamne aucune forme de gouvernement et qui laisse à chaque nation de décider de quel nom elle saluera ses chefs, n'avait pas à repousser les ouvertures de Napoléon III. Celui-ci, bien renseigné alors sur les hommes et les choses et désireux de mener à bon terme les graves et multiples questions qu'il aurait à traiter avec la Cour de Rome, choisit pour son chargé d'affaires religieuses auprès du Pape l'abbé de Ségur, dont on lui avait fait de grands éloges. De son côté, le Souverain Pontife n'avait pas oublié dans la mémoire de son cœur l'aimable et pieux attaché d'ambassade, le comte Gaston de Ségur, et il se fit un bonheur de lui conférer la dignité d'Auditeur de Rote. On sait l'importance de ce grave tribunal, saisi des affaires les plus délicates et qui réclame de la part de ses titulaires, avec une connaissance approfondie du droit tant ecclésiastique que civil, une maturité de jugement exceptionnelle. Cette distinction considérable et inattendue aurait pu flatter une âme moins surnaturelle, un cœur moins apostolique que celui de l'abbé de Ségur; pour lui, il crut y voir une grande épreuve et le renversement de ses plus chers projets. *Da mihi annas, cætera tolle tibi*, avait-il toujours dit à Dieu depuis le jour de son ordination : *Donnez-moi des âmes et pre-*

*nes tout le reste*<sup>1</sup>. *Les âmes*, il semblait que Dieu voulût les lui retirer des mains ; *le reste* paraissait devoir être son partage. On se dépeindrait difficilement la douleur qu'éprouva le jeune apôtre lorsqu'il fut obligé de se séparer de ses chers fils spirituels. Son cœur s'était attaché à chacun d'eux avec une puissance d'affection paternelle incomparable, et c'est avec des larmes plein les yeux qu'il les quitta, leur demandant, presque comme une grâce, de ne pas rompre le lien qu'il avait plu à Dieu de former entre son âme et leurs âmes et de lui envoyer à Rome de leurs chères nouvelles. Le sacrifice était si grand que les préoccupations de son installation ne purent suffire à le lui faire oublier. Pourtant, tout semblait bien fait pour l'attirer exclusivement vers d'autres pensées. A peine était-il arrivé dans la Ville éternelle, que le bon Pie IX, apprenant que Mgr de Ségur était descendu chez Mgr de Mérode, avait ordonné qu'on le fît venir sans aucun retard. — « Je ne peux me présenter devant le Pape dans cette tenue de voyage et encore tout poudreux, objecta le nouveau venu. — Le Pape le désire, répondit l'envoyé. — Oui certes, j'ai voulu vous voir tout de suite, dit Pie IX, en embrassant le jeune prélat tombé à

1. Gen. XIV, 21.

ses pieds. Je ne vous ai jamais oublié. Je vous aime bien. J'ai applaudi au choix que l'Empereur a fait de vous pour son chargé d'affaires en Cour de Rome. »

Au sortir du Vatican, il fallut que Mgr de Ségur prît possession de sa maison et fît connaissance avec ses gens. Il conserva ce que réclamait le rang qu'il allait occuper; mais il s'en tint au strict nécessaire et se promit bien de réserver le plus possible de ses modestes ressources et un peu de temps pour exercer dans la Ville sainte l'apostolat qu'il avait commencé à Paris. Sans nul retard, il va trouver les Frères des Ecoles chrétiennes et leur demande comme une faveur de devenir l'aumônier suppléant de leurs élèves. Puis, il visite les hôpitaux, spécialement les hôpitaux militaires; il devient vite le père de ces pauvres malades; il les console, les encourage; au besoin, il les convertit, et il leur laisse avant de se retirer quelque argent pour se procurer les petites gâteries dont ils peuvent avoir besoin. Au bout de peu de temps, Mgr de Ségur connaissait aussi dans leurs humbles réduits un certain nombre de familles indigentes, dont il était devenu la Providence vivante. Il trouvait là un adoucissement au sacrifice qu'on lui avait imposé en l'arrachant à ses modestes fonctions de Paris.



Mais en même temps, Dieu, qui le destinait à exercer plus tard un si utile ministère auprès des âmes, lui ménageait dans le présent la plus grande grâce que pût souhaiter ce saint prêtre, s'il eût soupçonné l'avenir qui l'attendait. Lorsqu'un jeune officier doit occuper dans l'armée un poste d'honneur, qu'il est appelé à diriger les mouvements des troupes, et, à l'aide de ses braves, à gagner des batailles, on ne se borne pas à lui enseigner les éléments de l'art militaire, ou ce qui suffirait à des officiers inférieurs; on le place à une école spéciale de guerre. Là, de plus haut, il étudie la tactique et la stratégie. Ensuite, s'il doit exercer même parmi les chefs un rôle prépondérant, on l'admet dans les conseils du prince et on l'initie à tous les secrets de la situation politique. Ainsi en fut-il pour Gaston de Ségur. Dieu, qui l'appelait à combattre les bons combats de la foi, à remplir un rôle si important dans la lutte qui se préparait contre les erreurs de notre époque, le plaça, par un dessein tout providentiel, à l'école du Vicaire de Jésus-Christ, de l'admirable et aimable Pie IX. Ce nom auguste, qui est demeuré en filiale vénération au fond de tous les cœurs chrétiens, rappellera toujours l'un des modèles les plus accomplis de la direction spirituelle. Pie IX aimait les âmes autant qu'un saint peut les aimer. Autre

Grégoire, malgré la sollicitude de l'Église universelle, il portait l'intérêt le plus paternel, le plus particulier, à toutes les œuvres de zèle et de piété, nous pourrions presque dire à chaque chrétien, tant sa prodigieuse mémoire, qui venait au secours de son cœur, lui permettait de suivre de front et jusque dans les détails une multitude de personnes de tous rangs. Esprit essentiellement pratique, d'un coup d'œil parfaitement sûr, Pie IX donnait d'improvisation les avis les plus lumineux. Il imaginait en un instant les plus heureuses combinaisons; il désignait avec un tact parfait les choix à faire parmi les ouvriers de Dieu. Mais surtout, placé au faîte de la sainte colline de l'Église, embrassant les nations chrétiennes d'un regard plus qu'humain, il avait saisi tous les côtés de la situation faite par l'ennemi du salut à l'Épouse mystique de Jésus-Christ; il en avait découvert les difficultés toutes particulières; et, consciencieux autant que sincère, il immola, le jour où il reçut la mission de diriger la barque de Pierre, tous les préjugés qu'il avait partagés autrefois avec des esprits plus ou moins entachés de libéralisme. Il voyait quels maux cette erreur doctrinale et pratique pouvait causer aux peuples chrétiens; il avait compris où les conduiraient ces réticences dangereuses, ces concessions et conciliations funes-

tes, ces ménagements avec le mensonge, qui composent tout le système de l'école dite libérale, et il s'était promis devant Dieu d'employer la puissance de son pontificat à combattre ce mal plein de périls pour les âmes.

Mgr de Ségur connaissait déjà le venin de ces doctrines. Nous avons vu avec quelle droiture parfaite il avait renié et détesté les préjugés universitaires accumulés dans son esprit pendant sa jeunesse. Depuis lors, il n'avait cessé d'effacer de son âme, par une étude approfondie de la saine théologie, jusqu'aux dernières traces de ces erreurs; et la grande thèse catholique apparaissait à ses regards dans sa splendeur immaculée. Jésus-Christ, Dieu et homme, a fondé l'Église. L'Église, œuvre divine, a reçu de Jésus-Christ la promesse d'une infaillible sagesse. En conséquence, Jésus-Christ veut que l'on considère comme un païen celui qui n'écoute pas l'Église<sup>1</sup>. Or, écouter l'Église, serait-ce nous borner à l'entendre, sans soumettre notre propre jugement? Ou encore, serait-ce suivre son enseignement et ses préceptes, mais en les conciliant avec les manières arbitraires de voir de chacun? Ou enfin serait-ce de n'en accepter que les grandes lignes et d'en mépriser les détails?

1. Matth. xviii. 17.

Se placer ainsi en face de l'Église, ne serait-ce pas faire, au contraire, une application voilée, hypocrite, mais réelle, du *libre examen* en matière de foi et de morale, qui est la base du protestantisme? Et qui donc a reçu de Jésus-Christ cette licence de critique à l'endroit de la sainte Église? Aussi Mgr de Ségur avait-il déjà rompu plus d'une lance contre le libéralisme moderne, lorsque la Providence de Dieu lui fit la grâce pour la seconde fois de l'appeler à Rome. Pie IX eut bientôt reconnu dans l'âme du jeune Auditeur de Rote des sentiments élevés. Avec cette merveilleuse perspicacité qui lui donnait de saisir immédiatement la valeur réelle des hommes, le Souverain Pontife comprit que Dieu lui envoyait à former l'un de ses plus grands serviteurs, et il s'adonna à cette tâche consolante avec une extrême joie.

Les rapports officiels entre le Pape et Mgr de Ségur étaient nécessairement fréquents, et ils eussent suffi à unir très étroitement ces deux âmes d'élite, si bien faites pour se comprendre; mais ils ne suffisaient ni à l'affection du Souverain Pontife ni à la religion filiale du jeune prélat. Mgr de Ségur avait apporté à Rome l'aisance un peu audacieuse du Parisien et il osait demander souvent à Sa Sainteté quelques moments d'audience particulière; Pie IX, de son

côté, se prêtait volontiers à ces entretiens intimes ; l'amitié rend comme égaux les amis : le Pape fit avec Mgr de Ségur ce que fait Notre-Seigneur avec les plus humbles des chrétiens : il sembla oublier sa suprême dignité et ne voulut plus être qu'un tendre père pour ce très cher fils. Malgré la discrétion dont s'entouraient les deux vénérables amis, cette sainte liaison fut bientôt connue de tous ; personne, dans l'entourage, n'ignorait les prédilections de Pie IX à son égard ; et lorsque, de son auguste main, il daignait cueillir les plus beaux fruits de ses jardins pour les envoyer *al signor* de Ségur, chacun disait : le Pape lui donne souvent des faveurs plus enviabiles que celles-ci. En effet, après que le jour avait été consacré aux réceptions solennelles et aux sollicitudes de sa lourde charge, Pie IX aimait à voir venir quelquefois le soir, par la porte des familiers, le pieux prélat ; et là, en tête à tête, en cœur à cœur, le Pape et Gaston de Ségur traitaient ensemble des grands intérêts des âmes, de la politique de Dieu dans le monde et des moyens de combattre victorieusement l'erreur que cet illustre Pontife considérait avec tant de raisons comme la plaie de l'époque.

C'est dans ces entretiens avec le Vicaire de Jésus-Christ, que Mgr de Ségur a puisé l'amour immense de l'Église qui est devenu l'une des notes

caractéristiques de son apostolat ; c'est là qu'il prit la résolution de travailler sans relâche à délivrer les chrétiens du ver rongeur du faux libéralisme ; c'est là qu'il se promit, quand il pourrait se vouer de nouveau au ministère des âmes, de les ramener en grand nombre à Dieu par Jésus-Christ, en répandant partout la pratique de la communion fréquente et l'esprit de Jésus doux et humble de cœur. On comprendra facilement quel travail s'opéra en lui pendant les quatre années passées à cette grande école. Les horizons s'étaient étendus comme à l'infini sous ses regards ; il connaissait à fond désormais, et les peines de l'Église, et les dangers que couraient une multitude d'âmes chrétiennes, et les moyens propres à les arracher au péril, à les gagner entièrement au service et à l'amour de Notre-Seigneur. Aussi soupirait-il vivement après le jour où il lui serait donné d'être relevé de ses fonctions. « Envoyez-moi, » Seigneur, disait-il, comme autrefois le prophète<sup>1</sup> ; envoyez-moi et j'irai prêcher la vérité ; je sauverai les âmes que vous avez rachetées par votre sang.

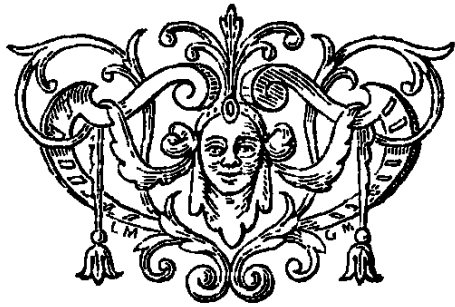
Mais plus ces ardeurs croissaient dans le cœur de Mgr de Ségur, plus l'espoir de se livrer uniquement à ce ministère fécond paraissait s'éloi-

1. Is. VI, 8.

gner de lui, selon le cours ordinaire des événements. Le jeune prélat ne devait quitter la Cour de Rome que pour occuper en France un siège épiscopal, à moins que le Souverain Pontife ne le retînt auprès de sa personne en l'élevant aux premières dignités de l'Eglise. La première hypothèse devenait imminente; on en parlait déjà tout haut; la seconde, moins connue du public, était pourtant plus menaçante encore; Pie IX s'était ouvert de ce projet à des intimes et il l'avait fait mander à la pieuse comtesse de Ségur, mère de l'Auditeur de Rote. Or, dans l'un et l'autre cas, les responsabilités de si grandes charges eussent enlevé nécessairement à Mgr de Ségur la possibilité de réaliser son plus cher vœu, qui était de se livrer entièrement à la direction des âmes? Et que faire pour sortir de cette honorable, mais inévitable impasse des honneurs et de leurs conséquences? Humainement parlant, il n'y avait pas à ce problème de solution possible. Heureusement, là où s'arrête la puissance des hommes, se poursuit l'exercice de la puissance de Dieu : *omnia enim possible sunt apud Deum*<sup>1</sup>. Dieu va trancher d'un seul trait cette grave question. Puisqu'il veut la fin, il saura trouver les moyens; et ces moyens seront,

1. Marc. VI, 27.

sous l'apparence d'une cruelle épreuve, un coup de si paternelle bénédiction, que Gaston de Ségur tiendra cette grâce pour l'une des plus grandes de sa vie, et qu'il la notera sur son testament comme le sujet de sa plus vive reconnaissance. Nous allons assister à un spectacle digne de tous points de la vie des Saints.







FOND. MAYEUR

## CHAPITRE VII

### CONSÉCRATION DÉFINITIVE DE LA MISSION DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR : IL DEVIENT AVEUGLE.

Dieu va faire entrer Mgr de Ségur dans la préparation immédiate à sa mission de directeur des âmes. — La vue du jeune prélat s'éteint dans le travail. — Tous les moyens sont tentés pour parer à un malheur. — Un voyage en France est déclaré nécessaire. — Consommation du sacrifice. — Extrême désolation de sa famille. — Lui seul comprend le plan de Dieu et se réjouit.

**L**ES coups de foudre ne sont pas toujours un signe de la colère de Dieu. La tempête qui ébranlait le Cénacle était l'annonce de la venue du Saint-Esprit sur les Apôtres et sur toute l'Eglise. La violence qui renversa et aveugla Saul, sur le chemin de Damas, fut l'instrument de sa conversion. Et, dans l'histoire de l'Eglise, on rencontre souvent, comme précurseur des plus grandes œuvres de la bonté de Dieu, une terrible épreuve. Ce cachet des prédilections divines va être accordé à Mgr de Ségur.

Le jour de sa première Messe, au moment le

plus solennel du saint Sacrifice, l'humble prêtre avait déposé sur la patène l'offrande de sa vie entière ; et, pour appeler sur son zèle une bénédiction particulière, il avait supplié Marie de lui obtenir la plus lourde croix qu'il serait capable de porter. Jusque-là les peines accordées à Gaston de Ségur étaient de celles qui se retrouvent mêlées à toutes les existences et nulle d'entre elles ne méritait vraiment le nom d'une immolation. Dieu a son jour ; et, pour attendre, nous ne perdons rien. Nous allons le voir par l'exemple de ce grand serviteur de Dieu.

Sans rien négliger des devoirs de sa haute charge, Mgr de Ségur avait su conserver, nous l'avons dit, quelque chose de son premier ministère apostolique. En même temps, il poursuivait avec acharnement le cours des études sacrées ; et quand sa vue fatiguée lui refusait à certaines heures le service qu'il en réclamait, il passait de longs et précieux moments aux pieds du Très Saint Sacrement, suppliant Notre-Seigneur de se servir de lui pour le salut de ses chères âmes. A ces oraisons prolongées, Mgr de Ségur joignait la mortification dans une mesure qu'il crut d'accord avec la prudence, mais dont la générosité, de fait, dépassa ses forces et servit les desseins de la Providence en le conduisant

sur ce chemin qu'il devait parcourir avec tant de courage et tant de fruit !

Dans sa prière à Marie, l'abbé de Ségur avait précisé les termes ; il avait demandé l'infirmité qui le crucifierait davantage sans entraver son ministère sacré. Et comme, depuis six ans qu'il était prêtre, cette prière n'avait pas encore été exaucée, il disait parfois en souriant : « Il paraît que j'ai posé à la sainte Vierge un problème qu'elle ne peut pas résoudre. » La solution arriva à cette époque.

Dans la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai 1853, Mgr de Ségur perdit un œil. « C'est la bonne Vierge qui me l'a pris, disait-il gaiement depuis lors, et qui l'a envoyé en purgatoire en mon lieu et place. » Cet événement révéla tout de suite à Mgr de Ségur dans quel sens serait réalisé le vœu de sa première Messe, et c'est de tout cœur qu'il y acquiesça, malgré les extrêmes répugnances de la nature pour une si grave infirmité.

L'on ne saurait trop admirer tant de vertu en présence de tant d'inquiétudes du sens humain ! Ayant perdu un œil, le jeune prélat ne pouvait guère se dissimuler que le second, déjà fatigué et portant désormais tout le poids de la vue, finirait par céder aussi et laisserait venir la cécité. Imagine-t-on ce que signifie ce mot à trente-

trois ans, dans la brillante et sainte carrière où la Providence avait placé Gaston de Ségur ! Et même à ne considérer que la pensée élevée du service des âmes, la perspective de cette cécité ne planait-elle pas désormais comme la menace du renversement complet et sans remède de ses plus chers projets d'apostolat ? Toutes ces préoccupations eussent sans doute beaucoup troublé une âme moins préparée à tout événement ; elles ne purent pas agiter, même un instant, ce cœur tout abandonné au bon plaisir de Dieu. Il entrevit au contraire, dans cette grande épreuve, l'annonce d'un dessein particulier de miséricorde divine sur sa vocation spéciale et il eut comme un pressentiment des bénédictions que Dieu lui réservait en le faisant entrer dans la voie du sacrifice.

La prudence voulait que des précautions fussent prises pour conjurer un malheur si imminent. Mgr de Ségur s'y soumit. Il eut recours aux hommes de l'art et il suivit avec une docilité d'enfant — sinon avec beaucoup de confiance dans le succès — leurs nombreuses prescriptions. Si tout cela ne devait pas aboutir à empêcher la perte de son second œil, il y trouvait du moins l'occasion de souffrir ; et, pour cette âme d'élite, souffrir était un gain. La plus pénible des mesures ordonnées avait été de quit-

ter Rome, dont le climat était déclaré dangereux pour sa vue affaiblie. Mais il n'avait pas abandonné la Ville Éternelle sans faire au Souverain Pontife des adieux touchants. Il comptait bien venir encore chercher auprès de Sa Sainteté des bénédictions et des conseils ; mais il ne conservait aucun espoir de contempler de nouveau la douce majesté du regard de Pie IX, si bien faite pour lui rappeler Jésus-Christ. Le Pape, de son côté, se montra pour lui père plus tendre que jamais et il le bénit avec toute l'effusion de son grand cœur.

Nonobstant les soins les plus dévoués des médecins, le dépérissement du second œil empirait tous les jours. On parla enfin d'une opération, comme de la suprême ressource à tenter pour sauver ce qui lui restait de vue. Il était trop tard. Dieu avait d'autres plans, et le 2 septembre 1854, les derniers rayons de lumière s'éteignirent pour toujours : Gaston de Ségur était aveugle ! Aveugle ! cette fois ce n'était plus seulement la menace, mais la réalité. Un voile épais venait de s'étendre sur sa vie entière, ensevelissant le passé dans une mort anticipée, ne laissant presque plus dans le présent que l'état d'un mort parmi les vivants !

Mais pendant que la nature frémissait sous ce coup prévu, mais terrible, Mgr de Ségur entraît

dans un profond recueillement intérieur. L'adieu fut vite fait aux pâles couleurs de ce monde et son cœur se plongea avec délices dans les beautés incréées qui seules pouvaient maintenant attirer son attention. C'est que si le soleil de la terre se couchait à jamais pour lui, les clartés célestes illuminaient son âme de splendeurs qui lui avaient été jusqu'alors inconnues. Ce saint prêtre adora les desseins de Dieu, proclamant qu'ils sont l'expression d'une parfaite sagesse. Il le remercia de ce bienfait insigne, qui, en brisant les espérances terrestres qu'on avait conçues pour lui, lui faisait une nécessité de ne plus travailler directement que pour les âmes.

Son humilité lui inspira aussi un autre sentiment. De même que dans la mort qu'ils ont tant souhaitée, les grands serviteurs de Dieu voient néanmoins — et avec raison — la peine due au péché, Mgr de Ségur accueillit la cécité comme un juste châtiment des fautes de sa vie; et pendant que les hommes le plaignaient et qu'ils étaient tentés de demander à Dieu pourquoi son bras s'appesantissait sur l'un de ses plus fidèles ministres, le pieux prélat répétait la parole du Roi-Prophète : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*<sup>1</sup>.

1. Ps. CXVIII, 137.

Mais un sentiment dominait en lui tous les autres sentiments. Il n'avait pas tant aimé et si bien servi Notre-Seigneur depuis le jour de son Sacerdoce, sans méditer à satiété le mystère de l'immolation de Jésus-Christ pour le salut du monde, et il avait compris que le prêtre ne saurait exercer fructueusement les fonctions augustes de l'apostolat sans être, comme Jésus, à la fois victime et sacrificateur. Aussi, dans cette terrible épreuve, reconnut-il une grâce immense. Elle fut pour lui le témoignage de l'acceptation par Notre-Seigneur de son désir de se dévouer exclusivement à la sanctification des âmes.

Vingt-cinq années de féconds et admirables travaux dans ce but vont être la conséquence, et l'on pourrait ajouter la digne récompense de cette généreuse et sainte offrande.



# DEUXIÈME PARTIE

DE LA MÉTHODE DE MONSEIGNEUR DE SEGUR  
DANS LA DIRECTION DES AMES







## DEUXIÈME PARTIE

DE LA MÉTHODE DE MONSIEUR DE SÉGUR  
DANS LA DIRECTION DES AMES



### CHAPITRE PREMIER

MONSIEUR DE SÉGUR AVAIT LES QUALITÉS  
D'UN VRAI DIRECTEUR DES AMES.

La mission du directeur de conscience exige des qualités spéciales : une piété solide et profonde ; — la science de la Religion et des âmes ; — une grande prudence. — Mgr de Ségur les a possédées éminemment. — I. Sa piété envers Dieu et sa charité envers le prochain : — au séminaire ; — dans l'exercice du saint ministère. — II. Sa science ; — ses études au séminaire ; — l'Écriture sainte, la théologie, les Pères : spécialement saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales. — Son expérience personnelle des voies de Dieu. — Il continue ensuite ses travaux. — Puis il écrit : avec quel talent, quels encouragements et quels fruits ! — III. Son zèle prudent. Nul n'a jamais songé à contester son zèle. — Ce zèle était-il prudent ? — de la prudence du siècle ? non ; — de la prudence humaine ? oui, en tant qu'elle peut servir les intérêts de Dieu ; — de la prudence timide dans le bien ? non, et c'est aussi à son honneur ; — de la prudence des saints ? oui, et dans une mesure remarquable.

**L**E prêtre a reçu de Dieu la charge redoutable de guider les âmes dans la voie du salut et de la perfection. A raison de ces graves res-

ponsabilités, on comprend que les théologiens exigent pour le ministère de la direction spirituelle certaines qualités de nature et de grâce en rapport avec des fonctions si importantes.

Ils réclament d'abord, comme saint Paul, dans le directeur, une piété solide et profonde<sup>1</sup>. Comment, en effet, le prêtre pourrait-il conduire les âmes à Dieu et former en elles Jésus-Christ, s'il ne vivait lui-même de Dieu et pour Dieu? Ils veulent en second lieu qu'il soit versé dans la science de la Religion<sup>2</sup> : docteur des âmes, il doit pouvoir dire comme le Fils de Dieu : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine à moi, mais la doctrine de Celui qui m'a envoyé*<sup>3</sup>. Enfin ils demandent qu'on trouve en lui une mesure peu commune de sagesse et de prudence; parce que le zèle d'un apôtre pourrait tourner à la ruine et non à l'édification des âmes, si celui qui les dirige prétendait les conduire selon les lumières présomptueuses et incertaines de son propre jugement, et non selon le jugement de Dieu et d'après les leçons des Saints.

Ces conditions étant nécessaires pour exercer avec fruit la direction spirituelle, la formation

1. I Tim. iv, 7, 12.

2. I Tim. iv, 6, 13, 16.

3. *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.*  
(Joann. vii, 16.)

ecclésiastique donnée dans les séminaires tend à constater, au moins dans un degré suffisant, et à développer dans les jeunes lévites ces trois qualités précieuses. Le sujet en qui elles feraient défaut d'une manière trop notable ne saurait être admis à diriger les consciences.

Mais au-dessus de l'action des maîtres éminents sur leurs disciples, il y a l'action de Dieu, qui donne à chacun de ses futurs coopérateurs dans le salut des âmes les grâces requises pour accomplir pleinement ses desseins adorables : *Unusquisque proprium donum habet ex Deo : alius quidem sic, alius vero sic*<sup>1</sup>. Selon ce principe, Gaston de Ségur, appelé à remplir si utilement plus tard le ministère de la direction spirituelle, avait dû recevoir de Dieu ces grâces d'état avec une particulière prodigalité. Dieu les lui départit, en effet, largement, et son fidèle serviteur en retira tout le fruit qu'on pouvait en espérer. L'importance de ce point exige que nous nous y arrêtions et qu'il soit traité avec un peu d'étendue.

I. — *De la piété de Mgr de Ségur*<sup>2</sup>. — Dès son entrée au séminaire Saint-Sulpice, l'abbé de

1. Chacun reçoit de Dieu son don particulier, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. (I Cor. vii, 7.)

2. La nécessité de cette qualité dans un directeur a été

Ségur avait été pour ses maîtres et ses confrères un sujet d'édification. La note dominante de son âme semblait être un grand esprit surnaturel, qui lui faisait tenir toutes les choses de ce monde pour un vrai néant, *ut stercora*<sup>1</sup> et les choses de Dieu comme les seules dignes de son attention et de son amour. La paix de Dieu, la paix qui surpasse tout sentiment, conservait son esprit et son cœur en Notre-Seigneur<sup>2</sup>. Jésus était toute sa vie<sup>3</sup>, et sa vie était vraiment cachée avec le Christ en Dieu<sup>4</sup>. L'on sentait que son âme habitait par toutes ses aspirations un monde supérieur<sup>5</sup>.

Et comment en eût-il pu être autrement? Pendant ces années du séminaire, il était allé puiser

admirablement développée par M. Olier, de si vénérée mémoire, dans son ouvrage intitulé : *De l'esprit d'un vrai directeur des âmes*. L'auteur insiste beaucoup sur ce sujet, et il exhorte vivement le prêtre, chargé de ce redoutable ministère, à puiser abondamment la vie surnaturelle en Jésus, pour la transmettre, abondante aussi, aux âmes dont il répond devant Dieu. Lorsque nous développerons dans la suite de cet ouvrage la méthode de direction de Mgr de Ségur, nous aurons l'occasion de faire remarquer combien le pieux prélat avait étudié et s'était pour ainsi dire assimilé la doctrine du livre en question, ainsi que du *Catéchisme de la vie intérieure*.

1. Phil. III, 8.

2. *Id.*, IV, 7.

3. *Id.*, I, 21.

4. Coloss. III, 3.

5. Phil. III, 20.

sans cesse aux sources du Sauveur<sup>1</sup> la grâce de la vraie piété. Il avait demandé et obtenu la permission de continuer à faire tous les jours la sainte communion<sup>2</sup>. A vrai dire, cette nourriture divine, qui avait fait sa force, depuis plusieurs années, au milieu des dangers du monde, ne lui était pas moins chère ni moins nécessaire, alors qu'il se préparait au Sacerdoce. Le temps de l'action de grâces après la Communion était pour lui le meilleur moment de la journée : il s'y abreuvait à longs traits de la grâce de Jésus, et, quand il en sortait, il apparaissait tout rayonnant de joie et de suavité. Et parce que l'amour est insatiable, Gaston venait réchauffer plusieurs fois le jour, à ce foyer sacré, dans la communion spirituelle, les ardeurs de sa dilection.

La vie de Jésus en nous était dès cette époque de sa vie la grande attraction de son âme. Il y

1. Is. XII, 3.

2. L'usage de la communion très fréquente était alors moins commune dans les séminaires qu'il ne l'est aujourd'hui. Malgré l'extrême vigilance apportée par les directeurs de ces pieuses maisons pour en éloigner toute influence qui rappelât les rigueurs du jansénisme, on y subissait un état de choses peu favorable à l'élan des âmes vers Jésus dans la sainte communion. Les maîtres vénérables du jeune abbé de Ségur se gardèrent de s'opposer à une exception que justifiait si bien sa piété, et ils furent heureux de créer une fois de plus un précédent qui aidât à généraliser le plus tôt possible cette pratique tant recommandée par la sainte Église.

ramenait sans cesse ses pensées, ses études, ses conversations; c'était le besoin, c'était la joie, c'était la vie de sa vie : *omnia et in omnibus Christus*<sup>1</sup>. Comme saint Augustin trouvait insipide le livre où il ne rencontrait pas le nom adorable de Jésus, ainsi Gaston de Ségur eût trouvé sans charme l'entretien que ce nom divin n'aurait pas de temps en temps animé. Devenu prêtre, il conserva et développa dans son âme ces sentiments de haute piété. L'esprit de foi était si remarquable en toute sa conduite, qu'il frappait du premier coup ceux qui avaient le bonheur de l'entretenir ou de le voir.

Faut-il ajouter qu'à l'amour ardent de Mgr de Ségur pour Notre-Seigneur se joignait inséparablement dans son âme, par une conséquence logique, la plus tendre dévotion envers Marie, la toute aimable mère de Jésus et des chrétiens<sup>2</sup>? Il aimait à la saluer comme Reine des apôtres; et parce que, dans le plan divin, le salut, qui n'est qu'en Jésus-Christ<sup>3</sup>, nous est venu

1. Coloss. III, 11.

2. La dévotion à la sainte Vierge n'est pas seulement de tradition au séminaire Saint-Sulpice, comme dans toutes les maisons d'éducation chrétienne et surtout ecclésiastique. Elle y revêt un cachet de grandeur où l'on respire l'esprit du pieux M. Olier, et qui se traduit admirablement dans la prière : *O Jesu, vivens in Maria*, qu'on y récite tous les jours, ainsi que dans l'admirable *Office de l'intérieur de Marie*, concédé aux Sulpiciens et aux élèves de leurs séminaires.

3. Tim. II, 5.

par Marie, il ne savait rien demander au Fils, sinon par le très saint nom de la Mère.

La piété était donc chez lui une note sensible, éminente ; il aimait Dieu de toute la puissance de son être. Mais sa charité ne se bornait pas là. Après avoir rappelé le grand précepte qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit<sup>1</sup> et de toutes nos forces<sup>2</sup>, Notre-Seigneur ajoute : *Il y a un second commandement semblable à celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même*<sup>3</sup>. Aussi Mgr de Ségur faisait-il de la charité envers le prochain l'objet de son incessant dévouement ; et sa piété filiale envers Dieu n'avait de comparable que sa piété fraternelle envers le prochain. Bienveillant pour tous, patient et serviable envers tous, vraiment tout à tous, il était de plus si rempli de délicatesse et d'aménité envers tous ceux qu'il honorait de son amitié, que nul ne doutait qu'il ne fût entre tous son ami intime et de cœur : très faible, mais douce image de la charité de Jésus-Christ, qui, nous aimant tous sans mesure, aime sans mesure et avec une ineffable intimité et affection particulière

1. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. (Matth., xxi, 37.)

2. Marc. xii, 30.

3. Secundum autem simile est huic : diliges proximum tuum sicut te ipsum. (*Ibid.*, 31.)



chacun de nous ! Aussi nul n'a-t-il jamais songé à dénier à Mgr de Ségur cette première qualité d'un vrai directeur des âmes<sup>1</sup>.

II. — *De la science de Mgr de Ségur.* — La deuxième note que demande la conduite des âmes est la *science*. « Il faut que le directeur soit plein de science », dit saint François de Sales<sup>2</sup>. Déjà lorsqu'il parlait des prêtres de l'ancienne Loi, docteurs et interprètes de la parole sacrée, Dieu voulait que *les lèvres des prêtres gardassent la science*<sup>3</sup>. Combien plus Jésus-Christ doit-il l'exiger des prêtres de la Loi nouvelle, quand

1. Le saint évêque de Genève, en énumérant les qualités d'un directeur, remplace la note de *la piété* par celle de *la charité*. (*Introduct.*, 1<sup>re</sup> partie, ch. iv.) Il n'y a là que l'apparence d'une divergence entre les deux énoncés. Le lien indissoluble qui unit les deux grands commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, est aussi le trait d'union qui fait de la piété et de la charité une seule et même chose : « *Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haisse son frère, c'est un menteur. Car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas ?* Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere ? » (I. Joann.,) iv, 20. En sorte que demander la piété envers Dieu, c'est supposer du même coup la charité fraternelle pour le prochain ; et recommander la bonté pour nos frères, à cause de Dieu, c'est rappeler que nous devons aimer Dieu plus qu'eux-mêmes, parce qu'il est leur père et le nôtre.

2. *Introduction à la vie dévote*, 1<sup>re</sup> partie, ch. iv.

3. *Labia sacerdotis custodient scientiam.* (Malac. ii. 7.)

il leur dit : *Qui vous écoute, m'écoute*<sup>1</sup> ! et surtout lorsqu'il les établit juges de leurs frères : *Recevez le Saint-Esprit : les péchés sont remis à ceux à qui vous les aurez remis ; ils sont retenus à ceux à qui vous les aurez retenus*<sup>2</sup> ! Il suit également de là que si toute science, pourvu que son objet soit honnête, convient aux ministres de Dieu, il est pourtant une science qui leur est propre et vraiment nécessaire, s'ils veulent exercer avec fruit leur apostolat : c'est la science de la théologie. Cette science spéciale est si utile aux prêtres, au moins dans la mesure élémentaire, que l'Église déclare incapable de remplir le ministère sacré, celui qui ne la posséderait pas<sup>3</sup>. Ajoutons que l'étude de cette science sacrée doit s'étendre dans la proportion même des responsabilités morales qu'assumera plus tard le ministre des Sacrements. C'est pour ce motif que le prêtre appelé à vivre dans des centres considérables de population et à rencontrer à

1. Qui vos audit, me audit. (Luc. x. 16.)

2. Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt. (Joann. xx, 22, 23.)

3. « Ad populum docendum ea quæ scire omnibus necessarium est ad salutem, ad administranda sacramenta, diligenti examine præcedente, idonei comprobentur, » dit le saint Concile de Trente, en parlant des dispositions que l'évêque doit trouver dans les clercs qu'il veut élever au sacerdoce. (*Trid.*, sess. xxiii, c. 4 et suiv.)

peu près toutes les difficultés que présente la conduite des âmes, est tenu de se pénétrer bien plus encore que les autres de ces utiles lumières. Il doit étudier d'une manière approfondie et constante la théologie tant dogmatique<sup>1</sup> que morale; il doit savoir les règles du discernement des esprits<sup>2</sup>; il doit connaître exactement les divers signes des principales vocations<sup>3</sup>, les voies principales de l'oraison, avec les méthodes qui leur conviennent<sup>4</sup>, et enfin ce que nous pour-

1. A une époque comme la nôtre, où tous les principes de la foi sont audacieusement niés ou contestés, il importe que les clercs se rendent aptes à soutenir victorieusement la lutte de la vérité contre l'erreur. La casuistique, si nécessaire soit-elle, ne saurait suffire à un directeur de conscience. Avant d'exiger de ses pénitents l'observance consciencieuse de la loi chrétienne, il aura plus d'une fois besoin de leur rappeler que cette loi est divine. Rien ne supplée la foi : *Sine fide, impossibile est placere Deo.* (Hebr., xi, 6.)

2. Ce serait une imprudence que de négliger cette étude dans la préparation à la direction des âmes. Les opérations de Dieu sont imitées avec une grande habileté par l'ennemi du salut; et toute méprise sur ce sujet pourrait entraîner des conséquences très nuisibles. Il est donc nécessaire qu'on se pénètre à cet égard de la doctrine des Saints et qu'on mette à profit les connaissances qu'il a plu à Dieu de leur communiquer. (Cf. *Exercices spirituels* de saint Ignace, passim. — Saint François de Sales : *Avis aux confesseurs et directeurs, pour discerner les opérations de l'Esprit de Dieu et celles du malin esprit dans les âmes.*) Ces avis sont très importants pour la direction.

3. Cf. *L'Éducation*, ses difficultés et son but, ch. xxiv, xxv et xxvi, 1 vol. in-12. Chez Palmé.

4. *Directions spirituelles*, extraites de saint François de Sales : *De l'oraison*. Première partie : Notions générales sur l'oraison. — 2<sup>e</sup> partie : De la méditation. — 3<sup>e</sup> partie : Des

rions appeler la thérapeutique sacrée, pour soulager et guérir les âmes dans leurs infirmités<sup>1</sup>. Ce dernier point, auquel plusieurs seraient portés à n'attacher qu'une importance secondaire, paraissait à saint François de Sales d'une telle nécessité, que ce maître habile en la vie intérieure exprimait le regret de n'avoir pas subi toutes les souffrances de l'âme, hormis le péché, pour être mieux en état de comprendre et de rendre à la santé ses chers malades spirituels.

L'enseignement des séminaires, si propre à former les jeunes lévites dans la science sacrée, ne peut donner pourtant à l'ensemble des élèves pendant les quelques années de leur préparation au Sacerdoce, que les éléments principaux et les grandes lignes de ces connaissances spéciales; car il faut, dans l'espace de trois ou quatre années, les initier aux beautés incomparables des saintes Écritures et à la véritable exégèse; il faut présenter à leurs regards tout l'ensemble

oraisons particulières : oraison de contemplation; oraison de quiétude; oraison d'union; oraisons extraordinaires; oraisons jaculatoires. — 4<sup>e</sup> partie : Consolations et encouragements à l'âme qui médite difficilement. — Chez Palmé.

1. Cf. *Directions spirituelles: Des tentations*. — Chapitre I<sup>er</sup>: Des tentations en général. — Ch. II : Des remèdes communs à toutes les tentations. — Ch. III : Des remèdes à plusieurs tentations particulières. — Ch. IV : Consolations présentées à l'âme qui est fatiguée par les tentations. — Chez Palmé.

de la doctrine de l'Église et leur apprendre les règles d'une polémique sincère et victorieuse; il faut développer devant eux la morale chrétienne dans toutes ses parties et leur indiquer les sources d'une casuistique solide et sûre; il faut enfin former en eux les vertus éminentes que réclament les augustes fonctions auxquelles Dieu les appelle. C'est de quoi occuper très largement, on en conviendra, un temps si court. Toutefois, à force de travail et de courage, plusieurs des élèves du sanctuaire parviennent à élargir encore, pendant ces années de recueillement et de solitude, le cadre de leurs études et à acquérir dès leur jeunesse cléricale une somme de connaissances plus considérable. L'abbé de Ségur fut de ce nombre. Du premier coup, il saisit la supériorité de ces magnifiques études sur toutes les sciences purement humaines<sup>1</sup>. Il s'y plongea avec une noble passion. Non content de répondre d'une manière brillante au zèle de ses pieux maîtres et de subir avec honneur l'épreuve des examens, il approfondit avec ardeur les questions les plus importantes. Il ne voulut pas savoir seulement le nécessaire, il s'employa tout entier à posséder parfaitement la science de Dieu et des choses de Dieu.

1. Cf. S. Thom. Aquin. *Summa*. Pars prima, quæst. 1<sup>a</sup>. Art. 1—8.

En tête de toutes ses études, il plaça la connaissance méditée de la sainte Écriture : *Da mihi intellectum*, disait-il à Dieu, *et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo*<sup>1</sup>. Il s'en nourrissait continuellement, se souvenant que « *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*<sup>2</sup>. Il en ornait sa mémoire, afin d'y puiser la doctrine, l'édification et la consolation que le prêtre doit donner aux fidèles, car toute Écriture divinement inspirée est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et préparé à toute bonne œuvre<sup>3</sup>. Et enfin il réformait à cette école de la sagesse divine ce qui eût pu rester encore dans son esprit des maximes et des préjugés de la sagesse du monde : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua*<sup>4</sup>.

Dans cette étude, le saint Évangile avait les préférences de son cœur, parce que le cœur de

1. Donnez-moi l'intelligence, et j'étudierai votre loi, et je la garderai dans tout mon cœur. (Ps. cxviii, 34.)

2. Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (Matth. iv, 4.)

3. Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia, ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus. (II Tim. iii, 16, 17.)

4. Ps. cxviii, 85.

Dieu s'y est épanché comme il ne l'avait pas fait dans l'Ancien Testament, destiné aux serviteurs : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos*<sup>1</sup>. Et dans le Nouveau Testament, il lisait avec une prédilection marquée l'Évangile de saint Jean, du *disciple que Jésus aimait*<sup>2</sup>, parce qu'il y trouvait plus splendidement commenté le précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; et les belles Épîtres de saint Paul, où il n'avait cessé de relire, depuis sa conversion, les sublimes leçons de la vie de Jésus en nous, de la vie de Jésus selon toutes les délicatesses de l'Esprit Saint.

Mais parce que Jésus-Christ enseigne à l'Église, son épouse mystique, le vrai sens des Écritures, et que c'est à elle qu'il appartient de nous le faire connaître, si nous ne voulons pas errer dans la foi<sup>3</sup> et faire tourner à notre perte<sup>4</sup> ce don ineffable de Dieu, il interrogeait avec un soin zélé les traditions de vérité renfermées dans les mines inépuisables des Conciles et des Pères. La merveilleuse facilité avec laquelle il indiquait, dans la suite, à ses secrétaires, les sources où ils devaient puiser les commentaires et les beaux

1. Joan. xv, 15.

2. *Ibid.*, xiii, 23.

3. I Tim. vi, 10.

4. II Petr. iii, 16.

textes dont il ornait ses ouvrages, montrait assez qu'il s'était rendu familières ces immenses richesses de doctrine pendant qu'il jouissait de la vue et qu'il disposait de quelques loisirs; et il a fallu l'épreuve de sa cécité, pour faire comprendre quelle persévérance il avait apportée, pendant le temps de sa préparation ecclésiastique, et durant les sept années qui suivirent, à la méditation de la science sacrée.

Parmi les Saints dont il s'était plu à étudier plus à fond les œuvres, nous citerons surtout saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et saint François de Sales. Dans saint Augustin, dont il n'avait pas imité les désordres de jeunesse, mais qui lui apparaissait comme le type du parfait converti devenu apôtre, il aimait à trouver l'expression de son propre regret de ne n'avoir pas toujours été fervent dans le service de Dieu : *Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, s'écriait-il avec ce saint Docteur, *trop tard je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée!* Cette grande âme, sensible à toutes les infortunes, cette intelligence élevée, cet esprit abondant en belles et riches pensées le charmaient; et la grâce précieuse d'interprétation de la sainte Écriture que Dieu avait accordée à l'illustre Évêque d'Hippone l'attachait à la lecture de ses ouvrages avec plus d'ardeur que les mondains n'en



apportent à dévorer leurs livres romanesques.

Saint Thomas d'Aquin éveillait dans l'âme de Gaston de Ségur un autre sentiment, qui n'a fait que s'y graver plus profondément avec les années : nous voulons dire un étonnement mêlé d'un grand respect. En présence de cet incomparable génie, il s'arrêtait saisi de frayeur, comme autrefois les prophètes devant les messagers célestes envoyés vers eux pour leur mander les ordres du Seigneur. Tandis qu'il parcourait les belles pages de l'Ange de l'École, il entendait résonner à l'oreille de son cœur le divin éloge de Jésus-Christ : *Bene scripsisti de me, Thoma!* et ce mot fit de lui l'un des disciples les plus attentifs et les plus affectionnés de ce maître excellent dans la science sacrée. Il ne cessa de l'interroger au cours de sa laborieuse existence, sur une multitude de questions ; et nul ne s'est plus réjoui que Mgr de Ségur lorsque le Pape Léon XIII, glorieusement régnant, mit à exécution le pieux projet formé par Pie IX, de douce mémoire, et décerna à saint Thomas d'Aquin le titre solennel de Patron de toutes les Ecoles théologiques du monde entier.

Enfin une autre gloire de l'Eglise s'était également révélée à sa piété dès le séminaire. On n'a pas oublié que c'est à la lecture de l'*Introduction à la vie dévote* que Gaston de Ségur,

comme autrefois Fabius Chigi, — depuis Pape sous le nom d'Alexandre VII<sup>1</sup>, — et tant d'autres, avait dû son retour sérieux et définitif à Dieu. Aussi sa reconnaissance était-elle vive et profonde envers saint François de Sales. Mais indépendamment de cette grave considération, le gentilhomme aux manières nobles et délicates, le Parisien avec sa nature enjouée, le vrai chrétien selon l'esprit de Jésus, ressentit dès la première lecture des ouvrages de saint François de Sales un attrait tout particulier; non pas seulement ce que le pieux et aimable évêque de Genève inspire à toutes les âmes désireuses d'aimer Dieu sans mesure, mais quelque chose de plus intime et de plus puissant. Nous dirons tout d'un mot : Gaston de Ségur, en lisant ces belles œuvres, comprit dès lors à quelle voie providentielle Dieu l'appelait. Il n'a fait tant de bien dans la suite de sa carrière sacerdotale, que parce qu'il a suivi cette voie avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

Ajoutons que, de disciple, il devint maître. Ses ouvrages si nombreux ont reçu de Pie IX

1. Philotheam, seu manuductionem ad vitam pie instituendam (cui a viginti annis post Deum, debco imprimis, si quid in me sit quod culpa vacet) quanquam deciès lectam, centies legam; et semper plus mihi dicere videbitur, quam dixerit. (Fab. Chigi, Coloniae, die prima Aprilis 1642.)

des éloges répétés<sup>1</sup>. Les Evêques de France, d'Europe et même du nouveau Monde, n'ont cessé de les recommander aux chrétiens dont ils avaient la charge; les confesseurs, les prêtres voués aux œuvres de jeunesse, les missionnaires populaires les ont répandus par centaines de mille, ce qui attribue à son enseignement une autorité peu commune.

Puisque la science des saints est nécessaire pour la conduite des âmes, il faut reconnaître que Dieu, en la communiquant si abondamment à Mgr de Ségur, le destinait à être un habile directeur : *Dominus « ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum »*<sup>2</sup>.

III. — *Du zèle prudent de Mgr de Ségur.* — La dernière note réclamée par les théologiens en celui qui devra guider les consciences, est *le zèle prudent*. Nous disons : le zèle prudent, parce que plusieurs ne nomment ici que le zèle, d'autres que la prudence; or les uns et les autres ont raison, mais à la condition de s'entendre. Le zèle est la vertu caractéristique de l'apostolat; et comme la sage conduite des âmes exige un

1. Au cours de ses travaux, Mgr de Ségur a été honoré de plus de dix Brefs Apostoliques. Nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un pareil encouragement venu de si haut.

2. Le Seigneur « lui a montré le royaume, de Dieu, et il lui a donné la science des saints. » (Sap. x. 10.)

ardent désir de leur salut, cette ardeur ne trouverait pas son aliment si elle ne s'enflammait dans le zèle; d'autre part, il n'est pas douteux que le zèle, livré à lui-même, serait capable de donner dans bien des écarts. C'est un cheval arabe, dont la course est rapide, dont les forces sont doublées par l'agilité, mais qui entraîne vite en dehors du chemin, s'il n'est dominé par une main habile et ferme. Cette main, c'est la prudence. La prudence est la science du zèle. Et de l'accord de ces deux choses il s'ensuit dans le directeur, et le courage de tout entreprendre pour procurer la gloire de Dieu par le salut des âmes, et une sagesse peu commune dans l'élection des moyens propres à atteindre ce noble but.

Mgr de Ségur avait-il reçu de Dieu cette troisième note d'un vrai directeur? S'il ne fallait répondre que relativement au zèle, il ne s'élèverait pas une seule voix pour la négative : sa vie entière n'a été autre chose que l'exercice d'un dévouement sans mesure au règne de Notre-Seigneur et au bien de ses frères. Mais par rapport à la prudence, peut-on aussi répondre par l'affirmative? La question est importante, et il est nécessaire de la poser. Elle est importante : car le défaut de prudence, s'il était considérable, compromettrait toute l'œuvre de la direction.

Sainte Térèse, dont le sentiment est très grave en cette matière, osait bien dire que si elle avait eu à choisir entre deux confesseurs, dont l'un eût été un prêtre très pieux, mais peu prudent, et un autre très prudent, mais d'une piété qui laissât à désirer, elle n'eût pas hésité à confier de préférence à celui-ci plutôt qu'à celui-là l'affaire de son salut. Cette question est nécessaire aussi ; car la contradiction, qui s'est élevée tant de fois et très vive contre Mgr de Ségur, l'a poursuivi avec affectation sur ce point. Un grand nombre de ceux qui ne l'ont connu qu'imparfaitement ont cru reconnaître dans son zèle quelque chose comme la *furia francese*, comme une ardeur sans pondération ; plusieurs ont dit : comme de l'enthousiasme irréfléchi. Beaucoup d'autres, qui l'ont rencontré au milieu de ses vaillantes luttes contre les erreurs du jour, et auxquels il a reproché de ne pas prononcer assez purement le *schibboleth*<sup>1</sup> de l'intégrité parfaite de la doctrine catholique romaine, lui tenaient rigueur des leçons qu'ils avaient trouvées à leur adresse dans ses ouvrages, et ils ne manquèrent pas de taxer d'inopportun un zèle qui les flagellait. Nous n'ignorons pas que, même à l'heure présente, on entend, parmi les

1. Judic. xii. 6.

louanges accordées de toutes parts à la grande mémoire du pieux prélat, quelques voix discordantes : c'était un vrai serviteur de Dieu, disent ces critiques, mais un homme peu prudent. — Fils spirituel de cet ami sincère de la vérité, nous avons appris de lui à la dire constamment : plaise à Dieu que nous n'y manquions pas ici! *Domine, ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque*<sup>1</sup>. Or voici la vérité sur le point qui nous occupe.

Nous convenons d'abord, sans coup férir, que Mgr de Ségur faisait fi, comme l'apôtre saint Paul, de la prudence de la chair, qui porte avec soi la mort : *prudencia carnis, mors est*<sup>2</sup>.

A cet égard, il n'a eu nulle précaution ; il n'a accepté avec cette fausse prudence ni les transactions ni les compromis. Dans le salon des ambassadeurs, il n'aurait pu se résigner à employer certaines habiletés de la diplomatie : comment en eût-il usé au service de Dieu ! Ses écrits et ses actes, d'ailleurs, sont là pour rendre témoignage qu'il n'a jamais rencontré sur son chemin cette sagesse du monde, *ennemie de Dieu*<sup>3</sup>, qu'il ne lui ait jeté à la face l'expression du plus sincère mépris.

1. Ps. cxviii.

2. Rom. viii, 6.

3. *Amicitia hujus mundi, inimica est Dei.* (Jac., vi 4.)

Saint François de Sales dit que c'est charité envers les brebis, que de crier au loup<sup>1</sup>; c'est également faire preuve de prudence chrétienne que de condamner sans ménagement la prudence qui perd les âmes. N'est-ce pas dans l'Evangile, à l'école de Jésus-Christ traitant les hypocrites de sépulcres blanchis<sup>2</sup>, qu'on apprend à combattre les loups de tous les temps?

Voudrait-on parler, non plus de la prudence mondaine et réprouvée<sup>3</sup>, mais de la prudence simplement humaine? Dans ce cas, si nous ne pouvons encore nous incliner comme nous le ferions devant une vertu née de la foi, nous saluons volontiers l'une des qualités les plus utiles que Dieu ait données à l'homme, et nous ne nous consolerions pas de l'entendre dénier avec quelque fondement à Mgr de Ségur. Mais comment faire, à moins de n'être plus logique, pour contester qu'il la possédât au contraire dans un degré remarquable? La prudence humaine est l'*ordonnation* des moyens à la fin. L'homme qui vise un grand but, et qui l'atteint avec un plein succès, est essentiellement un homme prudent. Or, maintenant, aux fruits qu'on juge de l'arbre!

1. *Introd. à la Vie dévote*, 3<sup>e</sup> partie, ch. xxviii.

2. Similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia. (Matth. xxiii., 27.)

3. Et prudentiam prudentium reprobabo. (I Cor. i, 19.)

Les œuvres fondées et soutenues par Mgr de Ségur sont là pour dire s'il a visé un noble but et s'il l'a atteint avec un rare bonheur. Il voulait procurer la gloire de Dieu en sauvant beaucoup d'âmes : ses funérailles triomphales, où la reconnaissance avait réuni toutes les œuvres catholiques<sup>1</sup>, ne furent-elles pas l'éclatant témoignage de ses succès et la preuve qu'il avait atteint son but, non seulement autant que l'atteindra jamais aucun de ses contradicteurs, mais dans une mesure exceptionnelle et qui rappelle les Philippe de Néri, les Vincent de Paul, tous les héros de la charité?

Mais alors, d'où peut bien venir le point d'interrogation qui demeure dans plusieurs esprits à l'égard de la prudence de Mgr de Ségur? En voici toute l'explication.

En premier lieu, il est certain que les sympathies de Mgr de Ségur se portaient plus volontiers vers la simplicité que vers la prudence. Mais qui l'oserait trouver mauvais, après que saint François de Sales, directeur si prudent des âmes, a formellement exprimé pour son compte les mêmes sentiments : « Je ne sais ce que m'a fait cette pauvre vertu de prudence, disait-il un jour à l'évêque de Belley. Si je l'aime, ce n'est

1. *Récits et souvenirs d'un frère*, tome II, page 287.



que par nécessité, parce qu'elle est le sel et le flambeau de la vie; mais la beauté de la simplicité me ravit, et je donnerais volontiers cent serpents pour une colombe... Si la dose du serpent et de la colombe était égale, je ne voudrais pas m'y fier; le serpent peut tuer la colombe; mais la colombe ne tuera jamais le serpent<sup>1</sup>. » Mgr de Ségur a professé exactement la même doctrine; il a aimé dans cette mesure l'alliance de la prudence avec la simplicité. Lui en faire un sujet de reproche, ce serait frapper de blâme l'admirable commentaire que saint François de Sales fait de l'Évangile. Qui l'osera, le fasse. Pour nous, nous préférons à ces audaces la sagesse des Saints.

En second lieu, il y avait en Mgr de Ségur, au service d'une intelligence hors ligne, une vigueur d'initiative peu commune; aussi saisissait-il promptement les divers côtés d'une question et prévoyait-il, avec une grande facilité, les avantages et les inconvénients que pouvait présenter telle ou telle résolution. Il avait coutume d'envisager ainsi les choses sous leurs divers aspects, tout bien pesé, il allait de l'avant, au nom de Dieu, pendant que des esprits non moins justes, mais plus lents, s'étonnaient de le voir déjà à

1. *Esprit de saint François de Sales*, VIII<sup>e</sup> part., sect. xx  
x<sup>e</sup> part., sect. XVIII.

l'œuvre et taxaient sa conduite de précipitation, parce qu'ils ne savaient pas l'imiter. Ces prudents n'eussent-ils pas mieux fait en vérité d'être moins imprudents dans la façon dont ils le jugeaient ?

Enfin il est vrai de dire que cet apôtre ne voyait un motif de s'abstenir de faire le plus de bien possible, ni dans les blâmes que provoquait son zèle, ni dans les insuccès qui ne pouvaient manquer de contrarier quelquefois ses meilleurs desseins. Il se consolait volontiers des blâmes, en se rappelant le mot de saint Paul : *Quiconque veut vivre pieusement dans le Christ Jésus souffrira persécution*<sup>1</sup>; et des insuccès, en pensant avec raison qu'ils étaient largement compensés par les fruits des œuvres plus heureuses. Ainsi le laboureur sème à pleines mains son grain dans le champ, sans s'embarrasser de ce qu'un peu de froment tombe sur des pierres, où il ne produira rien; et nul ne songe à dire qu'il serait plus prudent en n'ensemencant pas les terres, pour éviter ces déboires. Ainsi, dans les affaires de son commerce, l'industriel ne craint pas de manquer de prudence en risquant de perdre un peu pour arriver à gagner beaucoup. Il estime à bon droit qu'il atteindra mieux

1. Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. (II Tim. II, 12.)

son but en réalisant à ce prix une grande fortune, que s'il végétait sous le prétexte d'éviter quelques non-valeurs. Ceux qui ont cru prendre en défaut la prudence de Mgr de Ségur, parce qu'ils le trouvaient en flagrant délit de non-réussite dans quelques œuvres de détail ou dans quelques détails de ses œuvres, ont oublié que la meilleure prudence est celle qui sait sacrifier le peu pour gagner le tout; et que l'essentiel, pour obtenir le royaume des cieux, n'est pas d'enfouir ses talents, dans la crainte de les compromettre, mais de leur faire rapporter le plus possible : *Vous m'avez remis cinq talents, Seigneur*, dit l'ouvrier de l'Évangile, *en voici cinq autres, que j'ai gagnés de plus*. Le maître ne lui répond pas : « Les as-tu gagnés sans déboires ? » Il voit le succès et loue sa sagesse : *Fort bien, serviteur bon et fidèle; entre dans la joie de ton Seigneur*<sup>1</sup>.

Plaise à Dieu que tous ceux qui exercent l'auguste ministère de la conduite des âmes aient dans la même mesure que ce grand serviteur de Dieu la vraie prudence des saints! Elle ne les mettra pas à l'abri de la contradiction des hommes, qui n'a épargné ni Jésus-Christ ni ses

1. Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Euge, serve bone et fidelis; intra in gaudium Domini tui. (Matth. xxv, 20, 21.)

apôtres; mais elle leur assurera pour l'heure redoutable où les juges mêmes se préparent au jugement de Dieu, quelque chose de l'ineffable sérénité qui surabondait à cette heure suprême sur le visage de Mgr de Ségur<sup>1</sup>.

1. Puisque l'Eglise veut que nous connaissions les imperfections dans lesquelles sont tombés les meilleurs chrétiens, afin que nous retirions de cette expérience de la faiblesse humaine un salutaire avertissement pour nous-mêmes, nous terminerons ce point par un aveu. Mgr de Ségur, qui ne manquait pas à la prudence, au sens vrai de ce mot, excédait parfois dans une certaine naïveté de langage. Cette âme droite et généreuse exprimait trop facilement tout haut ce qu'elle éprouvait. On eût dit qu'en fermant les yeux à la lumière du jour, Gaston de Ségur s'était aveuglé sur l'extrême sensibilité du prochain pour tout ce qui le concerne personnellement. Le désir de tenir ses amis en garde contre l'influence des hommes dont la doctrine lui paraissait dangereuse, l'entraînait à dire un peu vite tout ce qu'il en pensait; il comptait qu'il ne serait fait ensuite, de ces confidences, qu'un usage discret; mais il eut lieu de s'apercevoir, plus d'une fois, qu'il s'était mépris à cet égard. Il faut ajouter qu'il parlait un peu trop, dans l'intimité, de ce que l'on pourrait appeler les petits secrets de famille.

Cet excès d'abandon dans l'ouverture de l'âme, a souvent fourni des armes à ceux qui n'avaient pas d'autres reproches à lui faire; et, plus d'une fois aussi, il a gêné dans leur expansion quelques-uns de ses chers fils spirituels. Sa candeur et sa droiture d'âme étaient louables; mais les directeurs ne sauraient éviter avec trop de soin que ces qualités ne dégénèrent en abus. Le prêtre ne regrette jamais de n'avoir pas parlé; il peut regretter souvent une parole inutile ou indiscrete.





## CHAPITRE II

### DE LA DIVERSITÉ DES MÉTHODES DANS LA DIRECTION

La direction spirituelle parvient à un but unique par des méthodes variées. — Exemples : saint Augustin. — Saint Benoît. — Saint François d'Assise. — Saint Ignace. — Saint François de Sales. — Saint Alphonse de Liguori. — Avantages de cette variété. — Mgr de Ségur n'est pas un copiste, mais un maître en la vie spirituelle.

**L**A direction spirituelle étant l'art de conduire les âmes, son but unique est d'assurer leur salut et leur sanctification; mais les moyens d'atteindre ce but varient beaucoup selon les méthodes différentes qu'on y emploie. Quatre évangélistes ont raconté la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais chacun, dans le même récit, s'est inspiré d'une pensée principale et particulière, qui a donné à son œuvre un caractère propre<sup>1</sup>. Ainsi tous les directeurs ont pour

1. « En écrivant son Évangile, saint Matthieu a eu en vue de prouver aux Juifs que Jésus-Christ était le vrai Messie, fils de David, né d'une Vierge, annoncé par les prophètes; aussi a-t-il cité plus de passages de l'Ancien Testament que les autres

mission de mener les chrétiens à Dieu ; mais chacun d'eux suit pour cela une méthode qui joint, aux grands principes communs, servant de règle à tous, la grâce spéciale qu'il a reçue de Dieu. Parmi les Saints, un grand nombre ont été appelés à diriger les âmes dans les sentiers de la vie spirituelle et de la perfection. Plusieurs y ont excellé, et nous les appelons *maîtres en la vie intérieure*, d'abord parce qu'ils ont pratiqué admirablement les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, qui résument toute la loi ; puis, parce qu'ils ont commenté et

évangélistes. Saint Marc, en s'attachant, dans presque tous les chapitres de son livre, à faire ressortir la puissance divine de Jésus de Nazareth, indique suffisamment que dans la composition de son Evangile, son but a été de prouver que ce même Jésus était le Maître souverain de toutes choses. Quant à saint Luc, il résulte bien de la lecture de son prologue, qu'il a voulu opposer à des histoires sans autorité ou peu exactes son évangile qu'il tenait de saint Paul et des apôtres, témoins fidèles et sûrs des faits qu'il raconte ; mais si on examine son livre sous un point de vue général, on aperçoit que son dessein est de montrer, par l'ensemble des faits et par toutes les circonstances de la vie de Jésus de Nazareth, que ce même Jésus est le véritable Sauveur de tous les hommes. Enfin saint Jean a eu plusieurs motifs d'écrire son évangile. D'abord il ne pouvait résister au désir ardent des fidèles d'Asie, qui voulaient avoir par écrit ce qu'il leur avait dit de vive voix. En second lieu, il était tout naturel qu'il cherchât à réfuter les erreurs de Cérinthe et d'Ebion, qui niaient la divinité du Verbe. Troisièmement, il voulait laisser à l'Eglise un corps plus complet de l'histoire et de la doctrine du Sauveur, et qui fût le complément des autres évangiles ». (Glaire. La sainte Bible. — Nouveau Testament ; Introduction. — Chez Leroux et Jouby. Paris.)

appliqué d'une manière élevée et simple à la fois les enseignements divins de Notre-Seigneur. Mais les Saints eux-mêmes suivaient et conseillaient des voies distinctes et d'une grande variété. Tous visaient au ciel, ils y sont tous parvenus ; ils y ont tous fait parvenir des multitudes de chrétiens ; mais les chemins qu'ils ont tracés par leurs exemples et par leurs leçons ont été bien divers.

Saint Augustin avait donné à sa méthode de direction une note particulière d'amour de Dieu : *Ama*, disait-il, *et fac quod vis* ; comme s'il eût voulu dire : « Aime bien Dieu, et, si tu l'aimes, ne t'inquiètes de rien. On n'offense pas celui qu'on aime<sup>1</sup>. » Saint Benoît, patriarche des re-

1. Le caractère spécial de la direction de saint Augustin s'explique par les dons naturels que Dieu lui avait accordés, et par le besoin qu'il éprouvait de faire beaucoup aimer Celui « qu'il avait connu si tard, qu'il avait trop tard aimé. » Elle offre un délicieux mélange d'humilité, de douceur et de générosité. Le saint Docteur ne cesse de recommander aux âmes le sentiment profond, l'aveu sincère de la fragilité humaine. Le livre si touchant de ses *Confessions* ramène souvent la profession de son néant, et, par opposition, la louange de Dieu. La suavité se retrouve dans tous ses conseils comme une conséquence de ce premier sentiment. Ce grand pénitent que la patience sans bornes de Jésus-Christ et la bonté d'une mère incomparable avaient converti, ne savait imaginer d'autre voie pour ramener les âmes à Dieu, ou pour les pousser chaque jour plus avant dans la piété, que la mansuétude tant recommandée par le saint Evangile. Mais plus il rendait Dieu accessible par l'amour, plus il développait dans l'âme chrétienne le vif désir de se dévouer

ligieux d'Occident, imprima à la pratique des vertus de perfection le caractère d'une grande simplicité. Ses règles sont très remarquables par la netteté de leurs formules et par l'esprit de modération qui les a dictées<sup>1</sup>. Saint François

pour sa gloire et pour son service. Et ce sentiment allait si loin chez lui, qu'il osait bien dire, en lisant les récits de l'héroïsme des saints : « Cur non potero quod isti et istæ? » Pourquoi ne pourrais-je pas accomplir ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? Ce triple caractère d'humilité, de douceur et de générosité s'est gravé en traits ineffaçables dans les règles délicieuses qu'il nous a laissées et qui, après tant de siècles, sont encore la base d'un grand nombre de constitutions monastiques. Ce sont elles en particulier qui ont fixé le choix de saint François de Sales lorsqu'il dut donner à ses chères Filles de la Visitation Sainte-Marie un code de vie religieuse. L'expérience des fruits produits dans cet Ordre humble et célèbre suffirait, à elle seule, pour prouver l'excellence de la méthode de direction du grand évêque d'Hippone.

1. A l'époque où saint Benoît entra dans la vie religieuse, chaque monastère se gouvernait, le plus souvent, au gré de ses fondateurs ou de ses supérieurs, ce qui entraînait de fréquents abus. De plus, il y avait, et des ermites livrés un peu à leurs inspirations privées, et des moines *nullius juris*, qui parcouraient le monde chrétien sans y produire toujours l'édification qu'on eût pu souhaiter d'hommes consacrés à Dieu. Benoît reçut de Dieu la mission de ramener à plus d'unité les divers essais tentés par les uns et par les autres, et il écrivit sa règle de la vie monastique. Il se résolut de ne demander aux religieux que le minimum de ce que réclame leur saint état, laissant aux évêques et aux supérieurs de permettre des observances plus strictes à ceux qui seraient appelés à une perfection éminente. La règle de saint Benoît admet toute espèce de sujets, quels que soient leur âge et leur condition sociale. Elle s'attache à ne laisser pénétrer dans le cloître que des religieux suffisamment éprouvés et parfaitement instruits des Constitutions. A tous, on donne, selon leurs besoins, selon le climat, selon la saison, le néces-



d'Assise s'applique principalement à exciter dans les âmes l'amour de la souffrance en union avec Jésus crucifié : « Je ferai à mes disciples la vie si incommode en ce monde, disait-il, qu'il faudra bien qu'ils soupirent après le ciel<sup>1</sup> ». Saint

saire; le bon Père traite même ses enfants avec des délicatesses de prévoyance qui sentent vraiment la vie de famille. Mais en même temps, rien n'est laissé à l'arbitraire, ni pour les austérités, ni pour les occupations, ni pour les exercices de piété en public. Cette pondération des devoirs et des secours était telle, que le religieux de Saint-Benoît n'avait qu'à suivre de tout cœur ses saintes Règles, pour parvenir à une haute perfection par le chemin, tant recommandé par l'Évangile, de la simplicité des petits enfants. Seule, l'humilité de cet illustre maître en la vie religieuse lui cacha les mérites de son travail; il le termina en disant qu'il n'avait eu en vue que de poser les bases d'une vie solidement chrétienne où l'on s'exerce aux vertus religieuses. Il renvoyait les âmes désireuses d'une vie plus parfaite aux *Conférences de Cassien*, aux *Vies des Pères* et à la *Règle de saint Basile*. Mais la Règle de saint Benoît fut bientôt connue et dignement appréciée dans l'Église. Le Pape saint Grégoire le Grand en a loué la netteté et la prudence; et l'on rapporte que Côme de Médicis la lisait fréquemment, disant à ceux qui s'étonnaient de voir un prince se nourrir de ces règlements : Je ne me lasse pas de les lire, parce que je les trouve très propres par leur sagesse à m'aider à gouverner mes États.

1. La méthode de direction employée par le Père séraphique saint François d'Assise est bien l'une des plus admirables qu'ait vues l'Église. Elle paraît née comme spontanément des circonstances déplorables où se trouvaient une foule de chrétiens du XIII<sup>e</sup> siècle. L'esprit de pénitence et de renoncement aux choses de ce monde, tant prêché d'exemple et de paroles par Notre-Seigneur, était tombé comme en désuétude chez un très grand nombre. De là, dans les mœurs, un dévergondage désolant. Saint François d'Assise, encore tout jeune, se sent épris du désir de trancher nettement avec ces désordres et de mener une vie tout évangélique. Son

Ignace est un capitaine sous les ordres de Jésus-Christ, son général. Il voit dans les chrétiens des

plan est bientôt tracé : il le trouve en toutes lettres dans le livre divin qui nous a conservé le récit de la vie mortelle et les maximes de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son habileté repose sur la simplicité parfaite de cette conception. Il ramène les chrétiens à la pratique pure et simple des préceptes et des conseils du Sauveur ; il veut le renoncement à soi-même, il veut qu'on porte, sans la traîner négligemment, sa croix de chaque jour ; il veut qu'on suive Jésus, mais où Jésus va, au Calvaire, en attendant de le suivre au ciel.

Les règles qu'il trace sont remarquables par leur clarté et leur esprit pratique. Elles répondent si bien aux besoins du peuple chrétien, que toutes les classes de la société les adoptent à l'envi. Les princes et les grands de ce monde comme les artisans et les plus pauvres voulurent se placer sous la conduite de ce maître spirituel ; et après sept siècles d'un succès qui ne s'est jamais démenti, les Souverains Pontifes, hier Pie IX, de pieuse et douce mémoire, aujourd'hui Léon XIII, glorieusement régnant, s'honorent de tenir le dernier rang parmi les fils de l'humble enfant d'Assise. Et c'est vraiment le couronnement de cette louange tant de fois séculaire, que l'acte pontifical par lequel le Vicaire de Jésus-Christ, justement épouvanté des maux de l'heure présente, invitait naguère les chrétiens à chercher dans l'esprit de ces règles un moyen efficace de combattre la sensualité qui nous envahit de toutes parts.

Nous nous reprocherions de ne pas mettre ici en regard du Tiers-Ordre de saint François d'Assise le Tiers-Ordre non moins admirable de saint Dominique. L'union étroite formée par la charité entre ces deux grands serviteurs de Dieu, se retrouve dans les œuvres qu'ils ont fondées. C'est le même esprit de pénitence, de prière, d'apostolat ; c'est le même zèle pour la sanctification personnelle et pour l'édification du prochain ; et dans cette variété de grâces, sorties du même principe, il faut voir non pas un antagonisme entre deux maîtres en la vie spirituelle, mais la divine fécondité de l'Église, qui présente aux chrétiens plusieurs des formes que peut revêtir la pratique de la perfection évangélique.

soldats; son cri de guerre est : *Tout pour la plus grande gloire de Dieu* : « *Ad majorem Dei gloriam!* » Toutes ses règles ne sont que le commentaire de cette parole, et l'on sait quelles œuvres merveilleuses il a entreprises et menées à bonne fin avec cette devise<sup>1</sup>. Saint François

1. Saint Ignace, comme la plupart des hommes providentiels, n'avait jamais songé à l'œuvre étonnante et merveilleuse qu'il a réalisée dans l'Eglise. Ce jeune officier dont les ambitions paraissaient toutes terrestres, a rencontré comme par hasard son vrai chef et modèle : Jésus-Christ. Mais à peine eut-il compris ce type incomparable du dévouement à la plus sainte des causes, au salut des âmes, qu'il abandonna comme moins digne de ses efforts la gloire humaine, même la plus légitime; et, restant soldat, appelé désormais à diriger une armée d'élite, il traça à son tour une règle de vie évangélique. La méthode de direction de saint Ignace se trouve résumée tout entière dans l'ouvrage incomparable qu'il a nommé *le Livre des Exercices*. Les moyens employés par cet illustre maître en la vie spirituelle pour conduire l'homme à la réforme de sa vie sont surtout l'examen de conscience, la méditation et la contemplation.

Saint Ignace suppose le chrétien qui se présente à l'entrée de la carrière, valide, intelligent, animé d'une volonté courageuse, maître de son temps et de son avenir, du reste pécheur encore; et de ce pécheur misérable il se propose de faire et pour toujours un saint et un grand saint.

« L'entreprise est difficile, elle est grandiose; c'est bien la plus belle œuvre que puisse se proposer le zèle apostolique, c'est l'œuvre de Jésus-Christ lui-même... Mais comment l'homme que Jésus-Christ a fait son coopérateur dans le travail du salut des âmes pourra-t-il unir à l'action divine le concours le plus intelligent, le plus efficace? Tel est le problème que s'est proposé l'auteur des *Exercices spirituels*, et dont le Seigneur sans doute lui a révélé lui-même la solution, car il y a dans sa méthode plus qu'un chef-d'œuvre du génie humain : le doigt de Dieu est là.

« Pour changer avec l'aide de la grâce un pécheur en

de Sales à douze ans lit dans l'Évangile avec émotion ces paroles du Sauveur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*<sup>1</sup>. C'est la leçon du Maître, dit-il, quoi faire de mieux que de la suivre ? Il la prend désormais pour la règle de sa vie ; il l'applique ensuite aux chrétiens du monde, dont il fait des âmes d'élite ; puis aux âmes appelées à la vie religieuse, chez lesquelles il produit une perfection de détail inconnue jusqu'alors, même dans ce saint état. Et le fruit à jamais glorieux de cette méthode, c'est l'apparition de Jésus, montrant son Cœur divin à la plus humble des filles de saint François de

saint, il y a d'abord le règne du mal à détruire dans son cœur, puis le règne du bien à établir ; ce travail une fois fait ne serait pas durable, s'il n'était consolidé par la prévision et l'éloignement des obstacles qui vont réagir contre cette soudaine révolution ; enfin il ne serait pas complet, si, commencé par le sentiment imparfait mais nécessaire de la crainte, il n'était couronné par l'espérance et l'amour.

« Sous un autre point de vue, nous pouvons dire que le chrétien pécheur, pour devenir un saint, doit être appris d'abord à ne plus pécher, puis à agir et à souffrir en vrai disciple de Jésus-Christ, enfin qu'il doit préluder par l'amour à la jouissance et au repos éternel. » (*Manrèse*, à l'usage des fidèles. Préface. — Chez Jules Vic, Paris.)

Le caractère principal de la méthode spirituelle de saint Ignace est, comme on le voit, la passion de la gloire de Dieu et le nom qu'ont osé prendre et que justifient si bien ses disciples : *la Compagnie de Jésus*, indique suffisamment qu'ils ne doivent jamais quitter de vue le type de perfection que nous a légué le Sauveur durant sa vie mortelle.

1. Matth. xi, 29.

Sales et la chargeant de redire au monde entier combien ce Cœur a aimé les hommes<sup>1</sup>. Saint Al-

1. Saint François de Sales est sans contredit l'un des plus éminents directeurs des âmes que Dieu ait donnés à son Eglise. On peut dire qu'il a reçu grâce et mission spéciale pour ouvrir de nouveau aux chrétiens du monde les sentiers de la vraie et solide piété, dont ils avaient presque perdu la trace depuis des siècles. Il a démontré que si les vertus de perfection étaient devenues comme le monopole des personnes appelées à vivre dans le cloître, Dieu n'en refuse le bienfait à aucune âme de bonne volonté, quelle que soit la vocation antérieure à laquelle il la destine. *Le livre à Philothée* ou *l'Introduction à la vie dévote*, qui est comme le catéchisme de la piété dans le monde, est une merveille unique en son genre, où le saint Docteur se révèle à chaque page comme le plus sûr conseiller qu'on puisse prendre pour atteindre aisément à une haute perfection. Car c'est là l'un des caractères les plus admirables de la méthode de saint François de Sales : il a une habileté sans égale pour rendre aimables les vertus en apparence les plus austères ; il excelle à faire *goûter et voir que le Seigneur est doux*. « Sa doctrine, dit Bourdaloue, est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles que ceux de ce saint évêque. Les Pères ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise ; ils ont tous excellé en leur genre, et nous leur sommes à tous redevables ; mais pour former les mœurs des fidèles et pour établir dans les âmes une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Genève. » (*Panégy. de saint François de Sales.*) « Il a écrit, ajoute le Pape Pie IX dans le Bref pour le doctorat de saint François de Sales, il a écrit en douze livres, avec science, profondeur et clarté, ce remarquable, cet incomparable traité *De l'amour de Dieu*, qui procure à son auteur autant de hérauts de sa suavité qu'il a de lecteurs. Mais surtout il a peint la vertu de

phonse de Liguori, âme tendre et grandement épouvantée du danger où sont les hommes du monde de se perdre faute d'appeler à leur secours la grâce de Dieu, se fait l'apôtre de la prière, de la prière constante, de la prière jointe à l'esprit de pénitence ; et par là, il lègue à l'Église une famille de religieux, dont la vue seule est comme une démonstration vivante de ce que peut le chrétien qui prie avec Jésus et en Jésus<sup>1</sup>.

vives couleurs dans cet autre ouvrage qui a pour titre *Philothée* : redressant les mauvaises voies et aplanissant les sentiers escarpés, il a montré si facile à tous les chrétiens le chemin de la vertu, que la vraie piété a répandu partout sa lumière et qu'elle a pénétré au trône des rois, dans la tente des chefs d'armée, dans le prétoire des juges, dans les comptoirs, dans les boutiques et jusque dans les cabanes des bergers. Et, en effet, dans ces écrits, il extrait de la doctrine sacrée les plus hauts principes de la science des saints, et il les explique de telle sorte que l'on voit clairement que ç'a été son privilège insigne de savoir mettre sagement et suavement cette science à la portée des fidèles de toute condition. A ce même sujet se rattachent les traités qui regardent la direction spirituelle, et ces Constitutions remarquables par la sagesse, la discrétion et la douceur, qu'il écrivit pour les religieuses de l'Ordre de la Visitation de la Bienheureuse Vierge, dont il est le fondateur. » Aussi ne pourrait-on exhorter trop vivement les fidèles désireux de progresser dans la vie chrétienne, et surtout les prêtres zélés pour la sanctification des âmes, à se pénétrer profondément de la doctrine de ce très habile maître en la vie spirituelle, qui justifie si admirablement la maxime du Sage : *Il atteint d'une extrémité à l'autre extrémité avec force, disposant tout dans la suavité : « Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. »* (Sap. VIII, I.)

1. Saint Alphonse de Liguori et ses fils spirituels, les

Cette variété dans les méthodes n'a rien d'exclusif; chacun de ces maîtres en la vie spirituelle se garde bien, en suivant la voie que Dieu lui a tracée, de mépriser les autres méthodes; seulement, comme il arrive que le même terrain, sous l'influence du même soleil, avec la fraîcheur de la même rosée, produit des fruits différents et tous excellents, de même tous ces directeurs des âmes, sous l'influence du Saint-Esprit, et par la même rosée vivifiante de la grâce, produisent sur le sol des âmes les fruits de salut les plus variés et les plus sanctifiants.

membres de la Congrégation du Saint-Rédempteur, en s'inspirant constamment des leçons de saint Ignace et de saint François de Sales, s'attachent avec un grand succès à répandre dans le peuple chrétien la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la piété la plus filiale envers la Très Sainte Vierge. On doit à saint Alphonse de Liguori une multitude de petits traités de piété qui ont fait et qui font encore dans l'Église un bien incalculable (nous en donnons la liste à la fin de cet ouvrage, elle sera d'un grand secours aux directeurs des âmes), entre autres : *Les Visites au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge, l'Apologie de la Communion fréquente, Du Grand Moyen de la prière*. Le but que se propose constamment le saint Docteur, dans tous ses ouvrages, est d'exciter les âmes à la prière fervente et fréquente. Il répète avec insistance et avec raison que tout est gagné, si le chrétien prie bien et prie sans cesse. On sait quelle admirable application les Rédemptoristes font de ce principe dans leurs Missions. Les fruits abondants qu'ils en retirent pour la conversion des pécheurs et pour l'avancement des fidèles dans la piété sont le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Lorsqu'une méthode de direction a été employée par l'un des grands serviteurs de Dieu, et qu'elle a produit des résultats exceptionnels pour la formation des âmes dans la vie chrétienne et dans la perfection, il faut prononcer qu'elle est bonne et salutaire; mais chaque directeur peut choisir, parmi ces maîtres, son maître préféré<sup>1</sup>. Nous disons plus : Chaque directeur imprime à sa direction, avec une couleur principale, tirée de l'une de ces grandes méthodes, les nuances particulières qu'il croit plus propres à lui servir dans la conduite des âmes. Ajoutons enfin qu'un directeur, à quelque méthode qu'il s'attache spécialement, doit en

1. Cette préférence est indiquée d'elle-même, ordinairement, dans les Ordres religieux; elle est pour la méthode vulgarisée par leurs glorieux fondateurs; et il n'y a rien que de providentiel et de très louable dans *l'esprit des corps* ainsi compris. En cela, d'ailleurs, rien n'empêche les Religieux de puiser dans les autres méthodes ce qu'ils estiment convenir à leur propre avancement ou aux progrès des fidèles dans la piété. Si saint François de Sales a tant emprunté à saint Ignace, les Jésuites à leur tour font sans cesse de précieux emprunts au Docteur de la piété chrétienne.

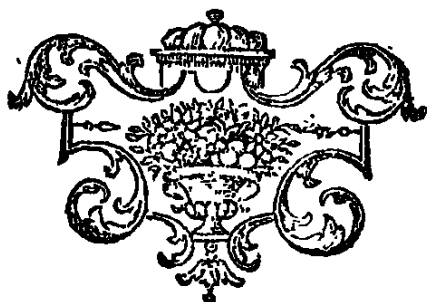
Les directeurs spirituels que la volonté de Dieu laisse dans le monde, semblent plus libres encore dans le choix de *leurs maîtres*. Qu'ils les choisissent donc selon les lumières et les attraites que Dieu leur donnera; mais on ne saurait trop plaindre les prêtres chargés d'âmes, qui négligeraient l'étude des diverses méthodes et ne donneraient aux chrétiens qu'ils dirigent que des avis improvisés. L'expérience établit tous les jours combien ce secours est insuffisant pour les former à une solide dévotion.



varier l'application selon les innombrables variétés des âmes<sup>1</sup>.

Ces principes posés, il va être d'un grand intérêt d'étudier la méthode de direction employée par Mgr de Ségur. Elle est très remarquable par une vertu toute céleste pour développer dans l'âme la vie divine de Jésus, et elle répond parfaitement aux besoins des chrétiens de nos jours, dont la foi si faible ne se réveille qu'au contact de la charité. Elle est déjà suivie par un grand nombre de prêtres, qui s'honorent d'être les disciples de cet habile directeur des âmes, et l'on en peut espérer les meilleurs résultats, à mesure qu'elle s'étendra. Nous nous ferons un devoir religieux de lui conserver, en la développant, sa vraie physionomie.

1. Les âmes sont comme les malades : il leur faut parfois un régime tout particulier et les avis d'un spécialiste. Aussi un directeur prudent a-t-il soin, même pour une même âme, de varier le mode de direction et d'appliquer la méthode de tel ou tel maître, selon les états divers que cette âme traverse. L'oubli de cette règle de conduite entraîne souvent des conséquences très regrettables.





## CHAPITRE III

### PREMIER PRINCIPE DE LA MÉTHODE DE MONSIEUR DE SÉGUR : FORMER DANS LE CHRÉTIEN LA VIE DE JÉSUS.

La méthode de Mgr de Ségur se fonde sur la nécessité de l'union à Notre-Seigneur. — Dans ce but il compose les Traités de la piété et la vie intérieure : Notions fondamentales; — le renoncement; — la grâce et l'amour de Jésus; — le chrétien vivant en Jésus; — nos grandeurs en Jésus. — La vie de Jésus en nous était donc sa thèse habituelle. — Conséquences admirables qu'il en a tirées.

**M**ONSEIGNEUR de Ségur était un esprit éminemment philosophique; ceux-là ne l'ont pas connu qui le croyaient plus sentimental que penseur. Son grand cœur, quels que fussent ses élans, était toujours tenu en bride par sa raison. On était frappé, dans ses entretiens intimes, de le voir constamment étayer ses affections et ses prédilections sur les motifs les plus solides. « J'aime beaucoup les bonnes choses, disait-il; mais je les aime parce qu'elles sont bonnes; » et il ajoutait que le besoin de réduire en forme toutes les ardeurs de son âme était chez ui si

puissant que rien ne savait jamais l'en faire départir.

C'est la logique des pensées chrétiennes qui le conduisit ainsi à attribuer, dans la direction des âmes, une place prépondérante à la vie de Jésus en nous. *Moi je suis la vraie vigne, dit Jésus, et mon Père est le vigneron... Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit par lui-même, s'il ne demeure uni à la vigne; ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. Moi, je suis la vigne, et vous les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui portera beaucoup de fruit, parce que sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera; et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera fait<sup>1</sup>.*

1. Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est. Manete in me : et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites; qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum. Quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis. (Joan. xv, 1, 4-7.)

Conformément à cette doctrine du divin Maître, il n'y a peine que le pieux prélat ne se donnât, entreprenant avec patience, soutenant constamment, avec ses fils spirituels, le travail de la formation de la vie de Jésus en leur âme. Il était intarissable sur ce sujet ; et tous ceux qui ont eu la grâce de se trouver à son école pendant un grand nombre d'années peuvent attester que ce langage, toujours presque identique dans son expression, portait avec soi une vertu toujours nouvelle, qui rendait Jésus chaque fois plus aimable et plus désirable.

Mais comme ce qu'il en disait ne pouvait pas encore satisfaire son zèle ; comme il craignait que ses chers fils ne vinssent à l'oublier, comme il avait faim et soif de faire mieux connaître et plus aimer Jésus par un grand nombre d'âmes, il résolut de traiter à fond cette thèse de la vie de Jésus en nous. Il compulsâ donc longuement les admirables enseignements de la tradition chrétienne sur ce point, et il essaya de les traduire avec son cœur. Dieu qui sait faire tourner à sa gloire nos infirmités, et qui voulait marquer de la croix les desseins de son fidèle serviteur, permit que Mgr de Ségur dépassât la pensée des Pères dans l'énoncé de leurs sentiments ; plusieurs pages de l'un de ses traités sur *la piété et la vie intérieure* offrirent un sens er-

roné. L'Eglise, mère vigilante, infaillible et inflexible, s'interposa. Sans nulle complaisance pour le Prélat qu'il aimait tant, Pie IX condamna l'opuscule qui portait pour titre : *Jésus vivant en nous*. Ce coup, qui frappait, non pas la magnifique et très sûre doctrine de la vie de Jésus dans le chrétien, mais la forme et surtout les expressions sous lesquelles elle était présentée dans quelques passages, fut pour Mgr de Ségur la plus vive peine personnelle qui l'ait atteint dans toute sa vie, et il n'en parlait jamais dans la suite qu'avec un sentiment de très profonde et toujours vivante douleur. Mais cette douleur n'avait qu'une seule cause. Mgr de Ségur craignait qu'à raison de ces *lapsus* et des quelques erreurs échappées à sa plume, beaucoup de chrétiens ne vinssent à croire que la grande thèse de la vie de Jésus en nous et du chrétien vivant en Jésus ne soit qu'un rêve de piété. Sa crainte à cet égard était si vive, si intense, qu'il compta pour peu, auprès de ce danger, l'extrême humiliation qui lui revenait de la condamnation de son livre. Mais Dieu ne rejette jamais un cœur qui s'humilie. Cet incident allait devenir pour Mgr de Ségur l'occasion de consolations infiniment plus désirables que celles qu'il eût retirées de la première rédaction dégagée de ces erreurs. Le pieux Prélat fait pénitence,

comme si Rome, qui n'avait vu là qu'une faute involontaire, avait songé à punir un coupable. Mais, d'autre part, loin de s'arrêter un moment à des pensées de découragement, sans s'occuper des interprétations malveillantes auxquelles cette condamnation pourrait servir de prétexte, il ne songe qu'à exprimer dans des termes plus exacts et sous une forme plus accessible à l'ensemble des chrétiens la grande et catholique doctrine de Jésus vivant en nous. Nous ne pouvons nous rappeler sans émotion les confidences qu'il nous faisait à cette époque : « Prions beaucoup, disait-il, pour que Dieu tire sa gloire de mon humiliation, et pour que le nouveau travail que je vais entreprendre fasse plus de bien aux âmes que je n'en avais espéré de celui où j'ai été si malheureux. » Sans retard, il reprend la plume ; le titre de l'ouvrage justement condamné est modifié ; *Jésus vivant en nous*, devient : *La grâce et l'amour de Jésus*. En même temps que Mgr de Ségur donne tous ses soins à cette œuvre importante, Dieu pour l'encourager manifeste à chaque instant les témoignages d'une assistance particulière. Les plus beaux textes des saints Pères viennent s'offrir comme d'eux-mêmes pour orner le nouveau livre. Le plan du pieux auteur s'élargit, sa pensée devient plus claire ; la doctrine, dégagée des er-

reurs qui s'y étaient glissées, apparaît dans sa splendide et pure beauté. Un jour que Mgr de Ségur nous parlait de ce nouveau travail : « Je vais vous confier un secret, nous dit-il ; et son visage s'illumina. Une âme à laquelle Notre-Seigneur paraît faire les plus intimes communications, m'a beaucoup consolé cette semaine : « J'ai permis à dessein, aurait dit Jésus, la grande « humiliation que vient de subir Mgr de Sé- « gur. Il devait acheter à ce prix la grâce d'é- « crire le livre qu'il rédige en ce moment. Je « l'assisterai avec une spéciale complaisance « dans son travail, car je veux tirer de cet ou- « vrage beaucoup de gloire<sup>1</sup>. » Les éloges que donna Pie IX au livre intitulé : *La grâce et l'amour de Jésus*, confirmèrent le sentiment de cette sainte religieuse ; et la multitude innombrable de prêtres et de fidèles qui ont lu ces belles pages peut attester qu'on y sent un souffle tout particulier du Saint-Esprit. De tous les ouvrages composés par Mgr de Ségur, il n'en est pas un seul qu'il ait écrit avec autant d'allégresse, ni qui ait porté tant de fruit pour la direction des âmes dans les sentiers de la vraie dévotion.

1. Nous rapportons ce fait sans commentaire, et nous en soumettons humblement l'appréciation à qui de droit. L'un de nos plus illustres Evêques serait en mesure, croyons-nous, de fournir sur la valeur probable de ces graves paroles un témoignage très favorable.

Nous devons rapporter au long ce fait relatif à l'une des parties du travail de Mgr de Ségur sur « la piété et la vie intérieure ». Ainsi dégagé de ses défauts, il apparaît dans toute sa beauté, honoré de deux brefs du Souverain Pontife, et enrichi des plus magnifiques passages de la sainte Écriture, des Pères de l'Église et des maîtres en la vie spirituelle.

1<sup>o</sup> *Notions fondamentales.* — L'auteur commence par définir la piété, avec saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et Bellarmin : « La piété chrétienne, dit-il, est l'amour filial du bon Dieu et l'amour fraternel des hommes ; Jésus, fils de Dieu et frère des hommes, rend, par la piété, nos cœurs semblables à son cœur. » Puis il démontre que l'amour fraternel du prochain fait partie de la piété : « Notre-Seigneur nous a donné lui-même dans le *Pater* la clef de la vraie piété ; » et saint Thomas fait ressortir la différence qui existe entre la piété et la vertu de religion, en disant que la piété envisage Dieu surtout sous l'aspect de sa bonté paternelle : « *Pietatis donum colit patrem Deum* ». (Sum. Theol. 2<sup>a</sup> 2<sup>o</sup>, quæst. CXXI.) Quant à l'essence, la piété est la même chose que la vie chrétienne et que la vie intérieure ; mais non quant au degré. On peut être chrétien sans être pieux ; on peut être pieux sans être un homme intérieur. Enfin, la



piété n'est pas la sainteté, celle-ci supposant, au sens ordinaire qu'on attache à ce mot, l'exercice héroïque des vertus chrétiennes, ce qui n'est pas de l'essence de la piété.

L'auteur montre alors quelle est la nécessité de la piété. Après avoir fait remarquer qu'il y a autant de degrés différents dans la piété qu'il y a dans l'âme une correspondance plus ou moins fidèle à la grâce, il établit que la piété est nécessaire à tous, au moins sous sa forme élémentaire, parce que tous les hommes doivent à Dieu, non seulement le respect d'adoration, mais l'amour souverain. La piété pénétrant dans les secrets de la vie intérieure n'est pas une grâce offerte à tous les chrétiens, mais certainement à tous les religieux, à tous les prêtres, à tous ceux que Dieu appelle à une vertu éminente. Quant à la sainteté, si elle est prise au sens large qu'emploie saint Paul, quand il s'adresse à l'ensemble des fidèles, elle est la vocation de tous les chrétiens; mais il n'en faudrait pas dire autant de la sainteté plus élevée, qui est le résultat de grâces très particulières de Dieu, et d'une fidélité très généreuse de la part de ceux qui les ont reçues.

Mgr de Ségur se demande ensuite si la piété est possible pour tous? Il répond affirmativement sans hésitation, avec tous les maîtres en la vie spirituelle; mais il distingue entre la *possi-*

*bilité* et la *facilité*. Plusieurs causes, les unes venant du dedans, les autres du dehors, rendent moins aisées pour certains chrétiens que pour d'autres les délicatesses de la piété. Toutefois il ajoute avec raison que si l'on compte si peu de chrétiens vraiment pieux, il le faut attribuer beaucoup moins aux difficultés intrinsèques de la piété, ou aux obstacles extrinsèques, qu'à un manque regrettable de fidélité aux grâces de Dieu.

De là, passant à l'excellence de la solide piété et au bonheur qu'elle procure, le saint prélat fait remarquer combien les mondains se trompent sur ce sujet; il montre qu'elle n'a rien en soi de ces mesquineries que lui reprochent des hommes de mauvaise foi, et qu'elle est, finalement, le souverain bien de notre âme et la douceur des douceurs. On retrouve ici, à chaque page, la doctrine et les paroles mêmes de l'aimable saint François de Sales dans son *Introduction à la vie dévote*.

L'auteur donne alors, en peu de mots, tout le plan de la première partie de son ouvrage en montrant que la piété et la vie intérieure reposent d'une part sur le renoncement à nous-mêmes, d'autre part sur notre union avec Jésus-Christ.

Il restait à distinguer, pour éviter une confu-

sion regrettable, les apparences mensongères de la piété, de la piété véritable. Mgr de Ségur indique un grand nombre de fausses piétés : la piété protestante et sans règle, contraire à l'obéissance filiale que nous devons au bon Dieu ; la piété janséniste, contraire à la confiance et aux véritables sentiments de l'amour filial de Dieu ; la piété mondaine ou relâchée, qui ne veut pas du premier fondement de la vraie piété, le renoncement à soi-même ; la piété purement naturelle et la piété morale, qui voudraient se passer de l'amour de Jésus-Christ et de l'union vivifiante de sa grâce ; la piété d'imagination et de sentiment, et la piété toute de pratiques extérieures, qui négligent, l'une la forme nécessaire, l'autre le fond nécessaire de la vraie piété ; enfin la piété égoïste et sans bienfaisance, qui oublie l'amour fraternel des hommes et voudrait se contenter de l'amour filial de Dieu.

Les causes ordinaires de la fausse piété sont : l'ignorance religieuse ou les illusions de l'amour-propre et de la lâcheté, ou l'entêtement dans ses propres idées. Les conséquences de la fausse piété sont déplorables. « Elle nous perd en nous faisant croire que nous servons Jésus-Christ ; et elle discrédite la vraie piété aux yeux du monde, qui rejette sur les fidèles enfants de Dieu les reproches que méritent seuls les faux

dévots. Pour se garantir de la fausse piété, il faut rester humblement à l'école de la sainte Église de Jésus-Christ ; et, pour en sortir si l'on y est tombé, il faut suivre les avis d'un directeur éclairé dans les voies de Dieu et tout pénétré de l'esprit de l'Église ».

Venant ensuite aux qualités de la vraie piété, Mgr de Ségur les définit : « Certaines manières d'être, certaines excellences naturelles ou acquises dont la piété doit être revêtue pour être, sinon parfaite, du moins la moins imparfaite possible. » Pour être excellente, la piété doit être vraiment catholique ; elle doit être intelligente et éclairée, positive et pratique, bien réglée, cordiale, douce, indulgente et charitable, simple et aimable, prudente dans l'exercice de son zèle, et ferme en face des exigences du monde ; enfin, à raison « du penchant au naturalisme qui est le défaut dominant de notre siècle... elle doit être évangélique et chrétienne, c'est-à-dire n'avoir d'autre principe que Jésus-Christ, d'autre moyen que Jésus-Christ, d'autre fin que Jésus-Christ ». *Omnia et in omnibus Christus.* (Ad Col. III.)

2° *Le renoncement.* — Après avoir ainsi défini ce qu'est la piété et la vie intérieure, Mgr de Ségur vient à parler du renoncement. Ce mot fait peur à bien des âmes, et pourtant, quicon-

que refuserait de l'entendre, ne saurait devenir un vrai chrétien. Le renoncement que Notre-Seigneur nous impose comme la condition indispensable du salut, est « la détestation pratique et le retranchement courageux de ce qui en nous et en dehors de nous est mauvais ou dangereux, corrompu ou corrupteur ». De sa nature, le renoncement chrétien n'est donc pas l'abdication brutale de soi-même; c'est le dépouillement de tout ce qui nous empêche de servir Dieu fidèlement. Mgr de Ségur définit alors le vieil homme, « ce nous-mêmes qui se révolte contre Jésus-Christ, et qui combat en nous contre son règne par l'amour-propre et par la concupiscence ». Toute alliance avec cet ennemi de Dieu est une menace pour la piété, quand elle n'en est pas encore la ruine. Le chrétien ne doit pas renoncer seulement à soi-même, il doit renoncer au monde, c'est-à-dire à l'esprit du siècle, tant opposé à l'Esprit de Dieu, qu'ils ne sauraient régner simultanément dans une même âme.

Après avoir ainsi marqué le double objet du renoncement chrétien, le pieux auteur fait ressortir la sagesse profonde de cette renonciation. Se renoncer, ce n'est pas être follement ennemi de soi-même; au contraire, c'est nous aimer comme Dieu nous aime, en vue de nos vérita-

bles intérêts éternels; c'est mourir, mais pour vivre, « c'est mourir à tout ce qui nous empêche de vivre ».

L'âme du renoncement chrétien est l'amour même de Notre-Seigneur, parce qu'il nous fait entrer dans son esprit de sainteté. Plus une âme aime Jésus-Christ, plus elle est ardente à se dégager de tout ce qui pourrait gêner en elle les opérations vivifiantes de sa grâce.

La nécessité du renoncement chrétien est telle, qu'elle atteint, sans distinction, tous les disciples du Sauveur. C'est jusqu'à ce point que le pauvre lui-même n'en saurait être exempt; que les enfants n'en sauraient être dispensés; qu'il faut se renoncer partout et toujours, c'est-à-dire « tout faire au nom et pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et non pas en notre propre nom, en vue de nous-mêmes ». Ici Mgr de Ségur sentant ce que cette doctrine évangélique rencontre de répugnance dans notre nature, précise les termes de cette obligation. Il distingue, avec saint Thomas, trois degrés dans le renoncement : « Le premier, indispensable au salut et de précepte régulier pour tous, consiste à détester et à combattre le péché mortel, avec tous les vices et toutes les occasions prochaines qui peuvent nous y faire tomber. » « Le deuxième, — qui

n'est pas de précepte, et qui correspond à la vie de piété — consiste à détester pratiquement le péché véniel, à se corriger le mieux possible de tous ses défauts naturels, et à s'abstenir dans une certaine mesure des plaisirs, même permis, du monde. » « Le troisième — celui des âmes intérieures et des saints — consiste à renoncer aux moindres imperfections volontaires, et à vivre dans une délicatesse infinie de conscience, dans le pur amour de Notre-Seigneur, et dans une mort totale à soi-même et au monde. »

L'auteur entre alors dans des explications très nécessaires relativement à l'amour du monde. Aimer le monde, dans le sens que donne à ce mot l'Évangile, est certainement défendu; tous les faux raisonnements des lâches chrétiens ne sauraient détruire cette vérité, qui ne s'applique pas seulement à des licences et à une impiété qui font horreur à toutes les âmes honnêtes, mais aussi à l'esprit de ce monde plus dangereux encore dans un sens, à raison même de son hypocrisie, qui transforme en sagesse et en urbanité tout ce que condamne l'esprit de l'Évangile. Faut-il déclarer coupables, pour cela, tous les plaisirs du monde? Coupables, non, ils ne le sont pas tous, répond le pieux prélat, mais ils sont tous dangereux. Et pour le prouver, il prend comme exemples

les danses dont le monde ne se fait nul scrupule, et l'autorité de saint François de Sales, dont on détourne traîtreusement la doctrine sur ce sujet. « J'engagerais les chrétiens dansants et les mères *indulgentes*, dit Mgr de Ségur, à relire ce petit passage si explicite (le chapitre de l'*Introduction* sur les bals et les spectacles), toutes les fois qu'ils s'appêtent à aller au bal, au spectacle, et à faire de la nuit le jour. » Aussi la sagesse du monde est-elle folie devant Dieu : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (Cor. III.) Quant aux moyens de se préserver de l'esprit du monde lorsqu'il faut vivre dans le monde, le pieux auteur les réduit à deux principaux : la prière et les sacrements; et ces deux moyens se résument en un seul : Vivre en Jésus-Christ.

Après avoir traité de la pratique du renoncement nécessaire à tous les chrétiens, Mgr de Ségur vient à parler du degré de renoncement que requiert la piété. Ce renoncement doit s'appliquer en nous aux défauts naturels; et, en dehors de nous, aux vanités et aux frivolités du monde. Le défaut, dont le siège est plutôt dans le tempérament, dans le caractère, n'est pas le vice, qui règne principalement dans le cœur, dans la volonté. Les défauts naturels, comme les concupiscences, viennent du péché originel,



mais ils n'en ont pas la gravité. Les principaux défauts naturels, et certainement les plus nuisibles à la piété, sont : la légèreté, l'inconstance, l'entêtement, la mélancolie, la faiblesse de caractère, la mollesse et l'indécision, l'égoïsme, la dureté, l'exagération et le mauvais caractère. Les défauts naturels ne sauraient être entièrement déracinés, parce qu'ils tiennent au fond même de notre nature; mais ils peuvent être singulièrement amoindris et corrigés, si l'on s'applique à les bien connaître et à les combattre sans trêve ni répit.

Le pieux prélat fait ici une exception qui nous montre sa grande expérience des âmes. A cette question : N'y a-t-il pas des défauts dont il est impossible de se corriger? il répond affirmativement et sans hésitation : et il signale comme exemples l'esprit faux et la bêtise. « Comment se corriger de défauts sur lesquels on est incurablement aveugle? Or c'est le cas. Heureusement, Dieu est juste et ne rend pas un homme responsable de ces infirmités, que personne n'ignore plus que ceux qui en sont atteints. Ajoutons que les défauts naturels, par l'exercice incessant qu'ils donnent à la vertu, procurent de précieuses occasions de mérites et de sanctification. Que le nombre, que la ténacité de ces défauts ne découragent donc per-

sonne. *A qui aime Dieu, tout tourne à bien.* « *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* » (Rom. VIII.)

Mgr de Ségur termine ce qui concerne ce degré du renoncement en exhortant les vrais chrétiens à s'écarter le plus possible de ce qu'il appelle, non pas les pompes du diable, mais « ses demi-pompes, ses pompes modérées » ... Tels sont entre autres « les bals de bonne société, les spectacles honnêtes, les *bons* romans, les *nobles* ambitions, et cette foule d'amusements plus ou moins ridicules auxquels les gens du monde consacrent leur existence ».

L'auteur vient enfin à parler du degré de renoncement nécessaire à la vie intérieure et à la sainteté. Le renoncement, pour une âme intérieure, c'est un soin très parfait et très assidu à veiller sur soi-même, pour se tenir le plus possible à l'abri, non seulement des fautes vénielles, mais des imperfections volontaires. Pour les saints, le renoncement est « une mort parfaite à soi-même, une détestation universelle et incessante de toute imperfection même involontaire ; c'est une correspondance infiniment fidèle à une grâce surabondante et un abandon total de tout l'homme entre les mains de Notre-Seigneur ».

Le renoncement aux choses bonnes et permises devient une nécessité de situation pour cer-

taines vocations plus sublimes que les autres, ou dans des circonstances où l'usage de ces choses ne saurait se concilier avec des choses meilleures que le bon Dieu demande de nous. Ce renoncement va quelquefois jusqu'à demander le sacrifice d'œuvres saintes en elles-mêmes. Dieu a le droit de dresser et d'imposer des plans dont le secret nous échappe, et d'attendre de nous l'obéissance la plus complète. Le renoncement parfait a pour forme régulière la vie religieuse ; là, plus qu'ailleurs, le renoncement est de tous les instants, et il atteint simultanément tous les ordres des choses même permises, par la pratique des saints vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Ce n'est pas à dire que les religieux atteignent à la perfection du renoncement : rien n'est parfait sur la terre ; mais ils y tendent de toutes leurs forces et ils sont, sur ce point comme sur les autres, le type complet, l'idéal de la vie chrétienne.

Le renoncement à soi-même commandé par Notre-Seigneur à quiconque veut être son disciple, entraîne comme conséquence de porter sa croix. Mgr de Ségur rappelle le sens chrétien de ce mot et ses diverses et pieuses acceptions. Il montre comment la croix du Sauveur Jésus résume et symbolise toutes nos croix, il passe en revue les croix que doivent porter les

chrétiens; il prouve que les plus lourdes sont les meilleures et, qu'en règle générale, les peines intérieures sont plus pesantes que les privations et les souffrances physiques. En passant, il parle — et il pouvait le faire d'après une longue expérience — des croix qui nous viennent des gens de bien; il remarque que presque tous les Saints ont été obligés de porter cette croix, douloureuse entre toutes, et il énumère les avantages qu'on en peut retirer.

Comment, dit-il alors, faut-il porter nos croix? Le précepte exige que nous les portions « avec foi, avec patience et résignation »; le conseil nous exhorte à les porter avec une sainte joie et un cœur reconnaissant.

Ainsi chargé de sa croix, le chrétien doit suivre Jésus-Christ. C'est une seconde conséquence du renoncement à nous-mêmes. Suivre Jésus-Christ, c'est l'imiter. Il est de *précepte*, quant à cette imitation, d'aimer et de pratiquer l'essentiel des vertus chrétiennes; il est de *conseil* d'imiter le Sauveur le plus parfaitement possible, et de retracer ainsi Jésus-Christ dans tout le détail de la vie.

La vie chrétienne ainsi basée sur le renoncement paraît à la nature une rude servitude; elle est, en réalité, la sainte liberté des enfants de Dieu. Aussi bien, Jésus est avec nous pour

adoucir les amertumes du renoncement. Il nous le rend facile et aimable en ce monde, et il le récompense merveilleusement dans l'éternité.

Mgr de Ségur termine cet important travail en pressant le chrétien désireux d'arriver à la piété et à la vie intérieure, de ne pas se tenir aux limites du simple renoncement chrétien, mais de se livrer tout entier à l'action purifiante et dégagée de la grâce divine, afin de se rendre capable de progresser dans l'amour, et de se consommer en Jésus-Christ.

Le renoncement chrétien, même quand il atteint à la perfection, ne saurait suffire pour nous établir en la piété et en la vie intérieure, parce que le renoncement est négatif et que la vie est essentiellement active. C'est par cette observation que le pieux auteur entre directement dans le grand sujet qu'il s'était proposé de traiter. Un instant, nous l'avons vu, ses pas s'étaient égarés sur ce terrain ardu; au premier rappel du guide de nos âmes en la foi, du Souverain Pontife, Mgr de Ségur avait jeté au feu un travail qui s'était trouvé entaché d'erreurs. Et pour en éviter désormais jusqu'à l'ombre, il déclare dans la préface de *la Grâce et l'Amour de Jésus*, qu'« il a pris, de l'assentiment et avec la bénédiction du Saint-Père, les précautions les plus minutieuses, en soumettant son travail à des théolo-

giens hautement et universellement estimés à Rome et pour la sûreté de leur doctrine et pour la profondeur de leur savoir, et qu'il a fait droit à leurs moindres observations, parfois même en matière de simples opinions ».

Nous transcrivons cette explication de l'humble Prélat, afin que les directeurs des âmes sachent pertinemment qu'ils peuvent le mettre en toute sûreté entre toutes les mains.

3° *La grâce et l'amour de Jésus.* — Mgr de Ségur commence par donner la vraie notion de la grâce sanctifiante. « Elle est, dit-il, le don surnaturel et divin par lequel Dieu lui-même daigne se donner et s'unir à nous pour demeurer en nous et pour nous communiquer sa vie, sa sainteté et, un jour, son éternelle béatitude. » Il explique pour ainsi dire mot à mot cette définition qui résume l'enseignement du saint Concile de Trente, du *Catéchisme romain*, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure et d'autres saints Docteurs. Il montre ensuite que Jésus-Christ, vrai Dieu vivant, est l'auteur de la grâce, et par conséquent le principe et le fondement de notre piété et de notre vie intérieure. Jésus est aussi notre médiateur de grâces. Dieu ne vient surnaturellement à nous que par son Fils Jésus. Nous ne pouvons aller à Dieu que par Jésus. L'union de Jésus à nous s'opère dans le mystère

de la grâce, par l'Esprit-Saint et dans l'Esprit-Saint. Toute cette belle doctrine sur l'union à Jésus-Christ dans le Saint-Esprit est développée par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, dans ses commentaires sur saint Jean.

Jésus, par sa grâce, devient l'hôte divin et l'époux de notre âme. Mgr de Ségur, après avoir établi que, dans le mystère de la grâce, le Verbe incarné, Notre-Seigneur, entre et habite en nous par la foi, montre comment Jésus vit et se forme en nous par la fidélité de l'amour; combien Jésus se complaît en l'âme fidèle, dans laquelle il repose, avec l'Esprit-Saint et le Père, ainsi que Notre-Seigneur a daigné le révéler lui-même à sainte Gertrude. Il aborde alors la question de la réalité divine du mystère de la grâce et de l'union que Jésus daigne y former avec nous. Se demandant si Notre-Seigneur s'unit à nous et demeure en nous uniquement par ses opérations sacrées en notre âme, il répond avec raison que « les opérations sacrées de Notre-Seigneur en nous, loin d'exclure la réalité de sa demeure en nous par la grâce, en sont précisément la preuve. Par la grâce, ajoute-t-il, il se donne à nous; en se donnant, il s'unit; en s'unissant, il demeure. » L'auteur montre alors dans quel sens les chrétiens sont vraiment, par l'effet de la grâce, des porte-Dieu, des porte-Christ;

et après avoir confirmé, par les oracles mêmes de l'Écriture, et par le témoignage de plusieurs des anciens Pères et des saints Docteurs, la vérité de cette demeure de Notre-Seigneur, par la grâce, en l'âme des fidèles, il conclut cette première partie du grand traité de *la Grâce et de l'Amour de Jésus* par ces mots dont il donne un magnifique commentaire : « Dieu en nous, la Trinité en nous, Jésus-Christ en nous, le Saint-Esprit en nous; un seul et même mystère, le mystère de la grâce. »

Étant prouvé ce fait, de la vie de Jésus en nous par la grâce, Mgr de Ségur étudie les caractères de l'union de la grâce. Nous nous bornons à les énumérer. 1<sup>er</sup> caractère : Elle est spirituelle et intérieure. 2<sup>e</sup> caractère : Elle est céleste. 3<sup>e</sup> caractère : C'est une union sanctifiante. 4<sup>e</sup> caractère : L'union de la grâce est à la fois toujours suffisante et efficace en elle-même. 5<sup>e</sup> caractère : L'union de la grâce est permanente.

Il passe ensuite aux degrés d'union entre Jésus et chacun de nous. Jésus s'unit à tous ses fidèles de la même manière, quant à l'essence de cette union de grâce, mais non quant au degré; et il n'habite, il ne vit que dans ceux qui le reçoivent, l'aiment et se donnent à lui. Il n'habite donc pas, il ne vit pas dans les grands pécheurs, dans les apostats, dans les hérétiques et dans les



infidèles; il n'habite pas non plus dans les créatures non spirituelles, celles-ci étant incapables de toute sanctification proprement dite.

L'union intérieure et déifiante de Jésus avec notre âme est un profond mystère; et bien peu de chrétiens ont l'intelligence de ce mystère, parce qu'il y a peu d'âmes vraiment intérieures, parce qu'il y a loin de *connaître* à *goûter*, et aussi parce que Jésus, libre de ses dons, les communique à qui il veut, non pas toujours selon le degré de sainteté auquel les âmes sont parvenues, mais selon les desseins qu'il a sur elles. Voilà pourquoi la science et l'érudition ne suffisent pas pour nous faire pénétrer les mystères de Jésus. C'est Jésus lui-même qui se fait le Docteur intime de la piété et de la vie intérieure, par l'infusion de son esprit de sainteté et de lumière. Aussi la science requise pour contempler et goûter le mystère de l'union divine est-elle « une science absolument chrétienne, absolument surnaturelle et céleste, tout imprégnée des lumières de la foi, et de la vie de la charité; une science d'oraison, de recueillement, d'union intérieure avec son objet qui est Jésus; une science d'amour, qui raisonne peu, parle peu, se donne sans réserve, passe toute en Jésus-Christ; en un mot, c'est la science des Saints. » Le pieux auteur confirme cette vérité en montrant que de

simples femmes ont approfondi le mystère de la piété et de la vie intérieure plus que des docteurs très érudits, et il cite en témoignage l'exemple de sainte Gertrude, de la bienheureuse Angèle de Foligno et de sainte Marguerite de Cortone.

Ce n'est pas seulement en chacun de nous que la grâce de Jésus-Christ produit des effets si admirables; elle unit les chrétiens les uns aux autres et opère ainsi intérieurement le grand mystère de l'Église, illuminant, sauvant et sanctifiant l'Église par sa grâce, depuis le commencement jusqu'à la fin des temps.

Mgr de Ségur considère ensuite la grâce de Jésus dans le mystère adorable de l'Eucharistie; il montre comment Jésus réellement présent ici-bas dans ce Sacrement d'amour, s'y fait l'aliment de nos âmes, et accroît et fortifie ainsi notre union spirituelle avec lui. La Communion nous apporte une grâce sacramentelle toute-puissante pour nous maintenir en Jésus-Christ; elle sanctifie nos sens et amortit le feu de nos passions; elle dépose en notre chair mortelle un principe de splendeur incomparable pour le jour de la Résurrection. En conséquence, il exhorte vivement les chrétiens à recourir à la Communion fréquente; puis il dit quelques mots de la Communion spirituelle, si fort recom-

mandée par les Saints, et il presse les âmes de ne pas se borner à prier Dieu dans le sanctuaire de leur cœur, mais d'aller souvent prier Jésus au pied de son tabernacle.

En terminant ce beau travail sur *la Grâce et l'Amour de Jésus*, l'auteur rappelle comment la miséricorde de Notre-Seigneur nous visite incessamment par le secours des grâces actuelles, préparant ainsi nos âmes pour la prière, pour l'oraison et pour toutes sortes de saintes œuvres. Sans doute, ici-bas, ajoute-t-il, l'union de grâce que Jésus daigne former avec nous, est essentiellement imparfaite ; mais elle est pourtant dans le chrétien une grandeur ineffable, qui nous oblige « à détester profondément le péché, à être très bons, très purs, très saints ; à imiter en toutes choses, et le plus parfaitement possible, l'Hôte divin de nos cœurs, » et qui nous procure dès ce monde un bonheur pur et céleste. Il conclut en disant que Jésus, le Dieu de la grâce, est l'unique nécessaire et le fondement unique de notre vie intérieure.

4° *Le Chrétien vivant en Jésus*. — Dans un quatrième traité, Mgr de Ségur expose le mystère de notre union avec Jésus, la correspondance de notre amour à son amour, et la grande conséquence générale qui en découle, à savoir : la vie surnaturelle.

L'opération divine de Jésus en nous appelle notre coopération, une coopération qui est toujours libre, très simple, et grandement consolante. Cette coopération peut rencontrer en nous bien des obstacles : notre ignorance de Jésus et de ses mystères, le démon et sa jalousie, les concupiscences, le monde, l'honnêteté purement naturelle; enfin la faiblesse humaine. Le but de la vie intérieure est si noble, qu'il doit nous faire fouler aux pieds tous les obstacles. Le pieux auteur compare l'union de notre âme avec Notre-Seigneur à un vrai mariage, et il énumère les précieux avantages que nous en pouvons retirer. Ici vient le grand mystère de la vie surnaturelle. Jésus est la vie; par notre union avec lui, Jésus devient *notre* vie, vie toute surnaturelle. Cette vie surnaturelle est d'obligation pour l'homme; elle est, en nous, une purification puissante et une merveilleuse élévation, elle est la domination et le règne de Jésus-Christ sur l'homme, elle est une transformation et une sorte de transsubstantiation de l'homme en Jésus-Christ.

Quant aux caractères de la vie surnaturelle, Mgr de Ségur montre comment elle est à la fois chrétienne et catholique, qu'elle est une vie céleste sur la terre, une vie toute spirituelle, bien qu'elle se manifeste en notre chair mortelle;

qu'elle est tout ensemble douloureuse et bienheureuse, à la fois contemplative et active; enfin, qu'elle est principalement une vie cachée et intérieure. Par quels moyens le chrétien peut-il développer en lui cette vie surnaturelle? Par la méditation assidue de l'Évangile, miroir divin où nous devons tous contempler Jésus-Christ; par la sainte Communion, où Jésus, notre chef céleste, nous incorpore à lui; par le recueillement intérieur enfin, lequel se nourrit de la vigilance sur nous-mêmes, de l'amour du silence et de l'oraison.

Cette vie du chrétien en Jésus-Christ ne saurait être ici-bas qu'imparfaite: elle se consumera et sera parfaite dans les Cieux.

5<sup>o</sup> *Nos grandeurs en Jésus.* — La vie surnaturelle, en nous unissant à Jésus, nous communique une participation aux états et aux grandeurs de Jésus.

*En Jésus, nous sommes les fils de Dieu*, à l'image et à la ressemblance de Jésus-Christ lui-même; et la grande et spéciale prière de ces fils de Dieu ici-bas est le *Pater*, que nous a enseigné Jésus notre frère aîné.

*En Jésus, nous devenons des dieux*; c'est-à-dire qu'« en Jésus, nous participons à la nature divine, comme le fer plongé dans le feu participe à la nature du feu; comme l'être vivant par-

participe à la vie : il n'est point la vie ; mais il la reçoit, la possède, et y participe dans la pleine mesure de sa capacité. Ainsi de nous, dans le mystère de la grâce : nous sommes déifiés, et nous ne sommes pas Dieu qui déifie ».

*En Jésus, nous devenons des Christs de Dieu,* selon la belle parole de saint Jean Chrysostome : « Le chrétien, c'est un autre Christ : « Christianus, alter Christus ; » celle de saint Augustin : « Le chrétien, c'est un Christ : « Christianus, « Christus est ; » et enfin, celle de saint Cyrille d'Alexandrie : « C'est par le Christ que nous avons reçu le nom même du Christ. »

*En Jésus, nous devenons les saints de Dieu.* — Jésus est le saint de Dieu par excellence. Dans sa bonté admirable, il nous fait participer à sa sainteté ; aussi, devons-nous nous appliquer à être saints à l'exemple de Jésus ; et, pour cela, recourir le plus souvent possible à Jésus Eucharistie.

*En Jésus, nous devenons les prêtres et les religieux de Dieu.* — Le pieux auteur rappelle dans ce chapitre la vocation toute religieuse de l'homme et du monde ; il montre comment Notre-Seigneur est, au milieu de la Création, le souverain Prêtre et le Religieux universel de Dieu ; que Jésus continue son ministère de religion dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie, et

que par elle il fait de nous les prêtres, les religieux et les adorateurs de Dieu.

*En Jésus, nous devenons les fils de Marie.* — Mgr de Ségur entre ici dans d'admirables développements sur le rôle maternel de Marie à l'égard de nos âmes, et sur les devoirs qui ressortent pour nous de cette filiation adoptive reçue en Jésus.

*En Jésus, nous devenons les membres de la sainte Eglise.* — Notre-Seigneur vit en nous comme chef et comme vie de l'Eglise, et il assigne à chacun de nous une place et une fonction spéciales dans son corps mystique. De là, l'union mutuelle que doivent garder tous les chrétiens, en Jésus-Christ.

*En Jésus, nous devenons les rois et les seigneurs du monde.* — C'est la conséquence de la royauté et du souverain domaine de Notre-Seigneur sur toutes les créatures. Membres de Jésus-Christ, nous sommes par lui associés à ses droits sacrés, en même temps que nous devenons son principal domaine et son vivant royaume.

*En Jésus, nous devenons enfants de lumière.* — Jésus est la lumière du monde, son soleil incomparable; répandue en nous, la lumière de Jésus nous transforme en enfants de lumière, non seulement pour nous-mêmes, mais encore pour les autres.

*En Jésus, nous devenons des justes.* — Jésus est le juste par excellence; lorsqu'il nous transforme en lui par la vie surnaturelle, il nous rend vraiment justes envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

*En Jésus, nous devenons les vrais sages de la terre.* — Jésus est la sagesse incarnée; il s'est fait, par la Croix, la sagesse caractéristique des chrétiens. Voilà pourquoi le chrétien paraîtra toujours un insensé aux yeux du monde; et comment, au contraire, en la sagesse de Jésus, les vrais chrétiens sont le sel de la terre.

*En Jésus, nous devenons des élus et des prédestinés.* — Pour justifier ce titre, Mgr de Ségur signale et condamne les erreurs des hérétiques touchant la prédestination; et après avoir dit en quel sens Jésus est l'élu par excellence et le prédestiné des prédestinés, il montre comment Dieu, par pure grâce, nous prédestine éternellement en Jésus-Christ; il rappelle avec quelle crainte et quelle confiance nous devons correspondre à la grâce de notre prédestination.

*En Jésus, nous devenons forts.* — Jésus-Christ est la force et la vertu du Très-Haut; il est la force de l'Eglise. Par l'union de sa grâce, il nous communique sa force toute surnaturelle, qui se retrouve en toute vertu chrétienne. C'est donc en Jésus que le chrétien doit puiser la



force de son esprit, de sa volonté et de son amour.

*En Jésus, nous devenons libres.* — Notre-Seigneur est le principe et l'auteur de la véritable liberté. Il est le seul vrai libérateur du monde; en lui, le chrétien jouit d'une telle indépendance de volonté, que toute la rage du démon, que la fureur et la puissance des persécuteurs ne sauraient la vaincre. Cette liberté, puisée en Notre-Seigneur, nous laisse serviteurs envers lui; mais l'obéissance à Jésus-Christ et à son Eglise, loin d'entraver l'exercice de la vraie liberté, ne fait que le garantir.

*En Jésus, nous devenons les juges du monde et des pécheurs.* — Notre-Seigneur est le juge de toute créature, et comme Fils de Dieu, et comme Fils de l'homme. Jésus juge ici-bas par nous, avec nous et en nous; c'est ce qui explique la noble fierté des Saints en présence des menaces du monde; leurs vertus étaient sur la terre la condamnation vivante de ses vices, et, au dernier jour, rangés à la droite de Notre-Seigneur, ils jugeront les démons et les pécheurs.

*En Jésus, nous devenons les sauveurs et les consolateurs de nos frères.* — Notre-Seigneur est notre Sauveur et notre salut, mais il nous associe à ce titre et à cette mission; le prêtre y a une part toute spéciale; mais chaque fidèle

est appelé aussi, quoique d'une autre manière, à ce beau ministère, dont le champ est aussi vaste que le monde, et dont l'action pénètre jusqu'au sein des flammes du purgatoire.

*En Jésus, nous devenons des victimes.* — Jésus est la Victime, l'Hostie universelle; et bien que dans l'état de résurrection il soit devenu impassible, il continue, d'une manière non sanglante, mais réelle, à s'offrir comme tel à son Père céleste. Mais il continue, dans ses membres mystiques, son état de victime passible. A vrai dire, il est impossible d'être chrétien sans partager, du moins dans une mesure, cet état de victime avec Jésus; car la mortification, qui est de précepte pour tous, est une immolation plus ou moins complète. Mgr de Ségur donne à ce dernier point les développements qu'il comporte, et il explique comment aimer Jésus c'est s'immoler et souffrir pour lui et avec lui; que nous devenons en Jésus des victimes de pénitence et d'expiation, des victimes de charité toujours prêtes à se sacrifier au salut des âmes, consacrées et dédiées à la sainte Eglise. Il montre que les prêtres et les religieux sont tout particulièrement des victimes et des hosties en Jésus-Christ, et que les religieuses, surtout les contemplatives, sont des victimes toutes-puissantes devant Notre-Seigneur; enfin que le

chrétien trouve son vrai bonheur à souffrir et à se sacrifier avec Jésus.

Le pieux auteur termine son ouvrage de *la Piété et de la Vie intérieure*, en empruntant à une âme ardente et pure un cantique d'amour à Jésus. Si son humilité a su trouver cette industrie sainte pour s'effacer au moment où il couronnait ce grand œuvre, on peut dire que ces traits de flammes et de céleste charité n'étaient que la faible traduction de l'amour sans bornes qu'il portait à Jésus-Christ et du désir insatiable qu'il avait de le faire vivre dans tous les cœurs.

Nous n'hésitons pas à dire, avec les juges les plus compétents, que cet ouvrage place Mgr de Ségur au rang des Maîtres en la vie spirituelle. « La vie éternelle, dit le Sauveur, est qu'ils vous connaissent, ô vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. *Hæc est vita æterna, t cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum*<sup>1</sup>. » On peut dire que Mgr de Ségur a merveilleusement révélé dans cet ouvrage le Père céleste prenant en Jésus-Christ ses divines complaisances, et le Sauveur du monde vivant dans les chrétiens, et les transformant en lui<sup>2</sup>.

1. Joann. xvii, 3.

2. *La Piété et la Vie intérieure*, 7 vol. in-18, chez Tolra.

Tel est en abrégé le beau travail de Mgr de Ségur sur la vie de Jésus en nous. Ce qu'il a écrit dans cet ouvrage, il ne cessait de le répéter dans les conseils qu'il donnait à ses pénitents. « Tout est là, leur disait-il : sans Jésus, on ne peut rien faire. Vous entendez bien, ajoutait-il avec saint Augustin : « Non dicit parum, dicit nihil. » Avec Jésus, au contraire, tout devient possible : *Omnia possum in eo qui me confortat*<sup>1</sup>. »

Tous ses soins comme directeur consistaient donc d'abord à établir cette vie de Jésus dans le chrétien. Les exercices de piété devaient tous tendre à confirmer, à augmenter, à parfaire cette union. « Vivre avec Jésus, comme un ami avec un ami, disait-il, est déjà une grâce incomparable. Vivre comme Jésus, c'est-à-dire, selon la méthode divine de Jésus et à l'école de Jésus, c'est la seule sagesse qui mène au salut; mais Jésus ne veut pas vivre avec nous seulement dans ces termes d'ami à ami, de maître très dévoué à disciple très aimé; il a inventé une union que les hommes ne pouvaient rêver, qui est digne d'un Dieu : il veut vivre en nous et nous en lui : *Ego in vobis et vos in me*<sup>2</sup>. Voilà pourquoi il aimait tant à rappeler ce mot de Jésus à une

1. Phil. iv, 13.

2. Joann. x.

âme sainte qui lui demandait ce qu'elle devait faire pour avancer sans cesse dans la piété : « Être Jésus, » avait répondu le doux Sauveur; être Jésus, c'était le résumé de toutes les leçons du pieux Prélat, c'était le dernier mot de son grand enseignement, c'était le but de tous ses efforts dans l'œuvre de la sanctification des âmes. « De fait, Mgr de Ségur est un bien saint homme, nous disait un jour un de ses plus chers fils spirituels, qui avait eu le bonheur de l'approcher souvent, mais il a une idée fixe : c'est toujours la vie de Jésus en nous qui revient sur ses lèvres à propos de tout. Il ne sait, en vérité, que cette leçon. » Dans ce témoignage qui voulait être une respectueuse critique, il y avait le plus bel éloge qu'on pût faire d'un directeur des âmes. Il n'y a là qu'un *mais* de trop; qu'on le retranche et l'on aura en effet toute la physionomie de ce maître en la vie spirituelle : « saint homme » non pas *quoique*, mais *parce que* son idée fixe était de répéter sans cesse ce que n'a cessé de dire sous toutes les formes Jésus, le grand docteur et directeur des hommes. « Homme à idée fixe, » c'est encore vrai, mais d'une idée fixe que l'on souhaiterait de trouver au même degré dans tout prêtre chargé de conduire les âmes à Dieu. Aspirer Jésus, s'en pénétrer, en vivre, le donner ensuite aux autres,

telle est en deux mots la sublime mission du prêtre, et l'on ne saurait trop louer Mgr de Ségur de l'avoir si bien compris et si parfaitement mis en pratique dans l'exercice de son humble apostolat.





## CHAPITRE IV

### SA MÉTHODE ; DEUXIÈME PRINCIPE : LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS

La vie chrétienne se soutient principalement par les Sacrements. — Importance que Mgr de Ségur attachait à ce qu'on les reçût souvent — De la confession fréquente : sa nécessité. — Comment il voulait qu'on s'y préparât. — Combien il y aidait les âmes. — Traité de la Confession. — La Confession dispose l'âme à la Communion. — Avec quel soin Mgr de Ségur instruisait ses pénitents touchant la sainte Eucharistie. — Comment il les préparait à la Communion fréquente. — Prudence de sa conduite. — Il écrit plusieurs opuscules sur ce sujet : La présence réelle. — La Messe. — La très sainte Communion. — Tous les huit jours. — Fruits abondants de cet enseignement.

**P**OUR entretenir et développer dans les âmes sa vie divine, Jésus a établi les Sacrements et, très spécialement les sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie. C'est pourquoi le premier soin de Mgr de Ségur était d'étudier si cette vie de Jésus pouvait s'établir librement, largement, dans l'âme qui était confiée à sa sollicitude paternelle, ou si quelque obstacle, de péché ou de négligence, s'y opposait. L'expérience démontre, en effet, que trop souvent les chrétiens

végètent dans la pratique de leurs devoirs et dans l'exercice des vertus de leur état, parce qu'on n'a pas eu soin de combattre en eux des penchants sans gravité d'abord, mais qui ont pris, par la suite, de l'importance; ou parce que, dans des confessions précédentes, le Sacrement destiné par la bonté de Dieu à laver nos péchés dans le sang de Jésus-Christ a manqué des conditions requises; devenant ainsi, non plus un bain salutaire qui rend l'âme à la vie, mais l'occasion d'une grande faute de plus et d'une mort plus profonde. Et comme ces chrétiens, pour la plupart, ignorent la cause réelle de leur engourdissement, il arrive, si l'on n'y prend pas garde, que les années passent sans qu'aucune amélioration se produise en leur for intérieur, et que leur salut est gravement compromis. « *Prius est vivere*, disait à son nouveau pénitent Mgr de Ségur : avant de nourrir votre âme du Pain des anges, voyons si vous n'êtes pas dans la mort du péché ou dans des conditions défavorables pour en bien profiter ; avant de vous faire croître dans la vie chrétienne, voyons si vous vivez vraiment encore de la vie de la grâce. »

La confession approfondie et fréquente était donc le préambule de toute sa direction. Et afin que le Sacrement portât dans l'âme de son nouveau fils spirituel tous les fruits désirables, il



n'hésitait pas à recourir aux moyens les plus pratiques. De vive voix, il l'instruisait, si c'était nécessaire, sur la nature et les conditions de validité du sacrement de Pénitence. Puis, il l'exhortait à faire un sérieux examen de ses fautes, lui recommandant de l'interrompre dès que la fatigue de la mémoire se ferait sentir, et de le reprendre ensuite jusqu'à ce qu'il eût sondé tous les replis de sa conscience.

En même temps que ces mesures de prudence étaient prises du côté du pénitent, il y ajoutait tout ce qui peut, du côté du confesseur, en assurer le plein succès. Il l'aidait, par de prudentes interrogations, par de paternels encouragements, à faire une accusation loyale et complète de ses fautes. Plusieurs de ceux qui ne le connaissaient que par des *on dit*, l'ont accusé d'entendre à la légère les confessions. C'est juger bien à la légère un prêtre vénérable et consciencieux, *qui exigeait que son pénitent s'examinât absolument comme s'il n'eût pas dû être aidé, et qui l'aidait ensuite absolument comme s'il ne se fût pas examiné*. Nous doutons que ceux qui l'ont critiqué aient pris toujours eux-mêmes ce luxe de précautions, et qu'ils aient souvent employé dans la pratique du sacrement de Pénitence cette sorte de tenue de conscience en partie double.

Et qu'on le remarque bien : l'ambition de ce

saint prêtre n'allait pas seulement à provoquer dans l'âme qu'il cherchait à conduire à Notre-Seigneur des dispositions de contrition assez probables pour pouvoir *risquer* prudemment l'absolution; Dieu lui avait accordé un don admirable pour susciter dans l'âme le regret qui vient de l'amour désintéressé; et dès la première absolution possible, le pénitent, sous ce maître habile, atteignait souvent déjà aux dispositions d'une contrition vraiment parfaite. Un jour que nous attendions notre tour pour nous confesser — il y a de cela quelque trente ans — nous eûmes besoin d'un peu de patience. Le pénitent qui nous précédait demeura avec son père spirituel plus de trois quarts d'heure. Lorsqu'il sortit de la petite chapelle, où à cette époque Mgr de Ségur entendait toutes les confessions, il avait la physionomie profondément émue, et il se hâta de traverser la pièce d'entrée, comme s'il eût été un peu confus de pleurer ainsi devant des jeunes gens. Quelle ne fut pas notre émotion, quand le pieux Prélat nous donnant, comme toujours, le baiser paternel, nous trouvâmes la manche de sa soutane littéralement trempée par les larmes du vieil officier qui venait de le quitter ! Quelles craintes concevoir sur la contrition qui arrache à un fier guerrier de tels sanglots !

Mais, pour amener à une si touchante conversion des âmes éloignées de Dieu, il faut qu'elles consentent à recourir au ministère du prêtre. Hélas ! combien, dans le monde, s'en défendent soigneusement, arrêtées par de misérables préjugés ! Le bon Pasteur ne se borne pas à sauver les brebis qui s'offrent d'elles-mêmes à ses soins ; il va jusqu'au fond du désert chercher la brebis égarée ; de même, pour procurer aux pécheurs qui la fuyaient, la grâce du pardon, l'humble Prélat prit l'unique moyen qu'il eût de parvenir jusqu'à eux : il composa un charmant opuscule bravement intitulé : *La Confession*<sup>1</sup>. C'est un ouvrage dans le genre et dans le style des *Réponses*, mais où l'auteur, après avoir expliqué ce qu'est la Confession, sa nécessité et son institution divine, passe en revue toutes les objections qu'on accumule dans le peuple contre le sacrement de Pénitence. Nous avons eu le bonheur de consacrer les premières années de notre ministère à l'évangélisation de la classe laborieuse ; or nous ne nous rappelons pas avoir entendu soulever contre la confession une seule difficulté qui ait échappé à Mgr de Ségur et qu'il n'ait réfutée dans ce livre, avec une verve et une force admirables. On se demande où il a

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

su trouver ces trente chapitres. Le sujet y est vraiment épuisé. Voici comment l'auteur pose les objections et les résout :

— « Je connais bien des gens qui se confessent souvent et qui n'en sont pas meilleurs. — Bien des gens, ce n'est pas vrai répond Mgr de Ségur ; quelques-uns, c'est possible. Et cela tient alors à ce qu'ils se confessent mal, ce qui revient à peu près au même que s'ils ne se confessaient pas du tout. Quand on se lave mal, c'est à peu près comme si on ne se lavait pas. Quand on se lave avec soin et souvent, on est plus propre, quoi qu'on en dise, que lorsqu'on ne se lave pas, etc. — « Dans le temps je me suis confessé, et cela ne m'a pas empêché de retomber. — Dans le temps je me suis lavé et cela ne m'a pas empêché de me salir de nouveau. Dans le temps, j'ai mangé, et voici que j'ai encore faim. Travail inutile, peine perdue ! J'ai bien envie de ne plus me laver et de ne plus manger. Qu'en dites-vous ?... Vous êtes trop vif, mon très cher ; vous voulez faire tout d'un seul coup. Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre. A chaque jour suffit sa peine ; aujourd'hui, lavez-vous et nourrissez-vous pour aujourd'hui ; demain, vous vous laverez et vous nourrirez pour demain, et ainsi de suite jus-

qu'au bout. De même pour votre âme. Priez, confessez-vous, communiez, servez Dieu; recommencez toujours et ne vous lassez jamais. — C'est ennuyeux d'aller à confesse. — Aussi n'est-ce pas pour nous amuser que nous y allons. Il n'y a que les papillons et les étourdis qui ne font que ce qui les amuse. Le devoir, quel qu'il soit, n'est pas ordinairement amusant; or la vie se compose de devoirs. Servons Dieu parce que c'est notre devoir, notre grand devoir. Prions, confessons-nous... Si cela nous amuse, tant mieux; si cela nous ennuie, tant pis; là n'est pas la question. Sachons une bonne fois surmonter ces difficultés puériles, et jamais, au grand jamais, ne répétons plus, quand il s'agira d'un devoir religieux, cette lâche parole : « C'est ennuyeux. » Il serait bien plus « ennuyeux » encore d'aller en enfer et d'y brûler éternellement !

« — C'est trop dur, je n'en ai pas le courage. — Faites en l'expérience et vous ne direz plus : C'est trop dur. Vous direz au contraire : Dieu est bien bon de se contenter d'une si mince réparation, et de nous sauver à si peu de frais ! Pensez-y, d'un côté vous avez le feu éternel de l'enfer avec votre péché; de l'autre un aveu désagréable sans doute à l'amour-propre, mais doux au cœur; un simple aveu, qui ne dure que dix mi-

nutes ou un quart d'heure, fait à un ami, à un père indulgent, dont l'*état* est de pardonner, de consoler ! Franchement, si vous trouvez que cela est trop dur, je ne sais où vous avez l'esprit. Si un réprouvé pouvait revenir en ce monde, et obtenir son pardon moyennant l'aveu détaillé des péchés qui l'ont perdu, quelle ne serait pas sa joie, sa reconnaissance ! Soyez sage et allez avec joie vous arracher au gouffre épouvantable qui bientôt peut-être vous engloutira pour toujours.

« — J'ai fait de trop gros péchés, ça ne peut pas se dire. — Tôt ou tard, il faut pourtant que ça se dise. Ainsi, exécutez-vous ; et le plus tôt sera le mieux... » Le loup, dit saint Augustin, ferme le gosier à la brebis qu'il enlève, de peur que ses bêlements n'attirent l'attention du berger. De même le démon ferme la bouche à une foule de pécheurs, de peur qu'ils n'appellent à leur secours le pasteur des âmes. » Pauvre brebis, bêlez, criez, et vous serez sauvée.

« — J'ai fait de trop grandes fautes pour que Dieu puisse me pardonner. — De trop grandes fautes pour que Dieu puisse les pardonner ? Mais y pensez-vous ? C'est un blasphème. La bonté de Dieu est infinie, absolument infinie, sans bornes, sans mesure. Cela est de foi : Dieu pardonne *tout* au repentir. Penser le contraire, c'est

une hérésie, une impiété... Pauvre homme, vous ne le connaissez pas, et vous jugez son cœur d'après le vôtre! Demandez-lui pardon de votre défiance injurieuse à son amour. Courez vous jeter à ses pieds comme l'enfant prodigue. Il vous attend au confessionnal, caché dans le prêtre.

« — Tout le monde se moquerait de moi, si je me confessais. — Tout le monde, c'est beaucoup dire. Les drôles, les impies, les ivrognes, les gens abrutis, qui ne comprennent rien aux choses élevées, c'est possible; mais en bonne conscience, tenez-vous beaucoup à l'estime de tout ce monde-là? Il est fou, il est pervers; qu'importe à un homme sensé le jugement d'un méchant et d'un fou?... Voyez-vous, quoi qu'on fasse, on ne peut plaire à tout le monde. Il faut en prendre son parti... Croyez-vous qu'il vaille mieux plaire aux mauvais qu'aux bons? aux impies qu'aux chrétiens? aux fous qu'aux sages? au démon qu'au bon Dieu? On se moquerait de vous? Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait? Si on se moquait de vous, parce que vous êtes propre et bien tenu, parce que vous êtes frais et bien portant, parce que vous faites bien vos affaires, croiriez-vous pour cela devoir changer de manière? Ce que vous faites pour votre corps, faites-le pour votre âme;

marchez droit votre chemin, faites votre devoir, soyez chrétien et servez Dieu, sauvez votre âme, et laissez rire les imbéciles. Rira bien qui rira le dernier... On se moquerait de vous? Pas autant peut-être que vous le croyez. Les gens du monde sont plus légers que méchants, au fond, ils estiment le bien, le vrai bien. Si vous avez une vraie et solide religion, si vous êtes chrétien le front levé, à la face du soleil, hautement et fortement, si vous avez une piété bien entendue, sans grimaces et sans petitesesses, si vous êtes bon pour tous, indulgent, aimable, plein de cordialité, soyez assuré qu'on ne se moquera pas de vous; et que bien au contraire vous serez respecté, estimé, aimé de presque tout le monde... Pas de respect humain, je vous prie; pas de lâcheté! Le bon Dieu ne veut pas de lâches à son service. Confessez-vous à la barbe des gens et faites-vous gloire de servir Dieu.

« — Je n'aime pas mon curé. Jamais je ne me confesserai à cet homme là. — Eh bien, allez en trouver un autre! Il ne manque pas de prêtres et de bons prêtres, dans le pays. L'Église vous laisse à ce sujet la plus entière liberté, et votre curé aussi... Qu'importe que nous nous confessions à Pierre ou à Paul! Lavez-vous avec l'eau de la rivière, avec l'eau des puits, avec



l'eau de la fontaine, même avec l'eau de pluie, si cela vous fait plaisir; l'important est que vous vous laviez. Soyez *propre*, votre curé et le bon Dieu ne vous demandent que cela. Et puis, la main sur la conscience, est-ce bien Monsieur le Curé qui vous empêche de vous confesser? Si Mgr l'Evêque le remplaçait demain par un autre, iriez-vous vous confesser au successeur? Dix-neuf fois sur vingt, les plaintes de ce genre ne sont que des prétextes, des finesses cousues de fil blanc... Allons, mon brave, soyons honnête homme, soyons sincère; et ne mettons plus sur le dos du curé, qui n'en peut mais, le paquet de notre mauvaise volonté.

« — Mon confesseur est mort, je ne connais plus de prêtre. — Mais le bon Dieu n'est pas mort ni vous non plus... Votre confesseur est mort? Eh bien, priez pour lui!... mais pensez à vous. Informez-vous d'un autre prêtre; choisissez celui dont la réputation de piété, de bonté, de dévouement, vous paraîtra le mieux établie, et allez le trouver en toute confiance; vous aurez bientôt fait connaissance avec lui.

« — Quand je serai pour mourir, je ne dis pas. Croyez-vous que je veuille mourir comme un chien? — Si vous ne voulez pas mourir comme un chien, pourquoi donc vivez-vous comme une bête? Une bête, c'est un être vivant qui mange,

boit, trotte, voit, entend, crie, s'amuse, grogne, se fâche, dort et se réveille. Sauf la parole, vous êtes une vraie bête, quand vous ne servez pas Dieu, quand vous ne vivez pas pour Dieu. L'âme seule nous distingue des bêtes; que faites-vous de votre âme? Vous ne voulez pas mourir comme un chien? Soit, mais ne l'oubliez pas : ordinairement on meurt comme on a vécu, et le moyen de bien mourir, c'est de bien vivre. Vous vous confesserez à la mort? Très bien; confessez-vous donc pendant la vie et soyez chrétien dès maintenant.

« Ami lecteur, dit-il, voulez-vous que je vous révèle en terminant le secret de toutes les objections, de toutes les difficultés qui s'opposent à la confession dans l'esprit, dans le cœur, sur la langue et sous la plume de tous ces adversaires? C'est une conscience avariée, farcie de grosses fautes et enveloppée d'orgueil. Voilà le secret, voilà le pot aux roses. »

L'on ne saurait dire combien cet opuscule a ramené de pécheurs à la pratique de la confession! Il convenait parfaitement à tant de jeunes gens qui, au moment où ils abandonnent les sacrements, répètent avec audace toutes les insanités que l'impiété a inventées contre la confession. Rien n'était plus propre à leur montrer ce que valent les prétextes de leur félonie envers

Dieu. Aussi la franc-maçonnerie rugit-elle dans ses antres, à l'apparition de ce livre : elle avait senti qu'une foule d'âmes lui devraient leur salut. C'est précisément ce que voulait Mgr de Ségur, et il ne cessa de bénir Dieu des résultats merveilleux que produisait partout sa lecture. Ce bien survit au pieux prélat, et chaque année un grand nombre de pécheurs, convertis par ces pages, retrouvent dans le sacrement de Pénitence le pardon de leurs fautes et la douce paix des enfants de Dieu.

Dans la pensée de Notre-Seigneur et de l'Église, la confession est le bain salutaire qui prépare l'âme à la sainte Communion. Tous les soins qu'avait pris Mgr de Ségur pour purifier du péché ses chers fils spirituels, tendaient à ce but; et s'il avait déjà montré tant de zèle pour émonder leurs consciences de toute souillure et pour les revêtir de la robe nuptiale qui donne le droit d'entrer dans la salle du festin, on comprend qu'il ne négligeât rien de ce qui pouvait assurer les fruits de ce banquet sacré.

Avant toutes choses, il se préoccupait de les instruire à fond sur l'institution divine de la sainte Eucharistie, sur le mystère adorable de Jésus réellement et substantiellement présent en nous dans la sainte Communion. Il leur apprenait avec une patience toute paternelle à se pré-

parer dignement à la réception de cet auguste Sacrement; il leur indiquait les diverses méthodes à employer pour passer saintement les instants si précieux de l'action de grâces, et il leur marquait d'avance les rendez-vous qu'ils devaient prendre avec Jésus pendant les journées qui suivaient la Communion.

De cet enseignement général, ce bon père spirituel passait à la recommandation de la fréquente Communion. Il leur rappelait souvent que si Jésus-Christ nous *oblige*, par la voix de la sainte Église, à le recevoir au moins une fois chaque année, les désirs de son divin Cœur vont bien au delà des limites de ce précepte, ainsi qu'il ressort du langage de l'Évangile. « Jésus, disait le pieux prélat, ne s'y nomme-t-il pas constamment, quand il parle de la sainte Eucharistie, le pain de nos âmes? dans quel but cette insistance, sinon pour nous montrer qu'il veut être, dans la Communion, notre nourriture spirituelle, comme le pain matériel est le soutien ordinaire de notre vie mortelle?

Le zèle qu'apportait Mgr de Ségur à pousser ses fils spirituels vers la Communion fréquente, même très fréquente, était si connu, qu'il a eu à supporter, pour cette sainte cause, plus d'une contradiction. Dans les critiques qu'on a faites à cet égard et qu'on se gardait bien d'adresser

à lui-même, il y avait de l'exagération et parfois de la passion. Nul n'était plus courageux à refuser la Communion aux chrétiens indignes de la recevoir. Sans aucune considération humaine, sans autre préoccupation que celle de la sainteté souveraine de Jésus-Christ, il répondait avec des larmes plein le cœur, mais sur un ton qui ne permettait pas la réplique : « Impossible, mon cher enfant, les choses saintes sont pour les saints : *sancta sanctis*; vous ne voulez pas quitter vos coupables habitudes, vous ne pouvez pas vous nourrir de la manne des anges; nul ne doit avoir sa place à la table de Dieu et à la table du démon. » Cette sage fermeté a éloigné de lui plus d'un lâche chrétien : ce tendre père a gémi sur son éloignement, mais il n'a jamais tenté une transaction qui eût été au détriment de Jésus-Eucharistie.

Si un grand nombre des pénitents de Mgr de Ségur avaient le bonheur de s'approcher souvent de la sainte Communion, c'est qu'il avait le don de les en rendre dignes et qu'ils répondaient généreusement à ses justes exigences. Nous ne craignons pas de dire qu'à part de rares exceptions, dont il n'était pas responsable, ses fils spirituels ont renouvelé, par leur conduite si chrétienne au milieu du monde, la démonstration de ce que peut la fréquente Communion

pour la persévérance et les progrès dans la vertu.

Quant à la Communion quotidienne, on s'étonnerait de la difficulté avec laquelle il la permettait. S'il la trouvait opportune pour les élèves des grands séminaires, comme la meilleure préparation au Sacerdoce, s'il y poussait les âmes angéliques qui ne vivent au milieu du monde que pour l'édification de tous, et pour se livrer à tous les dévouements du zèle chrétien, il ne la conseillait presque jamais aux hommes que les sollicitudes, mêmes légitimes, des études humaines ou des affaires tiennent trop en dehors des pensées célestes.

Le pieux prélat dépensait volontiers son temps et ses forces à préparer ainsi ses pénitents à la sainte Communion; mais tant de sollicitudes ne suffisaient pas à son zèle. Pour mieux fixer dans leur esprit et pour graver plus profondément dans leur cœur la connaissance et l'amour de Jésus-Hostie, et afin de lui gagner un plus grand nombre d'âmes, il composa plusieurs opuscules sur cet important sujet.

Le plus connu de tous ces ouvrages, et celui qui lui a gagné le plus d'admirateurs, d'une part, et de contradicteurs, d'autre part, est son *Traité*

intitulé : *La très sainte Communion*<sup>1</sup>. Voici comment il expose d'abord les motifs qui l'ont porté à le composer : « En publiant cet opuscule sur la sainte Communion, mon but n'est pas d'éclairer les incrédules, mais de fortifier dans la piété et dans la confiance les chrétiens qui pratiquent déjà. Je voudrais leur élargir le cœur, en leur faisant mieux comprendre ce Sacrement ineffable, qui est tout amour, et en leur faisant toucher du doigt l'inanité des préjugés jansénistes qui nous tiennent encore trop éloignés de la divine Eucharistie.

« Je voudrais aider les bons Prêtres dans leurs efforts pour ressusciter l'esprit de piété, et ramener, s'il se peut, l'antique ferveur par l'usage fréquent de la Communion, qui a sanctifié les premiers fidèles.

« Je voudrais enfin contribuer pour ma faible part à cette grande œuvre de régénération qui préoccupe tout le monde, et qui ne peut se réaliser que par des miracles de grâce. Maintenant plus que jamais, il nous faut des saints, et la Communion seule fait les saints.

« Les pensées que j'expose sont, j'en ai la certitude, les pensées mêmes de l'Église catholique, Mère et Maîtresse de la vraie piété comme de la

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

vraie foi. Je vous les présente donc avec une entière assurance, et si vous en retirez profit et consolation, je vous demande, au nom de Notre-Seigneur, de les propager autour de vous, en faisant connaître cet humble travail que je consacre à la très sainte Mère de Dieu. »

Puis, au souvenir des étonnements qu'avait produits en France l'apparition de cet opuscule, le pieux Prélat croit devoir rappeler, à l'honneur de la cause sacrée qu'il soutient, que dans un Bref apostolique, en date du 20 septembre 1860, le Souverain Pontife lui avait écrit : « Très cher fils, Nous avons reçu avec bonheur l'hommage de votre livre; et Nous vous félicitons vivement du zèle louable et religieux avec lequel vous vous efforcez d'exciter les fidèles à un plus fréquent usage de la Communion eucharistique; » et que, au commencement du carême de l'année 1861, le Saint-Père, en donnant, selon l'usage, dans une salle du Vatican, la mission et la bénédiction apostolique aux prédicateurs des stations de Rome, avait distribué de sa propre main le petit Traité de « *La très sainte Communion* » traduit en italien sur la première édition, ajoutant que « ce petit livre, venu de France, avait déjà fait beaucoup de bien; qu'on devrait le donner à tous les enfants quand ils font leur première Communion; que tous les curés de-



vraient l'avoir, parce qu'il contient les véritables règles de la Communion, telles que les entend le Concile de Trente, et telles que Sa Sainteté voulait qu'elles fussent appliquées ».

Dans ce Traité, Mgr de Ségur commence par donner aux chrétiens l'idée vraie de la sainte Communion : « Elle n'est pas à proprement parler destinée à nous mettre en rapport avec Jésus-Christ, dit-il; nous le possédons déjà par la grâce... — Elle n'a pas non plus pour but de nous donner la vie de la grâce;... pour pouvoir communier, il faut déjà vivre de cette vie, être uni à Jésus par la grâce, sans quoi la Communion serait un sacrilège..... La fin véritable, le but de la Communion, *c'est d'alimenter* l'union sanctifiante et vivifiante de notre âme avec Dieu; *c'est d'entretenir* et de *fortifier* en nous la vie spirituelle et intérieure..... La Communion, comprenez-le donc bien, ajoute-t-il, n'est pas une *récompense* de la sainteté acquise, elle est un *moyen* de conserver la grâce, de l'accroître et d'arriver à la sainteté, elle n'est jamais qu'un moyen. »

Suivent alors les prétextes qu'invoquent le plus habituellement, par ignorance ou par lâcheté, une foule de chrétiens, pour ne pas approcher fréquemment de la Sainte Table; le pieux auteur en recueille, pour les réfuter, jus-

qu'à quinze différents. Il serait mal aisé d'en imaginer d'autres; et nous n'avons pas connaissance qu'on l'ait tenté. Or, à chacune de ces pué- riles difficultés, Mgr de Ségur oppose sans cesse et avec une admirable patience l'enseignement formel de la Sainte Écriture, des Conciles, des Saints, de la théologie, de la raison chrétienne, de l'expérience constante de tous ceux qui se vouent particulièrement à la conduite des âmes. Il montre que l'humilité vraie n'est ordinairement pour rien dans cette timidité qui tient éloigné de la Sainte Table; mais que le respect humain joue en cette abstention un rôle important, et plus encore le défaut de courage: on ne veut pas communier souvent, parce qu'on ne veut pas tirer de la Communion fréquente ses conséquences logiques: le renoncement à nous-mêmes, l'énergie dans la mortification de nos passions, et la fidélité à imiter dans la pratique les vertus de Jésus-Christ, notre adorable modèle.

Mgr de Ségur termine cet opuscule par quelques chapitres sur l'usage désirable de la fréquente Communion pour les enfants, pour les jeunes gens, pour les affligés et les malades. Les enfants sont légers, dit-on. — Sans doute, répond le pieux Prélat; mais s'ils communient pour devenir moins légers, qui oserait les éloi-

gner de la Communion? — Ils quitteront plus tard cette bonne habitude. — Ce n'est pas sûr; et, fût-ce à craindre sérieusement, qu'il y aurait avantage encore à leur procurer une enfance solidement chrétienne. — Ils deviendront trop pieux et se feront prêtres. — Piété et vocation sont-ils donc synonymes? Plus un enfant sera pieux, plus il respectera les volontés libres et indépendantes de Dieu sur lui.

— Si les enfants communient souvent, les prêtres, malgré tout leur zèle, ne pourront suffire à les bien diriger. — Aucun bon prêtre ne tolérerait qu'on formulât devant lui cette objection; et, malheureusement, ce n'est guère là l'embarras des prêtres zélés.

Les mêmes difficultés valent moins encore lorsqu'il s'agit des jeunes gens, et il faudrait ignorer profondément les dangers inhérents à cet âge et l'importance de cette phase de la vie, pour dénier aux adolescents le bienfait de la Communion fréquente.

Quant aux affligés et aux malades, qui oserait les blâmer de recevoir souvent ce Pain des forts, ce Consolateur suprême, ce souverain Médecin de nos âmes?

La conclusion du Traité de la Très Sainte Communion est d'une sagesse et prudence parfaite. « Quel est pour vous, mon cher lecteur,

la conclusion pratique de ce petit ouvrage? Faut-il désormais que vous communiez tous les jours? Un conseil de ce genre, donné indistinctement, serait d'une haute imprudence; et, avec l'Église, je ne vous conseille de communier tous les jours que si vous vivez et voulez vivre tout à Dieu. Mon intention a été de vous faire bien comprendre l'objet et l'usage de l'Eucharistie,..... et de vous montrer que, loin d'avoir peur de la sainte Communion, nous devons tous la recevoir souvent et réaliser de plus en plus les vœux de l'Église qui nous la présente chaque jour. »

On ne saurait s'étonner des oppositions nombreuses qui saluèrent l'apparition et la diffusion de cet important Traité, si l'on tient compte des aberrations profondes où le jansénisme avait plongé pendant si longtemps plusieurs contrées, et surtout notre chère France. Elles ont révélé, plus que tout autre symptôme, quelles racines cette religion sans cœur avait su jeter parmi nous, et à quel oubli vraiment surprenant nous étions arrivés de la vraie doctrine catholique sur ce point capital: « J'ai été l'objet de nombreuses attaques, à l'occasion de mon opuscule sur la sainte Communion, nous disait un jour le pieux Prélat; mais ce petit livre me rassure quand je pense au jugement de Dieu. Jésus

désire si vivement qu'on lui amène et ramène sans cesse les âmes, qu'il daignera pardonner mes misères, en souvenir de cette sainte cause à laquelle je me suis dévoué pour son amour. »

Dieu n'a pas attendu jusque-là pour témoigner au pieux auteur sa divine satisfaction; tous les prêtres qui se consacrent à la conduite des âmes, bénissent depuis bien longtemps déjà ce héraut de la fréquente Communion.

Enfin, Mgr de Ségur fit paraître plus tard un opuscule intitulé : *Tous les huit jours*<sup>1</sup>. C'est une vive exhortation adressée à toutes les personnes pieuses, de communier au moins une fois chaque semaine. L'auteur recommande cette pratique comme « un passe-port assuré pour le ciel; » comme l'un des meilleurs moyens d'entretenir l'âme dans une foi vive et dans une vie très chrétienne. Il l'appelle « la grande gardienne de l'innocence, » un médicament merveilleux pour nous relever de nos chutes. Il montre, en invoquant une longue expérience, ce que deviennent, sous son influence, les collèges, les pensionnats et les séminaires, et les résultats qu'elle amène dans les paroisses où elle est en usage. Puis, entrant dans l'étude des obstacles prétendus que peut rencontrer cette

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

habitude excellente, le pieux Prélat est amené à dénoncer de nouveau la crainte janséniste. Il s'élève avec une grande énergie contre « cette abominable hérésie, pleine d'hypocrisie et de ruse, qui, depuis deux cents ans, a faussé chez nous le sens de la piété et est parvenue à nous inspirer la peur de Dieu, en place de l'amour de Dieu ». Il condamne vigoureusement ces erreurs meurtrières pour les âmes, et il s'écrie : « Tous tant que nous sommes, prêtres et laïques, pères et enfants, pasteurs d'âmes, prédicateurs, directeurs de consciences, confesseurs de toute espèce, docteurs et professeurs de théologie, pères et éducateurs, mères de famille, tous, luttons de toutes nos forces pour déraciner du sol jadis si fécond de notre catholique patrie les restes de cette mauvaise herbe vénéneuse ; et, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la consolation de son divin cœur, pour le salut et la sanctification de nos frères, faisons une guerre à mort aux doctrines du jansénisme, à ses tendances, à ses prétendus usages qui ne sont que de détestables abus, à ses livres, à tous ses mortels préjugés. » Il termine en montrant comment la doctrine de la Communion fréquente est une doctrine officielle de l'Eglise, que nul n'a le droit ni de contredire en paroles, ni de blâmer dans sa pensée ; et

qu'en poussant tous les fidèles à communier au moins tous les huit jours, nous sommes assurés d'être approuvés et bénis par le Pape.

On le voit : dans la méthode de direction du pieux Prélat, la fréquentation des Sacrements occupe une place considérable. Il n'a rien épargné pour en ramener l'usage. Nous verrons dans la troisième partie de cet ouvrage quelles heureuses applications il en a faites et quels services éminents il a rendus par là à la Religion. Pour perpétuer et accroître le bien qu'il a réalisé, nous ne saurions trop exhorter nos vénérés frères dans le sacerdoce à répandre parmi les chrétiens les ouvrages à la fois si instructifs et si pieux qu'il a publiés sur ce sujet. Ces opuscules portent avec eux une grâce puissante d'édification, dont les lecteurs retireront les meilleurs fruits de salut.





## CHAPITRE V

### SA MÉTHODE SPIRITUELLE. TROISIÈME PRINCIPE: DU SERVICE DE JÉSUS PAR LES ŒUVRES CHRÉ- TIENNES.

Esprit essentiellement logique de la direction de Mgr de Ségur. — Qui vit de Jésus doit servir les intérêts de Jésus. — Le pieux Prélat ne veut à sa suite que des chrétiens laborieux. — Ses fils spirituels deviennent des hommes d'œuvres. — Par eux, il soutient les œuvres eucharistiques. — Le Tiers-Ordre de saint François d'Assise. — L'Œuvre de saint François de Sales. — Il réalise ainsi le type du parfait chrétien, vrai serviteur de Dieu et de l'Église.

L'ADMIRABLE doctrine de la vie de Jésus en nous n'était pas chez Mgr de Ségur à l'état de froide conception ; ce n'était pas de l'idéalisme sans objet ; la foi même à ce dogme fondamental de la piété, si elle demeurait dans l'âme sans les œuvres, ne serait qu'une foi morte. Elle était, au contraire, dans ce grand serviteur de Dieu, le foyer où s'alimentait son zèle, l'argument dont il se servait avec un plein succès pour embraser ses disciples de la même flamme de l'apostolat dont il était consumé. « *Je suis venu*



*apporter le feu sur la terre, avait dit le Sauveur du monde, et que veux-je sinon qu'il brûle<sup>1</sup> ? »* La direction de Mgr de Ségur aboutissait toujours à cette conclusion. En faisant croître dans les âmes la vie de Jésus, il allumait en elles, en même temps, ce feu sacré du dévouement et du sacrifice. A peine avait-il achevé d'initier ses pénitents à l'amour crucifiant de Jésus pour nos âmes, qu'il s'écriait: Or maintenant qui n'aimerait Celui qui vous a tant aimés? « Sic nos amantem, quis non redamaret? » Et donc travaillons de toutes nos forces pour la gloire et l'amour de Jésus. Et lorsqu'il rencontrait dans l'exercice de son ministère des chrétiens inactifs: Et vous, leur disait-il, « *pourquoi êtes-vous ici, tout le jour, dans l'oisiveté?* » *Quid hic statis tota die otiosi? Ite et vos in vineam<sup>2</sup> »*. Venez avec les autres travailler à la vigne du Seigneur. Je vous donne Jésus; mais Jésus que je vous donne ne vit que pour la gloire de son Père céleste; puisqu'en le recevant vous êtes, comme s'exprimaient si énergiquement les premiers chrétiens, des porte-Christ, *Christiferi*, portez Jésus partout avec vous; donnez à tous Jésus par vos exemples; malheur au serviteur qui tient

1. Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendantur? (Luc. XII, 49.)

2. Matth. xx. 6.

enseveli le talent qu'il a reçu; et quel talent, quelle richesse, quelle ressource que la grâce de Jésus!

Il n'employait d'ailleurs nulle précaution oratoire pour enseigner cette conséquence de la vie de Jésus en nous. « Je ne suis que le fondé de pouvoirs de Jésus-Christ, ajoutait-il; si donc quelqu'un veut venir avec moi, qu'il laisse là les inutiles recherches de la nature et les consolations abstraites de la piété: *abneget semetipsum*<sup>1</sup>. Qu'il porte bravement les sollicitudes et soutienne généreusement les labeurs de la vie chrétienne: *tollat crucem suam*<sup>2</sup>; et nous irons ensemble où va Jésus: *et sequatur me*<sup>3</sup>. Un tel langage n'était pas de nature à plaire à tous; bien des hommes de peu de foi n'en pouvaient supporter l'énergie: *Durus est hic sermo*, disaient-ils, *et quis potest eum audire*<sup>4</sup>? Mgr de Ségur les laissait aller en les suivant de ce regard que Jésus avait jeté sur le jeune opulent dont parle l'Évangile<sup>5</sup>, et il disait avec l'expression d'une profonde tristesse: « Dieu ne donnera pas à discrétion la nourriture céleste à ces chrétiens paresseux; ils ne veulent

1. Matth. xvi. 24.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Ces paroles sont dures et qui peut les écouter? (Joan. vi, 61.)

5. Matth. xix. 22.

pas travailler pour Dieu, ils ne mangeront pas à satiété le pain de Dieu. » Au contraire, les âmes vaillantes et vraiment logiques, qui tirent des principes de la foi les conclusions qu'elle entraîne avec soi, s'attachaient d'autant plus à la direction du pieux Prélat qu'elles y trouvaient, avec la connaissance approfondie de Jésus-Christ, le bonheur de se dévouer à l'extension de son règne divin.

Trois sortes d'œuvres ont eu ses préférences : les œuvres eucharistiques, les œuvres de sanctification personnelle, et les œuvres d'apostolat.

« A tout Seigneur, tout honneur, disait le pieux Prélat. Puisque notre Dieu Jésus daigne faire ses délices d'habiter parmi nous, au moins le devons-nous entourer des meilleurs témoignages d'adoration et de gratitude. » De là, les efforts incessants qu'il a faits pour ranimer dans les âmes chrétiennes un culte plein d'amour envers le Très Saint Sacrement. C'est l'objet direct de plusieurs de ses ouvrages.

L'un a pour titre : *La présence réelle*. Il l'adresse particulièrement aux hommes du monde qui ont eu dans leur enfance des principes religieux, mais que le respect humain et les préoccupations de la vie matérielle ont éloignés peu à peu de la pratique de leurs devoirs. Il est également utile aux jeunes gens, lorsqu'ils

se trouvent, au sortir d'un milieu chrétien, parmi des hommes sans foi qui blasphèment contre Dieu et contre Jésus-Christ et qui cherchent à ruiner dans des âmes encore fidèles aux préceptes de la sainte Église les vérités les plus saintes et les plus inébranlables.

Il y a, dit le pieux Prélat, des hommes qui ne croient pas à la présence réelle de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel. Ce sont d'abord les incrédules, dont le nombre est bien moindre qu'on ne le suppose ordinairement, ainsi que peuvent s'en convaincre les prêtres qui les voient au lit de mort; puis, les protestants, qui, au lieu de donner aux âmes le Sauveur même, leur présentent ce vil morceau de pain qu'ils osent nommer : la mémoire, le souvenir de la Cène!

Il y a d'autres hommes « qui croient qu'ils n'y croient pas ». La plupart de nos impies en sont là, et aussi tous les mauvais sujets qui se moquent de la piété. « La fureur qu'ils déploient contre la présence réelle de Jésus, la guerre implacable qu'ils soutiennent contre le Dieu du tabernacle, témoignent d'une foi détestée, mais vivante : « Ils croient, et ils ont peur. » On ne déploie pas tant de zèle contre ce qui ne paraîtrait digne que de mépris.

Il y en a enfin « qui ont l'air de n'y pas

croire. Ce sont les indifférents et les poltrons, en si grand nombre, hélas! dans notre société déchristianisée ». Les premiers sont des ingrats, car on ne reste pas insensible à tant d'amour, pour peu qu'on ait du cœur; les autres sont des lâches, qui n'osent pas reconnaître tout haut celui qu'ils adorent tout bas, ou des traîtres, qui ne craignent pas de se ranger parmi les ennemis de celui qui les traite en amis.

En dehors de ces adversaires de la présence réelle, Mgr de Ségur fait remarquer qu'il y a une foule de chrétiens sincères, mais profondément ignorants ou oublieux de ce dogme important, qui conservent dans leur esprit les notions les plus contraires à la vérité. Pour les éclairer et pour mettre à l'abri de leurs erreurs involontaires ceux qu'ils pourraient égarer, il commence par rappeler que l'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement et substantiellement Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, sous les espèces (ou apparences) du pain et du vin. Ce fait, révélé par Jésus-Christ même, est un mystère insondable pour l'intelligence de l'homme; aussi l'Église, en nous obligeant à croire à la parole du Dieu qui nous dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ne nous impose-t-elle pas le devoir impraticable de pénétrer le comment du mystère. Mais si le mys-

tère demeure, ni la raison ne peut s'élever contre cette merveille de l'amour divin envers les hommes, ni la philosophie ne peut objecter l'impossible à Celui qui a créé toutes choses de rien.

Venant ensuite à la démonstration du dogme de la présence réelle, Mgr de Ségur le prouve par l'évidence du raisonnement, puis par l'enseignement formel de l'Évangile, par la tradition apostolique, tradition qui ne s'est jamais démentie dans l'Église, par de nombreux et éclatants miracles, par la sanction solennelle donnée par le saint Concile de Trente à ce dogme auguste.

Au cours de ce traité, le pieux Prélat se pose plusieurs questions relatives, non au fait, mais au mode de la présence réelle de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie : Pourquoi, se demande-t-il d'abord, Notre-Seigneur, présent au Très Saint Sacrement, se dérobe-t-il à nos regards? Mgr de Ségur en donne plusieurs motifs : l'un est de nous laisser, avec la jouissance de le posséder réellement, le mérite de la foi, c'est-à-dire de croire sans voir; un autre est qu'il se fait dans la sainte Communion la nourriture spirituelle des chrétiens. « C'est pour cela qu'il a pris cette forme, et non pas une autre : le pain et le vin sont, en effet, la base de l'alimentation de l'homme ». Pourquoi, ajoute-t-il, Jésus-Christ

demeure-t-il silencieux quand on l'insulte dans le sacrement de son amour? Et il répond : « D'abord, parce que, pour les méchants comme pour les bons, l'Eucharistie est « le mystère de foi, » et que les insultes d'un impie ne sont pas le moins du monde une raison pour lui faire voir Celui qu'il ose outrager. Sans quoi il suffirait d'insulter le Saint-Sacrement pour y découvrir miraculeusement Jésus-Christ et le voir de ses yeux; or, quoi de plus insensé que cette prétention? Puis, parce que pour les Pilate, les Hérode, les Caïphe, la vue de Jésus n'est pas un moyen accepté de conversion, mais une occasion de criminelle obstination dans l'impiété. »

Quels sont les motifs, se demande-t-il enfin, qui portent Jésus-Christ à demeurer ainsi avec nous au Très Saint Sacrement? Et il en apporte plusieurs : Notre-Seigneur habite avec nous dans l'Eucharistie, « pour continuer sur la terre, jusqu'à la fin du monde, l'œuvre de son Incarnation; » puis pour être, sous cette forme visible et sensible de son Sacrement, le centre, la vie de son Église; c'est encore afin d'y recevoir jour et nuit les adorations que les âmes fidèles lui rendent au nom du monde entier; c'est enfin parce qu'il voit combien nous avons besoin « d'un consolateur, d'un ami intime, d'un refuge, d'un médecin, d'un confident au milieu

de toutes nos peines et de toutes nos douleurs ».

L'auteur termine ce beau travail en exhortant les chrétiens à ne s'en pas tenir, vis-à-vis de tant d'amour de notre Dieu, à l'expression sincère, mais théorique de leur foi, mais à se remplir de l'esprit de foi, qui se traduit par les actes. « Ainsi donc, prière, bonne volonté, pureté de cœur, instruction religieuse, fréquentation de la communion : tels sont, dit-il, mon cher lecteur, les moyens que je vous engage à prendre, afin d'obtenir du bon Dieu la grâce d'une foi vive en sa présence, très réelle et très sainte, dans la divine Eucharistie. »

Mais au point de vue spécial où nous nous plaçons en ce moment, on comprend que cet opuscule ne fût dans la pensée de Mgr de Ségur que comme un prélude nécessaire. S'il rappelait aux âmes chrétiennes la vérité du dogme de la présence réelle, c'était pour être bien compris lorsqu'il les pressait ensuite, par de vives instances, d'assister le plus souvent possible au saint Sacrifice de la Messe, et de venir visiter Jésus-Christ dans ses églises pendant les longues heures du jour.

Pour répondre à la première pensée, il composa un ouvrage intitulé : *La Messe*<sup>1</sup>.

Dans la préface de ce traité, le pieux Prélat

1. Un vol. in-18. Tolra.



déclare qu'il l'adresse « un peu à tout le monde, mais surtout à tous ceux chez qui le catéchisme n'est plus qu'à l'état de souvenir ». Il ajoute : Il est vraiment douloureux, après plus de dix-huit siècles de christianisme, d'être obligé d'expliquer à des chrétiens ce que c'est que la Messe. Nous en sommes réduits là cependant, grâce aux progrès des *lumières* d'en bas, qui ont presque éteint la lumière d'en haut. A mesure que l'on apprend aux gens ce dont ils pourraient parfaitement se passer, ils désapprennent de plus en plus ce dont personne ne peut se passer ici-bas, sous peine de devenir et malheureux et pervers?... Dans ce qu'on est convenu d'appeler « les temps d'ignorance », tout le monde savait ce que c'était que la Messe; aujourd'hui, même parmi les braves gens, combien y en a-t-il qui le savent un peu nettement?... C'est pour ce grand nombre de chrétiens honnêtes, mais peu instruits, que je vais tâcher, dit-il, de résumer ici ce que l'Église nous enseigne touchant le saint sacrifice de la Messe. Peut-être ce petit travail pourra-t-il être aussi de quelque utilité aux bons prêtres, aux catéchistes et aux parents chrétiens qui comprennent l'importance, plus grande aujourd'hui que jamais, de donner aux enfants une instruction religieuse bien solide, bien raisonnée. »

Entrant alors dans cette étude élémentaire sur le saint Sacrifice, Mgr de Ségur explique ce que c'est que la Messe, comment elle est le même sacrifice que celui du Calvaire, la différence du saint Sacrifice et du Saint-Sacrement, en quoi consiste spécialement le sacrifice dans la Messe. Il montre ensuite que le sacrifice de la Messe nous rend présents tous les mystères douloureux et joyeux de Jésus-Christ ; puis comment la Messe est le centre de tout le culte rendu à Dieu. Passant ensuite à l'institution de la Messe, il établit qu'elle est due à Jésus-Christ même et non point aux prêtres ; mais que, par institution également divine, ceux-ci sont les seuls qui aient le pouvoir de célébrer la Messe.

Suivent de pieuses instructions sur les saintes et vénérables cérémonies de la Messe. Mgr de Ségur n'oublie rien ; il explique ce que signifient l'autel, les cierges, les ornements sacerdotaux ; il passe en revue les prières qui composent la liturgie sacrée et il en montre l'antiquité et la sublime beauté. Après avoir ainsi initié les chrétiens à la nature et aux rites de la sainte Messe, il traite de l'obligation de l'entendre les dimanches et les jours de fête, et des différentes manières d'y assister fructueusement. Il termine en montrant qu'il est souverainement utile d'assister souvent, tous les jours même, si c'est possible,

à la Messe : « Oh ! dit-il, qu'une journée commencée ainsi pieusement au pied des autels, est facilement chrétienne, pure, chaste, féconde en mérites, fructueuse pour le temps et pour l'éternité. »

L'on comprend quel parti précieux pouvaient tirer de cet opuscule les dirigés de Mgr de Ségur, soit pour eux-mêmes, s'ils étaient du nombre des chrétiens négligents ou peu instruits; soit pour d'autres, si, devenant les apôtres du peuple, ils allaient le visiter, l'instruire, le consoler, et, finalement, le conduire à Jésus, *la voie, la vérité et la vie*. On ne saurait dire combien les directeurs d'œuvres ou les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul ont ramené de ces pauvres gens à l'assistance régulière à la sainte Messe en répandant ce petit livre.

D'ailleurs, en même temps qu'il se faisait de ces chrétiens zélés d'utiles auxiliaires, il les poussait eux-mêmes à ne pas se borner au strict précepte, mais à assister chaque jour au saint Sacrifice. C'est l'une des pensées qui lui ont inspiré de composer un autre ouvrage, auquel il a donné ce titre : *Les saints Mystères*<sup>1</sup>. Dans cet ouvrage, Mgr de Ségur entre dans de très pieuses considérations sur le sens des rites de la

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

sainte Messe. Il n'a point la prétention de donner à ces explications un caractère proprement doctrinal qui s'impose ; il se borne à recueillir, pour en nourrir les âmes solidement chrétiennes, ce que les Pères et les docteurs ont écrit de plus touchant sur ce sujet. Aux brillantes clartés de cet esprit de foi, les moindres cérémonies du saint Sacrifice apparaissent dignes de tous nos respects ; le plus humble prêtre, dans cet acte suprême de son Sacerdoce, est enveloppé d'une majesté vraiment divine ; et l'on sent que si, du Calvaire de la Judée, s'est ouverte, au milieu de l'épouvante et des hommages de la nature entière, la source d'où jaillit le sang rédempteur ; aux mille et mille Calvaires de l'autel, la même victime, non plus sanglante, mais toujours immolée, invite tous les hommes à venir chercher chaque jour auprès d'elle les grâces de salut et de sainteté dont nous avons constamment besoin. Un mot résumera l'impression produite par la lecture de cet opuscule : il semble être un écho du magnifique chapitre du Concile de Trente : « De sacrificio Missæ. » Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner des fruits merveilleux qu'il a produits parmi les chrétiens instruits et fervents et de l'élan qu'il a redonné à la pratique si pieuse, mais trop négligée, de l'assistance quotidienne à la sainte Messe.

Jésus ne se borne pas à apparaître quelques instants sur l'autel; il y demeure ensuite dans nos tabernacles, pour que nous ne restions pas orphelins, sur cette terre de misères et de larmes, et pour que nous n'y soyons pas sans un ami dans nos peines, sans un avocat dans nos épreuves. Hélas! combien l'Apôtre que Jésus aimait aurait le droit d'acclamer encore de nos jours le cri qui lui échappait, en songeant à l'ingratitude des Juifs : « *In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit.* » *Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu*<sup>1</sup>. Mgr de Ségur ne tolérerait pas que ses chers dirigés, en qui il avait allumé un grand amour pour Jésus Eucharistie, et qui le recevaient si souvent dans la sainte Communion, le laissassent ensuite dans l'isolement pendant tout le jour. On ne saurait redire tout ce qu'il a dit, écrit et fait, pour obtenir qu'on revînt à la visite fréquente du Très Saint Sacrement.

Il a composé dans ce but un petit opuscule qui a pour titre: *Venez tous à moi*<sup>2</sup>. Il y montre combien Notre-Seigneur est oublié dans ses tabernacles; et quelle honte c'est pour les chrétiens qui ont la foi, de livrer ainsi à l'oubli le

1. Joann. 1, 10.

2. 1 vol. in-18, chez Tolra.

Dieu qui n'est là que pour eux. — Il fait ressortir tout ce qu'il y a d'ingratitude dans l'insouciance de ceux qui sachant que nous avons tout reçu de lui, passent et repassent devant sa demeure sans venir jamais le remercier de ses grâces. — Voudrait-on objecter qu'il soit difficile, pour la plupart des chrétiens, d'aller visiter et adorer le Saint-Sacrement ? Ce prétexte n'aurait aucune apparence pour un très grand nombre de personnes du monde, dont toute l'industrie consiste à trouver chaque jour un nouveau moyen de perdre leur temps. — Il n'est pas meilleur pour les autres, surtout pour ceux qui avoisinent une église, car ils pourraient trouver sans peine le moment de saluer et de prier Celui dont ils attendent non seulement les biens de l'éternité, mais le pain quotidien ici-bas. Quels fruits de salut et de bénédiction ne retireraient pas en effet les chrétiens, de cette visite fréquente au Très Saint Sacrement ? Nulle part mieux que là ils n'apprendraient les douceurs de l'amitié intime et incessante avec Jésus, le goût de la piété et de ses exercices, la force, la paix, la patience, sans lesquels la vie est à la fois si amère et si dangereuse.

« De nos jours, plus que jamais, nous devons aller prier au pied du Saint-Sacrement, dit le pieux Prélat. Que de folies, de crimes, de blas-

phèmes, de conspirations contre Jésus-Christ, l'Église, le Pape, les meilleurs serviteurs de Dieu! — Et, tout spécialement, que de péchés de tout genre, que d'horreurs contre la très sainte Eucharistie! Que de sacrilèges, que de forfaits! — Qui sera là pour demander pardon et arrêter les coups de la justice divine? — Qui sera là pour faire amende honorable à ce Dieu si bon et si indignement offensé? Qui consolera le Sauveur dans le silence de ses Tabernacles? — Qui? Nous, pour peu que nous soyons des chrétiens véritables et que nous ayons un peu de foi et de cœur. Quel est le chrétien qui, à la vue de tant de péchés commis contre Jésus-Christ, aura le courage de le laisser là tout seul, sans chercher à réparer tous ces crimes, publics et privés, à les compenser par un peu d'adoration, à consoler par un peu d'amour le cœur si bon, si aimant de Notre-Seigneur? — Or, c'est surtout au pied du Saint-Sacrement que cela doit se faire, puisque le Saint-Sacrement est Jésus-Christ lui-même, présent pour nous ici-bas. — N'est-il pas notre grand Ami, l'Ami par excellence qui n'abandonne jamais, qui ne repousse jamais? — Oui, Jésus est notre Ami, notre Ami outragé de mille manières, insulté, bafoué, méconnu, oublié; et nous ne penserions pas à aller quelques instants à ses pieds, l'adorer au nom de tous ceux qui ne

l'adorent pas, lui demander pardon au nom de ceux qui l'outragent, l'aimer au nom de toutes les créatures qui lui ferment insolemment, leurs cœurs! — Que penseriez-vous, dites-moi, d'un ami qui, au moment où vous seriez abandonné de tout le monde; au moment où vous seriez calomnié, vilipendé, maltraité sans motif aucun, vous laisserait là, sans se donner seulement la peine de vous faire une petite visite de condoléance, et vous exprimer un peu de sympathie? Et voilà pourtant comment Notre-Seigneur est journellement traité au Saint-Sacrement par ces milliers de chrétiens tièdes et sans cœur qui le laissent seul dans les églises, aux jours où il les verrait à ses pieds avec le plus de bonheur. »

Ce langage si touchant et si pressant se justifie, hélas! trop visiblement par le spectacle qu'offre la société moderne, avec sa presse immonde, avec ces antres ténébreux où s'accomplissent les plus horribles profanations, avec ces multitudes immenses plus égarées que la bête de somme, laquelle connaît encore la maison de son maître, tandis que les chrétiens ne connaissent plus la maison de leur Dieu. « Allons, le plus souvent possible, prier au pied du Saint-Sacrement, ajoute le pieux auteur. — Qui sait si cette fervente prière, que vous allez faire aux pieds de Jésus, dans votre pauvre église déserte,



si ce *Miserere*, si ce chapelet que vous y récitez à genoux, en expiation, en réparation d'honneur et d'amour, n'est pas précisément la goutte d'eau que le Seigneur attend, pour faire déborder enfin la coupe de sa miséricorde sur vous, sur votre famille, sur la France, sur l'Église, sur le Pape, sur telle ou telle âme, dont le salut vous tient tant à cœur! — Ce n'est qu'au ciel que nous verrons, et avec un ravissement inexprimable, toutes les merveilles de grâces que nous aurons obtenues, sans nous en douter, au pied du Saint Sacrement de l'Autel. » Mgr de Ségur termine cet opuscule par quelques conseils très pratiques au sujet de l'adoration du Très Saint Sacrement et par une vive exhortation à la Communion fréquente, qui « transforme notre cœur en une demeure mille fois plus agréable à Jésus que ne sont les temples matériels' ». »

Mais, parmi les personnes chrétiennes qu'une pensée de foi amène fréquemment au pied du Tabernacle, combien ne savent pas y employer utilement le temps, lorsqu'elles ont fait quelques actes rapides d'adoration et d'amour !

« J'ai pensé leur rendre service, dit le pieux Prélat, en leur ouvrant quelques vues et en leur

1. On ne saurait trop répandre ce petit livre, surtout à la suite des missions, où les habitudes chrétiennes reprennent leur cours parmi les fidèles et dans le peuple.

suggérant quelques moyens fort simples de s'occuper au pied des autels. Je leur offre ce petit livre comme on offre un *prie-Dieu* à son voisin agenouillé sur la dalle et fatigué de cette posture. Voici un petit *prie-Dieu*, un appui spirituel destiné à vous faciliter la prière. « *Unde pascor, inde pasco,* » disait jadis saint Augustin : *ce dont je me nourris, j'en nourris les autres.* C'est ce que je fais ici; je propose avec simplicité à votre piété, bon lecteur, ce que je sais par expérience être doux et utile à l'âme. Il ne faut pas *lire* ces quelques pages; il faut les *méditer et pratiquer*;) cet opuscule étant uniquement pratique. Je demande à mon bon Maître de s'en servir pour vous unir à lui, pour vous faire goûter plus intimement la prière au pied des autels, et pour vous faire tirer du saint commerce de Jésus dans l'Eucharistie des fruits de sainteté de plus en plus abondants. »

L'auteur dispose d'abord son lecteur à bien faire l'adoration, en lui conseillant une « vie chrétienne et recueillie, comme préparation éloignée, » afin que les distractions de la vie trop mondaine ne l'assiègent pas au pied de l'Autel. Le MISERERE ou le TE DEUM peuvent aider l'âme au recueillement. — Autant que possible, il convient de faire l'adoration à genoux, mais sans se trop fatiguer; on peut s'asseoir devant

Notre-Seigneur, comme sainte Madeleine, se tenant à ses pieds avec grande humilité, amour et révérence. « Si vous le pouvez, dit Mgr de Ségur, restez longtemps. » « Si la prière est languissante, même au pied des autels, c'est faute d'esprit de foi vivante et ardente. » Il propose ensuite à l'adorateur quelques pieuses et belles prières : — Les litanies du saint nom de Jésus ; — récitation méditée, approfondie ; — les Psaumes et les prières liturgiques ; — la méditation de l'Évangile ; — Jésus muet au Saint-Sacrement nous parle dans l'Écriture. — La passion de Notre-Seigneur méditée devant Jésus-Hostie. — La méditation des sept paroles. « Je viens ici méditer les paroles que vos lèvres adorables ont laissé tomber sur le monde durant l'agonie du Calvaire. Que chacune de ces paroles, dit le pieux Prélat, me perce le cœur d'un amour si pur pour vous, ô Jésus, que je ne sorte d'ici que ressuscité et totalement purifié par un parfait repentir ! » L'adorateur peut s'arrêter à la méthode qui lui convient, « l'important est de suivre avec simplicité son attrait spirituel, pour aller au Bon Dieu ». Ces moyens différents deviendraient cependant inutiles, s'ils n'aboutissaient pas à unir l'âme à Jésus-Christ ; car cette union, en laquelle consiste toute la vie spirituelle et intérieure, toute la sainteté et

perfection chrétienne, est l'unique nécessaire <sup>1</sup>.

Prêcher l'amour intime envers le Très Saint Sacrement ne suffisait pas à la piété de Mgr de Ségur. Il voulait que les chrétiens manifestassent d'une manière éclatante leur foi et leur dévouement à Jésus Eucharistie. C'est cette pensée qui a inspiré un autre opuscule intitulé : *La France au pied du Saint-Sacrement*. Le pieux Prélat y rappelle les titres glorieux et particuliers de notre chère patrie à ce culte extérieur dû au Saint-Sacrement. Il montre comment nos belles traditions ont été altérées sur ce point comme sur tant d'autres, par l'impiété et par l'indifférence. Pour réveiller les âmes dans ce zèle, il recommande instamment les pèlerinages solennels d'adoration, d'action de grâces, de réparation, de supplication. Il redit, à cette occasion, les miracles célèbres de Paris, de Bourges, de Douai, d'Avignon, et autres; et, parce que tous les chrétiens ne peuvent pas prendre part à ces pèlerinages, il exhorte ceux qui en sont empêchés, à s'y unir de cœur, de prières et d'œuvres, en multipliant pendant ce temps leurs adorations au pied du Très Saint Sacrement dans les églises qu'ils peuvent visiter. On ne saurait dire l'élan imprimé par cet opuscule aux pèlerinages qui

1. *Prie-Dieu*, pour l'adoration du Très Saint Sacrement, 1 vol. in-32, chez Tolra.

se sont faits depuis lors en si grand nombre, et c'est en partie à ce petit livre qu'est due l'institution féconde du Congrès Eucharistique, qui se réunit maintenant chaque année.

Et enfin, pour appeler le zèle des âmes pieuses sur tout ce qui se rapporte au culte de la sainte Eucharistie, il s'intéressa vivement à l'Œuvre des Tabernacles, destinée à procurer aux paroisses pauvres de dignes ornements sacerdotaux pour la sainte Messe, et à l'Œuvre dite des Lampes, dont le but est de fournir pour ces mêmes églises l'huile qui se consume devant le Très Saint Sacrement et qui symbolise si bien l'ardeur incessante d'amour que devraient avoir tous les chrétiens pour le Dieu qui daigne habiter ainsi parmi eux. « Dans les paroisses pauvres, où le prêtre peut à peine suffire, avec son modique traitement, aux besoins les plus urgents des malheureux et aux siens propres, pourquoi, dit-il, quelques pieuses femmes, quelques pieuses jeunes filles, ne formeraient-elles pas une petite association pour l'entretien de la lampe du Saint-Sacrement dans leur Église? L'une apporterait un peu d'huile, une autre quelques mèches, une autre encore viendrait, matin et soir, nettoyer et garnir la lampe. La principale personne de l'association recueillerait les petites cotisations, les sous et les liards, qui feraient ainsi de cette

petite œuvre l'œuvre de tous, l'œuvre du pauvre plus encore que du riche, l'œuvre des petits enfants eux-mêmes; et le bon curé verrait avec bonheur ses paroissiens lui venir en aide pour cette action si sainte et si simple à la fois. Bientôt, sans aucun doute, de grandes bénédictions accompagneraient ces servantes du Saint-Sacrement, et la religion refleurirait, dans les pays qui semblent abandonnés de Dieu. — [Le Souverain Pontife Pie IX, animé d'une piété si tendre et si profonde envers l'auguste Sacrement de nos autels, désire vivement voir se ranimer partout le culte du Saint-Sacrement, et il tient tout particulièrement à l'entretien des lampes toujours allumées devant les tabernacles. Il a même daigné enrichir d'une indulgence de sept années tous les actes de piété, quels qu'ils soient, par lesquels les fidèles coopéreraient à cet entretien. Ainsi la pauvre femme, le pauvre ouvrier, qui, ne pouvant faire plus, donneront leur goutte d'huile, leur sou, leur liard, pour honorer le Très Saint Sacrement, pourront désormais gagner la grâce si précieuse des indulgences. — Que chacun donc ranime sa foi et son zèle, et que le Sacrement de l'amour de Dieu sur la terre soit honoré partout, adoré, exalté<sup>1</sup>. »

1. *Instructions Familiales*, 2 vol. in-12, chez Tolra.

Nous ne poussons pas plus loin l'énoncé sommaire de ce que fit Mgr de Ségur pour promouvoir dans ses chers dirigés le culte de Jésus-Hostie; le peu que nous en avons dit suffira à montrer comment il entendait que le chrétien, vivant de Jésus, se consacrat à l'adoration, à l'amour et au service, même extérieur, de Jésus.

Toutefois, ce témoignage de reconnaissance ne saurait être agréable à Notre-Seigneur, s'il ne partait d'un cœur pur et d'une âme généreuse; aussi ce bon Père mettait-il tout son zèle à éveiller dans ses fils spirituels un grand désir de la perfection chrétienne.

Il n'acceptait pas que l'on comptât avec Dieu, qui, pour nous sauver, n'a pas épargné son propre Fils<sup>1</sup>; et, en vrai disciple de saint François de Sales, il prétendait bien que les chrétiens qui vivent dans le monde observassent aussi délicatement que les autres, quoique d'une autre manière, le grand commandement qui nous oblige tous, sans exception, à aimer Dieu de *tout* notre cœur, de *toute* notre âme, de *tout* notre esprit et de *toutes* nos forces. Aussi ne craignait-il pas de recommander à tous ses pénitents les pratiques de mortification et les exercices de piété qui lui paraissaient compatibles avec la si-

1. Rom. VIII, 32.

tuation où la Providence les avait placés. Mais il aimait surtout à les voir entrer, par un Tiers-Ordre, dans l'une des grandes familles religieuses, comme celle du Carmel, de Saint-Dominique ou de Saint-François d'Assise, parce qu'il savait tout ce qu'un chrétien peut retirer, pour sa sanctification quotidienne, de la pratique de ces saintes Règles, adaptées à la vie séculière. Les secours précieux qu'il avait trouvés lui-même, depuis l'âge de vingt-deux ans, dans le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, expliquent les préférences, d'ailleurs point du tout exclusives, qu'il professa pour l'œuvre du Père séraphique. Nous lui devons un charmant abrégé de la vie de saint François. Il l'a divisé en trente et une lectures pour le mois d'octobre, consacré par la famille franciscaine à la mémoire de son glorieux Patriarche. On ne saurait parcourir ces pages édifiantes et instructives sans louer Dieu, si admirable dans ses Saints, et sans éprouver, malgré les hontes du temps où nous vivons, un noble orgueil d'être Français, à cause du sentiment qui a inspiré à cet illustre enfant d'Assise, la pensée de se nationaliser en prenant, par affection pour notre cher pays, le nom de François<sup>1</sup>.

1. *Vie de saint François d'Assise*, 1 vol. in-18, Tolra.



Non content de provoquer, par ce récit, une pieuse sympathie pour saint François d'Assise et pour l'Ordre qu'il a fondé, Mgr de Ségur exhorte vivement les prêtres et les chrétiens du monde à s'enrôler, à la suite de tant de Papes et d'illustres personnages de tous rangs, dans le Tiers-Ordre. A cet effet, il compose un autre opuscule intitulé : *Le Tiers-Ordre de Saint-François*<sup>1</sup>. « Je dédie cet opuscule, dit-il, non seulement à mes chers Frères et Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François, mais aussi à toutes les âmes pieuses, amies de la perfection et zélées pour les choses saintes. Beaucoup d'entre elles entreront peut-être avec bonheur dans les rangs bénis du Tiers-Ordre, du moment qu'elles en connaîtront l'excellence, la simplicité, les incomparables avantages spirituels. — Je l'offre également à toutes les personnes chrétiennes qui nourrissent de vagues préjugés contre tout ce qui s'appelle Tiers-Ordre. Il s'en rencontre malheureusement beaucoup, surtout dans notre France; et ce n'est pas toujours leur faute : chez les unes, cela peut venir d'une éducation religieuse incomplète, de notions fausses ou du moins superficielles sur la vraie piété, telle que l'entend l'Église. Chez d'autres, cela vient d'une certaine peur de l'inconnu. Combien y a-t-il de gens qui sachent

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

nettement ce que c'est qu'un Tiers-Ordre, et en particulier le Tiers-Ordre de Saint-François? — Chez d'autres encore, c'est un sentiment exagéré des obligations qu'impose le Tiers-Ordre et de leur incompatibilité avec les devoirs d'état et la vie commune. Ils oublient ou ils ignorent que le bon Père saint François a institué son troisième Ordre pour toutes les personnes pieuses, quelles qu'elles soient, qui, pour une raison ou pour une autre, demeurent dans le monde et sont ainsi privées des bienfaits de la vie religieuse. A cause de cela, il a lui-même mis dans sa Règle que « les Frères et les Sœurs pourront être dispensés des abstinences, des jeûnes et autres austerités de la Règle, ainsi que de la récitation de l'Office, pour une cause légitime<sup>1</sup>. » Oui, le Tiers-Ordre est fait pour tout le monde, pour les malades et pour les infirmes aussi bien que pour les santés robustes, pour les riches aussi bien que pour les pauvres, pour les dames du monde aussi bien que pour leurs servantes, pour les laïques aussi bien que pour les ecclésiastiques. Cette Règle bénie se plie à tout<sup>2</sup>.

1. Sa Sainteté le Pape Léon XIII, afin de rendre possible à un plus grand nombre de chrétiens l'entrée dans le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, vient, par un décret récent, de réduire les conditions d'admission, en tenant compte des difficultés particulières à notre temps

2. Brefs du 7 juillet 1848 et du 11 mars 1851.

« Le Tiers-Ordre est à l'Église ce que la franc-maçonnerie est à la Révolution. La Révolution propage tant qu'elle peut son tiers-ordre impie et ténébreux : que la sainte Église ait la joie de voir sa belle et pure franc-maçonnerie se propager de toute part, et ranimer partout la foi, le zèle, la pénitence et la charité. Répandre le Tiers-Ordre de Saint-François est peut-être, de toutes les œuvres de foi, de zèle et de charité, celle qui peut aujourd'hui disputer le plus efficacement la France et le monde aux sociétés secrètes et, par conséquent, à la Révolution. C'est régénérer une paroisse, une ville, un pays. »

« De nos jours plus que jamais, dit ailleurs le pieux Prélat, le Tiers-Ordre de Saint-François doit être salué avec amour, par les vrais enfants de Dieu; il combat directement tous les fléaux qui nous ravagent; et son esprit, qui est l'esprit de l'Évangile et de l'Église, est l'antidote direct de cet esprit détestable que les ennemis de la foi catholique veulent faire passer pour un progrès social et même religieux. Notre société moderne ne veut plus de pénitence, surtout de pénitence extérieure et corporelle; elle ne parle que de jouissances, de luxe, d'industrie, d'argent; elle ne rêve qu'indépendance et folle liberté; elle perd de plus en plus l'esprit chrétien, l'esprit

catholique, le respect du Saint-Siège, de l'autorité ecclésiastique, séculière et paternelle; elle croît chaque jour en orgueil, en suffisance, en égoïsme... Saint François nous présente dans son Tiers-Ordre le remède immédiat, le contre-poison de toutes ces tendances déplorables : une vie chrétienne, pénitente et sérieusement pénitente, le détachement des bagatelles et des vanités mondaines; et principalement de l'argent, dieu de ce siècle; la simplicité au milieu des recherches du monde; l'humilité, l'obéissance, le dévouement pratique au Souverain Pontife et le respect de toute autorité légitime soit dans l'Église, soit dans l'État, soit dans la famille; l'amour chrétien des pauvres et des petits; en un mot, l'esprit de l'Évangile, l'esprit de foi, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son adorable Sacrement et de sa Mère Immaculée<sup>1</sup>. »

Le zèle du pieux Prélat pour enrôler les chrétiens dans cette sainte milice obtint des résultats merveilleux. Le ministre provincial des Franciscains de l'Observance, à Paris, écrivait au sujet du livre de Mgr de Ségur sur le Tiers-Ordre : « Il sera, nous en sommes persuadé, un immense service rendu à notre siècle, qui com-

1. *Instructions familières*, t. II, chez Tolra.

prend si peu l'esprit évangélique, et à l'Église elle-même, à qui il formera des enfants fidèles et dévoués. »

Si des liens de vieille date attachaient spécialement Mgr de Ségur au Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, il eût été heureux de servir aussi le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, également approuvé par les Souverains Pontifes. Il pensa publier quelque chose dans ce but. « Cher enfant, écrit-il à un jeune religieux, l'un de ses plus aimés fils spirituels et religieux Dominicain, je voudrais faire un petit opuscule sur notre Tiers-Ordre de saint Dominique, afin de le populariser davantage encore et de le répandre. Parles-en au P....., et envoie-moi les deux ou trois documents ou manuels où je pourrai piller à coup sûr<sup>1</sup>. » La réponse ne fut pas encourageante : on laissa entendre que cette publication ne serait peut-être pas opportune. Le pieux Prélat prit à cet égard des informations. Le résultat fut le même : « Le bon P. J..... m'a dit, en effet, écrit-il deux mois après la première lettre relative à ce projet, qu'il désirait ne pas voir se répandre beaucoup le Tiers-Ordre dominicain. » Mgr de Ségur en exprime son regret : « Les Tiers-Ordres, ajoute-

1. *Les Muettes*, 23 août 1868. Lettres, t. II, chez Bray et Retaux.

t-il, ne peuvent obtenir leur influence salutaire que par l'union de la *quantité* et de la *qualité*; mais enfin, il est le maître, le père et le juge; il n'en est donc plus question<sup>1</sup>. » Nous nous inclinons avec le même respect que Mgr de Ségur devant cette décision; mais nous nous serions reproché de ne pas saisir l'occasion de montrer par cet exemple combien était large et désintéressé de toute question personnelle l'esprit apostolique du saint Prélat.

Il faudrait placer, à côté de ces illustres familles religieuses, plusieurs humbles Sociétés de piété dont le but est de donner aux chrétiens du monde une direction de détail plus spécialement appropriée à leurs besoins spirituels ou à leurs attrait. Mgr de Ségur aimait à apporter ce complément à l'action sanctifiante, mais générale du Tiers-Ordre, et il a favorisé de tout son pouvoir quelques-unes de ces Associations. L'une de ses plus douces jouissances était de passer quelques moments dans ce milieu tout intime, où l'on ne parlait que des plus chers intérêts de Notre-Seigneur. Un jour que nous nous étions trouvé avec lui dans une réunion de ce genre, tenue dans son modeste salon, il nous avait exprimé toute la joie qu'il ressentait de savoir

1. *Les Muelles*. Lettre du 26 octobre 1868.

qu'il y eût dans le monde des âmes si pleinement livrées au bon plaisir de Dieu. A huit jours de là, comme nous revenions le voir : — « Oh ! ne sentez-vous pas ici un délicieux parfum ? » nous dit-il. Et comme nous cherchions quelles fleurs provoquaient cette exclamation — c'était la fête de ses vingt-cinq années de Sacerdoce : — « Vous ne comprenez pas, ajoute-t-il : je vis encore tout embaumé des saintes et simples choses que nous avons entendues ici la semaine dernière. » Nous aurions beaucoup à dire sur le zèle qu'apportait Mgr de Ségur à pousser ces âmes d'élite dans les voies de la perfection, par la pratique exacte de leurs devoirs d'état ; mais il n'est pas l'heure de le faire. Qu'il nous suffise de dire que l'une de ses suprêmes bénédictions, aux approches de la mort, a été pour ces œuvres et qu'elle ne cesse d'attirer sur elles les meilleures grâces de Dieu.

Enfin, après avoir demandé aux âmes auxquelles il avait donné Jésus, ce nouveau témoignage d'amour et de reconnaissance, de se sanctifier généreusement, il les exhortait à s'employer, dans la mesure possible, aux œuvres d'apostolat dans le monde. Sans parler ici de ce qu'il fit pour les œuvres, admirables entre toutes, de la Propagation de la Foi<sup>1</sup> et de la Sainte-

1. Voir *Instructions familières*, t. II.

Enfance, nous rappellerons seulement, et en peu de mots, l'établissement d'une œuvre dont il a été, de fait, le principal promoteur et qui est devenue, entre ses mains, l'une des plus précieuses ressources religieuses de nos contrées ravagées par l'impiété et l'athéisme. Nous voulons parler de l'Association de Saint-François de Sales.

« Son but est d'exciter, dans les pays chrétiens et en particulier en France, dit Mgr de Ségur, le zèle des catholiques, de les unir dans une sainte ligue de prières et d'aumônes autour de leurs pasteurs, afin de fournir à ceux-ci les moyens efficaces de conserver, préserver et défendre la foi des fidèles. — Dans les pays mixtes où la propagande protestante, soutenue par des ressources étrangères, fait de si profonds ravages, l'Association a pour objet de s'opposer à cette propagande, en répandant des livres catholiques et populaires, en aidant les curés à faire prêcher des missions, en soutenant ou en développant les écoles ou orphelinats catholiques. Dans les diocèses où la propagande hérétique est nulle ou presque nulle, l'Association de Saint-François de Sales a pour objet de soutenir, d'encourager les pauvres curés dans une lutte

1. Voir *Instructions familiales*, t. II.



plus pénible encore, la lutte contre l'indifférence religieuse et l'oubli de Dieu. Elle tâche de former autour d'eux un noyau de chrétiens fervents, dont les bons exemples puissent entraîner les autres; et là encore, pour dissiper l'ignorance et les préjugés, pour secouer l'apathie, pour ranimer la foi défaillante et ramener les âmes à la pratique des sacrements, elle aide le prêtre à fonder des écoles chrétiennes, à faire venir le missionnaire, à répandre dans sa paroisse de bons livres, simples et courts, à maintenir ou même à rétablir dans sa pauvre église l'exercice du culte divin, en un mot, à conserver et à ranimer autour de lui l'esprit religieux. Enfin, dans les bons diocèses où, grâce au ciel, la foi est encore vivante et l'Église honorée, l'Œuvre de Saint-François de Sales demande aux prêtres et aux catholiques fidèles l'aumône pour leurs frères moins heureux; elle leur demande de venir au secours de tant de provinces exposées à perdre la foi, et de faire, pour les populations qui sont à leur porte, dont le salut doit leur être cher au premier titre, ce qu'ils font si généreusement pour propager cette même foi dans les pays infidèles et pour sauver les pauvres petits enfants de la Chine et des Indes. Quoi de plus naturel et en même temps de plus catholique que cette solidarité fraternelle? — Cette Œuvre,

qui se résume en deux mots : conservation et défense de la foi, s'est développée rapidement et est visiblement bénie de Dieu. En peu d'années, elle a eu le bonheur d'être érigée canoniquement en plus de quatre-vingts diocèses, de recueillir et de donner près de six cent mille francs, et d'assister, toujours sous la direction immédiate de chaque évêque dans son diocèse (c'est la règle fondamentale dont l'Œuvre ne s'écarte jamais), un nombre considérable de pauvres paroisses, d'écoles, d'orphelinats, d'asiles pour l'enfance, d'œuvres de zèle et de piété<sup>1</sup>.

Si l'on ajoute à l'influence puissante de cette *Association de Saint-François de Sales*, les résultats si consolants obtenus sous la conduite du pieux et infatigable Prélat par l'*Union des Œuvres ouvrières*<sup>2</sup>, l'on comprendra pourquoi nous avons fait, du service de Jésus par les œuvres chrétiennes, l'un des principes formels de la direction de Mgr de Ségur. Ainsi, sous la main de cet habile maître en la vie spirituelle, le chrétien entraînait tous les jours plus pleinement dans l'esprit de son baptême, dans la communion des mystères de la grâce; il devenait comme ce « *vase d'honneur* » dont parle l'Apôtre, *vase*

1. *L'association de Saint-François de Sales*, 1 vol. in-18, chez Tolra.

2. *Récits et Souvenirs d'un frère*, t. I.

*sanctifié et utile au Seigneur, préparé pour toutes les bonnes œuvres : « vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum<sup>1</sup>. »*

I. II Tim. II, 21.





## CHAPITRE VI

### SA MÉTHODE SPIRITUELLE : QUATRIÈME PRINCIPE : UNE TENDRE DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Du rôle de Marie dans les desseins adorables de Dieu. — Mgr de Ségur fait intervenir la très sainte Vierge dans tous les détails de la direction des âmes. — Il emploie la même pratique dans tous ses ouvrages. — A l'égard des enfants. — Des simples chrétiens. — Des âmes pieuses. — Résultats admirables qu'il retire de ce principe de direction spirituelle.

DANS le plan éternel tracé par sa sagesse, Dieu a fait à Marie une place à part. La sainte liturgie nous la montre, dans la pensée divine, associée à l'œuvre de la création du monde : *cum eo eram cuncta componens*<sup>1</sup>. Elle le fut ensuite réellement à l'œuvre de notre Rédemption, et elle l'est de même chaque jour à celle de la sanctification des âmes. Simple créature, tirée du néant comme tout le reste, elle est le chef-d'œuvre des mains de Dieu, en-

1. PROV. VIII, 30.

riche de grâces sans égales, fille du Père céleste, Épouse du Saint-Esprit, Mère du Sauveur du monde. De là, le culte que lui rend l'Église de Jésus-Christ; culte qui n'a rien de commun avec l'adoration, tribut exclusivement réservé à Dieu et auquel les théologiens donnent le nom de culte de *latrie*; mais culte d'*hyperdulie*, supérieur au culte de simple *dulie* rendu aux anges et aux saints. Véritable auxiliaire de Dieu dans toutes les manifestations de sa bonté, on retrouve l'action de Marie non seulement dans les événements qui intéressent le sort des nations ou des familles, mais jusque dans le détail de l'existence de chaque chrétien. Il n'y a pas une âme qui n'éprouve la protection de cette Vierge puissante<sup>1</sup>, qui n'ait reçu d'elle mille bienfaits, qui n'attende de sa tendresse maternelle les secours et les consolations dont elle a besoin dans cette vallée des larmes; et c'est sans nulle exagération que saint Bernard a pu dire : « Totum nos voluit habere per Mariam : » Dieu a voulu que tout bien nous vînt par les mains de Marie.

Conformément à cet enseignement traditionnel, Mgr de Ségur plaçait sous l'égide de la très sainte Vierge son ministère sacré auprès des âmes. Il n'espérait les conduire à Jésus que

1. Lit. Lauretan.

par Marie. Aussi n'accueillait-il jamais un nouveau pénitent sans le recommander très particulièrement à la sollicitude de cette tendre Mère, et sans lui demander à lui-même de prendre Marie pour sa très chère Patronne. Il voulait que ses fils spirituels portassent tous au moins sa médaille ou l'un des scapulaires; ils devaient la prier tous les jours, recourir souvent à elle, surtout dans les tentations, et lui confier tous leurs intérêts du temps et de l'éternité. Il ne laissait échapper aucune occasion de leur rappeler ce rôle d'*aide de Jésus*, qui est l'un des principaux titres d'honneur de la très sainte Vierge. Au saint Tribunal, il faisait presque toujours entrer dans la pénitence sacramentelle quelques courtes prières à Marie; toutes les fois qu'on lui parlait d'une grâce spéciale à obtenir, il conseillait une neuvaine à Marie; quand on lui exposait des peines intérieures, il aimait à envoyer prier au pied de la statue de Marie devant laquelle saint François de Sales avait recouvré miraculeusement la paix de l'âme; quand on voulait l'intéresser à la conversion d'un pécheur, il promettait de prier, mais il exhortait à faire un pèlerinage à Notre-Dame des Victoires. Dans toutes ses conversations familières, on retrouvait le nom aimable de Marie; il était dans presque toutes ses lettres; mais surtout le

pieux Prélat ne prêchait jamais sans placer à côté des leçons de Jésus les exemples de la sainte Vierge. Aussi ses pénitents devenaient-ils bientôt, s'ils ne l'étaient déjà, des fils très affectionnés envers Marie, très dévoués à son honneur et très désireux de reproduire dans la vie pratique les vertus de cette sainte Mère de Dieu.

Non content d'appliquer ce principe de direction aux âmes dont il avait la douce charge, Mgr de Ségur se fit un bonheur et un devoir de le rappeler à tous, en se servant dans ce but de l'immense publicité dont jouissaient ses écrits. Il n'y a pas une classe de chrétiens, depuis les jeunes enfants jusqu'aux hommes faits, depuis les moins instruits dans la foi et dans la piété jusqu'à ceux qui vivent sans cesse dans l'atmosphère vivifiante de la vraie dévotion, qui ne lui doive de solides instructions sur le rôle important de Marie dans l'œuvre de notre salut, et d'utiles avis sur les devoirs que nous avons à remplir envers elle, ou sur la manière dont nous pouvons retirer de sa protection maternelle les plus abondantes bénédictions de Dieu.

Dès leur plus jeune âge, il veut qu'on initie les petits enfants à « la piété envers la sainte Vierge ». C'est le titre même d'un chapitre du catéchisme spécial qu'il composa à leur intention. Il y enseigne la nécessité d'aimer et d'ho-

norer Marie, Mère de Dieu, Reine du Ciel et mère de tous les chrétiens ; il dit en quoi consiste surtout le culte qui lui est dû ; par quels moyens on peut témoigner son amour envers Elle ; et dans ce but il leur explique ce que c'est que la médaille, le scapulaire et le chapelet<sup>1</sup>. Dans un autre opuscule intitulé : *L'Enfant Jésus*, le pieux Prélat débute par un court et touchant éloge de Marie : « Parmi toutes les créatures qui étaient destinées à former le grand royaume de son Fils, Dieu, dit-il, en fit une qu'il combla de grâces, de bénédictions, de privilèges tout extraordinaires, afin qu'elle pût être la digne mère de ce Fils unique, qui est vrai Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Cette créature, unique et incomparable, c'est la sainte Vierge Marie, que ta bonne mère t'a fait connaître et chérir dès tes premières années, mon cher petit enfant<sup>2</sup>. » Ailleurs, dans ses « *Conseils pratiques sur la prière* »<sup>3</sup>, il lui apprend à « prier par la Sainte Vierge ». « Ce que tu ne pourrais obtenir par toi-même, pauvre enfant, tu l'obtiendras facilement par l'entremise de la bonne sainte Vierge. N'hésite jamais à lui confier tes petites affaires, à lui donner tes petites

1. *La religion enseignée aux petits enfants*, leçon IX<sup>e</sup>. 1 vol. in-18, chez Tolra, 112, rue de Rennes.

2. *L'Enfant Jésus*. 1 vol. in-32, chez Tolra.

3. 1 vol. in-18, chez le même.



commissions spirituelles. C'est par elle qu'il faut tout demander, tout offrir... Sois son enfant, son autre Enfant Jésus. Oh! que bienheureux est l'enfant de Marie! et combien ses prières plaisent à Jésus et sont bénies du Père céleste! » Dans un autre ouvrage sur *la piété*<sup>1</sup>, le saint Prélat insiste sur l'amour qu'un enfant chrétien doit à la sainte Vierge : « Un bon fils aime d'un seul et même amour et son père et sa mère; il lui appartient, en effet, au même titre; il est tout entier l'enfant de l'un, tout entier l'enfant de l'autre. Notre-Seigneur, le Fils parfait, aime du même amour et son Père céleste, et sa bienheureuse Mère la sainte Vierge Marie. Il aime son Père, non seulement en tant que Dieu, mais aussi en tant qu'homme; et il aime sa Mère, non seulement en tant qu'homme, mais encore en tant que Dieu. » — « La sainte Vierge mérite tout l'amour de Jésus, car elle est le chef-d'œuvre de ses mains, et sa créature par excellence. Jésus est à la fois son Créateur et son Fils, son Créateur par sa divinité; son Fils par son humanité. » — Jamais personne ne pourra comprendre combien Jésus aime sa mère; et nous aurions beau aimer la sainte Vierge de toutes les forces de notre cœur, notre amour ne serait jamais qu'une goutte

1. *Conseils pratiques sur la piété.* 1 vol. in-18, chez Tolra.

d'eau en comparaison de l'océan d'amour filial qui remplit le cœur de Jésus-Christ.

« Or, ce cœur de Jésus qui aime tant la sainte Vierge, il est uni à ton cœur, mon cher enfant; il est dans ton cœur, et ton cœur est en lui. Jésus vivant en toi veut que tu lui ressembles, en cela comme en tout le reste; il veut que tu aimes sa mère, non pas autant que lui (c'est impossible), mais autant que tu le peux, de tout ton cœur et de toutes tes forces. » « Pour mieux dire, Jésus veut continuer *par toi* à aimer la Sainte Vierge sur la terre, à l'honorer, à lui obéir, à être son très bon fils, comme il l'était jadis à Bethléem, à Nazareth, en toute sa vie. Il prend ton petit cœur comme un instrument nouveau de son amour envers la Sainte Vierge; et si tu n'es pas un instrument docile entre ses mains, il ne te reconnaît pas pour son disciple; il te repousse, comme un bon musicien repousse et rejette un mauvais instrument incapable de servir à son art. »

« Tu le vois donc, la piété envers la sainte Vierge est aussi *essentielle* à un chrétien que la piété envers Dieu; cette piété ne consiste pas seulement à aimer la sainte Vierge, mais encore à faire sa volonté en toutes choses (or, la sainte Vierge ne veut autre chose que ce que veut Jésus); à l'honorer de tout ton cœur, avec un religieux respect; à la prier tous les jours, pour

qu'elle te protège tous les jours; à t'abandonner enfin entre les bras de son amour maternel, comme faisait jadis le saint Enfant Jésus à Bethléem et à Nazareth. »

Afin d'enraciner profondément dans l'âme de l'enfant la dévotion envers notre Mère du Ciel, Mgr de Ségur ne se borne pas à ces conseils épars. Il profite de la pieuse coutume de consacrer à la sainte Vierge tout un mois chaque année, pour faire passer sous les regards de son jeune lecteur les divers enseignements et les avis dont celui-ci a besoin sur ce point important. Il commence par lui rappeler l'origine de cette charmante pratique du « mois de Marie » et il l'exhorte à s'y conformer de son mieux. Si cela est possible, il préfère que l'enfant suive les exercices qui se font dans la paroisse, pendant ce temps, en l'honneur de la Sainte Vierge. Si ce n'est pas possible, et qu'on les suive en famille, il lui recommande de bien tenir sa place dans cette petite réunion. « Si tu ne peux pas, mon petit enfant, organiser ainsi ton mois de Marie, ni le faire en famille, ajoute-t-il, contente-toi de le faire en particulier, en compagnie de ton bon Ange... Arrange, dans un petit coin de ta chambre, un semblant de chapelle, et, matin et soir, mets-toi à genoux devant l'image de la sainte Vierge, en lui demandant de te bénir...

Si tu le peux, mets chaque jour un ou deux petits sous dans une boîte, aux pieds de la sainte Vierge, pour les pauvres. Pour l'amour de Marie, impose-toi tous les jours du mois quelque petite privation de friandise ou de curiosité. Mais surtout, avant tout, offre-lui une âme bien innocente, bien décidée à éviter toute sorte de péchés. » Il lui présente ensuite, sous forme de lecture pour chaque jour du mois, les considérations les plus pieuses et les plus touchantes sur les grandeurs de Marie, sur son rôle maternel auprès de tous les chrétiens et des enfants en particulier, sur les principales circonstances de sa vie mortelle, sur quelques-uns des titres que la piété et la reconnaissance des fidèles lui ont attribués, et sur la protection dont elle entoure jusqu'à leur dernier jour ceux qui se montrent ses fidèles enfants<sup>1</sup>.

Le bon père spirituel ne se borne pas à prêcher ainsi la dévotion envers Marie à tous les enfants en général; il revient sur ce conseil, quels que soient les lecteurs auxquels il s'adresse spécialement. Dans l'opuscule qui a pour titre : *Aux apprentis*<sup>2</sup>, il recommande à son jeune dirigé la récitation quotidienne d'un peu de cha-

1. *Aux enfants chrétiens, Mois de Marie*. 1 vol. in-18, chez Tolra.

2. Chez Tolra, 2 vol. in-18.

pelet. « Si ton atelier est à quelque distance de chez toi, lui dit-il, je te conseille de prendre une bonne habitude qu'ont une quantité d'apprentis et de jeunes ouvriers de ma connaissance; à savoir, de réciter en chemin une petite dizaine de chapelet; une fois *Notre Père* et dix fois *Je vous salue, Marie*. Si tu n'as pas de chapelet, tu as tes dix doigts : autant d'*Ave Maria* que de doigts. C'est le chapelet du père Adam, qu'on est bien sûr de ne jamais perdre; s'il n'est pas indulgencié, il a été du moins béni au Baptême. »

On retrouve la même insistance dans les avis de Mgr de Ségur au « Jeune ouvrier chrétien »<sup>1</sup>. Il lui recommande l'esprit de foi à l'égard de la Très Sainte Vierge. « La foi n'étant, après tout, lui dit-il, que la vraie connaissance des choses de la Religion, et l'esprit de foi étant cette même connaissance élevée à un état plus parfait, tu comprendras facilement, mon bon petit Jacques, de quels sentiments il doit remplir le cœur d'un vrai chrétien à l'égard de la Sainte Vierge. » Puis, après lui avoir rappelé les grandeurs de Marie, ses rapports avec la très sainte Trinité, et la mission maternelle que Dieu lui a donnée auprès de nous, il l'exhorte vivement à une tendre piété envers Elle. « Oh! que Notre-Seigneur

1. Chez Tolra, 1 vol. in-18.

aime et bénit ceux qui aiment dignement sa Mère! Connaître, servir et aimer Marie est une source inépuisable de grâces, de lumière et de bonheur. La dévotion filiale des vrais chrétiens envers la sainte Vierge n'est pas pour peu de chose dans ce je ne sais quoi d'ouvert, de cordial, d'affectueux, d'aimable, qui caractérise la piété catholique. » Il lui trace alors ses devoirs à l'égard de Marie. « Sers donc et aime la bonne sainte Vierge de toute ton âme, mon cher petit chrétien. Pour son amour, sois chaste et innocent. Ressemble à Jésus, afin qu'elle puisse t'aimer et jeter sur toi des regards de complaisance et de douceur. Prie-la beaucoup, très souvent; invoque-la dans toutes tes peines... Ne permets pas qu'on l'outrage devant toi. Qu'est-ce qu'un fils qui laisse insulter sa mère sans s'indigner, sans protester d'une manière quelconque?... Tâche d'avoir toujours, dans ta petite chambre, une statuette ou une belle image de la Sainte Vierge; mets-la, avec le crucifix, à la place d'honneur, à la place qui convient à la Reine du logis... Fais-toi un devoir de porter sur toi une médaille ou un scapulaire, comme insigne de ta consécration à la Vierge immaculée. »

Lorsqu'il s'adresse aux chrétiens en général, Mgr de Ségur leur explique pourquoi ils doivent aimer la Très Sainte Vierge. Il en apporte trois

raisons principales: « D'abord, parce qu'elle est la Mère de Notre-Seigneur et très doux Rédempteur Jésus-Christ; puis, parce qu'elle est notre Mère, à nous membres vivants et frères de Jésus-Christ; enfin, parce qu'elle est parfaitement sainte, parfaitement digne de tendresse et d'amour. » — « Elle est la vraie Mère de Jésus, selon la nature, dit-il; et pour nous, frères adoptifs de Jésus, membres vivants de Jésus, par la grâce, elle est notre Mère spirituelle, la Mère de nos âmes, la Mère qui nous enfante incessamment à la vie de la grâce et au salut éternel. » — Nous devons, pour être « de vrais et dignes chrétiens, aimer la sainte Vierge Marie de tout notre cœur ». — « Pour faire de cette nature privilégiée un véritable chef-d'œuvre de grâce et de sainteté, aussi digne que possible de devenir la Mère de son Fils unique et adorable, le Père céleste l'a comblée de toutes les bénédictions dont une pure créature était capable. Il l'a créée pleine de grâce; pour elle seule, il a opéré le prodige de l'Immaculée Conception. — Il a voulu que par un miracle également unique elle demeurât Vierge en devenant Mère. L'Esprit-Saint l'a enveloppée tout entière et comme imprégnée de la grâce sanctifiante, l'élevant ainsi à une perfection si accomplie, à une sainteté si incompréhensible, que nulle créature, pas plus au ciel que sur la terre,

ne peut lui être comparée, même de loin. » — « A cette perfection sublime de la Sainte Vierge correspond l'ensemble parfait de toutes les vertus, de toutes les qualités aimables, de toutes les bontés, de toutes les douceurs maternelles qui rendent une créature digne d'être aimée, en même temps que vénérée. Et c'est au milieu de ces splendeurs d'amour, de bonté et de beauté que le Père et le Fils et le Saint-Esprit nous présentent la Sainte Vierge, afin que nous la vénérions de toute la puissance de notre foi et que nous l'aimions de toutes les forces de notre cœur. » Le pieux Prélat montre ensuite « comment l'Évangile résume merveilleusement les grandeurs de la sainte Vierge » ; il éclaire quelques obscurités que les chrétiens peu instruits interprètent mal, à propos de certaines paroles de Notre-Seigneur à sa Mère ; prouvant que, tout en demeurant Fils soumis et tendre de Marie, il n'a plus de parenté ici-bas et ne connaît plus rien que son Père céleste, lorsqu'il agit comme envoyé du Père, pour enseigner les voies du salut au monde<sup>1</sup>. On ne saurait lire ces pages tout embaumées de tendre et filiale dévotion, sans éprouver combien est consolant et doux le culte de la très sainte Vierge.

1. *L'amour de la Sainte Vierge*. 1 vol. in-18. Chez Tolra.



Mgr de Ségur composa encore, surtout pour les séminaires et pour les communautés religieuses, un ouvrage intitulé : *La sainte Vierge dans l'Ancien et le Nouveau Testament*<sup>1</sup>. C'est une belle étude dans laquelle le pieux auteur résume ce que la tradition chrétienne a dit de plus admirable sur les liens mystérieux qui unissent Marie à la Très Sainte Trinité. « Je n'y mets presque rien de moi, écrivait-il le 17 février 1867; ce sont les Saints et les Pères qui font tous les frais de cette petite couronne de lumière et d'amour que je dépose humblement sur la tête déjà mille fois couronnée de la Reine universelle et bien-aimée<sup>2</sup>. » Il passe en revue toutes les figures par lesquelles la sainte Écriture présage l'auguste Marie, par exemple, l'arche de Noé et l'arc-en-ciel, la colonne de nuée du désert, le Tabernacle de Moïse et l'Arche d'alliance, le Vase d'or de la Manne, la Terre Sainte, Jérusalem et le Temple, la Toison de Gédéon, Judith et Esther. Puis, dans le Nouveau Testament, il contemple en Marie la gloire céleste de l'Immaculée Conception; il suit cette Vierge incomparable dans sa très sainte enfance, dans son séjour au Temple, dans son chaste mariage avec saint Joseph; il médite

1. 2 vol. in-18, Tolra.

2. Lettres, t. II, p. 99, 100.

enfin les beautés sans égales de l'Annonciation et de la maternité divine. La troisième partie de ce travail devait suivre l'histoire à la fois modeste et glorieuse de Marie depuis l'Incarnation jusqu'à la fin des temps. Mgr de Ségur n'a pas eu le loisir de réaliser tout son plan. Nous faisons des vœux pour que l'un de ses fils spirituels termine dignement une œuvre d'un si grand mérite.

Enfin, dans un autre ouvrage : *Nos grandeurs en Jésus*<sup>1</sup>, Mgr de Ségur propose la Très Sainte Vierge comme type parfait de tous les chrétiens, participant à la mission de Jésus, sauveur et consolateur des âmes. « Tous les saints Pères, dit-il, ont proclamé la Bienheureuse Vierge Médiatrice de la grâce et du salut, corédemptrice du monde, source et mère de notre rédemption. Il est vrai, elle n'a point par elle-même payé le prix de la rançon : c'est Jésus-Christ seul qui l'a pu faire et qui l'a fait ; mais la Sainte Vierge a fourni elle-même, a fourni librement, a fourni seule la substance de cette chair adorable qui, assumée par le Verbe, est devenue sur la croix le prix de notre salut. » « En outre, au pied de la croix, la Vierge-Mère a offert librement et volontairement en

1. *La Piété et la Vie intérieure*, V<sup>e</sup> traité, III<sup>e</sup> partie, p. 295.  
2 vol. in-18, Tolra.

holocauste et la vie, et les douleurs, et la mort sanglante de son Fils Jésus, pour l'honneur de Dieu et pour la rédemption de tout le genre humain. Elle a eu une part bien plus intime au sacrifice du Rédempteur que le fidèle Abraham n'en avait eu au sacrifice de son fils Isaac. En conséquence, la Très Sainte Vierge, Mère du Sauveur, en offrant à Dieu sur le Calvaire l'unique, la divine, l'éternelle victime du salut, l'auteur de la grâce et de la rédemption, la source de toute vie, de toute consolation, de toute béatitude, et en s'offrant elle-même avec son Jésus, dans toute l'étendue de ses intentions, a coopéré directement et efficacement au sacrifice rédempteur de Jésus-Christ et au salut du monde. La victime du salut, qui appartenait à Marie, était une portion de Marie, la chair de sa chair, les os de ses os. » — « Elle a apporté la paix à la terre, au ciel la gloire, le salut aux pécheurs, la vie aux morts ; elle a réuni en une seule famille les hommes et les anges. » — « La Sainte Vierge Marie, refuge des pauvres pécheurs, consolatrice des affligés, est donc notre type et notre modèle. En Notre-Seigneur, nous sommes élevés à la dignité de sauveurs, de corédempteurs et de consolateurs de nos frères ; et la Sainte Vierge, notre Mère, marche à notre tête dans l'accomplissement de ce beau ministère. »

Le chapitre se termine par cet appel à la charité : « Que de miracles ! de conversions subites, inespérées ! que d'âmes sauvées, que de larmes séchées, que d'amères douleurs adoucies par la bonne Vierge ! Enfants de Marie, imitons notre Mère ; et comme elle, avec elle, puissions dans le sacré Cœur de Jésus le zèle ardent et la miséricordieuse bonté qui feront de nous les sauveurs et les consolateurs du monde. »

Dans la deuxième partie du même traité, Mgr de Ségur montre comment le Sauveur nous associe à ses états par Marie. Dans ces pages admirables l'amour de la Sainte Vierge semble être révélé d'une manière encore plus intime et plus tendre. Le seul énoncé des chapitres suffit à dire tout ce que des âmes sérieusement chrétiennes y peuvent puiser de lumières précieuses pour leur direction spirituelle : « En Jésus nous devenons les fils de Marie. — Que Jésus se donne à nous et vit en nous comme fils de Marie. — Comment la Sainte Vierge, Épouse de notre Père céleste, nous engendre avec lui à la vie de la grâce et devient ainsi véritablement notre Mère. — Que la Sainte Vierge est la vraie Mère du chrétien, par cela seul qu'elle est la vraie Mère du Christ. — Comment le nouvel Adam a fait de la nouvelle Eve la Mère des véritables vivants. — Que

notre Mère, qui est dans les cieux, nourrit maternellement ses enfants. — Que la Sainte Vierge revêt magnifiquement tous les chrétiens, ses enfants. — Que la Vierge-Mère élève et dirige ses enfants avec grand amour. — Que la Vierge-Mère nous aime de l'amour dont elle aime Jésus. — De la raison fondamentale et toute divine pour laquelle les chrétiens doivent aimer et aiment la Sainte Vierge de tout leur cœur. — De l'ineffable amour que Notre-Seigneur, vivant en nous, nous inspire pour sa sainte Mère. — Qu'un vrai chrétien ne saurait trop aimer ni trop honorer la Sainte Vierge.

Ailleurs enfin<sup>1</sup>, le pieux Prélat considère Marie comme la Mère de la divine grâce. — « Marie est la vraie Mère de la grâce, parce qu'elle est l'Épouse pleine de grâce du Père, de qui vient la grâce; la Mère pleine de grâce du Fils, par qui vient la grâce; le sanctuaire plein de grâce de l'Esprit-Saint, avec qui et en qui la grâce vient jusqu'à nous. En donnant le soleil aux créatures, le bon Dieu leur a donné la lumière; ainsi la Sainte Vierge, en nous donnant Jésus, l'auteur de la grâce, nous a donné la grâce, avec ses ineffables trésors. » — « Si Jésus est la plénitude de la grâce, Marie, Mère

1. *La Piété et la Vie intérieure*, III<sup>e</sup> traité : *La Grâce et l'Amour de Jésus*, I<sup>e</sup> partie, p. 97. Chez Tolra.

de Jésus, en est comme l'universel réservoir et comme le canal. Toute grâce vient de Jésus, mais de Jésus par Marie. Si Jésus est le Père de nos âmes, Marie est la mère, la vraie mère de nos âmes ; la vie de nos âmes ne vient point d'elle, il est vrai, mais elle leur vient par elle. » — « Parce qu'elle était éternellement prédestinée à être la Mère du Verbe incarné, source de la grâce, l'Ange l'a saluée « *pleine de grâce* » au nom du ciel et de la terre ; et le Seigneur, de qui viennent toutes les grâces, est avec elle : avec elle pour elle ; avec elle pour nous. » — « Au pied de la Croix, puis au Cénacle, la Très Sainte Vierge a reçu de son Fils expirant et de l'Esprit consolateur la mission maternelle dont elle était revêtue en principe, par cela seul qu'elle était la Mère de Dieu, la Mère de Jésus. C'est dans son cœur de Mère que les Apôtres et les premiers fidèles ont puisé leur consolation. Du haut du ciel, elle dispense aux âmes les trésors du Christ ; elle est leur mère, et jusqu'à ce qu'elle les ait conduits au repos de la gloire, elle les assiste, comme une bonne mère assiste ses enfants. »

On voit quelle place de prédilection le culte de la Sainte Vierge occupait dans le cœur de Mgr de Ségur, et dans quelle large mesure il employait cette dévotion pour

conduire les âmes à Jésus, et pour les faire croître en Lui. Il faut attribuer en grande partie à ce principe de sa direction spirituelle l'empire surprenant qu'il exerçait sur les âmes. On se prenait à aimer les choses célestes, à l'école de cette Vierge des vierges; on ne savait rien refuser à qui demandait au nom d'une telle Mère; on soutenait volontiers toutes les luttes sous l'égide de cette puissante Reine des Anges et des hommes; et les approches de la mort étaient bien adoucies, pour qui retrouvait au chevet du lit de douleurs Celle qui est la consolatrice de tous les affligés et la Porte du Ciel.

Puissent tous ceux qui ont la charge des âmes se souvenir « qu'aucun de ceux qui ont eu recours à la protection de Marie, qui ont imploré son assistance et demandé ses suffrages, n'a été abandonné! » Qu'ils exhortent les âmes chrétiennes à s'animer d'une pareille confiance envers Marie, à recourir à elle, à gémir à ses pieds sous le poids de leurs fautes. Cette sainte Mère du Verbe ne méprisera pas leurs humbles prières; elle les écoutera favorablement, elle daignera les exaucer; et par elle, un directeur éclairé et zélé les aura sauvées.





## CHAPITRE VII

### SA MÉTHODE SPIRITUELLE. CINQUIÈME PRINCIPE : L'AMOUR DE L'ÉGLISE ET DU PAPE

Importance que Mgr de Ségur attachait à ce principe, pour la direction des âmes. — Soins qu'il prenait à cet égard de vive voix. — Ses écrits sur le même sujet : Conseils pratiques sur la Piété. — Le Pape. — Nos grandeurs en Jésus. — L'Église. — Grosses vérités. — Réponses aux objections. — Le Concile. — L'Infaillibilité pontificale. — L'Encyclique. — Le denier de Saint-Pierre. — Résumé. — Consolants résultats.

**M**GR de Ségur attachait une grande importance, dans la direction des âmes, à l'amour de l'Église et du Pape. Il eût estimé très incomplète et fort peu solide la piété qui n'aurait pas eu pour base une instruction approfondie sur ce sujet, et qui n'aurait pas présenté, comme caractère distinctif, l'affection, la soumission et le dévouement envers le Vicaire de Jésus-Christ et envers l'Épouse mystique du Sauveur. Aussi, dès ses premiers entretiens avec ses fils spirituels, les interrogeait-il soigneusement sur leurs sentiments à cet égard. Il voulait savoir si l'on



avait enraciné de bonne heure dans leur cœur l'esprit vraiment catholique ; si aucune influence fâcheuse n'avait altéré en eux la pureté de leur foi et la sincérité de leur obéissance envers la sainte Église. Si les réponses étaient vagues, si elles étaient dilatoires, le pieux Prélat n'avait pas de cesse qu'il n'eût refait une éducation chrétienne si mal comprise, ou réveillé dans ces âmes ce qu'il considérait avec raison comme l'une des plus vives lumières nécessaires au salut.

Rien ne montrera mieux, d'ailleurs, son zèle pour former les chrétiens à l'amour de l'Église et du Pape, que de le laisser parler lui-même. Nous verrons avec quelle insistance il ramène ce thème privilégié. Dans ses *Conseils pratiques sur la piété*, adressés aux enfants, il explique à son petit dirigé comment Notre-Seigneur se plaît à graver ces sentiments dans sa jeune âme :

« Ton Sauveur Jésus, qui vit en toi et qui répand en ton âme son Saint-Esprit, lui dit-il, te communique tous les sentiments dont son cœur sacré est animé ; et comme Il aime son Vicaire d'un amour souverain et tout à fait particulier, Il veut que, toi aussi, tu aimes le Pape et que tu le respectes en lui obéissant en toutes choses. — L'Enfant Jésus révérait et aimait, en saint Joseph, l'autorité de son Père qui était dans les

cieux. Joseph était le Vicaire de Dieu le Père vis-à-vis de Jésus; et quoique Joseph ne fût qu'un homme, Jésus, le Fils de Dieu, lui obéissait comme à Dieu même. Imitons notre Maître : le Pape n'est qu'un homme, mais il est le Vicaire de Jésus-Christ; Jésus est caché en lui, nous gouvernant, nous enseignant par son ministère : lui obéir, c'est obéir à Jésus; l'aimer, c'est aimer Jésus; se révolter contre lui, c'est se révolter contre Jésus qui l'envoie.

« Cet amour religieux que nous devons au Pape, nous le devons également à l'Église, c'est-à-dire à nos Évêques et à nos Prêtres. C'est Jésus qui est Évêque dans nos Évêques, Prêtre dans nos Prêtres; par le sacrement de l'Ordre, il leur communique son sacerdoce; et c'est lui qui, par eux, nous enseigne la religion, nous pardonne nos péchés, dirige nos consciences, offre le Saint Sacrifice et nous apprend à sauver nos âmes en étant de vrais chrétiens. — Si donc tu aimes Jésus, et si Jésus vit en toi, tu aimeras, avec lui et comme lui, non seulement le Pape, mais ton Évêque, mais ton curé, mais ton confesseur; en un mot, tous les ministres de la sainte Église. Dans ta piété, mon enfant, ne sépare jamais la piété envers Jésus de la piété envers l'Église. L'Église est, comme Marie, inséparable de Jésus; et un grand Saint, martyrisé

il y a plus de seize cents ans, saint Cyprien, déclarait que « celui-là n'a point Dieu pour Père dans les cieux, qui n'a point ici-bas l'Église pour mère ». Les ennemis de l'Église et du Pape sont par là même les ennemis de Jésus-Christ : non seulement il ne faut pas faire cause commune avec eux, mais il faut détester leur impiété, ne pas ajouter foi à leurs calomnies, et prendre toujours la défense de la cause catholique.

« En pratique, tu témoigneras ton amour pour la sainte Église en priant tous les jours pour le Pape et à toutes ses intentions ; en montrant toujours un grand respect pour les Évêques et pour les Prêtres ; en les saluant quand tu les rencontres ; en les aidant à faire du bien... Aime le Pape et l'Église, cher enfant, et le bon Dieu te bénira<sup>1</sup>. »

Lorsqu'il s'adresse à des chrétiens capables d'entendre plus à fond l'enseignement religieux, le pieux Prélat entre dans les détails que comporte ce grave sujet. S'il parle aux hommes du peuple, il leur explique dans un livre intitulé : *le Pape*, ce que c'est que la Papauté ; qu'elle a été fondée par Jésus-Christ en la personne de saint Pierre, pour durer autant que le monde. Il passe ensuite aux motifs qu'a eus la Provi-

1. *Conseils pratiques sur la Piété*. Tolra, 1 vol. in-18.

dence, de donner au Pape le pouvoir temporel : « Si les Papes ont reçu dès les premiers siècles une puissance temporelle, ce n'a été que par nécessité et parce que le libre exercice de leur ministère pontifical exigeait cette garantie d'indépendance. A tous propos on les violentait : un État temporel leur a été donné comme armure défensive. » Et à ceux qui demandent ce qui empêche de réduire ces États à des bornes plus étroites, Mgr de Ségur répond : que le Pape n'en serait pas moins Roi temporel, mais un Roi désarmé, ce qui ne remplirait pas le dessein providentiel. — Mais alors, qu'il fasse des concessions, et tout le monde sera content. — La concession qu'on veut de lui, c'est la cession de ses États ; en conscience, il a raison de la refuser ; et il n'y aurait de *contents* que les ennemis de Dieu, ce qui serait un triste résultat. — Mais le Pape ne savait pas gouverner. — Beaucoup mieux que ses envieux, qui trompent le peuple avec de grands mots, mais qui l'enfoncent tous les jours davantage dans le servilisme. — Du moins, qui ou quoi m'empêche de combattre le pouvoir temporel, par la presse ou par les armes, et de rester bon catholique ? — Qui ? l'Église qui frappe d'excommunication ceux qui portent directement ou indirectement atteinte au pouvoir temporel. Quoi ? l'honnêteté élémentaire, qui dé-

fend de voler le prochain. L'auteur termine en répétant avec insistance que les vrais catholiques, en défendant le Pouvoir temporel du Pape, ne font pas de la politique humaine, mais qu'ils défendent un intérêt spirituel de premier ordre : l'indépendance religieuse de l'Église catholique et de son Chef, le Souverain Pontife<sup>1</sup>.

Dans un autre ouvrage qui a pour titre *Le Souverain Pontife*, le pieux Prélat traite le même sujet à un point de vue un peu plus élevé, quoique toujours très pratique. Il y montre pourquoi l'Église a besoin d'un chef, et d'un chef visible; que le souverain pontificat est une institution divine, inaugurée en la personne de saint Pierre, continuée dans l'évêque de Rome, l'héritier des prérogatives du prince des Apôtres. Cette autorité suprême et infaillible du Pontife romain a été reconnue dans l'Église dès les premiers siècles, partout et toujours, et nulle nation n'a rendu dans l'histoire un plus éclatant témoignage à cette autorité sacrée que la France. Les Souverains Pontifes ont conservé intacte, au milieu de nombreuses et terribles tempêtes, la charge auguste que Dieu leur avait confiée, et les conciles œcuméniques ont proclamé, les uns après les autres, la suprématie du Saint-Siège. Mgr de

1. *Le Pape*, 1 vol. in-18, chez Tolra.

Ségur donne ensuite en quelques pages un exposé sommaire de la doctrine catholique sur l'autorité suprême et infaillible du Souverain Pontife. Puis, après avoir prouvé que si plusieurs Papes n'ont pas mené une vie vraiment sainte, nul d'entre eux n'a failli dans la foi; il montre comment les schismes et les divisions qui ont affligé l'Église ne sont venus que de l'orgueil de quelques esprits révoltés.

A cette occasion, Mgr de Ségur explique « ce que c'est qu'un vrai catholique », et il fait une étude très intéressante sur l'esprit romain. « En analysant l'esprit romain, dit-il, ou l'esprit catholique (car c'est tout un), on trouve quatre éléments qui le constituent : d'abord la connaissance et l'intelligence des vraies doctrines de l'Église; puis la volonté sincère d'obéir en tout à l'Église; puis l'amour de cette obéissance; enfin le courage pratique pour obéir le plus parfaitement possible. — Comme on le voit, tout ici se résume dans ce grand mot, que Satan abhorre, qui fait frémir notre orgueil et trembler notre lâcheté : L'OBÉISSANCE. Dans notre esprit, la science catholique, qui est la lumière de l'obéissance; dans la volonté, l'humilité, qui est la soumission de l'obéissance; dans notre cœur, l'amour de l'autorité, qui est l'âme de l'obéissance; dans notre vie de chaque jour, un

courageux renoncement à nous-mêmes, qui est la pratique de l'obéissance : tel est l'esprit romain. »

Entrant ensuite dans le détail, le pieux Prélat appelle Rome « la ville de la tradition papale et la seule source tout à fait pure de la science religieuse ». — « Ce que Rome annule, personne ne peut le maintenir, et ce qu'elle maintient, personne ne le peut annuler. Où donc mon insuffisance trouvera-t-elle un remède plus efficace qu'en cette ville sainte où l'on voit jaillir la source de la lumière ? » — Mgr de Ségur cite alors à l'appui de ce ferme langage les protestations admirables d'obéissance et de dévouement de saint Alphonse de Liguori, de saint Charles Borromée, de saint Thomas d'Aquin ; et il ajoute : « Ainsi ont pensé, ont parlé, ont agi tous les Saints, c'est-à-dire les chrétiens, les catholiques parfaits. Faisons comme eux : rejetons comme indignes d'un esprit fidèle les ergoteries et les chicanes ; comme indignes d'un cœur catholique, les défiances et les oppositions de l'amour-propre ; comme indignes de notre christianisme, les défaillances du courage sous le joug bienfaisant de l'obéissance au Pape. Habitons-nous à juger des institutions, des personnes, des doctrines, de toutes choses, comme en juge le Saint-Siège, comme en jugent

lessacrées Congrégations romains par lesquelles, on ne saurait trop le redire, le Pape dirige, instruit et gouverne les fidèles de son Église. Soyons catholiques romains d'esprit autant que de cœur. Combattons en nous et autour de nous l'esprit anti-romain, et, fiers de notre dévouement au Christ et à son Vicaire, laissons les ignorants et les tièdes crier à l'exagération, nous appeler dérisoirement *ultramontains*, comme les protestants nous appellent *papistes*. En bon français, ultramontain et papiste, cela veut dire chrétien fidèle et pur catholique; » le titre de catholique romain signifiant tout simplement qu'« un chrétien reste fidèle sincèrement et entièrement à l'ordre établi par Jésus-Christ dans l'Église; aimer le Pape, c'est aimer l'Église; c'est aimer Jésus-Christ, c'est aimer le bon Dieu<sup>1</sup> ».

Aussi le même zèle qu'il apportait à graver dans le cœur de ses dirigés l'amour du Pape, il le mettait à enraciner en eux un profond amour pour la sainte Église. Il n'a rien négligé pour atteindre ce but. Dans un petit traité intitulé de ce nom même : *L'Église*<sup>2</sup>, il résume admirablement l'enseignement de l'Évangile et de la Tradition sur ce sujet important. Il définit l'Église et il montre qu'elle n'est pas une société

1. *Le Souverain Pontife*; 1 vol. in-18, chez Tolra.

2. 1 vol. in-18. Chez Tolra.



exclusivement spirituelle; qu'il ne peut y avoir qu'une seule Église de Jésus-Christ; que seule l'Église catholique a le droit de porter ce nom; — que le salut n'est régulièrement que dans l'Église de Jésus-Christ. Il établit ensuite, par des preuves également irréfragables, qu'on ne peut séparer l'Église du Pape. Puis, entrant dans des développements pratiques, très nécessaires aux chrétiens vivant dans le monde, il explique comment est organisé le gouvernement de l'Église; — ce que sont, dans cette organisation, les ordres religieux et les associations catholiques; — ce qu'on entend par l'Église enseignante et l'Église enseignée; il démontre que l'autorité du Pape et des évêques ne s'exerce pas seulement par rapport à l'enseignement de la vérité, mais qu'elle s'applique légitimement aussi à faire connaître la morale. Passant alors aux rapports de l'Église avec l'État, il établit que l'Église respecte l'exercice légitime des pouvoirs laïques; — qu'elle n'ambitionne d'autre influence en ce monde que celle dont elle a besoin pour conduire les hommes à Dieu, leur fin dernière; mais, en même temps, il repousse avec indignation l'absurde prétention des États anti-chrétiens à considérer les évêques et les prêtres comme des fonctionnaires publics. Il rappelle à cette occasion comment un prêtre

est élevé à l'épiscopat. Puis, après avoir expliqué ce qu'est un schisme, il dissipe les mensonges historiques que répètent à l'envi les protestants et les incrédules contre l'Église et la Papauté; il bénit Dieu d'avoir fait de l'Église la Mère des pauvres et des petits, et il montre quel crime commettent ceux qui attaquent cette sainte Epouse du Christ. Ces belles études se terminent par un charmant chapitre humoristique dans lequel Mgr de Ségur plaint les hommes du monde assez naïfs pour se promettre d'assister, eux ou leurs neveux, aux funérailles de l'Église impérissable de Jésus-Christ.

Quand il parle à des chrétiens plus éclairés dans la science de la foi, il insiste sur l'amour filial dû à cette mère de nos âmes. C'est le sujet de plusieurs chapitres, dans le *Traité de Nos Grandeurs en Jésus*<sup>1</sup>. Il commence par montrer qu' « en Jésus, nous devenons membres de la sainte Église ». — « Jésus, dit-il, ne vit pas seulement en nous comme Fils de Marie; il y vit encore comme chef de son Église; et comme tel il nous associe à l'Église, il nous fait membres de l'Église, il nous fait vivre de la vie de l'Église, c'est-à-dire de la vie catholique. En Jésus, Christ de Dieu, nous sommes chrétiens; en

1. *La Piété et la Vie intérieure*; 2<sup>e</sup> chap. de la II<sup>e</sup> partie; chez Tolra.

Jésus, chef de l'Église, nous sommes catholiques. — Jésus-Christ est le chef céleste de la sainte Église; il la remplit de son Esprit; il habite, il vit en elle, et en chacun de ses membres. Le même Saint-Esprit qui unissait son humanité à sa personne divine, lui unit son Église et chacun des membres de son Église. Il est tout en elle; il est tout en tous, il est le tout de l'Église, le tout de chaque fidèle. Le Christ et l'Église c'est tout un : aimer l'Église, c'est aimer le Christ en son corps visible; aimer l'Église, c'est aimer le Christ qui en est l'âme et le tout. — Par la foi et par le baptême, par l'obéissance au Pape et aux Évêques, par l'Évangile, par la grâce et par les sacrements, nous devenons donc « un seul corps dans le Christ Jésus »; en l'unité de sa personne divine et du Saint-Esprit qu'il répand en tous ses membres, Jésus-Christ fait de tous les chrétiens un seul corps, dont il est l'âme et le moteur, et dont son Esprit est la vie. Là, « plus de juif ni de gentil, plus de Scythe ni de barbare, plus d'homme libre ni d'esclave : il n'y a plus que le Christ qui est tout en tous ». O grand mystère de l'Église! que vous êtes peu connu, et que vous êtes peu révérend! — Depuis le jour de la Pentecôte, le Fils de Dieu, revêtu de son Église, opère donc au milieu des hommes l'œuvre de la rédemption;

revêtu de ses apôtres, de ses pontifes, de ses prêtres, il sème sans se lasser le grain de la parole et la semence de la vie ; il bénit, il sauve, il sanctifie ; il condamne et il juge ; revêtu de tous ses fidèles, comme d'un vivant vêtement, il prie en eux, il se sanctifie en eux et par eux, il répand de toutes parts la bonne odeur de son Père céleste. Ne perdons jamais de vue cette grande notion de l'Église. — Ainsi pleine de Jésus-Christ, l'Église du Dieu vivant est la demeure de Dieu ; Dieu le Père la remplit par Jésus-Christ, dans l'Esprit-Saint, comme l'âme remplit le corps, qu'elle anime et qu'elle vivifie. Dieu la remplit de sa vérité, de sa lumière, de sa force, de sa sainteté, de sa paix, de tous ses dons. — La sainte Église est le monde de Jésus ; c'est un autre monde que le monde de la nature déchue ; les choses y ont d'autres rapports et d'autres significations ; une autre lumière les éclaire. Tout y est pour les fins de Jésus, pour la gloire de Dieu, pour le salut et pour le bonheur des créatures. Voilà le mystère auquel nous participons ; voilà l'Église dont nous sommes les membres. Dieu soit mille fois béni de nous avoir posés dans ce paradis de grâces, de nous faire vivre dans le monde de son Fils ! Répétons incessamment le cri de reconnaissance du grand Apôtre : « Gloire à lui dans l'Église

et dans le Christ Jésus, à travers toutes les générations et dans les siècles des siècles. »

Le pieux Prélat démontre ensuite : « Que Jésus assigne à chacun de nous une place et une fonction spéciales dans son corps mystique. — « Combien tous les membres de l'Église doivent être unis et s'aimer les uns les autres en Jésus-Christ. — Ce qu'il faut faire pour demeurer saintement unis dans la charité catholique. — Que l'Église est notre vraie Mère, et que nous sommes ses enfants. — Que le mystère de l'Église se résume dans le Pape et dans l'Eucharistie. — Quels devoirs nous impose notre glorieuse dignité d'enfants de l'Église. — Avec quelle ardeur nous devons prier pour le Saint-Siège. — Que nous devons assister généreusement l'Église dans toutes ses nécessités, et nous dévouer pour elle comme pour Jésus-Christ même. Enfin que notre dévouement au Pape et à l'Église doit aller, s'il le faut, jusqu'au martyre. » Dans ce dernier chapitre, il s'exprime chaleureusement ainsi : « Si dans les luttes de l'Église Notre-Seigneur nous demande le témoignage du sang, il faut le lui donner avec bonheur. Souffrir, mourir pour la cause du Pape, pour la liberté du Saint-Siège, pour les intérêts même temporels de l'Église, c'est souffrir et mourir pour Jésus-Christ, c'est être martyr, sinon de la

foi, du moins de la charité catholique. » Après avoir cité plusieurs paroles héroïques de nos jeunes zouaves pontificaux, paroles scellées de leur sang, « c'est ainsi, dit-il, que, devenus par notre baptême membres et enfants de l'Église du Christ, nous devons entrer vis-à-vis de cette Mère de nos âmes dans tous les sentiments de Notre-Seigneur, l'aimer comme Jésus et en Jésus, nous dévouer pour elle, vivre et mourir pour elle<sup>1</sup>. »

Mgr de Ségur ne se bornait pas à instruire ainsi ses dirigés touchant le Pape et l'Église. Il n'ignorait rien de ce que la mauvaise foi accumule dans le monde de mensonges et d'absurdités contre la sainte Épouse mystique du Sauveur et contre son auguste Chef; et comme on ne saurait conduire les âmes au port du salut sans les maintenir dans la barque de Pierre, il ne laissait passer aucune occasion de dissiper les préjugés populaires sur ce sujet. Il le fait dans le traité intitulé : *Grosses vérités*, destiné aux hommes dont l'ignorance en matière religieuse est extrême, mais chez qui le cœur est resté droit. A cette question : « S'il est bien sûr que l'Église catholique est la seule vraie Église, » il répond : « L'autorité de l'Église est une de ces

1. *Nos Grandeurs en Jésus*; 3 vol. in-18, chez Tolra.

grosses vérités démontrées par le simple bon sens, appuyées sur des raisonnements que tout le monde peut comprendre ; des vérités évidentes, claires comme le jour. Ce sont encore nos incrédules modernes, dit-il, qui le déclarent ; et Proudhon, le plus audacieux d'entre eux, répétait que, du moment que l'on croyait en Dieu, il était nécessaire de croire en Jésus-Christ et de se soumettre à l'autorité de l'Église catholique. « Venez jusqu'à moi, disait-il aux protestants et aux déistes ; ou bien à genoux aux pieds du Pape ! Il faut être logique avec soi-même ; et quand on adopte un principe, il faut savoir en tirer toutes les conséquences. » Or, Proudhon disait : « Dieu, c'est le mal. La propriété, ç'est le vol. Le gouvernement parfait, c'est l'anarchie. » Le bon sens se révoltait nécessairement contre ces folies, et il était impossible, absolument impossible à un honnête homme, même tout à fait incrédule, de se ranger du parti de cet énergumène. Mais alors c'est lui, Proudhon, qui se chargeait de prouver impitoyablement, la logique en main, que l'on ne pouvait pas, que l'on ne devait pas s'arrêter en route, et que, du moment que l'on ne voulait pas adopter ses doctrines, il fallait, bon gré mal gré, arriver jusqu'à l'Église catholique, tomber et rester aux pieds du Pape, vicaire du Christ et chef de l'Église.

— Pour nous autres, qui avons le bonheur de croire en Dieu et en Jésus-Christ, il y a un moyen bien simple de distinguer, entre les différentes églises (ou sociétés religieuses) qui se disent toutes la vraie Église de Jésus-Christ, celle qui seule a droit à notre obéissance et à notre amour : dans l'Évangile, nous lisons que Notre-Seigneur, après avoir entendu l'apôtre saint Pierre lui dire devant tous les autres : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! » lui adressa ces grandes paroles : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que c'est mon Père céleste qui te l'a révélé ; et moi, je te dis que tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que j'élèverai mon Église. » — Voyez : Jésus parle de son Église : « J'élèverai mon Église. » Donc il a une Église, c'est-à-dire qu'il a fondé sur la terre une société religieuse formée de tous ses disciples, et organisée d'une certaine manière.

— Non seulement Jésus a une Église, mais il n'en a qu'une seule ; il ne dit pas : mes églises, mais bien « mon Église ». — Parmi les différentes églises qui se disent la vraie Église de Jésus-Christ, à quel signe évident les chrétiens reconnaîtront-ils cette seule Église véritable ? Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple, et c'est Jésus lui-même qui nous l'apprend : « Tu es Pierre, dit-il, et c'est sur cette pierre que j'élèverai mon



Église. » Voilà le signe, voilà la marque certaine qui distingue la véritable Église de toutes les églises fausses. La vraie Église de Jésus-Christ, c'est l'Église qui repose sur saint Pierre, c'est-à-dire le Pape, successeur de saint Pierre, héritier de son ministère et de son siège épiscopal, chef de l'Église jusqu'à la fin du monde. — L'Église catholique seule, de l'aveu de tous, repose sur saint Pierre, sur l'autorité du Pape; seule, elle a le Pape pour Chef spirituel, pour Souverain Pontife, pour Docteur, pour Juge et pour Pasteur. Donc, seule entre toutes les sociétés chrétiennes qui se disent l'Église de Jésus-Christ, la sainte Église catholique, apostolique, romaine, d'après la parole même du Sauveur, est évidemment la seule véritable Église. Depuis saint Pierre, les Papes, Évêques de Rome et successeurs du prince des apôtres, gouvernent l'Église au nom de Jésus-Christ; il n'y a d'évêques vraiment catholiques et de pasteurs vraiment légitimes que ceux qui reconnaissent le Pape pour leur chef, comme jadis les apôtres reconnaissaient saint Pierre pour leur chef unique, et, à ce titre, lui obéissaient en toutes choses. Et si un chrétien veut savoir s'il est, oui ou non, dans la vraie Église de Jésus-Christ, il n'a qu'à se poser cette simple question : suis-je dans l'Église qui obéit au Pape, dans l'Église

du Pape? — Les protestants nous appelaient autrefois papistes. Ils croyaient nous adresser une injure. Sans le vouloir, ils proclamaient notre premier titre de gloire : en nous appelant papistes, c'est-à-dire disciples du Pape, ils professaient ce que nous disions ici : que ce qui distingue avant tout les catholiques, c'est leur dépendance du Pape. Nous sommes papistes, disciples du Pape, comme nous sommes chrétiens, disciples du Christ : nous sommes papistes, parce que nous sommes chrétiens catholiques. Donc, il est très sûr et très certain que l'Église catholique est la vraie Église, et que tous les chrétiens sont obligés, s'ils veulent rester fidèles à Jésus-Christ et à Dieu, d'entrer et de demeurer dans l'Église catholique. — Il n'y a qu'une Église, parce qu'il n'y a qu'un Christ, qu'une foi, qu'un baptême; et il n'y a qu'un Christ, qu'une religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Un seul Dieu, un seul Christ, une seule Église, tout cela se tient et ne fait qu'un<sup>1</sup>. »

Dans le livre des *Réponses*, Mgr de Ségur consacre à l'Église et au Pape plusieurs chapitres, qui sont à la fois, et un résumé théologique très solide, et une touchante exhortation à rentrer dans la pratique des devoirs chrétiens.

1. *Grosses vérités*, 1 vol. in-18, chez Tolra.

Nous ne citerons que deux exemples, l'un qui se rapporte à l'Église, l'autre au Souverain Pontife : « *L'Église catholique a fait son temps* », disent les impies. *Réponse* : « Voilà dix-neuf cents ans bientôt qu'elle existe, et en voilà à peu près autant qu'on dit cela d'elle. Chaque siècle, chaque impie, chaque inventeur de secte ou d'hérésie se croit enfin arrivé à ce jour fameux de l'enterrement de l'Église catholique ; chacun d'eux se croit destiné à entonner le *De profundis* de la Papauté, du Sacerdoce catholique, de la Messe et de toutes les antiques croyances de l'Église... et néanmoins *cela ne vient pas*. — Ainsi, dans le premier siècle du christianisme, un proconsul de l'empereur Trajan lui écrivait : « Avant peu de temps, grâce à la persécution, CETTE SECTE sera étouffée, et l'on n'entendra plus parler de ce Dieu crucifié... » Et Trajan est mort, et le Dieu crucifié règne toujours dans le monde ! — Ainsi, trois siècles plus tard, Julien l'Apostat se vantait de « préparer le cercueil du Galiléen, » c'est-à-dire d'anéantir sa religion et son Église. Et Julien est mort, et le Galiléen et son Église vivent encore.

« Ainsi au XVI<sup>e</sup> siècle, Luther, ce moine révolutionnaire qui fit de l'orgueil et de la révolte une religion, parlait de la papauté comme d'une vieillesse qui allait finir : « O Pape, disait-il, ô

Pape ! j'étais une peste pour toi pendant ma vie : après ma mort, je serai ta destruction !... — Et Luther est mort, et son protestantisme se dissout de toutes parts ! et la papauté demeure toujours plus vivante, plus florissante, plus vénérée que jamais. » — « C'est encore ainsi que Voltaire, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, Voltaire, qui signait ses lettres : « Voltaire Christ-moque », ou « Écrasons l'infâme » (c'est-à-dire, écrasons Jésus et son Église), c'est ainsi, dis-je, que Voltaire écrivait à un de ses amis : « Je suis las d'entendre dire qu'il a suffi de douze hommes pour fonder la religion catholique ; je veux faire voir qu'il suffit d'un seul pour la détruire ». — « Dans vingt ans, écrivait-il à un autre, le Galiléen aura beau jeu ! » — Et VINGT ANS APRÈS, jour pour jour, Voltaire mourait dans un désespoir de damné, appelant un prêtre, que ses amis les philosophes empêchaient de parvenir jusqu'à lui... Et l'Église vit toujours, traversant les âges, brisant sur son paisible passage tous ceux qui la veulent briser.

« Il en sera de même de nos grands systèmes modernes philosophiques et sociaux, qui se posent modestement en réformateurs de la religion de Jésus-Christ, en remplaçants de l'Église catholique.

« Moins redoutables encore que leurs devan-

ciers, ces pauvres gens ne se doutent seulement pas de leur faiblesse ! Ils croient faire du nouveau, tandis qu'ils ne font que RÉCHAUFFER le vieux thème des Voltaire, des Calvin, des Luther, des Arius, etc. Ont-ils donc oublié la parole du Sauveur au premier Pape et aux premiers Évêques : « Allez, enseignez tous les peuples ; MOI-MÊME, je suis avec vous tous les jours JUSQU'À LA CONSOMMATION DES SIÈCLES ? » Ont-ils oublié ce qu'il dit au prince des apôtres : « TU ES PIERRE, ET SUR TOI, PIERRE, JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET LES PUISSANCES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT PAS CONTRE ELLE ? »

« Ce que Dieu a fondé, croient-ils pouvoir le détruire ? — Non, l'Église catholique n'a pas « fait son temps » : elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien.

« L'Église ne craint rien ; elle sait quel est le principe divin de sa force, de sa vie. Et elle enterrera ses adversaires présents, plus aisément, plus paisiblement encore qu'elle n'a enterré leurs prédécesseurs. »

« *Il n'est pas question du Pape dans l'Évangile* », dit encore l'impiété. « *Réponse* : Il en est si bien question, que les protestants se débattent vainement depuis trois siècles contre l'évidence écrasante des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rapportées au seizième cha-

pitre de l'Évangile de saint Matthieu. Écoutez plutôt : Notre-Seigneur, dans la plaine de Césarée, vient d'interroger ses douze Apôtres sur l'opinion que les hommes avaient de lui. « Que dit-on de moi? leur demande-t-il, et qui pense-t-on que je suis? » Les Apôtres répondent : « Quelques-uns croient que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité; d'autres que vous êtes le prophète Élie; d'autres encore que vous êtes Jérémie ou l'un des anciens Prophètes. — Et vous, ajoute le Seigneur, que dites-vous de moi? » Alors Simon Pierre s'avance devant son Maître, et répondant au nom de tous les autres, au nom de toute l'Église à venir : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, » s'écrie-t-il avec amour; *tu es Christus, Filius Dei vivi*. — Jésus le regarde avec une divine tendresse et lui dit : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église; et les puissances de l'enfer ne l'emporteront point contre elle. C'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » — Voilà toute la Papauté catholique, voilà, résu-

mée par le Christ lui-même, et exposée clairement par la bouche de Dieu, l'autorité spirituelle et suprême du Pape, successeur de saint Pierre sur le siège de Rome, et Chef suprême de l'Église.

« Remarquez tout d'abord quelle idée l'Évangile nous donne de la grandeur unique des prérogatives de saint Pierre! « Mon Père t'a révélé, lui dit le Sauveur, que je suis le Christ, Dieu incarné, Fils éternel du Dieu éternel. A cause de cela, je te prends, je te choisis seul entre tous les hommes, pour être, comme je suis moi-même, un être unique, un homme à part, au-dessus de tous : *et ego dico tibi*; à cause de cela moi, je dis à toi : moi, le Christ; à toi, le Vicaire du Christ. Moi, qui suis par nature le Souverain Pontife du monde, le Père et le Monarque des âmes, le Chef de la Religion; à toi, que je fais par ma grâce ce que je suis par nature : Souverain Pontife, Père et Roi des âmes, Chef de la Religion. — Et que va dire Jésus-Christ à ce cher disciple, élu entre tous les disciples? « *Tu es Pierre.* » Par nature, tu n'es que Simon, un pauvre pêcheur et un pauvre pécheur; par grâce, je te fais *Pierre*; je te change, toi et ton nom; je te donne la solidité de la pierre, l'immobilité du roc, afin que sur ce roc, sur cette pierre je puisse asseoir les fondements de mon Église. Au Ciel, invisible, je serai la

Pierre angulaire, la seule pierre immuable sur laquelle repose toute la Religion, tout le salut du monde; sur la terre, au milieu des hommes, je te place, toi, mon Vicaire, comme un autre moi-même; tu reposeras sur moi, et mon Église reposera sur toi; *et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam*; et sur cette pierre je bâtirai, j'établirai mon Église. — C'est parce que mon Église reposera ainsi sur toi et sur moi, sur moi en toi, que les puissances de l'enfer ne pourront jamais triompher d'elle; *et portæ inferi non prævalebunt adversus eam*. Les puissances de l'enfer, c'est-à-dire la rage et la perfidie des Juifs, la fureur des bourreaux, la puissance des Césars, la ruse des hérétiques, le nombre des barbares, les rébellions des faux chrétiens, l'ingratitude des hommes, les négligences et les faiblesses des ministres mêmes de la religion. Rien de tout cela ne prévaudra contre l'Église, parce que l'Église trouvera en toi la force, la vérité, l'appui nécessaires à son existence. Comme moi, mon Église aura ses jours de luttes et de ténèbres, de deuil et de sang; mais toujours, pour elle comme pour moi, après la Passion, se lèvera radieux le soleil de Pâques. » — Pour réaliser son dessein, Notre-Seigneur donne à Pierre « les clefs du royaume des cieux, *et tibi dabo claves regni cœ-*



*lorum*; » et avec ces clefs, signe de la domination suprême, il lui donne le pouvoir illimité et absolu de s'en servir pour fermer ou pour ouvrir, pour lier ou pour délier, lui déclarant de sa bouche infaillible que « *tout* ce qu'il lierait sur la terre serait lié dans les cieux, et *tout* ce qu'il délierait sur la terre, serait délié dans les cieux : *et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis, et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælis.* » Rien n'est excepté : *tout ce que tu lieras, tout ce que tu délieras*; donc, le Pape est constitué juge suprême et infaillible de toutes les doctrines; directeur suprême et infaillible de toutes les consciences, de toutes les sociétés, de toutes les institutions, en un mot, Père des hommes et des peuples, Protecteur de tous les droits, Pasteur du monde. — Tel est le Pape, dans la pensée du Christ; tel est le Pape de l'Évangile; tels sont les oracles et les décisions du Fils de Dieu. Aussi saint Léon le Grand, expliquant, il y a quinze siècles, cette même page de l'Évangile au peuple fidèle qui entourait sa chaire, déclarait-il que « cette parole est la parole de la vie, qu'elle porte au ciel ceux qui la reçoivent et la pratiquent, et qu'elle précipite ceux qui la rejettent, jusqu'au fond des enfers ». — Reconnais-

le divin Sauveur, l'Église, dans le Concile général de Florence, les a formulés dans un célèbre décret de foi, conçu en ces termes solennels : « Nous définissons et nous déclarons que le Saint-Siège apostolique et le Pontife Romain tiennent le premier rang dans le monde; que c'est lui, Pontife Romain, qui est le successeur de saint Pierre, Prince des Apôtres, et le vrai Vicaire du Christ; qu'il est le Chef de toute l'Église, le Père et le Docteur de tous les chrétiens, et qu'enfin à lui seul a été confié par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la personne du bienheureux Pierre, la pleine puissance de paître, de diriger et de gouverner l'Église universelle, ainsi que le témoignent les actes et les décisions des Conciles œcunémiques. » Ainsi parle l'Église, d'accord en cela comme en toutes choses avec la très sainte parole de son divin Fondateur. — Que vient-on donc nous dire que l'Évangile ne parle pas du Pape? Il parle du Pape comme il parle de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, etc.; s'il ne prononce pas le nom, il parle de la chose, ce qui est l'essentiel et l'unique nécessaire. L'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules s'y méprendre! »

L'extrême nécessité de garder les âmes dans

1. *Réponses aux objections les plus répandues*, 1 vol in-18, chez Tolra.

la pureté de la foi, pour les conduire à Dieu, tenait Mgr de Ségur en éveil contre tout ce qui pouvait la menacer dans les chrétiens. De là les sollicitudes de son cœur apostolique, lorsqu'il entendit mille et mille voix protester, comme par un mot d'ordre, à l'annonce du Concile du Vatican. L'Église, qui est le seul juge de l'opportunité de ces grandes assemblées religieuses, appelait les évêques du monde entier à se réunir autour de leur chef auguste. Pour les écrivains et les hommes du peuple qui affectent de mépriser cette sainte Épouse du Christ, il n'y avait pas lieu de se préoccuper d'un fait de ce genre: c'est tout le contraire qui arriva; de toutes parts une explosion d'étonnement, de questions, d'objections s'éleva contre l'indiction du Concile; à en croire ces bons apôtres, l'Église courait à sa perte, elle allait hâter, par un acte de suprême imprudence, l'heure de ses funérailles, etc., etc. Il faut ajouter, à la honte des chrétiens si faibles de nos jours, qu'un trop grand nombre d'entre eux se laissaient troubler par ces cris et se prenaient d'inquiétude à l'égard de l'Église, pour laquelle ils professaient encore quelque affection. Mgr de Ségur organisa le sauvetage de ces pauvres âmes; il fit paraître un opuscule intitulé *le Concile*. Dans un prologue ravissant, il stéréotype la tenue d'un bouge, aux barrières de Paris,

et il fait intervenir une bonne douzaine de francs-maçons qui accumulent les inepties contre le prochain concile. Venant alors à son grave sujet, le pieux Prélat explique ce qu'est, en réalité, un concile et spécialement un concile œcuménique; il montre l'utilité des conciles généraux et la nécessité présente de celui que Pie IX vient d'indicter. « Mais de quoi donc va s'occuper le Concile? — Il va s'occuper de tout ce qui est bon et utile au salut du monde. Il va s'occuper de sauver les âmes que menacent mille et une erreurs; de sauver les sociétés que menacent et la fausse autorité, et les fausses libertés, et le socialisme; de sauver malgré eux ceux-là même qui ne veulent pas être sauvés. — Mais s'il définissait l'infaillibilité du Pape! — Eh bien! l'infaillibilité du Pape, qui n'est encore qu'une tradition constante et assurée, une doctrine absolument sûre dans l'Église deviendrait un *dogme* proprement dit, et quiconque oserait le nier, serait hérétique... Y a-t-il là de quoi tant s'agiter? » L'auteur parle ensuite de l'infaillibilité des conciles, et il montre comment Notre-Seigneur y enseigne en la personne du Pape et des Evêques. De là, passant à une étude intéressante sur la valeur doctrinale et morale d'un concile œcuménique, envisagée, non plus au point de vue de l'inspiration du Saint-Esprit,

mais de la science, de l'expérience, de la sagesse, de la vertu humaine, il montre quelle devrait être à tous les yeux l'autorité des décisions prises par une assemblée de ce genre. Suit une comparaison entre le Pape et les Evêques qui prennent part au Concile. L'auteur montre comment s'exerce au milieu du Concile l'autorité souveraine et infaillible du Pape; et comment chaque Evêque y est vraiment Juge et Docteur, quoiqu'il ne soit pas personnellement infaillible. Enfin, traitant des conséquences doctrinales du Concile, il montre ce qu'il faudrait penser d'un chrétien qui ne se soumettrait pas à tous ses décrets et de la gravité du péché que commettraient les princes catholiques qui, sous un prétexte quelconque, oseraient s'opposer à l'exécution de ces décrets. Le pieux Prélat termine ce beau travail en exhortant les fidèles à prendre à l'œuvre du Concile la seule part qui leur soit attribuée, mais une part très importante : celle de la prière.

Nous ne savons s'il entre dans les desseins de la Providence de rendre possible prochainement la reprise des sessions du grand Concile du Vatican; mais l'opuscule dont nous venons de rendre compte restera, pour des circonstances analogues, un livre précieux que les directeurs des âmes pourront mettre avec fruit entre les

mains des chrétiens. Il ne fera pas seulement tomber des préjugés dus à la mauvaise foi de la presse impie; il fera ressortir le prix de cet enseignement solennel que l'Esprit-Saint donne à l'Église à travers les siècles, selon les besoins du peuple de Dieu<sup>1</sup>.

Il advint ainsi; le Concile du Vatican fit éclater sur le monde la lumière étincelante du dogme de l'Infaillibilité pontificale. Nul ne s'en réjouit plus que le pieux Prélat; nul ne dirigea plus pleinement, plus loyalement, plus joyeusement les âmes dans l'esprit de parfaite soumission à la parole infaillible du sucesseur de saint Pierre, du Vicaire de Jésus-Christ en ce monde. Mais comme une foule de blasphémateurs, et aussi d'esprits orgueilleux et inquiets, s'appliquaient à railler les décisions du Concile ou à leur donner un caractère de *provisoire* qu'elles ne pouvaient avoir, Mgr de Ségur reprit la plume pour confondre les uns et les autres. Deux opuscules parurent simultanément: l'un, qui s'adressait au peuple et qui portait pour titre: *Le Pape est infaillible*; l'autre, destiné à la classe spéciale des pharisiens et intitulé: *Le dogme de l'infailibilité*. La forme seule varie dans ces deux ouvrages; dans l'un et dans l'autre le pieux Prélat établit

1. *Le Concile*, 1 vol. in-18, Tolra.

avec évidence que le Concile a prononcé par l'inspiration du Saint-Esprit; que les hommes ne sauraient appeler de cette sagesse de Dieu; que l'unique conduite digne d'un chrétien, en présence de cette affirmation de la foi catholique, est d'incliner son âme avec respect et amour; et que, si rien n'est mieux fondé en raison que ce dogme magnifique, si rien ne pouvait être plus opportun que de le définir, à une époque où les esprits errent plus que jamais à tout vent de doctrines, rien, en même temps, ne mérite davantage notre reconnaissance envers Dieu, qui veille sur nos âmes pour les sauver, malgré la fureur de la tempête d'impiété qui voudrait engloutir l'Église.

Un autre opuscule de circonstance fut publié à l'occasion de l'Encyclique du 8 décembre, dans laquelle le Pape Pie IX, de glorieuse mémoire, rappelait aux Souverains et aux peuples chrétiens, avec l'autorité suprême qui lui convenait, les vrais principes d'une civilisation conforme à l'esprit de l'Évangile. Cet acte pontifical, d'une grande portée, frappa si droit au cœur la société moderne née du protestantisme et de la révolution, qu'il souleva dans la presse irréligieuse un *tolle* général. A défaut de raisons, on opposa des injures à l'adresse de l'Église et de son auguste chef, et l'on sema parmi le peuple les accusations d'abus de pouvoirs, d'immixtion dans le

domaine de la politique et de prétentions à arrêter les progrès de l'industrie humaine. Mgr de Ségur vit tout de suite le tort que ces calomnies pouvaient faire à la Religion et combien il était nécessaire d'instruire le peuple sur le caractère, sur l'objet et sur l'importance de cet acte solennel, pour le bien même temporel des nations chrétiennes. En conséquence il publia un petit livre intitulé : *Les objections populaires contre l'Encyclique*<sup>1</sup>. Il y rappelle d'abord ce qu'est une Encyclique; puis, examinant celle qui soulevait une si violente tempête, il démontre que le Pape a le droit et le devoir de parler de politique, qu'il n'en parle d'ailleurs qu'« au point de vue spirituel », laissant *complètement* le champ libre aux gouvernements, dès que les intérêts spirituels ne sont plus en jeu. Puis, à ceux qui déclaraient l'Encyclique *inopportune*, il fait voir qu'elle est d'autant plus *opportune* qu'elle est plus *importune* aux ennemis de l'Église, dont le complot va à la perte des sociétés chrétiennes. Suivant alors pas à pas les traces de l'impiété pour la convaincre de mensonge, il établit avec une puissante énergie de raisonnement que le Pape aime et approuve tout ce qui tend au bien véritable des nations; qu'il ne blâme et ne con-

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.



damne dans l'État moderne que ce qui éloigne les âmes de leur fin, qui est Dieu, et du moyen d'atteindre à cette fin, qui est la religion. Cette réfutation eut un grand retentissement et elle dissipa dans une foule d'esprits les préjugés entassés par la mauvaise foi contre ce grand acte pontifical.

Enfin, nous citerons le petit livre intitulé : *Le Denier de Saint-Pierre*<sup>1</sup>. Il fut composé en 1861, presque en même temps que parut l'œuvre qui porte ce nom. La malveillance et la haine des impies envers l'Église crurent trouver là une occasion favorable de crier contre ce que le monde appelle *la religion d'argent*, et d'accuser les évêques d'entrer dans un immense complot, dont le résultat serait l'écrasement du peuple et le despotisme du Pape et du clergé. Ces aberrations aussi sottes que méchantes ne laissaient pas de frapper l'esprit du peuple, si facile à tromper, on peut dire : si complaisant à se laisser tromper ; mais elles étaient surtout dangereuses dans les campagnes, parce que les calomnies ont là plus qu'ailleurs le loisir de s'acclimater et y laissent souvent des traces plus profondes. Mgr de Ségur comprit immédiatement la nécessité d'éclairer ces pauvres gens, bien moins pour obtenir en faveur de

1. Un vol. in-18, chez Tolra

l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre la modeste obole qu'ils auraient pu lui consacrer, que pour détruire dans leur esprit les misérables préjugés qu'on répandait contre une institution si éminemment noble et chrétienne. Après avoir expliqué la nature et l'objet de cette Œuvre, le pieux auteur en marque le caractère exclusivement religieux. Puis, entrant dans quelques développements nécessaires, il explique pourquoi le Pape a besoin d'argent, à quoi sont employées les aumônes du Denier de Saint-Pierre, en quel sens et dans quelle mesure nous sommes obligés de contribuer à cette Œuvre pieuse. Il termine ce petit plaidoyer par quelques belles pages sur l'amour et le dévouement dus au Pape et en indiquant les moyens pratiques d'organisation qui conviennent à une Œuvre si utile. A peine connu, cet opuscule fut traduit dans toutes les langues, les Évêques de toutes les contrées estimant que rien n'était plus propre à réduire à néant les objections des Loges contre la sainte Église.

Voilà comment Mgr de Ségur prêchait et soutenait le Pape et l'Église. Voilà comment il faisait du respect, de l'affection, du dévouement, de la soumission filiale à l'Église et au Pape l'une des bases de la vie spirituelle. Voilà pourquoi il donne à l'amour du Pape et de

l'Église une place dans ce bouquet mystique qu'il a si bien nommé : *Les trois roses des élus*<sup>1</sup>. Il estimait inintelligente et pratiquement inefficace la direction qui s'exerçait sur de mauvais enfants de l'Église et du Pape ; et il croyait capables, au contraire, des progrès les plus consolants dans la piété ceux qui puisaient sans cesse à cette source très pure la vraie doctrine, les généreuses inspirations, le zèle pour le règne de Dieu et de son Christ Jésus.

Dieu soit béni ! L'exemple de ce grand Prélat n'est pas resté infructueux parmi nous. Plus que jamais, les directeurs des âmes comprennent la nécessité d'instruire solidement les chrétiens touchant les prérogatives sublimes du Souverain Pontif et la mission confiée à l'Église par Notre-Seigneur. Aussi, tandis que l'impiété croit toucher à un triomphe définitif, et que les insouciants versent dans l'incrédulité, les vrais fidèles se raniment, ils se serrent avec un amour généreux autour de notre Père commun dans la foi ; et ils consolent la sainte Église par la pratique de vertus dont on ne retrouve la trace qu'en remontant aux origines mêmes du Christianisme. Si grandes que soient les tristesses du présent, des âmes ainsi formées préparent un magnifique avenir.

1. Un vol. in-18, chez Tolra.



## CHAPITRE IX

### SA MÉTHODE; SIXIÈME PRINCIPE : LA BONTÉ ENVERS TOUS.

Bonté ineffable de Jésus pour nos âmes. — Saint Jean, son dirigé de prédilection. — Saint François de Sales, image touchante de la bonté du Sauveur. — Mgr de Ségur marche sur ces traces. — Difficultés spéciales de son ministère. — La bonté en triomphe. — Il l'érige en système. — Il la puise dans le Cœur de Jésus. — Elle se montre toute-puissante, même sur les plus grands pécheurs. — Il l'emploie même avec les âmes avancées dans la piété. — Il ne s'en écarte en rien avec les protestants. — Avantages précieux de cette méthode de la bonté envers tous. — Combien Mgr de Ségur souhaitait de la voir employée par préférence à celle de la crainte même salutaire.

**P**LUS on étudie Jésus, plus on sent qu'il est bon. Sa vie parmi nous n'est autre chose que la manifestation de sa divine mansuétude<sup>1</sup>. La douceur et la suavité sont la note particulière, le caractère habituel de ses rapports avec nous. Saint Jean en a été à un titre très spécial l'heureux témoin et l'éloquent prédicateur. Il fut, au sein du Collège apostolique, le plus in-

1. Tit. III, 4.

time dirigé de Jésus; nul n'a connu aussi bien que lui le cœur de son adorable Maître; or son langage, pur reflet de son âme, semble n'être que le commentaire de cette parole du Sauveur : « Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés<sup>1</sup>. Je vous ai donné l'exemple, afin que comme j'ai fait, vous fassiez, vous aussi<sup>2</sup>. » A seize siècles de distance, saint François de Sales a reçu la mission de traduire de nouveau la pensée intime de Jésus. Qu'on lise attentivement l'Évangile; qu'on mette en regard du texte sacré la vie et la doctrine de cet illustre Saint, et l'on verra qu'il a merveilleusement compris et parfaitement rendu la physionomie de Notre-Seigneur. L'on ne peut, en le considérant, s'empêcher de dire : C'est bien ainsi que Jésus parlait, que Jésus aimait, qu'il pardonnait, qu'il consolait, qu'il se dévouait. Or ce qui, en saint François de Sales, établit une ressemblance si frappante avec le Sauveur, c'est précisément sa bonté et sa douceur, pâle mais fidèle image de Jésus, doux et humble de cœur. Faut-il s'étonner dès lors que Mgr de Ségur, docteur de la vie de Jésus en nous, grand admirateur du disciple que Jésus aimait et de saint François de

1. Joann. xv, 12.

2. Joann. xiii. 15.

Sales, ait fait de la bonté son moyen principal de succès dans la direction des âmes?

Il est à remarquer que deux motifs auraient pu entraver dans une certaine mesure l'exercice de son ministère. Sa cécité, dont il sut tirer l'occasion de très grands mérites, présentait un inconvénient pratique notable : bien qu'il eût étudié à fond la théologie avant de devenir aveugle, et qu'il n'ait jamais oublié les règles d'une sage casuistique, il ne pouvait plus recourir aussi facilement que d'autres aux lumières des auteurs pour entretenir et développer ces utiles connaissances. D'autre part, sa nature ardente et généreuse le portait à prendre vite des déterminations graves, propres à effrayer des âmes craintives ou hésitantes. Il y aurait eu là, ce semble, de quoi faire peu à peu le vide autour de lui. C'est le contraire qui advint. Les hommes les plus érudits dans les voies de Dieu n'ont cessé de venir chercher auprès de cet aveugle la lumière; les âmes les plus timorées trouvaient chez ce père spirituel la parole qui les rassurait plus pleinement que n'eût fait la froide réponse d'un casuiste. Or toute l'explication de ce phénomène est dans ce mot : il était bon de la bonté de Jésus pour les âmes. Ce caractère de la direction de Mgr de Ségur mérite une étude attentive.

Le pieux Prélat enseignait que pour amener les âmes à Dieu et pour en faire les apôtres du bien, il faut que les âmes trouvent dans le prêtre la charité de Jésus-Christ. Dans son aimable langage, saint François de Sales assure, et l'expérience le confirme, « qu'on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec tout un baril de vinaigre : » en conséquence, Mgr de Ségur était bon de parti pris, implacablement bon, bon toujours, bon envers tous. Il érigeait vraiment la bonté en système. Chacun de ses pénitents était pour lui un enfant très cher. Quelles que fussent ses préférences justifiées pour telles et telles âmes dans lesquelles il sentait battre plus librement le cœur adorable de Jésus, il ne refusait à aucun de ses fils spirituels tout le dévouement de son affection paternelle.

Qu'on le remarque bien d'ailleurs : il les aimait comme Jésus-Christ nous aime, comme les Saints ont aimé leurs frères, d'une charité sans bornes, mais toute surnaturelle. Parce qu'il ne la puisait qu'en Dieu et que les considérations humaines n'y entraient absolument pour rien, cette affection était aussi pure qu'ardente. On a dit que quand le Père de Ravignan avait fait le signe de croix en chaire pour commencer son exorde, la cause sainte qu'il

allait traiter était gagnée d'avance, tant il apportait d'éloquente piété à accomplir ce simple acte de foi et d'amour. On peut dire de même qu'au premier accueil de Mgr de Ségur l'âme était subjuguée; elle demeurait sous le charme; on ne voyait pas le Prélat, on se trouvait tout à coup en présence de la charité, de la tendresse paternelle et victorieuse de Jésus. Ce vrai père avait une bonne parole à dire à ses fils spirituels, chaque fois qu'il les voyait, si fréquentes que fussent leurs confessions; chaque fois il ressaisissait leur cœur, estimant que la grâce ne pénétrerait pleinement dans leur âme que si la porte de la confiance filiale était ainsi ouverte à deux battants par la bonté. Mais aussi, quelle puissance lui donnait sur les âmes cette mansuétude! Combien d'hommes du monde ont déclaré qu'ils ne se seraient jamais senti le courage de déposer aux pieds du prêtre le fardeau de leurs péchés, s'ils n'avaient trouvé dans ce tendre père une charité qui rendait faciles les plus pénibles aveux! Combien de jeunes gens, emportés par la fougue des passions et impuissants à tenir longtemps leurs résolutions, étaient vaincus par les instances, par les larmes, par l'infatigable et inaltérable bonté de Mgr de Ségur! Combien d'autres, prévenus par sa sollicitude incessante, avertis par sa vigilance, soutenus par ses exhor-



tations, lui ont dû d'être prudents et d'éviter les chutes si habituelles à la jeunesse ! Encouragés par un tel ami, ils traversaient sans faiblir les années les plus dangereuses de l'adolescence, purs comme des anges, au milieu du monde livré tout entier au vice.

D'ailleurs il ne faudrait pas penser que cette bonté n'eût d'autre langage que celui des encouragements. Ce qui lui assurait les plus belles victoires, c'étaient au contraire les nobles combats qu'elle dut livrer souvent contre des âmes moins faciles, plus revêches. Plusieurs des pénitents de Mgr de Ségur ne se privaient pas de se raconter les uns aux autres les secrets de leur conscience ; tous les hommes qui se sont dévoués à l'éducation de la jeunesse savent avec quelle simplicité les jeunes gens se disent mutuellement ce qu'on fait pour leur âme ; plus d'une mère a reçu aussi, sur ce point, les confidences de son fils. Il suit de ces aveux spontanés que souvent Mgr de Ségur emportait de haute lutte le consentement aux invitations pressantes et méconnues de la grâce. Nous pouvons ajouter plus que cela, parce que nous en avons connu plusieurs témoignages. A certaines heures, le duel entre la bonté inépuisable du père spirituel et la perversité des pénitents laissait des inquiétudes sur l'issue du combat. Alors Mgr de Ségur avait un

dernier argument : « Va, disait-il, mon pauvre ami, va chercher la paix et le bonheur en dehors de Jésus ; va chercher ta vie dans la mort ; va chercher ta nourriture dans la compagnie du prodigue ; va, mais souviens-toi qu'à la maison tu laisses ton père en pleurs ! Va, je vais faire pénitence pour toi, et je ne cesserai cette expiation que quand tu seras revenu vaincu et rendu à discrétion à Notre-Seigneur. » Hélas ! plus d'une fois, malgré tant de bonté, le prodigue eut le courage de s'éloigner. Emporté par l'amour des plaisirs, il méconnut tous les avertissements. Mais ce bon Pasteur ne cessait de penser à lui, de pleurer sur son malheur, et finalement, il le ramenait à force de crier pardon au ciel pour cet ingrat. Et quand le prodigue revenait, il était sûr de trouver toujours en lui le tendre père qui pardonne et qui bénit.

La bonté était tellement le caractère de la direction de Mgr de Ségur, qu'il l'employait sans exception avec toutes les âmes. La sévérité, disait-il, n'est jamais nécessaire et ne peut jamais faire autant de bien que la bonté. Plusieurs de ses amis, à la vérité, ne pensaient pas ainsi ; ils estimaient que cette bonté envers tous présente parfois plus d'un inconvénient ; et ils se demandaient si l'on ne gagnerait pas quelquefois davantage à conduire par la vigueur certaines âmes.

Il en est, disaient-ils, d'un peu molles qui ne semblent accessibles qu'à la crainte et qui ne sortent de leur engourdissement que si on les secoue un peu vertement. A celles-ci du moins ne conviendrait-il pas de donner souvent autre chose que la bonté ? — Non, répondait le doux Prélat. La rigueur peut réveiller ces âmes, mais elle ne les touchera pas ; elle peut leur arracher des promesses, mais elle ne leur donnera guère l'amour de Dieu, qui aiderait plus puissamment que la crainte à tenir ces engagements. Et il ajoutait : « Notre-Seigneur ne nous oblige pas à changer ces âmes par de tels moyens ; nous devons les accabler de charité, de patience, et laisser le reste à la miséricorde de sa justice. D'ailleurs la bonté a bien aussi son éloquence ; elle n'a pas de rigueur, mais elle a une vigueur que ne possédera jamais la sévérité ; au besoin, elle sait tenir un langage plein d'énergie ; elle connaît des instances contre lesquelles il est rare qu'on résiste longtemps. Il y a dans la bonté un degré qui peut s'appeler et qui est, en effet, une persécution implacable. Tel qui ne s'émeuvrait pas en face de durs reproches, ne saurait soutenir jusqu'au bout le choc, l'impétuosité de la bonté. » Mgr de Ségur avait plus que d'autres le droit de parler ainsi ; il avait reçu au plus haut degré ce don de la persécution par la charité. Il

fut, dans ce sens, sans pitié pour les pécheurs ; c'est-à-dire qu'il n'a jamais consenti à les laisser s'enfoncer dans l'abîme. « *Recede à nobis, disaient à Dieu ces infortunés ; et scientiam viarum tuarum nolumus : Retirez-vous de nous, et nous ne voulons pas de la science de vos voies*<sup>1</sup>. — Non, répondait ce vrai père ; non, je ne permettrai pas que vous couriez à votre perte éternelle ; non, je n'abdiquerai aucun des droits que j'ai sur votre âme ; non, vous ne triompherez pas de mon dévouement ; il vous suivra, il vous poursuivra jusqu'à ce que je vous aie sauvés pour toujours. » Parce que l'homme est libre, il reste capable de se damner, malgré tant d'amour paternel ; mais il faut convenir que cette bonté sans bornes est la plus précieuse ressource que Dieu puisse offrir à un criminel, et que pour une âme qui court à sa perte éternelle, le suprême espoir n'est pas en la rigueur d'un juge, mais dans la miséricordieuse tendresse d'un si bon père.

Le pieux Prélat, pour le prouver, pouvait faire appel à de bien touchants souvenirs. Parmi les prisonniers auxquels il avait consacré en partie les débuts de son ministère, plusieurs sont restés en rapports de correspondance avec lui ; et rien ne vaut, comme témoignage en cette ma-

1. Job. xxi, 14.

tière, le langage de tels hommes. L'un d'eux, dans une lettre datée de Bayonne, le 19 janvier 1865, lui écrit, dans le style inimitable des gens du peuple : « Depuis le 20 février 1849, je ne fais que de chercher après vous. C'est le jour que vous m'avez fait faire ma première communion à l'Abbaye militaire, où vous étiez l'aumônier de la prison. Je crois que c'est bien vous, attendu que j'ai un garçon de quatorze ans qui fait partie de la maîtrise, qu'il était en train de lire le journal l'*Ouvrier* et que j'ai vu la signature L.-G. de Ségur, chanoine de Saint-Denis. Ça m'a sauté aux yeux et je me suis dit : Ça doit être ce brave aumônier que je cherche depuis si longtemps, et que je désirerais le voir, parce que je me rappelle toujours cette belle journée et les adieux que vous m'avez faits<sup>1</sup>. » Il faut que la charité sacerdotale jette des racines bien profondes dans le cœur humain, pour produire une reconnaissance si persévérante ! « Monsieur, lui écrivait un forçat, dans ma détresse, vos avis ont été pour moi un ange consolateur. Vous m'avez rappelé à la vie en cherchant à fortifier mon courage abattu par le malheur ; permettez qu'aujourd'hui je vienne avec toute la sincérité de mon âme vous témoigner ma gratitude... Enfin vous

1. *Récits et souvenirs*, t. I, chez Bray et Retaux.

avez par vos paroles dessillé mes yeux encore fermés à la lumière ; vous m'avez totalement désillusionné sur les hommes et sur les choses. Votre mission ici-bas est de consoler les opprimés et votre vie est une longue suite de dévouements et de sacrifices. Soyez donc assez obligant pour m'écrire ; car vos paroles seront toujours pour mon âme un baume consolateur<sup>1</sup>. » Quelle puissance dans une bonté qui relève jusqu'à des sentiments si nobles des êtres que la société a rejetés de son sein !

Il y a d'autres âmes au sujet desquelles on reprochait également à Mgr de Ségur de ne pas employer plus de sévérité : nous voulons parler des âmes vraiment désireuses d'arriver à la perfection. L'unique ambition de ces âmes étant de mourir à elles-mêmes pour vivre plus entièrement à Dieu, il semble qu'on ne puisse mieux les conduire qu'en employant dans leur direction une sage rigueur. Mais, même à l'égard de ces âmes courageuses, Mgr de Ségur demandait que la note habituelle de la direction fût encore celle de la bonté. Trop humble pour blâmer la méthode différente usitée par quelques maîtres en la vie spirituelle, il restait néanmoins fidèle à la pratique de la bonté quand même, parce qu'elle

1. *Récits et souvenirs*, t. I.

lui paraissait plus conforme à l'esprit de Jésus.

Il n'ignorait pas que les épreuves sont un des moyens principaux de formation pour la vertu et que Dieu ne les ménage pas aux âmes qu'il veut faire avancer dans la piété: « Mon fils, dit le Sage, puisque vous vous rangez au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation: *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem*<sup>1</sup>. Bienheureux l'homme qui passe par la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie: *Beatus vir qui suffert tentationem; quoniam, cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ*<sup>2</sup>. Celui qui n'a pas été éprouvé par la tentation, que sait-il? *Qui non est tentatus, quid scit*<sup>3</sup>? » Nul n'en était plus convaincu que le pieux Prélat; nous pourrions ajouter: nul ne l'avait mieux appris par sa propre expérience. Il avait subi, comme l'Apôtre, toutes les luttes intérieures de la vie spirituelle; il avait gémi comme lui; comme lui il avait désiré d'être délivré de ce corps de mort<sup>4</sup>. De plus, il avait souvent expérimenté, pendant les nombreuses années de son ministère, qu'on ne forme pas de vaillants chrétiens par des moyens

1. Eccli. II, 1.

2. Jac. I, 12.

3. Eccli. xxxiv, 9.

4. Quis me liberabit de corpore mortis hujus! (Rom. VII, 24.)

sans énergie : ceux à qui Dieu a fait la grande grâce de l'avoir longtemps pour père spirituel, savent qu'il avait la main et le cœur fermes. En voici, parmi beaucoup d'autres, un trait qui en témoigne suffisamment. — « Bonne année je vous souhaite, disait-il un jour à l'un de ses fils spirituels, au commencement du mois de janvier ! Je voudrais que cette année vous fût utile et fructifiante. » Il cherche alors comment il va formuler ses vœux, et il ajoute : « Je vous désire pour cette année autant de croix que le bon Dieu vous donnera la force d'en supporter. » Six jours plus tard on appelait en hâte Monseigneur de Ségur auprès du lit de ce fils qu'il avait aimé si généreusement. Le pauvre père spirituel, sans renier ce qu'il avait souhaité, se sent tout ému. Il court lui-même chercher un médecin plus habile que celui qui était en train de tuer à courte échéance le jeune prêtre malade. Il dit la sainte messe et supplie de toutes parts qu'on s'unisse à lui pour obtenir que Dieu le lui conserve. Pendant plusieurs semaines, Dieu parut sourd à ses instances ; les accidents les plus graves se succédèrent, et avec des caractères si étranges, que plusieurs témoins crurent à une intervention du démon. Sans se laisser décourager, le tendre père spirituel cherche par tous les moyens à disputer à la mort ce fils bien-



aimé ; et, comme à la fin tous les secours de la science demeureraient impuissants, il se tira d'embaras en obtenant de saint François de Sales une guérison que le médecin déclara inespérée. Les trois jours suivants, il célébra la sainte messe en actions de grâces. — « Pauvre ami, disait-il ensuite, que j'ai été vite exaucé quand j'ai demandé pour vous des croix ! Mais que j'ai souffert, moi aussi, dans cette épreuve ! Toutefois, poursuivit-il, gardons-nous de rien rétracter, n'est-ce pas ? L'année ne fait que commencer ; il s'agit de la bien continuer jusqu'au bout. » Le vœu du père spirituel fut largement accompli ; les choses vinrent à ce point, qu'au récit des épreuves qui suivirent, le cœur du père s'attendrit jusqu'aux larmes. « Oh ! dit-il, il faudra que Dieu nous soutienne bien, pour que nous ne périssions pas en chemin ! En quel sentier ardu je vous ai engagé ! Mais Dieu m'est témoin que je n'ai point de remords ; tenons-nous bien seulement : de grandes grâces viendront après les épreuves. » — « Je ne me rappelle jamais le cher vœu que je vous ai fait, disait-il bien des années après, sans sourire sur l'ignorance où j'étais de ce qui s'ensuivrait ; mais reconnaissons maintenant que Dieu a été bien bon. Je ne sais si je me sentirais de nouveau le courage de vous faire chaque année le même

souhait ; mais au fond, Dieu sait bien ce que j'en pense ; je vous chéris trop pour ne pas vous désirer ce que Dieu a de meilleur à nous offrir, ce qu'il a offert si grandement à son divin Fils : la croix. »

On voit que la bonté de Monseigneur de Ségur n'était ni mollesse, ni flatterie, ni endormissement ; mais on voit en même temps que sa fermeté était admirablement bonne, et que, comme Dieu, dont il était le si digne ministre, pendant qu'il frappait d'une main, ce bon père soutenait de l'autre.

Il s'interdisait également d'employer, même à l'égard des âmes d'élite, comme un excitant pour leur ferveur, les reproches un peu amers. « Nous n'avons pas reçu, disait-il, la mission de torturer les âmes, mais de les bénir, de les relever, de les encourager, d'être pour elles Jésus doux et humble de cœur. Et à qui lui objectait que le Sauveur n'avait pas craint d'user d'une grande rigueur avec la Cananéenne : « Attendez, répondait-il, que vous soyez sûrs de votre coup comme Jésus ; et que vous ayez des âmes comme celle-là. Jusque-là, suivez la règle et non l'exception. »

La même charité éclatait dans tous ses rapports avec les protestants. Il en connut beaucoup ; il n'en est pas un parmi ceux qu'il a rencontrés sur le chemin de la vie dont il n'ait fait

son ami, et nous pourrions ajouter : son admirateur. Il a eu la consolation d'en ramener un certain nombre au giron de l'Eglise, et, pour remporter cette victoire, souvent si laborieuse, il a toujours eu recours à la méthode employée par le Sauveur Jésus, la bonté, la bonté sans bornes. Rien n'est touchant comme le récit de la conversion du premier protestant qu'il ait ainsi gagné à Dieu. « C'était un artiste suédois, amené à Paris par l'amour de son art, par le désir de la fortune et de la gloire, et que la misère et la maladie avaient conduit à une pauvre couche d'hôpital. Inconnu, sans famille, oublié de ses légers camarades d'atelier, il fut découvert par une petite ouvrière, une de ces saintes filles, comme Paris en renferme, qui se font les consolatrices de toutes les misères. Elle alla le voir sans être connue de lui et fut reçue comme un ange de miséricorde par ce pauvre abandonné. — « Jamais, lui disait-il, quand elle le quitta, jamais une visite ne m'a fait tant de plaisir. » Elle revint le dimanche suivant et fut reçue avec une joie plus vive encore. « Mais vous ne me connaissez pas, lui répétait le jeune artiste, comment pouvez-vous m'aimer ainsi? » Il était si éloigné des pensées chrétiennes, qu'il ne soupçonnait même pas le zèle des âmes et les dévouements de la charité. Mais s'il ne se sou-

venait plus qu'il était chrétien, Gabriel Ædmann se souvint qu'il était protestant, quand la pieuse fille lui parla de la prière, du recours à Dieu et à la sainte Vierge : « Je ne suis pas catholique, dit-il avec une sorte de colère; prier Jésus-Christ, passe encore; mais la Vierge, jamais! » Elle obtint néanmoins de lui deux choses importantes; il voulut bien, par pure gratitude, se laisser passer au cou une petite médaille de Marie Immaculée et lire le *Souvenez-vous*; et il consentit à recevoir la visite d'un prêtre, mais à la condition qu'il ne lui parlerait pas de religion.

« C'est ainsi que l'abbé de Ségur fit connaissance avec le pauvre Gabriel Ædmann. La première fois, fidèle à la parole donnée, il se contenta d'embrasser le malade, de lui témoigner et de lui inspirer cette affection tendre et spontanée que les âmes simples ressentent pour lui du premier coup d'œil. Le second jour, toutes les entraves avaient disparu d'elles-mêmes; l'âme du pauvre artiste était en communication intime avec celle de l'abbé de Ségur, qui n'eut pour lui donner Dieu qu'à se pencher vers lui et à laisser couler la foi, l'espérance et la charité de son cœur dans le cœur tout grand ouvert du mourant. En entendant parler de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des Sacrements, de l'Eucharistie, des promesses du paradis, Gabriel Æd-

mann pleurait de joie comme un enfant. « Jamais je n'avais entendu quelqu'un me parler ainsi, disait-il. Je vous remercie. Vous êtes mon ange, mon frère, mon père.

« Bref, après un entretien de plusieurs heures consacré à instruire le catéchumène, l'abbé de Ségur, averti par la Sœur qu'il ne passerait peut-être pas la nuit, et le trouvant d'ailleurs admirablement disposé, jugea opportun de recevoir son abjuration, séance tenante. Écoutons le jeune apôtre raconter lui-même cette scène divine. « Mon enfant, dis-je au mourant, vous êtes catholique par le cœur déjà, pourquoi ne le seriez-vous pas tout à fait? Vous devez sans plus attendre rentrer dans la vraie Eglise de Jésus-Christ. Vous êtes bien malade. — Gabriel Ædmann me regarda fixement et ne me répondit pas. — Voulez-vous vous faire catholique? lui répliquai-je. — Un violent combat agitait son âme. — Oui, murmura-t-il tout bas. Mais que dira ma mère si elle vient à le savoir? — Que pourra-t-elle dire? Quand on connaît son erreur, n'est-il pas loyal, n'est-il pas nécessaire d'en sortir et de rentrer dans la vérité? Croyez-vous fermement, ajoutai-je, 'qu'il y a un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit? — Oui, je le crois. — Croyez-vous que le Fils s'est fait homme pour vous sauver, qu'il est

mort sur la Croix pour vous, qu'il vous prépare l'éternité bienheureuse? — Oui, je le crois de toute mon âme. — Croyez-vous qu'il n'y a qu'une seule Eglise légitime qui enseigne le christianisme, la sainte Eglise catholique, et voulez-vous devenir son enfant? — Oui. — Je tirai alors un flacon d'eau bénite que j'avais apporté à tout événement et je le baptisai conditionnellement, sous les noms de Gabriel-André-Marie. C'était le 30 novembre 1850, la fête de saint André, apôtre, et sa propre fête à lui-même. Cette coïncidence le frappa vivement. « Quel bonheur! répétait-il, quel bonheur! « C'est bien vraiment le jour de ma fête! » Son visage était radieux. Je le confessai et lui donnai l'absolution, conditionnellement aussi, comme on fait en pareil cas. Et quand j'eus terminé il m'embrassa avec une émotion, une tendresse inexprimables. « Mon père, mon père, « mon père! murmura-t-il. Oh! que je crois tout! « Comme Dieu est bon! Il m'a tout remis. Il « m'aime et je l'aime! Jamais je n'ai été aussi « heureux de ma vie! » Et il bénissait ce Dieu clément de l'avoir conduit à l'hôpital, c'est-à-dire au salut. Le lendemain au soir, Gabriel Ædmann mourait dans des transports de joie, emportant au ciel son innocence baptismale.

« Ce que l'abbé de Ségur passait sous silence en racontant cette touchante histoire, c'est l'impression personnelle que sa bonté et sa sainteté avaient faite sur le pauvre protestant. Une lettre adressée à une amie par la pieuse ouvrière qui assista Gabriel Ædmann jusqu'à sa mort en rend compte avec une simplicité saisissante : « Le dimanche qui a suivi la visite de M. l'abbé de Ségur, écrit-elle, dès que le pauvre jeune homme m'a vue, il m'a serré la main en me disant : « Mais, ma bonne sœur (il l'appelait sa sœur), vous ne m'avez pas envoyé un homme, vous m'avez envoyé un ange ! Ce jeune prêtre impose ; *on ne peut le voir sans voir Dieu en lui...* » Il ne pouvait se contenter de me parler de Mgr de Ségur, qui aurait pu avoir une si belle position dans le monde et qui l'a refusée pour se faire prêtre et mieux servir Dieu. « Qu'il est heureux, disait-il, et comme tout le monde doit l'aimer ! Chaque parole qu'il m'adressait me faisait élever mon âme vers Dieu. Qu'il doit faire de bien !... » Ses yeux se remplissaient de larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. « Je pleure je ne sais pas pourquoi ; c'est parce que je suis content... Si Dieu voulait me rendre la santé, ma première sortie serait pour aller à la messe de M. l'abbé, communier de sa main, et ensuite je voudrais lui obéir

dans tout ce qu'il me dirait... Je l'aime<sup>1</sup>... »

Mgr de Ségur n'a pas toujours eu la consolation de voir son zèle couronné de succès. Des considérations humaines retinrent plus d'une fois dans la profession extérieure de l'hérésie des hommes qu'il avait contraints de reconnaître la vérité de la religion catholique. On ne saurait rendre la patience et l'ardeur de charité qu'il apportait dans la cure délicate de ces âmes qui, ayant reçu la lumière, n'ont pas le courage de la suivre. Un jour, nous le trouvâmes en entretien avec un ministre hérétique, qui, troublé dans sa conscience par la mauvaise foi du protestantisme, était venu chercher auprès du pieux Prélat les instructions dont il avait besoin pour éclaircir sa foi et pour résoudre les objections dont son esprit était encore rempli contre plusieurs des dogmes et des saintes pratiques du catholicisme. Cet homme sincère avait détesté l'erreur dès qu'il l'avait surprise ; il avait ouvert son âme au désir de conversion que Dieu lui avait inspiré. Il était arrivé à l'heure des grandes résolutions. « Hé bien, lui dit le pieux Prélat, nous voici désormais d'accord du côté des croyances. Que Dieu est bon, de vous avoir fait la grâce de la

1. *Récits et souvenirs* ; tome I.



vraie foi ! Maintenant il reste que nous tirions les conséquences de cette bénie conversion. — J'y pense sérieusement, répondit le pasteur en laissant échapper un soupir qui marquait son émotion ; mais il y a là de graves questions matérielles à traiter ! — C'est vrai, mais vous êtes trop noble pour ne pas préférer le devoir sacré imposé par la conscience aux intérêts de ce monde. — Oui, certes, Monseigneur ; toutefois le courage me manque pour briser tout de suite avec une position qui est mon gagne-pain et celui de ma nombreuse famille. — Pauvre ami, lui répondit Mgr de Ségur, je ne me dissimule aucune des difficultés de la situation, et je sens bien qu'il vous faudra une bonne volonté vaillante et héroïque pour en sortir. Mais le pain que vous donneraient vos fonctions serait acheté désormais au prix d'une hypocrisie ; vous devriez enseigner ce que vous savez pertinemment être une erreur ; vous deviendriez complice de l'hérésie, meurtrier des âmes qui vous donneraient leur confiance. Votre conscience proteste contre un tel jeu ! « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; le reste viendra par surcroît. » Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Et dût-il vous soumettre ici-bas aux épreuves de Job, mieux vaudrait la misère et les souffrances qu'elle entraîne, que le déshon-

neur; mieux vaudrait périr de faim que de souiller son âme : « Potius mori quam foedari ». Le ministre ne trouva d'autre réponse que le silence; mais il allait et venait dans le salon comme un homme qui est en proie à une extrême douleur; quelques mots entrecoupés sortaient seuls de ses lèvres : « Oui, il le faudrait... mais ma femme... mais mes enfants... Oui, plus tard... oui, bientôt...; mais à présent, impossible! — Mon ami, répondait le saint Prélat, mon ami, ayez pitié de vous et des vôtres! Au nom de Jésus-Christ, au nom de votre éternité, ne perdez ni vous ni eux! Je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Je veux vous sauver à tout prix; je ne vous laisserai pas partir que vous ne m'ayez promis de briser vos chaînes. » Et en parlant ainsi, la voix du bon Prélat s'était animée; sa charité devenait pressante, suppliante. On eût dit qu'il lisait dans l'avenir et qu'il voulait parer, à force de charité, un malheur prochain. « Adieu, Monseigneur, ou plutôt, au revoir! Je ne me sens pas l'énergie nécessaire pour accomplir le sacrifice immédiat que vous me demandez. Laissez-moi le temps de chercher une situation qui assure à moi et aux miens les ressources dont nous avons besoin. Alors, je viendrai vous retrouver et je serai heureux de faire entre vos

mains l'abjuration de mes erreurs. — Vous reviendrez, pauvre ami? répond Mgr de Ségur. Hélas! et si vous ne pouviez revenir! — Je le promets. — Et si Dieu ne vous en laisse pas le temps! Ah! vous m'épouvantez; et je vous suis trop profondément affectionné pour ne pas trembler en vous voyant remettre au lendemain qui n'est promis à personne, le plus sacré des devoirs. »

Cette scène nous avait nous-même vivement ému. Nous ne savions assez admirer la charité patiente, compatissante et saintement énergique du pieux Prélat; et nous étions effrayé de voir que tant d'amour n'avait pu vaincre les considérations humaines de ce pauvre frère égaré. Huit jours après, en entrant dans ce même salon, nous trouvâmes Mgr de Ségur atterré, comme si l'on fût venu lui apprendre la perte de l'un de ses plus chers parents : « Hélas! hélas! dit-il en nous serrant sur son cœur, un grand malheur vient d'arriver! Vous vous souvenez de ce ministre protestant que vous avez rencontré ici la semaine dernière? Il est mort! mort sans avoir eu le temps de se rétracter! Il sait maintenant si j'étais sage et prudent en le suppliant de ne pas abuser des grâces de Dieu! Qu'ont gagné à ces retards sa femme et ses enfants, sinon des secours avec lesquels on les maintiendra en-

chaînés dans l'erreur, où ils se perdront avec lui, s'ils ne sont plus fidèles que lui? »

Peut-on imaginer une bonté plus touchante? et si elle n'a pas toujours remporté la victoire, à quoi le faut-il attribuer, si ce n'est à cette lamentable faiblesse humaine, dont la force d'inertie paralyse si souvent les plus paternels desseins de Dieu?

Encore faut-il ajouter que ceux mêmes qui refusaient avec lui la discussion ou qui ne lui laissaient pas la possibilité de les instruire, ne savaient résister à l'ascendant de sa douceur et se prenaient pour lui d'une amitié qui touchait à la vénération : « J'ai absolument besoin de vous dire, écrivait un protestant au marquis de Ségur, quel profond chagrin j'éprouve de la fin si prématurée de mon excellent et saint ami, Mgr de Ségur. Jamais je n'oublierai ses visites affectueuses et gaies où nous reparlions du passé. La sainteté de cet excellent Prélat était pour moi un vrai bonheur de conscience, et son amitié me flattait plus que je ne puis vous le dire. Sa simplicité, sa naïveté souvent très spirituelle, et son indulgence envers moi, huguenot, en faisaient un véritable saint à mes yeux. Ah! pourquoi faut-il que je voie mourir tant d'êtres d'élite autour de moi, et tous plus jeunes? Je reste dans la forêt le plus vieux et le

plus cassé ! C'est bien triste<sup>1</sup>. » Ce qui est triste surtout, c'est que ce vieil ami de Mgr de Ségur n'ait pas eu à son chevet, au moment de mourir, celui qu'il appelait avec tant d'insistance un « saint ». On peut croire qu'il eût trouvé, comme tant d'autres, dans une bonté si excellente l'instrument du salut éternel.

A l'occasion de son ministère auprès des protestants, on a voulu soulever une polémique en lui reprochant le ton général de l'opuscule qu'il a intitulé : *Causeries sur le protestantisme* ; et l'on a cru y voir des sentiments et un langage peu conformes à l'esprit de charité apostolique. Ces sollicitudes nous paraissent suspectes. Il suffit de lire avec quelque attention la préface de l'ouvrage, pour reconnaître que cette critique est de mauvais aloi. « Ces *Causeries sur le protestantisme*, dit le pieux Prélat, s'adressent aux catholiques bien plus qu'aux protestants ; ce n'est pas une attaque, ce n'est pas même une controverse, c'est une œuvre de *préservation* et de *défense*. » Or, pour préserver et défendre les catholiques contre les tentatives du protestantisme, il faut bien le montrer tel qu'il est « en dévoilant les faussetés et le vide de son système, les hontes de son origine,

1. Lettres, t. I.

sa nullité comme culte religieux, son affinité avec tout ce qui est révolution et anarchie. » C'est ce qu'a fait Mgr de Ségur, avec la légitime indignation d'un père dont on cherche à corrompre les fils, avec l'énergie d'un prédicateur de la vérité qui entend calomnier odieusement la sainte Église de Jésus-Christ, avec l'inaliénable liberté de langage du Sauveur, exclamant à la foule : Gardez-vous du ferment des Phari-siens<sup>1</sup>; ne suivez pas ces aveugles<sup>2</sup>; éloignez-vous de ces hommes menteurs : ce sont des sépulcres blanchis<sup>3</sup>! Saint François de Sales n'a pas employé moins de fermeté lorsque, travaillant à la conversion du Chablais, il publiait contre *le petit traîtreur*<sup>4</sup> des réponses écrasantes. Ceux qui ont lu son traité des *Controverses* savent avec quelle énergie il démasquait les batteries de l'ennemi; et plus tard, confirmant sa conduite par sa doctrine, il fait un devoir aux chrétiens de combattre sans merci l'erreur, qui tue les âmes. Après avoir dit qu'il faut avoir soin, en blâmant le vice, d'épargner le plus que l'on pourra la personne en laquelle il se trouve, le

1. Matth. xvi, 11.

2. Ibid. xv, 14.

3. Ibid. xxiii, 27.

4. Nom que donnait le Saint au violent anonyme qui répandait dans le peuple les calomnies les plus audacieuses contre le catholicisme.

saint Docteur ajoute : « J'excepte entre tous les ennemis déclarés de Dieu et de son Église ; car ceux-là il les faut décrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des hérétiques et schismatiques, et leurs chefs. C'est charité de crier au loup, quand il est entre les brebis, quelque part qu'il soit<sup>1</sup>. » S'il en est ainsi, qui osera blâmer Mgr de Ségur d'avoir averti les fidèles contre les dangers de l'erreur ? Qui n'admira, au contraire, le scrupule qui lui fait répéter l'expression de son regret, d'être obligé de flageller les ennemis de l'Église ? « Comme ce livre pourra soulever des récriminations de la part des hérétiques, dit-il avant d'entrer en lice, je ne puis trop insister sur ce point, que je ne fais ici que *défen-*  
*dre* la foi contre des attaques dont la violence dépasse toute mesure, contre des hommes qui se disent hautement appelés à détruire notre sainte religion, et dont l'un des chefs les plus autorisés, M. Agénor de Gasparin, osait dire naguère, en parlant de l'Église catholique : « *Il n'est pas permis devant Dieu de ne la haïr que médiocrement*<sup>2</sup>. »

Nettement établi sur ce terrain, Mgr de Ségur commence par constater la différence, l'opposition, l'abîme qui sépare le protestantisme du ca-

1. Introd. III<sup>e</sup> partie, ch. xxix.

2. *Causeries sur le Protestantisme*. Préface.

tholicisme, comme l'erreur est inévitablement et logiquement séparée de la vérité. Distinguant les doctrines des personnes, il démontre sans peine que s'il y a beaucoup de mauvais catholiques et des protestants fort honorables, ni la religion catholique n'est responsable des fautes qu'elle condamne, dont ses enfants se rendent coupables, ni le protestantisme ne peut revendiquer comme *siennes* des vertus que les *siens* ne pratiquent pas surtout *en tant que*, mais *quoique* protestants, puisque le protestantisme n'a de vrai et de bien que ce qu'il a gardé du catholicisme, et qu'il ne possède en propre que la révolte contre l'Église de Jésus-Christ. Aussi l'auteur prouve-t-il de la manière la plus évidente pour quels motifs certains catholiques se font protestants, et pourquoi beaucoup de protestants se font catholiques : ceux-là, trop lâches pour porter le joug du devoir, le secouent, en s'écriant comme Lucifer : *Non serviam : Je n'obéirai pas*<sup>1</sup>; ceux-ci, heureux d'avoir trouvé enfin la pleine vérité, la suivent sans considération humaine, au sacrifice, s'il le faut, des plus chères affections de famille et des biens de la fortune; et, loin de le regretter jamais, ils proclament que pour les fidèles enfants de l'É-

1. Jer. II, 20.



glise, sans cesse nourris du Pain des forts, consolés par la Vierge sainte que Jésus-Christ leur a donnée pour Mère, le joug du Sauveur est doux et son fardeau léger<sup>1</sup>.

Passant ensuite à l'examen de la prétendue réforme, Mgr de Ségur rappelle, en invoquant le témoignage même des pères de cette informe et criminelle réforme, que Luther et Calvin étaient tout simplement des misérables; qu'ils n'ont fondé leur protestantisme qu'en flattant dans les princes les plus honteuses passions et en donnant aux peuples l'exemple d'une licence effrénée; et qu'ils n'ont jamais pu s'entendre, ni sur la doctrine à enseigner à leurs coreligionnaires, ni sur le gouvernement de leur église multicolore et multiforme. Il termine en montrant comment, incapables d'établir la légitimité ou la sincérité du protestantisme, ces auteurs d'hérésie vivent du métier déshonnête de la calomnie, prêtant à l'Église catholique des erreurs qu'elle n'a jamais enseignées, tronquant les textes sacrés pour les besoins de leur cause sacrilège, travestissant l'histoire avec une impudence monstrueuse et vomissant l'injure au lieu d'opposer des raisons, comme ces hommes criminels qui, ne sachant que répondre aux

1. Matth. xi, 30.

arguments du Sauveur, lui jetaient des pierres <sup>1</sup>.

La conclusion du livre justifie pleinement ce qu'avait annoncé le pieux Prélat : qu'il ne venait pas pour rompre des lances avec les protestants, mais pour garder contre leurs attaques la foi des catholiques : « Et maintenant adieu, lecteur, mon cher ami; priez pour moi, si ce petit livre vous a fait du bien, et priez pour ceux qui le doivent lire. Je me suis adressé à votre loyauté et à votre bon sens, et j'espère avoir réussi à vous faire toucher du doigt la profonde misère de ce qu'on appelle le protestantisme. S'il vous arrive jamais de discuter avec un protestant, soyez prudent et charitable... Pour vous, gardez la foi; soyez un enfant docile et fidèle de la sainte Église catholique, qui est la maîtresse de la vraie piété et l'infailible dépositaire des vérités chrétiennes. Pratiquez votre foi avec zèle et amour; priez beaucoup, communiez souvent, aimez profondément Jésus-Christ, votre Sauveur, la bienheureuse Vierge sa Mère, le Pape son représentant visible; et vivez de telle sorte que vous puissiez, après les jours de votre pèlerinage sur la terre, arriver à Dieu et demeurer en lui à jamais. »

En résumé, le langage et la conduite de

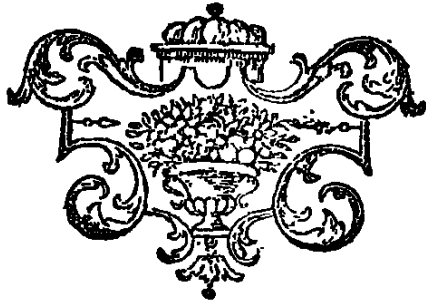
1. Joan. VIII, 59.

Mgr de Ségur révélai<sup>e</sup>nt constamment une bonté de parti pris ; mais cette bonté consistait, non pas à manquer de fermeté, mais à envelopper sa fermeté de douceur. Il savait présenter à ses enfants spirituels l'occasion d'être généreux et de se vaincre ; mais il avait appris à l'école de saint François de Sales à tout adoucir par le miel de la charité. Pour ce motif, on désirait ses avis plutôt qu'on ne les craignait, et l'on n'en conservait d'autre sentiment que celui d'une vive reconnaissance pour ce vrai père spirituel.

Dans ces termes, nul ne saurait contester que la méthode de Mgr de Ségur fût éminemment évangélique. Il faut reconnaître de plus que si quelques ingrats ont eu le triste courage de résister à toutes les industries de sa bonté, ils se fussent perdus plus tôt, et en tout cas plus sûrement, s'ils eussent été conduits par la rigueur. Il faut dire enfin que si, selon l'expression du docteur de la vraie et solide piété, « une once d'amour vaut mieux que quinze quintaux de crainte, » il est mille fois plus profitable, dans la direction spirituelle, d'allumer dans les âmes l'ardeur d'une grande dilection de Dieu que de les abattre par la terreur. Nous nous faisons l'écho fidèle de l'un des plus ardents désirs de son cœur, en exhortant humblement nos frères vénérés dans le Sacerdoce à n'employer, dans la direction

spirituelle, que cette méthode de la charité.

Les prêtres ne sont établis juges que pour amener les âmes, par une conversion sincère, à un entier pardon. Si redoutable que soit leur ministère, ils paraîtront avec confiance au tribunal de Dieu s'ils peuvent se rendre en mourant le témoignage d'avoir été toujours bons et charitables envers tous : Dieu se servira, pour les juger, de la mesure dont ils se seront servis pour juger leurs frères, et ils trouveront les richesses du salut dans l'abondance de la divine miséricorde.





# TROISIÈME PARTIE

APPLICATION

DE LA MÉTHODE DE MONSIEUR DE SÉGUR





## TROISIÈME PARTIE

APPLICATION

DE LA MÉTHODE DE MONSIEUR DE SÉGUR



### CHAPITRE PREMIER

QUE TOUTES LES AMES SONT SUSCEPTIBLES  
DE DIRECTION

D'un préjugé étrange et funeste au sujet de la direction. — La vérité est qu'elle est nécessaire à tous — et praticable envers tous. — Témoignage des Saints et des maîtres en la vie spirituelle. — Applications de la direction aux âmes même qui semblent devoir moins en profiter. — Ce que Dieu commande, ce n'est pas le succès, mais l'accomplissement du devoir. — En pratique, les fruits sont très consolants. — Exhortation à rétablir la vraie doctrine sur ce sujet. — Grand exemple du pieux Prélat à cet égard. — Reconnaissance que lui voue le peuple chrétien.

**L**A nécessité de la direction spirituelle ne fait doute pour aucun esprit sérieux. Mais il existe, par rapport à son application pratique, un préjugé très répandu, contre lequel on ne saurait trop s'élever.



Les chrétiens peuvent se ranger en deux classes bien distinctes : les uns, qui s'en tiennent à l'observance rigoureuse et au sens large des préceptes ; les autres, qui vont jusqu'aux délicatesses de la piété. Or rien n'est plus fréquent que d'entendre soutenir, comme un point indiscutable, que si la direction est à la fois nécessaire et grandement profitable à ces derniers, elle est, pour les premiers, inutile en principe et impossible en pratique. En d'autres termes, le chrétien à l'état rudimentaire, le pécheur, quel que soit son état, les âmes tièdes ou indifférentes, la masse même des fidèles, ne sont susceptibles, pense-t-on, d'aucune direction sérieuse et suivie ; en sorte que cette grâce précieuse devient, dans ce système, le monopole de ceux qu'on suppose plus ou moins avancés déjà dans les voies spirituelles.

Il y a là une inintelligence évidente et surprenante de la sage conduite des âmes.

La vérité, au contraire, est que la direction doit fournir à chaque chrétien, quel que soit l'état de son âme, ce qu'il est capable de porter présentement. Une mère ne donne à son petit enfant, pour entretenir sa vie physique, intellectuelle ou morale, presque rien de ce qu'elle lui donnera à ce triple point de vue, au cours de l'adolescence et quand il sera parvenu à l'âge

d'homme. De même, le prêtre, comme saint Pierre, donnera le lait des faciles préceptes à ceux qu'on peut appeler encore des enfants dans la foi, *geniti infantes*<sup>1</sup>, et la nourriture plus substantielle des vertus de perfection à ceux qui ont grandi déjà dans la connaissance, dans l'amour et au service de Dieu.

D'ailleurs, qu'on le remarque, l'administration consciencieuse du Sacrement de Pénitence suppose dans un certain degré l'emploi de cette double direction. Le confesseur ne peut donner l'absolution aux simples chrétiens qu'après s'être assuré qu'ils vont rompre avec tout ce qui compromet gravement en leur âme l'affaire capitale du salut, et il n'admettra à la fréquentation des Sacraments que ceux dont la bonne volonté soutenue produira des fruits en rapport avec cette grâce insigne. Nous ne nous bornons pas à entendre par là que le confesseur exerce la direction, au moins dans une certaine mesure, sur toute âme que Dieu lui met entre les mains; nous allons sciemment beaucoup plus loin et nous affirmons avec saint François de Sales, avec saint Alphonse de Liguori, avec saint Philippe de Néri, et, sans exception, avec tous les auteurs qui ont traité la question importante des mis-

1. I. Petr. II, 2.

sions populaires, que les chrétiens plus ou moins éloignés des habitudes de piété et des pratiques de surérogation peuvent tirer un grand profit d'une direction proprement dite, et qu'ils sont capables d'un avancement régulier et plus ou moins rapide dans la vie chrétienne. Quelques exemples suffiront à établir ce point de doctrine et d'expérience.

Un homme n'a accoutumé de remplir que le devoir pascal; il se présente chaque année au tribunal de la pénitence, apportant des dispositions encore fort imparfaites. Sa préparation est à peine suffisante; il supporterait difficilement des conseils nombreux et il n'entendrait rien aux délicatesses de la vie intérieure. Que viendrait faire, demande-t-on, la direction spirituelle, sur ce terrain à peu près inculte? Quelle action pourrait-elle exercer sur un esprit si peu éclairé, sur ce cœur presque insensible aux choses de Dieu, sur cette volonté dont la faiblesse se trahit pendant toute l'année par des fautes considérables? — Ce qu'elle viendrait faire? Précisément ce que réclame l'état lamentable de ce chrétien. Autant il serait insensé de vouloir le transformer en quelques instants en une âme d'élite et en un chrétien fervent, capable des plus généreux sacrifices, apte à coordonner sagement sa vie spirituelle et disposé à devenir un apôtre; autant

il est possible — et il ne s'agit présentement que de cela pour lui — d'obtenir trois choses nécessaires : premièrement, qu'il se réconcilie plus pleinement avec Dieu ; deuxièmement, qu'il assure par des résolutions nettes et bien choisies son ferme propos de ne plus retomber dans ses fautes habituelles ; troisièmement, qu'il consente à prier mieux et davantage. Un prêtre zélé et pénétré du désir de procurer à cet homme tout le bien dont il est actuellement susceptible, aura bientôt fait par des questions brèves et claires d'assurer l'intégrité sacramentelle de la confession. L'étude des âmes, de leurs faiblesses et des moyens de les guérir, l'a préparé à trouver, pour chaque infirmité spirituelle, les meilleurs remèdes. Il saura indiquer en peu de mots, à ce pécheur, un motif pressant de conversion, et il lui donnera en quelques instants les avis les plus opportuns pour sa solide conversion. C'est déjà faire œuvre excellente de direction spirituelle, que de remettre ce chrétien en grâce avec Dieu dans de si bonnes conditions et de l'amener à la volonté sincère de changer de vie.

Mais l'action du directeur ne se bornera pas là. Pour que cet homme fasse un pas sérieux en avant, le prêtre trouvera, dans les paternelles industries de son cœur, de quoi le déterminer à revenir une fois ou deux dans le cours de l'année ;

et, par là, il le fera sortir des limites étroites gardées par l'âme qui calcule encore strictement avec Dieu; il lui fera franchir la barrière du précepte rigoureusement obligatoire, et il l'initiera, par un acte excellent, au service qui vient de l'amour. Et afin que la promesse qu'il en obtient ne demeure pas vaine, le directeur imaginera lui-même le levier dont a besoin ce chrétien encore très imparfait pour soutenir sa bonne volonté. Il lui indiquera une ou deux pratiques de piété très simples, bien en rapport avec son degré d'instruction religieuse, avec les facilités de temps dont il peut disposer, et il donnera ainsi une sanction surnaturelle, celle de la prière, à une résolution qui périrait vite si elle ne se fondait sur la grâce de Dieu.

Et désormais, comment ne pas espérer pour cet homme un changement notable? S'il promet de bon cœur ce qu'on lui demande, s'il fait ensuite le très peu qu'il pourra, comment Dieu l'abandonnerait-il? Comment l'ange qui veille à sa droite, et dont le directeur n'a été pour ainsi dire que l'écho sensible, ne lui rappellerait-il pas à l'une des grandes solennités de l'année la promesse de venir se retremper dans les eaux salutaires de la Pénitence, et de se fortifier par le Pain sacré de la Communion? Et parce qu'une grâce à laquelle on a été fidèle appelle toujours

une grâce plus grande, pourquoi ce chrétien, sous l'influence d'une direction prudente, patiente et bien proportionnée à ses progrès, ne parviendrait-il pas peu à peu à quitter des habitudes mauvaises, à accomplir plus délicatement ses devoirs, à prendre goût aux choses de Dieu, à faire du bien, à en faire de plus en plus, en un mot, à améliorer notablement sa vie?

Qu'on n'objecte pas que plus d'un chrétien demeurera rebelle à ces efforts d'un directeur : le prêtre est-il tenu de faire ce que Dieu ne réalise pas lui-même quoi qu'il puisse tout? Tous les abus de la liberté humaine demeurent possibles; et, pour un juste, on pourra rencontrer dix ingrats. Notre-Seigneur le savait mieux que personne; néanmoins il n'a pas hésité à répandre à profusion parmi les chrétiens les grâces du salut, bien qu'un trop grand nombre dussent tourner contre leur propre intérêt ce qui devait assurer leur bonheur éternel. Qui a jamais osé prétendre que, pour l'abus que plusieurs font d'une chose excellente, on doive renoncer à cette chose même? Saint Alphonse de Liguori dit qu'un prêtre devrait bénir Dieu de lui avoir donné la vocation sacerdotale et les pouvoirs divins qu'elle comporte, alors même qu'il ne sauverait en toute sa vie qu'une seule âme : or, le dévouement des directeurs dont nous parlons

obtiendra certainement des résultats plus abondants que le salut d'un seul pécheur.

La difficulté semble être plus grande à l'endroit des chrétiens négligents qui restent sourds aux invitations de la grâce et rivés à une indolence funeste. Tout le zèle d'un prêtre dévoué paraît devoir échouer contre ces âmes sans ressorts. Et pourtant, la vérité est qu'une direction intelligente et éclairée peut produire même dans ce cas des fruits très appréciables. L'état de ces chrétiens dépend souvent d'un obstacle qu'on ne prend pas le soin d'écartier, ou de ce qu'on n'exige d'eux qu'avec timidité la pratique des devoirs propres à les réveiller. Ne serait-ce pas faire acte d'utile et fructueuse direction, que de les arracher comme malgré eux, avec une énergie calme mais ferme, à des lectures mauvaises ou à des fréquentations dangereuses ? Ne serait-ce pas, selon la promesse faite par Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, déterminer en eux un revirement excellent, que d'exciter dans leur âme une dévotion à la fois tendre et forte envers le Sacré Cœur de Jésus ? Ne serait-ce pas en finir avec les inconstances d'un grand nombre, que de leur mettre entre les mains les éléments d'un court règlement de vie, ou de leur faire lire en temps opportun ce qui serait de nature à les toucher ? Qui ne sait que

saint Ignace dut à un ouvrage de ce genre le projet de passer du service des capitaines de ce monde au service du divin capitaine Jésus-Christ ?

C'est donc un préjugé, de ne considérer comme susceptibles d'une sérieuse direction que les chrétiens déjà avancés dans les voies de la piété. Dieu veut le bien de toutes les âmes. S'il ordonne que le juste devienne plus juste et que celui qui est dans les voies de la sainteté y progresse encore<sup>1</sup>, il n'exclut personne de ses sollicitudes paternelles : « *Je ne veux pas la mort de l'impie*, dit le Seigneur ; ce que je veux, c'est *qu'il se convertisse et qu'il vive*<sup>2</sup>. » Comment se convertira le pécheur, comment vivra-t-il d'une vie nouvelle, si le prêtre ne devient pour lui le bon Samaritain, s'il ne panse ses plaies, s'il ne lui procure pas, dans l'hôtellerie sacrée de l'Église, tout ce qu'exige son complet rétablissement ? Or, tout cela, c'est essentiellement, c'est tout spécialement l'office de la direction spirituelle.

De grâce, que nul n'innove dans l'Église de Dieu ! « *Nihil innovetur nisi quod traditum est !* » Or, l'esprit apostolique n'a jamais admis ces distinctions arbitraires et offensantes entre les âmes et les âmes : « *Je me dois à tous*, disait saint

1. Apoc. xxii, 11.

2. Ezech. xxiii, 11.



Paul, *aux sages et aux simples. Sapientibus et insipientibus debitor sum*<sup>1</sup>. « Aussi, ajoutait-il en écrivant aux Corinthiens, lorsque j'étais libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, pour en gagner un plus grand nombre. Je me suis fait comme Juif avec les Juifs, pour gagner les Juifs. Avec ceux qui sont sous la loi, comme si j'eusse été sous la loi (quoique je ne fusse plus assujetti à la loi), pour gagner ceux qui étaient sous la loi; avec ceux qui étaient sans loi, comme si j'eusse été sans loi (quoique je ne fusse pas sans la loi de Dieu, mais que je fusse sous la loi du Christ), afin de gagner ceux qui étaient sans la loi. Je me suis rendu faible avec les faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, pour les sauver tous<sup>2</sup>. »

Tels doivent être aussi les sentiments et la conduite des prêtres qui ont charge d'âmes. Combien de chrétiens affamés de vie spirituelle ou endormis dans la tiédeur deviendraient meilleurs, s'ils recevaient de leurs pères en la foi le secours d'une direction éclairée, prudente et pleine de charité! Combien de bonnes volontés sortiraient de l'inaction où elles demeurent, où elles gémissent, si l'homme de Dieu, qui a mission de leur tracer la voie et de les conduire

1. Rom. I, 14.

2. I. Cor. IX, 19-22.

dans les sentiers du zèle, les formait à l'humble apostolat qui leur convient! Quelle puissance ce serait pour le règne de Dieu en ce monde, que ces multitudes d'âmes accoutumées à la lutte contre leurs passions, initiées à la science de la prière, formées à la pratique consciencieuse et surnaturelle du devoir d'état et dévouées à la défense de toutes les saintes causes!

Aussi, Mgr de Ségur ne laissait-il échapper aucune occasion de recommander *le soin de toutes les âmes*; il ne cessait de rappeler l'obligation de faire à chacune d'elles *tout le bien* dont elle est susceptible. Et prêchant d'exemple plus encore que de paroles, il se faisait vraiment tout à tous, variant à l'infini l'application de sa grande et belle méthode selon les circonstances où se trouvaient les chers enfants spirituels qui venaient demander ses conseils ou auprès desquels il pouvait les faire parvenir. Il a eu cette gloire, de pouvoir dire qu'il n'avait dénié à personne le don de Dieu, qu'il avait offert à tous les chrétiens, ou directement ou par d'autres, le bienfait d'une solide et paternelle direction. Mais aussi mille et mille voix se sont élevées autour de son cercueil pour attester les sentiments de leur impérissable gratitude, et son nom reste en bénédiction dans l'Église.



## CHAPITRE II

### DE LA DIRECTION DES JEUNES ENFANTS

La direction spirituelle doit commencer son action sur les jeunes enfants. — Combien Mgr de Ségur s'appliqua à ce devoir. — Lettre admirable à une enfant de huit ans. — Mgr de Ségur se fait l'avocat des droits des enfants à la réception des Sacrements. — Beau commentaire d'un Acte Pontifical. — Il adresse aux enfants de nombreux opuscules de direction : L'enfant Jésus. — La piété. — La prière. — Les tentations et le péché. — La Confession. — La sainte Communion. — La Confirmation. — Fruits que peuvent retirer de ces ouvrages tous ceux qui forment les enfants à la vie chrétienne.

**T**OUS les maîtres en la vie spirituelle s'accordent à dire que l'on ne saurait commencer trop tôt l'œuvre capitale de la formation de l'âme chrétienne dans le service de Dieu et dans la pratique des vertus. Dès qu'apparaissent dans l'enfant les premières lueurs de la raison, dès que s'éveille en lui le dictamen de la conscience, dès qu'il peut imprimer à sa volonté une impulsion pour le bien ou pour le mal, il est temps d'entreprendre sa direction. Ce soin de l'enfance est d'ailleurs une tradition que Notre-Seigneur nous a léguée, et l'on sait quelle impor-

tance le Sauveur du monde attache à tout ce qui peut édifier ou scandaliser « ces petits qui croient en lui<sup>1</sup> ». L'Église, dépositaire fidèle de la doctrine de son divin Époux, s'est toujours montrée pour les enfants une mère tendre et dévouée. Elle a appelé sur eux la plus vive sollicitude de ses Pontifes; elle leur a fait donner par ses Docteurs les plus sages conseils; elle a sans cesse réclamé en leur faveur les meilleurs soins de la part des prêtres chargés des paroisses; elle a fondé des Ordres religieux pour les recueillir s'ils sont orphelins et pour se dévouer spécialement à leur éducation. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir avec quel zèle Mgr de Ségur s'est employé à servir ces âmes si chères à Jésus-Christ et à l'Église. Il leur consacra avec une grande effusion de cœur une partie notable de son ministère, et il se montra constamment le défenseur de leurs droits et le plus paternel de leurs conseillers.

Il en a suivi un grand nombre dès l'âge de sept ou huit ans; et rien ne saurait rendre avec quel esprit de foi il remplissait cette consolante mission. En présence d'une de ces jeunes âmes, il semblait oublier toutes les préoccupations de ses œuvres apostoliques, il n'avait plus qu'une pensée : lui donner un peu de la tendresse dévouée

1. Matth. xviii, 6.

de Jésus, et lui inspirer pour Jésus un grand amour. La grâce pénètre aisément dans ces cœurs si purs; aussi ces enfants témoignaient-ils leur bonheur d'entendre parler si bien du bon Dieu; mais la joie du bon père spirituel était encore bien plus vive, en recueillant sur leurs lèvres les réflexions naïves et touchantes qu'ils laissaient échapper. Ajoutons que même avec les plus jeunes enfants, Mgr de Ségur s'élevait, dans le langage qu'ils sont susceptibles de comprendre, à une hauteur de pensées surnaturelles vraiment admirable et qui produisait les meilleurs fruits. L'on pourra en juger par l'exemple suivant que nous a laissé sa correspondance.

Des prières venaient d'être faites pour la guérison d'une petite fille de huit ans, paralysée à la suite d'une congestion cérébrale. Cette enfant, d'une charité déjà héroïque, n'avait songé, pendant qu'on multipliait les intercessions pour sa propre guérison, qu'à demander à Dieu pour Mgr de Ségur la grâce de recouvrer la vue. Profondément ému de trouver des sentiments si parfaits dans l'âme de cette petite fille, Mgr de Ségur lui adresse de Livet, le 23 Juillet 1877, la belle lettre qui suit :

« Ma bonne petite Cécile,

« Votre excellent papa a raconté à mon frère,

qui me l'a écrit à son tour, que le 29 juin, pendant la messe que je célébrais pour vous, sur la tombe de notre saint ami, le martyr Pierre Olivaint, votre bon cœur vous a poussée à parler au bon Dieu de mon infirmité en oubliant la vôtre. Quoique cela soit tout simple de la part d'une bonne petite chrétienne comme vous, je ne puis m'empêcher de vous en remercier, sans vous cacher cependant que vous vouliez innocemment me jouer un vilain tour.

« Voyez-vous, ma petite enfant, il n'y a rien de plus excellent sur la terre que d'avoir à souffrir avec le bon Dieu et de porter avec lui la croix des privations. En un sens, c'est un peu dur; quelquefois même c'est très dur; mais en un autre sens, mille fois plus élevé, mille fois plus saint et plus excellent, c'est très préférable, puisque cela mène au ciel et nous aide beaucoup à éviter le péché et à ressembler à Jésus-Christ. Aussi n'ai-je pas la moindre envie d'être délivré de la sainte et sanctifiante infirmité que Notre-Seigneur a daigné m'envoyer, il y a plus de vingt-quatre ans, dans sa miséricorde adorable. Et vous, ma petite Cécile, je vous engage très fort à désirer, non votre guérison, mais votre sanctification. Vous me direz peut-être que l'un n'empêche pas l'autre. C'est très vrai. Il est cependant encore plus vrai que la sanctification

est plus difficile d'un côté que de l'autre, et que lorsque le bon Dieu lui-même nous cloue à côté de lui et avec lui sur la Croix, il est plus sûr pour nous d'y rester que d'en descendre. Sur mille personnes qui sont aujourd'hui en enfer, je parierais qu'il y en a neuf cent quatre-vingt-dix qui seraient au moins au purgatoire, si elles avaient eu la chance d'être aveugles, ou sourdes, ou paralytiques, ou affligées de quelque autre bonne grosse infirmité; et que sur mille pauvres âmes qui souffrent énormément en purgatoire, il y en a au moins neuf cent quatre-vingt-quinze qui jouiraient depuis longtemps des éternelles et saintes béatitudes du Paradis, si quelque miséricordieuse infirmité très désagréable les avait retenues sur la pente de la frivolité, des plaisirs mondains, de la vanité, de la coquetterie, de la gourmandise, etc.

« Adieu, ma chère petite. Laissez-moi vous bénir et vous embrasser comme un vieux compagnon d'infortune. Je bénis mille fois tous ceux qui vous aiment et que vous aimez. »

Quel langage à la fois noble et simple! Quelle intelligence de ce que peut produire dans l'âme pure d'un enfant la vraie et solide piété!

Ce soin de l'enfance chrétienne préoccupait au plus haut point Mgr de Ségur. Aussi, non content de prodiguer son dévouement aux

jeunes âmes qui lui étaient directement confiées, il éleva la voix et revendiqua en faveur des enfants en général des grâces dont ils ont un extrême besoin et dont ils se trouvaient trop souvent privés.

« Les enfants, écrivait-il en 1867, sont les petits agneaux du troupeau de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Tout ce qui les touche va droit au cœur de JÉSUS et de MARIE; et comme l'Église ne fait que continuer, à travers les siècles, le mystère de grâce et de rédemption apporté du ciel par le Verbe incarné, il est tout naturel que les prêtres et les évêques, et surtout le souverain Prêtre, l'Evêque universel, le Pasteur Vicaire du bon Pasteur, se préoccupent avec amour de la sanctification des enfants.

« Dans tous les siècles, nous voyons cette touchante sollicitude de l'Église se manifester de mille manières; digne héritier de ces traditions pieuses, le Pape Pie IX, le serviteur bien-aimé de la Vierge sans tache, l'ami des pauvres et des petits, vient de donner, sur cette grave matière de la sanctification des enfants, des directions de la plus haute importance. Par l'organe d'un de ses cardinaux les plus intimes, Sa Sainteté a exprimé des vœux, indiqué des réformes que plusieurs de nos vénérables évêques ont à leur tour vivement recommandés aux prêtres, aux



pères de famille et en général à toutes les personnes chargées de l'éducation religieuse des enfants. Appuyé sur ce grave document, nous allons étudier, du moins dans les points les plus importants et les plus pratiques, la grande œuvre de la sanctification des enfants. C'est une œuvre fondamentale qui ne peut être suppléée par rien, qui intéresse au plus haut point la gloire de Notre-Seigneur, l'avenir de l'Église, le bonheur des familles; c'est une œuvre à laquelle tout le monde doit concourir: et le prêtre, et le père, et la mère, et les maîtres, et tous ceux qui, de près ou de loin, ont une influence quelconque sur l'enfance.

« Dans ce temps-ci surtout, où les ennemis de l'Église avouent hautement leur plan de campagne, qui est de viser à l'enfance pour la façonner à leur guise, il est évident que c'est sur ce terrain que nous devons combattre, nous, les soldats du Christ et les serviteurs de son Église.

« Commençons par mettre sous les yeux du lecteur le texte même du document pontifical<sup>1</sup>. En l'adressant à son clergé, un vénérable évêque le faisait précéder de ces paroles si simples, si graves, si épiscopales: « Vous méditez,

1. Il s'agit d'une lettre adressée aux Evêques du monde entier, au nom du Pape, par le Cardinal Antonelli.

messieurs, avec un respect religieux et filial, des paroles descendues de si haut; et tous, plus que jamais, vous y conformerez votre pratique. »

« ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

« Il y a peu de temps, le Saint-Père a reçu, d'une source digne de toute confiance, un rapport affligeant sur la manière insuffisante dont, en certaines parties de la France, les soins spirituels sont donnés aux jeunes enfants, *avant* et *après* leur première communion.

« Pour donner à Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime un résumé des faits exposés à Sa Sainteté, je lui dirai qu'on a représenté :

« Qu'avant le temps de la première communion, on refuse aux jeunes enfants l'absolution sacramentelle, les laissant ainsi, on ne saurait dire en vertu de quels principes théologiques, jusqu'à l'âge de douze ans et même de quatorze ans, dans un état vraiment dangereux, au point de vue spirituel;

« Que même après les avoir admis pour la première fois à la Table eucharistique, on a coutume de les en tenir éloignés pendant longtemps, leur défendant, dans certains endroits,

de communier au temps de Pâques, l'année qui suit leur première communion ;

« Qu'enfin il y a même des séminaires où règne l'usage d'éloigner pour plusieurs mois les jeunes élèves du Sacrement de l'Autel, sous prétexte d'attendre une plus mûre préparation.

« Sachant combien la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie importe à la garde et à la conservation de l'innocence dans les enfants; sachant que cet usage fréquent des Sacrements contribuera admirablement à alimenter et fortifier la piété naissante dans les jeunes cœurs auxquels elle fait embrasser avec ardeur les pratiques de notre sainte Religion, il était impossible de ne pas éprouver une vive répugnance à admettre, du moins dans toute leur étendue, les faits articulés dans ledit rapport, bien que, je le répète, il provint d'une source autorisée. Mais les renseignements qui ont été pris successivement, afin de mieux constater l'existence et la portée des inconvénients signalés, ont prouvé qu'au moins dans une certaine mesure ils étaient fondés.

« C'est pourquoi le Saint-Père, désireux de voir modifier un système si mal entendu et si préjudiciable aux intérêts spirituels des jeunes enfants, m'a chargé d'appeler sur cet abus l'attention de Votre Seigneurie Illustrissime et

Révéréndissime, et celle de quelques-uns de ses plus zélés collègues, et de la prier d'employer son influence et son autorité, particulièrement auprès des prélats ses suffragants, afin de parvenir à réformer, dans un sens plus conforme à l'esprit et à la discipline de l'Église, ce défectueux système de soins spirituels à l'égard des enfants, système dont (on se l'imagine bien) sont trop disposés à profiter bon nombre de pères de famille, qui ont peu ou point de souci de l'éducation spirituelle de leurs enfants. En introduisant dans certaines parties de la France la méthode régulière, conforme à la discipline générale de l'Église, qui consiste à admettre même les jeunes enfants à une juste fréquentation des Sacrements, on peut avec raison augurer que, de proche en proche, la même méthode s'étendra aux autres contrées, et qu'ainsi on verra bientôt cesser ce déplorable inconvénient.

« Telle est la communication que je suis chargé de vous faire de la part du Souverain Pontife. Et si, en l'adressant à Votre Seigneurie Illustrissime et Révéréndissime, il m'est agréable de penser que son grand zèle saura répondre aux sollicitudes inquiètes du Saint-Père, je ne suis pas moins heureux de l'occasion qui m'est fournie de lui attester de nouveau les sentiments de mon estime la plus distinguée.

« De Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime

« Le très humble serviteur,

« *Signé* G. CARD. ANTONELLI. »

Après avoir reproduit ce grave document, Mgr de Ségur conjure les prêtres et les parents chrétiens de le méditer profondément et de conformer leur conduite à cette règle donnée par le Souverain Pontife.

« Le Saint-Père, Pasteur des agneaux comme des brebis, désire donc qu'une réforme s'introduise dans les coutumes qui existent actuellement dans plusieurs contrées de la France, relativement à la sanctification des enfants. Sa Sainteté demande avant tout que nous autres prêtres, chargés par notre sainte vocation de préserver l'innocence des enfants, de former leur petit cœur à la piété et de les préparer dignement à la première communion, nous observions « la méthode régulière, conforme à la discipline générale de l'Église, qui consiste à admettre même les jeunes enfants à une juste fréquentation des sacrements ».

« Nous parlerons plus tard de la communion pour les enfants. Commençons par la confession.

« Dans les pays dont je viens de parler et où

des coutumes opposées aux véritables règles de l'Église se sont peu à peu introduites dans les deux derniers siècles sous l'influence du jansénisme, plusieurs excellents prêtres, pleins de vertus solides et de zèle sacerdotal, ont sur la confession des enfants des principes étranges.

« Le premier de ces principes consiste à tenir les petits enfants systématiquement éloignés de la confession fréquente. C'est bien assez, disent-ils, que de sept à dix ans un enfant se confesse tous les trois mois ; à onze ou douze ans, l'année qui précède sa première communion, c'est bien assez qu'il se confesse tous les mois.

« Ce principe est absolument faux. Il est contraire, non seulement à la pratique de l'Église romaine, mais encore à l'essence même du sacrement de Pénitence.

« Qu'est-ce que la confession, sinon le remède du péché, et le moyen de reconquérir la grâce de DIEU quand on a eu le malheur de la perdre ? De cette notion si simple ressort la conséquence évidente que tout chrétien, enfant ou homme mûr, il importe peu, qui a commis un péché, doit pouvoir, sans aucun obstacle, aller se confesser et recevoir le pardon. Or le système d'*enregistrement* des enfants pour la confession à telle ou telle époque est tout à fait contraire à cette notion fondamentale et imprescriptible du sacre-

ment de Pénitence. Les enfants sont par nature timides et dociles, du moins en ce qui concerne leur direction religieuse: quoique l'indication de ces confessions à époque fixe et lointaine leur laisse en théorie la possibilité de se confesser dans l'intervalle, en pratique, ils ne le feront pas, ils n'oseront pas le faire, ils ne penseront pas à le faire. L'enfant fait ce que lui dit le prêtre, ni plus ni moins; et bien que la régularité soit une excellente chose, en matière de confession comme en toute autre, si le prêtre n'ouvre pas à l'enfant l'entrée du confessionnal à deux battants, s'il ne lui enseigne pas le véritable usage de la confession, s'il ne l'invite pas avec bonté et douceur à venir se confesser toutes les fois qu'il en aura besoin, l'enfant n'y viendra pas; et ce ne sera point sa faute.

«Rien n'est plus sacré que la liberté de la conscience, même chez un pauvre petit enfant. C'est là ce qu'on oublie trop souvent, sous prétexte de régularité et d'organisation du bien. Il en résulte de grands dommages spirituels pour les âmes des enfants. Ils s'habituent à regarder la confession comme une affaire de discipline, et non plus comme une affaire d'amour de DIEU. Ils vont se confesser parce qu'il le faut, et non parce qu'ils le veulent. Ils vont se confesser pour obéir à monsieur le curé, et non pour

plaire à Notre-Seigneur, qui aime les âmes pures et qui déteste le péché. On les habitue, sans le vouloir, à faire comme un malade, qui ferait venir régulièrement le médecin quatre fois par an ou bien au commencement de chaque mois, ni plus ni moins; que la maladie vienne dans l'intervalle ou qu'elle ne vienne pas, n'importe, c'est la règle, et il faut de l'ordre en tout. A ce régime-là on risquerait assurément de mourir : à ce régime-là la plupart des pauvres enfants ne risquent pas de mourir, ils meurent. Je parle ici d'expérience, et les prêtres qui s'adonnent le plus au doux et consolant ministère des enfants conviendront avec moi qu'il est malheureusement très peu d'enfants qui ne perdent de bonne heure l'innocence et la grâce du Baptême. Ils reconnaîtront encore que des confessions plus fréquentes, des soins spirituels plus assidus auraient évité, sinon à tous, du moins à beaucoup, ces chutes précoces si amères pour le cœur de JÉSUS et qu'on ne saurait jamais assez déplorer.

« La liberté de la confession pour tous, dès le début dans la vie; la facilité de la confession fréquente pour les jeunes enfants; la bonté, la cordialité dans l'accueil fait à ces chers petits pénitents : voilà donc un premier principe d'une importance incalculable, qu'on ne saurait trop recommander à la charité, à la piété de tous les



bons prêtres qui ont à cœur la gloire de JÉSUS et le salut des âmes.

« Dans les pays indifférents, hélas ! si nombreux en France, c'est là peut-être l'unique moyen de réveiller la fois engourdie. Le prêtre qui envisage et pratique de la sorte le ministère des enfants, s'attire promptement leur affection ; dans peu d'années ces enfants deviendront des hommes et leurs premières impressions ne disparaîtront jamais entièrement ; le présent préparera l'avenir, et la charité d'aujourd'hui sera largement récompensée par les consolations de demain.

« De plus, l'expérience montre que rien ne va plus au cœur des parents et des grands-parents, même les moins bien disposés, que la bonté du prêtre à l'égard de leurs enfants. Comment un père ou une mère ne finiraient-ils pas par être favorablement impressionnés, d'une part, de l'affection que l'on prodigue à leur enfant, du dévouement qu'on lui témoigne, et d'autre part, de la tendresse reconnaissante et naïve de ce cher enfant envers le bon prêtre qui l'aide si bien à rester sage, innocent et heureux ? Bien des conversions se sont opérées et s'opèrent chaque jour grâce à l'influence de ces petits missionnaires de l'intérieur, qui ne se doutent pas qu'ils prêchent lorsqu'ils racontent tout bonne

ment combien monsieur le curé est bon pour eux, comment il ne les gronde jamais à confesse, comment il leur pardonne leurs péchés, comment il les accueille et les renvoie avec une bonté toute paternelle !

« Et puis enfin ce qui domine tout, c'est notre devoir. Nous *devons*, sous peine de désobéissance à Notre-Seigneur, traiter les âmes et en particulier les enfants comme il veut que nous les traitions. Nous *devons* laisser à chacun et à tous l'entière liberté de la confession ; plus que cela, nous *devons*, par toutes les industries de notre zèle, procurer à chacune de ces petites âmes si chères à JÉSUS et à MARIE le moyen efficace de se conserver dans la grâce de DIEU, d'éviter les pièges tendus à leur innocence et à leur inexpérience, de se relever immédiatement dès qu'elles ont eu le malheur de tomber dans le péché ; nous *devons* les former, les diriger dans le service et dans l'amour du bon JÉSUS ; nous *devons* les sanctifier le plus qu'il est en notre pouvoir : or, en pratique, ce grand devoir se résume dans l'assiduité à confesser les enfants, à les confesser souvent, à les confesser autant qu'ils en ont besoin, à les bien confesser, c'est-à-dire à les confesser avec bonté, indulgence, tendresse, patience et persévérance.

« Le Pape Benoît XIII, dans son petit traité,

populaire en Italie, de la confession et communion des enfants, dit que, pour soigner sérieusement ces chères âmes, il faut les confesser au moins toutes les trois semaines. Mais il n'y a pas de règle absolue dans un ministère essentiellement personnel : tel enfant aura besoin de se confesser chaque semaine; tel autre tous les quinze jours; tel autre, tous les mois seulement. Je crois, ou plutôt je sais par une longue expérience que cette confession mensuelle est une sorte de limite extrême, insuffisante pour la plupart des enfants.

« Je sais aussi, et cela je le déplore amèrement avec tous les bons prêtres, que, dans bien des cas, il y a une impossibilité matérielle à appliquer comme il faudrait les règles de l'Église touchant la confession fréquente et libre des jeunes enfants. Bien souvent là où il faudrait dix prêtres, il n'y en a qu'un ou deux; ils sont obligés de faire, comme on dit, les choses *à la grosse* et d'aller au plus pressé. Leur cœur sacerdotal saigne de ne pouvoir soigner les âmes comme ils le voudraient; mais que faire? Nécessité fait loi, et dans ces paroisses on fait un peu comme les missionnaires qui travaillent tant qu'ils peuvent et à qui DIEU n'en demande pas davantage.

« Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne nous fai-

sons pas illusion sur ce que nous *pouvons* faire pour sanctifier l'enfance : ce que nous pouvons, nous le devons. Ce ministère embrassé avec zèle et esprit de foi, pratiqué avec les délicatesses d'un cœur jaloux de la perfection des âmes, deviendra bientôt pour nous une source intarissable de joies pures; notre cœur se dilatera avec celui de JÉSUS dans l'amour des petits enfants, et chacun de nous pourra dire ce que me disait naguère un saint prêtre : « Mon samedi, presque entièrement consacré à mes chers petits enfants, me repose et me console de toutes mes peines de la semaine. »

Après avoir envisagé sous ce point de vue général la nécessité de procurer aux enfants le bienfait des Sacrements, Mgr de Ségur aborde avec une grande netteté la question du délai de la première absolution.

« Dans le document pontifical, dont nous tâchons de bien pénétrer le sens et de faire comprendre la portée pratique, il est dit qu'un des abus signalés au Saint-Père, c'est le délai de l'absolution jusqu'à la veille de la première communion. On a représenté à Sa Sainteté, dit la lettre, *qu'avant le temps de la première communion on refuse aux jeunes enfants l'absolution sacramentelle, les laissant ainsi, on ne saurait dire en vertu de quels principes théologiques,*

*jusqu'à l'âge de douze et même de quatorze ans, dans un état vraiment dangereux au point de vue spirituel.*

« Ce point est d'une haute importance. Il touche à l'intime même de la sanctification de l'enfance et il intéresse au même degré et notre conscience, à nous autres confesseurs, et la conscience des père et mère qui ont aussi charge d'âme, et la conscience des enfants eux-mêmes, qui *doivent*, non moins que les grandes personnes, veiller avant tout sur l'état de leur âme.

« Le mal signalé par l'autorité souveraine est, non pas universel, grâce à DIEU, mais beaucoup plus général qu'on ne croit. Dans une foule de pays, les parents, habitués à cette manière de faire, trouvent tout simple que leurs enfants soient soumis au déplorable régime auquel ils ont été soumis eux-mêmes; ils croient bonnement que c'est là la religion, et que l'Église l'ordonne ainsi. Ce qui est plus grave, c'est que beaucoup de confesseurs ont cette même persuasion; ils prennent pour des règles de prudence ce qui n'est qu'un abus criant, contraire à tous les principes théologiques, contraire à la charité la plus essentielle, contraire au bon sens chrétien le plus élémentaire.

· « Cet abus, passé en *usage* et devenu presque

une règle, n'est au fond qu'une infiltration du jansénisme dans la théologie de nos écoles françaises. En isolant nos Églises de France du foyer vivant des saines traditions, je veux dire de la sainte Église romaine, le gallicanisme a laissé s'altérer insensiblement chez nous la vraie doctrine catholique, non-seulement en matière de dogme et de discipline générale, mais encore en matière de liturgie, de morale et de piété. Grâce à DIEU, nous ressuscitons depuis trente ou quarante ans; la sève romaine, qui seule est la sève du Christ dans l'Église universelle, rentre de toute part dans notre enseignement ecclésiastique, dans nos livres, dans la direction de nos séminaires, dans nos usages et dans nos pratiques de piété. C'est la vie, c'est la santé qui revient, après la longue maladie dont notre chère France a failli être la victime. Le défaut de miséricorde et d'amour dans l'administration des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie était un des caractères dominants de la piété gallicane. Ce défaut disparaît de plus en plus; espérons que l'avertissement paternel du Vicaire de JÉSUS-CHRIST contribuera puissamment à dissiper ce qui reste encore de ce brouillard malsain. C'est une si belle et une si bonne chose que la pure splendeur de la vérité catholique, surtout en ces matières fonda-

mentales, si essentiellement pratiques et si importantes pour tout le monde !

« Le Pape se plaint que, dans certains pays, on refuse arbitrairement l'absolution sacramentelle aux petits enfants, et il fait allusion à ces systèmes falsifiés où les véritables principes théologiques sont méconnus et foulés aux pieds. Rien de plus facile à démontrer que la falsification du système sur lequel on voudrait s'appuyer pour refuser, en règle générale, l'absolution aux petits enfants.

« En effet, il existe une corrélation intime et essentielle entre ces idées : l'âge de raison, le péché mortel, la contrition, la confession, l'absolution, la pénitence ou satisfaction.

« L'âge de raison, c'est précisément l'âge (variant suivant les pays, l'éducation, l'intelligence, le caractère de chaque enfant) où un enfant devient capable d'offenser DIEU, de l'offenser gravement, de commettre un péché mortel proprement dit. Jusque-là, l'enfant n'est capable que de péchés peu importants au point de vue de la grâce de son baptême. Chose douce et consolante ! nos petits baptisés, intérieurement unis à JÉSUS, qui vit en eux et opère en eux par sa sainte grâce, sont capables de faire le bien avant de faire le mal. Ce bon petit enfant de deux ans, trois ans, qui fait déjà avec

amour sa petite prière, qui fait le signe de la croix, qui baise le crucifix ou les pieds de la Sainte Vierge, qui obéit à sa mère, qui donne un sou aux pauvres, etc., c'est déjà un chrétien en activité de service, un membre vivant de JÉSUS-CHRIST qui, par lui, avec lui et en lui, fait des œuvres surnaturelles, méritoires pour la vie éternelle. A quatre ou cinq ans, le démon se présente à son tour, et il commence à faire la guerre à cette chère petite âme. L'enfant, lorsqu'il l'écoute, commence aussi à commettre des fautes, très légères il est vrai, mais aussi de vraies fautes. A mesure que son intelligence se développe et que sa volonté se fortifie, il devient capable à la fois et de plus de bien et de plus de mal, jusqu'au moment vraiment solennel, appelé l'âge de raison, où l'enfant de troupe devient soldat. — Nous parlerons ailleurs de l'excellence de l'usage romain de *confirmer* les enfants dès l'âge de raison.

« Voici donc un pauvre enfant qui, devenu capable de pécher gravement, a perdu la vie de la grâce et est tombé dans la mort du péché. Il est obligé *en conscience* de sortir au plus vite de ce triste état; car le premier commandement de DIEU ordonne à tous les chrétiens sans exception de demeurer toujours en état de grâce, de haïr pratiquement le péché, de l'éviter énergi-



quement, et, si l'on a eu le malheur d'y tomber, d'en sortir le plus tôt et le plus parfaitement possible. Cette règle sainte regarde les jeunes enfants tout aussi bien que les grandes personnes. Si on osait dire que ce commandement est irréalisable pour un enfant, on tomberait dans les doctrines hérétiques de Luther, de Calvin, de Baius et de Jansénius, lesquels prétendaient qu'il y a des commandements de DIEU qui sont impossibles à pratiquer. Le premier commandement nous ordonnant d'aimer et de servir DIEU de tout notre cœur, de toutes nos forces et de tout notre esprit, nous ordonne à tous, petits et grands, jeunes et vieux, d'éviter le péché mortel et de demeurer unis à DIEU par la grâce. Le péché mortel est le contrepied de l'amour de Dieu; et quand on a eu le malheur de le commettre, on est obligé d'en sortir sans aucun retard.

« Or, c'est le catéchisme qui nous enseigne que pour sortir de l'état de péché mortel, il *faut* la contrition, la confession et l'*absolution*. Il n'y a là aucune distinction d'âge à faire : ce serait une altération de la doctrine catholique. Il n'y a pas non plus à dire que l'enfant ne peut avoir suffisamment la contrition : quiconque est capable de pécher, est par cela même capable de se repentir, et de se repentir suffisamment

pour pouvoir se confesser sérieusement ; et quiconque est capable de se confesser sérieusement, est capable de recevoir dignement l'absolution. Ces idées sont inséparables. Sans cela, les pauvres enfants seraient constitués dans une condition mille fois pire que le reste des chrétiens : or, qui ne sait et qui ne dit chaque jour que les enfants sont les bien-aimés de JÉSUS et la plus chère portion de son troupeau ? Je ne vois pas quel argument plausible on pourrait apporter pour soutenir théoriquement le système abusif, j'oserais presque dire le système impie, signalé par le document pontifical. Grand DIEU ! Qu'arriverait-il si un enfant venait à mourir subitement en pareil état !

« Ne l'oublions jamais : tout est enfantin chez les enfants, leurs fautes, leur repentir, leur bonne volonté, leur ferme propos, leurs confessions, leur piété. C'est comme leur visage, leur voix, leur intelligence, leurs forces ; quoique enfantin, tout cela est très réel, et le bon DIEU n'attend d'eux que ce qu'ils peuvent lui donner.

« Quant à la réalité des péchés mortels chez les jeunes enfants de sept, huit et neuf ans, c'est un fait si évident, si malheureusement certain, et, j'ajouterai, si malheureusement fréquent, qu'il ne faudrait avoir aucune expérience des enfants pour le révoquer en doute. Même chez les en-

fants bien élevés et entourés de tous les soins de la sollicitude maternelle, il se rencontre parfois des fautes que l'on a tout lieu de croire graves et très graves. Or, dans le doute, ne faut-il pas aller au plus sûr ? Nous *devons* l'absolution à ces pauvres petites âmes, et nous répondrons à DIEU des absolutions que nous aurons refusées, bien plus encore que de celles que nous aurons données. Le sacrement de Pénitence est en effet, avant tout, le sacrement de la divine miséricorde.

« Mais chez combien d'enfants la précocité du mal, surtout en matière de mœurs, ne laisse-t-elle aucun doute sur l'état de leur pauvre âme ? D'après quels principes théologiques, je le demande, pourrions-nous, oserions-nous refuser le bienfait miséricordieux de l'absolution à un pauvre enfant de sept ans, de six ans même, qui viendrait nous faire l'aveu d'un péché de cette nature, d'un péché évidemment grave ? Craignons-nous qu'il n'en ait pas un vrai repentir ? Quoi de plus facile à un bon prêtre que de faire naître le repentir, le vrai et sincère repentir dans le cœur d'un pauvre enfant ? Rien n'est tendre, sensible, facile à impressionner et à toucher comme le cœur d'un enfant, même d'un enfant tombé dans de nombreuses fautes graves. Ne lui demandons pas ce qu'il ne peut

pas nous donner sans une grâce extraordinaire et par cela même rare et nullement nécessaire. Appliquons-lui les règles ordinaires du sacrement de Pénitence; excitons en lui le repentir actuel et la volonté sincère de ne plus faire le mal dont il vient de s'accuser; et puis, pleins de joie, d'espérance, de confiance en la grâce du sacrement, donnons aussitôt l'absolution à ce cher petit pénitent; lavons son âme dans le sang tout-puissant de JÉSUS, rétablissons-la dans la grâce du baptême et dans l'innocence que JÉSUS veut voir en chacun de nous. Renvoyé absous et purifié, l'enfant est tout joyeux; il apprend à *aimer* le bon DIEU et son Église et ses sacrements et ses ministres; la Religion ne lui apparaîtra point comme un joug dur, comme un devoir pénible que ne compense aucune consolation. Il aimera à revenir bientôt au prêtre qui lui a pardonné et qui a été si bon pour lui.

« Je le sais, pour les enfants comme pour les grandes personnes, il y a des cas douloureux où nous ne pouvons donner l'absolution; mais ces cas se rencontrent encore plus rarement chez les enfants que chez les grandes personnes, parce que les enfants ne sont presque jamais corrompus, ni attachés au mal, et parce que le principe de presque toutes leurs fautes, même de leurs fautes les plus graves, c'est l'étourderie

ou la curiosité. Cela ne les excuse pas de péché grave; mais cela fait que leurs fautes n'ont presque point de racine dans leur volonté et qu'il n'y a pas chez eux cet attachement au péché qui est le véritable obstacle au repentir et par conséquent à l'absolution.

« Pour pouvoir absoudre un enfant, il faut beaucoup l'aider à se confesser, beaucoup l'aider à se repentir. C'est là que se déploie la charité sacerdotale, sous le regard de Notre-Seigneur qui aime tant l'âme des enfants. Rien n'est sanctifiant et doux au cœur comme le ministère des enfants, quand on le pratique dans cette simplicité si chrétienne de charité, de tendresse, de miséricorde, de compassion.

« Les principes théologiques les plus simples et les plus élémentaires, la pratique constante et certaine de l'Église Romaine qui est la directrice et le type traditionnel de toutes les autres Églises, le zèle de la gloire de Notre-Seigneur, la charité envers les pauvres enfants pécheurs, tout s'unit pour appuyer ce droit (des jeunes enfants à recevoir l'absolution), et dès lors pour nous imposer, à nous confesseurs, directeurs et pères spirituels des petits chrétiens, le beau *devoir* d'absoudre les enfants dès qu'ils en ont besoin et aussi souvent qu'ils en ont besoin. Au tribunal de notre miséricordieux Maître, nous

répondrons bien plus encore des absolutions que nous avons refusées que de celles que nous aurons données. JÉSUS est bon et doux aux pécheurs; il l'est plus encore, s'il se peut, à l'égard de ses petits agneaux qu'à l'égard de ses brebis : soyons ce qu'il est; traitons-les comme il les traite; aimons-les, pardonnons-leur comme il leur pardonne et comme il les aime.

« Le besoin absolu qu'un pauvre enfant peut avoir du pardon impose à ses parents, et à tous ceux qui sont chargés de son éducation, le *devoir* de charité de le préparer à recevoir dignement l'absolution, en l'instruisant sérieusement et de très bonne heure, et en formant son petit cœur à la vraie piété chrétienne. En cela, comme en tout le reste, les parents et les maîtres sont réellement les vicaires du confesseur : ils lui préparent l'âme du pénitent; ils lui facilitent son admirable ministère; avec lui, ils ont l'honneur de faire l'œuvre de DIEU dans cette jeune âme marquée du sceau du Baptême. Que de négligences, hélas ! le prêtre n'a-t-il pas à déplorer sous ce rapport ! Que de parents, que de maîtres laissent languir dans le péché les âmes des pauvres enfants, soit par incurie, soit par inexpérience !

« Dès qu'un enfant, disions-nous, est capable de pécher, il est par cela seul capable de se repentir, capable de se confesser, capable de rece-

voir convenablement l'absolution. Il est, en outre, capable de *faire pénitence*; la pénitence devient pour lui un devoir.

« Par pénitence, je n'entends pas seulement cette petite pratique que le confesseur, toujours charitable, impose à son jeune pénitent comme complément du sacrement. Certes, l'enfant qui s'est confessé est *obligé*, comme les autres chrétiens, à faire sa pénitence sacramentelle; nul doute à cet égard; mais il est en outre obligé, dans la mesure de son pouvoir, de sanctifier sa vie en pratiquant la vertu de pénitence; et c'est cela qu'on oublie bien souvent dans l'éducation. Il n'y a pas de vie chrétienne là où il n'y a pas de pénitence; un enfant chrétien est nécessairement un enfant pénitent. Pourquoi cela ?

« Parce que tout pécheur, par cela seul qu'il est pécheur, sans distinction d'âge, doit payer ses dettes envers la justice divine sous peine d'aller en enfer.

« Parce que DIEU n'est pas seulement bon, il est juste et saint, infiniment juste, infiniment saint: or, sa sainteté repousse le péché avec une force invincible, et la pénitence est l'unique moyen qu'il nous présente pour nous purifier de nos péchés.

« Parce que JÉSUS-CHRIST habite dans le cœur du chrétien et que JÉSUS-CHRIST veut que tous

ses membres soient animés de son esprit. JÉSUS habite en nos cœurs par la foi et par la grâce du Baptême qui lui en ouvre intérieurement l'entrée : il y descend avec son Père céleste ; il y répand son Esprit de sainteté, qui apporte à l'âme régénérée la grâce surnaturelle de la foi et le principe de la vie éternelle. Il lui apporte l'esprit de pénitence, c'est-à-dire l'horreur pratique du péché et par conséquent la volonté d'expier le mieux possible tous les péchés qu'elle aura le malheur de commettre. JÉSUS est pénitent dans les pécheurs ; il prend sur lui leurs péchés, et leur donne à la place sa sainte pénitence, qui fait d'eux des pénitents, c'est-à-dire des pécheurs repentants ; cette pénitence les purifie et les pousse à ne plus retomber à l'avenir.

« Cela est vrai des enfants comme des grandes personnes. Dès qu'un enfant a fait un péché, son bon Sauveur veut qu'il déteste ce péché, qu'il s'en purifie par le repentir et par la confession, qu'il paye sa dette à la justice de DIEU et, dans ce but, qu'il pratique le mieux possible ce qu'on appelle *les œuvres satisfactoires*. Ces œuvres de piété chrétienne qui satisfont à la justice divine et auxquelles JÉSUS, vivant dans le cœur du chrétien, donne un mérite ineffable, ce sont d'abord les prières et les exercices de piété proprement dits, qui nous font adorer le bon DIEU, nous



humilier devant lui, implorer son secours et sa grâce, et qui unissent de plus en plus nos âmes au bon JÉSUS; ce sont ensuite les aumônes et toutes les œuvres de miséricorde envers le prochain : la miséricorde, en effet, attire la miséricorde, et l'aumône a une vertu singulière pour purifier et sanctifier; ce sont enfin ces petites privations de chaque jour qui portent, non sur des choses défendues, mais sur des plaisirs innocents, sur des satisfactions permises.

« Une éducation chrétienne doit initier de très bonne heure l'enfant à l'intelligence et à la pratique assidue des œuvres satisfactoires ou en d'autres termes, à la vertu chrétienne de pénitence. Il faut faire bien comprendre à l'enfant que, s'il ne fait pénitence comme JÉSUS et avec JÉSUS, il va directement contre la volonté du bon DIEU et contre l'esprit de son baptême; que JÉSUS, qui habite par la grâce en son petit cœur, ne le reconnaît pour son disciple qu'à la condition expresse de voir en lui cette sainte pénitence qu'il a pratiquée le premier; que c'est là l'accompagnement nécessaire, non seulement de la confession, mais de la piété chrétienne la moins parfaite. « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, » dit le Sauveur à tous les chrétiens, aux petits comme aux grands, aux enfants comme aux parents.

« Rien n'est plus efficace que la vertu de pénitence pour donner aux enfants ce que l'Écriture appelle « *le sens du Christ* ». Le sens du Christ, c'est l'esprit de JÉSUS-CHRIST; ce sont les sentiments, les goûts, les pensées, les jugements de JÉSUS-CHRIST relativement à toutes choses; c'est l'esprit de l'Évangile; c'est l'intelligence et l'amour de ce que DIEU veut, de ce qu'il aime, de ce qui lui plaît, de ce qu'il faut faire pour être un vrai chrétien, et même, dans un degré supérieur, pour devenir un saint.

« Or, notons-le bien, le sens, l'esprit de JÉSUS-CHRIST est absolument nécessaire à la sanctification. « Si quelqu'un n'a pas l'esprit de JÉSUS-CHRIST, il n'appartient pas à JÉSUS-CHRIST, a dit encore la sainte Écriture. Dans un siècle comme le nôtre, où la foi est pour ainsi dire bannie des institutions publiques, et où, par conséquent, l'esprit du monde pénètre de toutes parts dans les âmes sans presque rencontrer d'obstacle, l'esprit chrétien et en particulier l'esprit de pénitence doit être inculqué aux enfants sous toutes les formes, à tout propos, par tous les moyens possibles. Ce n'est pas seulement le prêtre qui doit inoculer cet esprit de JÉSUS dans les catéchismes, au confessionnal et dans tout le détail de son saint ministère; c'est aussi le père, c'est la mère, c'est le maître ou la maîtresse.

Sans cela, nous ne ferons rien qui vaille; nos petits enfants seront des chrétiens sans christianisme, des cadavres de chrétiens, des corps sans vie; il leur manquera la base même de la sanctification véritable, qui est JÉSUS-CHRIST lui-même vivant dans ses serviteurs. Ah! faisons des chrétiens, des chrétiens tout de bon, tels que les aime JÉSUS, tels que les veut son Église! Nous préparerons par là des générations fortement trempées dans la foi, et nous assurerons, autant qu'il est en nous le triomphe de l'Église<sup>1</sup>. »

Mgr de Ségur termine ces avis relatifs à la direction des jeunes enfants, en appelant l'attention des prêtres auxquels ils sont confiés, sur l'insistance qu'apporte le Souverain Pontife à recommander pour eux, comme pour les autres chrétiens, l'usage de la fréquente communion.

« Le document pontifical, dit-il, insiste principalement sur un point d'une haute importance pratique et sur lequel nous appellerons, en terminant, l'attention toute particulière de ceux qui élèvent la jeunesse. Je veux parler de la fréquente communion pour les enfants.

« La lettre du Cardinal, écrite au nom et par ordre du Saint-Père, rappelle « combien la fréquentation des sacrements de Pénitence et

1. Bulletin de l'Association de Saint François de Sales, 1864.

« d'Eucharistie importe à la garde et à la conser-  
« vation de l'innocence dans les enfants; et  
« combien cet usage fréquent des sacrements  
« contribue admirablement à alimenter et à for-  
« tifier la piété naissante dans les jeunes cœurs  
« auxquels elle fait embrasser avec ardeur les  
« pratiques de notre sainte Religion. »

« Ce sont là, en effet, les deux points princi-  
« paux sur lesquels reposent la doctrine et la pra-  
« tique de la sainte Église Romaine touchant l'ad-  
« mission fréquente, facile et miséricordieuse des  
« enfants, même des jeunes enfants, aux sacrements  
« de Pénitence et d'Eucharistie.

« C'est d'abord la garde et la conservation de  
« leur innocence. Nous avons déjà parlé des bien-  
« faits de la confession fréquente pour les enfants  
« et de l'obligation où nous sommes, nous autres  
« pères et gardiens de leurs âmes, de leur pardon-  
« ner leurs péchés toutes les fois qu'ils en ont  
« besoin, quand ils n'y mettent pas obstacle. Nous  
« ne reviendrons pas sur cet important sujet, et  
« nous nous bornons ici au divin sacrement de  
« l'Eucharistie.

« L'Eucharistie, c'est JÉSUS, le DIEU qui aime  
« les enfants d'un amour tout particulier. Mécon-  
« naissant ce penchant de son cœur, ses Apôtres  
« voulaient un jour empêcher d'approcher de lui  
« ces petits privilégiés de sa tendresse. Le Sau-

veur les en reprit aussitôt, en disant : « *Laissez venir à moi les petits enfants et gardez-vous de les en empêcher.* » Et puis, « *les bénissant, il leur imposait les mains et les embrassait* » avec une charité ravissante.

« Ce fait évangélique est un enseignement et une règle pratique, qui doit éclairer sans cesse notre direction vis-à-vis des chers enfants que JÉSUS nous confie. Nous ne devons pas seulement les attirer à nous par notre bonté, par notre miséricordieuse tendresse et par notre facilité à leur pardonner leurs fautes ; nous devons encore les laisser approcher de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'amour, afin que le Bon Pasteur devienne lui-même, et non pas seulement par ses serviteurs, le gardien de l'innocence de ses chers agneaux.

« Ce n'est pas assez dire : nous devons les exciter, les presser, leur faciliter l'accès de la Sainte Table, et pratiquer pour eux ce que nous pratiquons pour les grandes personnes : le consolant *compelle intrare* de l'Évangile. Les enfants, en effet, soit par timidité, soit par un respect mal entendu, ne s'approcheront guère de la Communion si on ne leur dit d'avancer, si on n'ouvre pas leur petit cœur à la confiance, et si on ne veille pas incessamment sur eux à cet égard. Le démon s'en mêle de son côté ; il n'a rien tant à

cœur que de les éloigner de la communion, « sachant, lui aussi, combien la fréquentation « des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie « importe à la garde et à la conservation de « l'innocence dans les enfants. »

« Cette innocence sacrée, JÉSUS, par la communion fréquente, la préserve et la défend d'une manière merveilleuse. L'expérience le montre tous les jours: autour d'un enfant qui communie souvent, Notre-Seigneur semble établir une sorte d'atmosphère de pureté, d'innocence et de chasteté, qui préserve cette jeune âme comme par miracle au milieu de la corruption qui l'entoure. Combien n'ai-je pas connu d'enfants qui, grâce à la communion fréquente, à la communion régulière des dimanches et des fêtes, ont passé toute leur jeunesse dans une pureté de vie vraiment admirable, et cela dans toutes les classes de la société, parmi les pauvres petits apprentis aussi bien que parmi les enfants des grandes familles ! J'en ai connu qui ont gardé, pendant des années entières, leur âme si pure, qu'ils n'apportaient jamais au saint tribunal que de ces petites misères inséparables de la fragilité humaine et de la légèreté de l'enfance. Et j'ai pu constater maintes fois que presque tous ceux qui, depuis leur première communion jusqu'à leur adolescence, avaient été fidèles à commu-

nier ainsi *régulièrement* et *souvent*, entraient dans la vie, non seulement purs et chastes, mais énergiques dans la volonté de rester ce qu'ils étaient.

« Je le répète : Notre Seigneur a des secrets célestes pour faire son œuvre dans les âmes de ses enfants. Il n'entre jamais impunément en eux; et chaque communion, même imparfaite, ne laisse pas que de déposer au fond du cœur de l'enfant une espèce de couche de grâce et de force qu'il retrouvera au moment de la tentation. Sauf des cas tout à fait exceptionnels, la pureté des enfants est en proportion de leur zèle pour la communion. Pour un enfant, communier, c'est être chaste, c'est conserver l'innocence. Que de pauvres parents semblent ignorer cela! combien de fois ne défend-on pas à un enfant de s'approcher du bon DIEU pour des motifs sans importance, pour de simples étourderies, sans réfléchir que cette communion que l'on empêche est très souvent l'unique rempart qui défend le pauvre enfant contre les assauts du démon impur! Privé du secours divin, le pauvre petit succombera, tombera peut-être pour ne se point relever; et quel sera le véritable, quoique involontaire auteur de cette chute désolante? ce père, cette mère, ce maître, qui, par un zèle maladroit, a empêché un acte salutaire, au lieu d'aider

l'enfant à l'accomplir le mieux possible. Ajoutons que l'admission plus ou moins fréquente à la communion regarde uniquement le confesseur, du moins en dernier ressort: lui seul est juge compétent, parce que lui seul connaît le fond de la conscience. Des parents chrétiens peuvent et doivent exciter l'enfant à s'approcher souvent de la Table Sainte; mais la décision proprement dite appartient au seul confesseur.

« Mais la communion fréquente a un autre but, plus excellent encore : c'est de faire croître l'enfant dans l'esprit de foi, dans l'amour du bon DIEU, dans le respect de sa conscience et dans la pratique des vertus chrétiennes. S'il y a parmi nous tant d'enfants oublieux de DIEU et insoucians des choses religieuses, c'est bien souvent parce qu'ils demeurent trop longtemps éloignés des sacrements, qui seuls apportent à l'âme la lumière, la force et la vie. Les plantes ne poussent que quand elles sont arrosées; de même les âmes ne grandissent spirituellement que lorsqu'on les nourrit du Pain de vie. Beaucoup d'enfants languissent au service de DIEU, faute de nourriture; ils sont comme ces petits pauvres, hâves et décharnés, que l'on rencontre parfois, manquant de pain et, dès lors, traînant une existence flétrie et sans avenir.

« En pratique, et sans exclure les autres



moyens, on peut dire que toute la piété d'un enfant se résume dans la fréquentation assidue des Sacrements. Quand il se laisse prendre par la main bienfaisante de l'Église et quand il contracte la sainte habitude de communier souvent, la communion devient pour sa persévérance l'unique nécessaire. Elle emporte avec elle tout le reste : la garde vigilante du cœur, le courage dans les tentations, la bonne volonté, l'esprit de foi, l'horreur du mal, l'amour de la chasteté, la correction des défauts.

« Que la légèreté naturelle des enfants ne soit ni pour eux, ni pour leurs parents, ni pour leurs maîtres, ni pour nous-mêmes une raison *à priori* de ne pas s'approcher souvent du bon DIEU : les enfants sont des enfants, et tout chez eux revêt et doit nécessairement revêtir le caractère enfantin. Il en est de leurs communions et de leur piété comme de leurs contritions : Notre-Seigneur, en appelant à lui les enfants, sait qu'il appelle des enfants; il les aime tels qu'ils sont; et pourvu qu'il voie en eux une sincère volonté actuelle de bien faire, d'éviter le mal et d'être bons, il les bénit, il les aime, et il leur donne avec amour le divin baiser de la communion.

« Nous disions tout à l'heure que, en pratique, pour les enfants, la communion fréquente, c'était la chasteté; nous pourrions ajouter, avec non

moins de raison, qu'elle est pour eux l'amour de JÉSUS, c'est-à-dire le cœur même et le fondement de la vraie piété. Elle les initie mystérieusement et par un travail intérieur, connu de DIEU seul, à la vie de la foi, qui n'est autre chose que l'union avec JÉSUS-CHRIST et la participation à l'esprit de Celui que l'Écriture appelle « l'auteur et le consommateur de la foi ». Et cette piété, cette vie de foi revêt alors je ne sais quel caractère de simplicité joyeuse, de confiance naïve, d'expansion bonne et franche, inconnue à ce que l'on appelle chez nous la piété janséniste, laquelle semblait exclure l'amour.

« Le Saint-Père appelle le système contraire : « un système mal entendu et préjudiciable aux « intérêts spirituels des jeunes enfants; » il désire, il demande qu'on « réforme, dans un sens « plus conforme à l'esprit et à la discipline de « l'Église, ce défectueux système de soins spiri- « rituels à l'égard des enfants, système dont (on « se l'imagine bien) sont trop disposés à profiter « bon nombre de pères de famille qui ont peu « ou point de souci de l'éducation spirituelle de « leurs enfants. » Il espère qu'un grand bien sortira de l'introduction ou du moins du développement pratique « de la méthode régulière, « conforme à la discipline générale de l'Église, « et qui consiste à admettre même les jeunes

« enfants à une juste fréquentation des sacre-  
« ments. »

« La communion du mois, établie dans la plupart de nos catéchismes de persévérance et de nos œuvres de jeunesse, est une pratique excellente, un sage *minimum* à proposer aux enfants. Mais cette règle ne doit pas empêcher les enfants mieux disposés, plus désireux des choses saintes, ou bien, plus exposés au péché, de recevoir plus souvent le bon DIEU. La communion du mois n'est pas la communion fréquente, si désirable et si désirée pour les enfants par Notre-Seigneur et par son bien-aimé Vicaire. Pour un grand nombre, elle est insuffisante à les préserver des atteintes du vice, et surtout à les faire avancer dans la piété et dans les voies de la perfection chrétienne. Un excellent prêtre, directeur d'un catéchisme de persévérance très florissant, me racontait qu'étant naguère aux pieds du Pape, il avait le bonheur d'exposer à Sa Sainteté l'organisation et les résultats si heureux de nos catéchismes. Pie IX l'écoutait avec une satisfaction visible. « Et dans votre catéchisme de persévérance communie-t-on souvent? » demanda le Saint-Père. « Oui, Très Saint Père; nos enfants communient souvent. La plupart communient tous les mois. » — « *Tous les mois!* reprit le Pape, *ce n'est pas beaucoup.* »

« De grâce, n'ayons pas peur de donner JÉSUS aux petits enfants. Ouvrons leur cœur à la confiance et à l'amour de DIEU, tout en les imprégnant d'un religieux respect. Le respect d'un enfant pour la communion, ce n'est pas la peur, ni l'abstention, ni l'éloignement : c'est une foi vive et candide; c'est un cœur pur, sincère et désireux d'aimer et d'être aimé; c'est la volonté bien réelle d'éviter le mal. Un enfant qui ne communie pas souvent devient facilement comme étranger à JÉSUS-CHRIST; et, au contraire, un enfant que l'on excite « à une juste fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie devient très facilement un bon petit chrétien<sup>1</sup>. »

Mgr de Ségur ne se borna pas à soutenir par de si bonnes et si puissantes raisons la cause des enfants. La connaissance approfondie qu'il avait acquise des besoins de ces jeunes âmes et des ressources précieuses qu'elles offrent pour une solide direction spirituelle, lui inspira de composer à leur intention une série d'opuscules qui ont pour dédicace ces seuls mots : *Aux enfants*. C'est bien pour eux, en effet, qu'a écrit le pieux Prélat; c'est bien à eux qu'il s'adresse; mais il suffira de parcourir attentivement ces divers Traités pour voir quel parti en peuvent retirer,

1. *Bulletin de l'Association de Saint-François de Sales*, loc. cit.

pour la formation des enfants dans l'esprit vraiment chrétien, et les prêtres qui les dirigent, et les parents ou les maîtres qui soutiennent l'œuvre laborieuse de leur éducation.

Dans le premier de ces ouvrages, qui a pour titre : *L'enfant Jésus*<sup>1</sup>, Mgr de Ségur s'applique à initier son petit dirigé à la vie de la sainte famille. Après lui avoir enseigné, sous la forme qui convient à cet âge, le grand mystère de l'Incarnation du Verbe, il le fait assister aux scènes gracieuses des bergers et des Mages à Bethléem. Puis, passant avec lui dans la sainte maison de Nazareth, il lui montre Jésus, parfait adorateur de son Père céleste, Sauveur et Victime pour nos péchés. Avec l'habileté d'un maître consommé, il place dès lors l'enfant à l'école des vertus de perfection, lui inspirant, à l'exemple de Jésus enfant, l'estime et l'amour de la pauvreté, de l'innocence du cœur, de l'humilité et suavité, et de l'obéissance. Il termine en lui rappelant que l'Enfant Jésus est le même Dieu que nous adorons au Très-Saint Sacrement. Que de pieuses pensées à puiser dans ce petit livre pour révéler à des enfants ce Dieu qui a voulu être leur modèle en se faisant enfant comme eux ! Quelle joie de pouvoir éveiller si tôt dans ces

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

jeunes âmes la vraie vie spirituelle qui est toute en Jésus!

Dans un autre opuscule, qui a pour titre : *Conseils pratiques sur la piété*<sup>1</sup>, le saint Prélat, tirant les conséquences de l'ouvrage précédent, enseigne comment l'Enfant Jésus, vivant en nous par sa grâce, et spécialement par la grâce de la sainte Enfance chrétienne, est la source de la vraie piété. Il sait rendre dans des termes clairs et faciles à comprendre les beautés de la vie de foi, les douceurs de l'espérance et de la confiance en Dieu, les ardeurs de la charité, l'amour que nous devons à la Sainte Vierge, la douce et tendre Mère du Sauveur; l'amour que nous devons au Pape et à l'Église, si important à inculquer dès les premières années dans toute âme chrétienne; l'amour fraternel que l'on doit à tous les hommes : d'abord l'amour de leurs âmes, dont nous devons souhaiter avant tout le salut; puis l'amour de ceux que recommande à notre affection un titre particulier, comme les chers pauvres et tous les affligés; et enfin cet amour auquel on a donné avec raison le beau nom de piété filiale, et par lequel l'enfant confond pour ainsi dire dans une même tendresse, et le Dieu de qui vient toute paternité, et ceux

1. Un vol. in-18, chez Tolra.

qui le représentent immédiatement auprès de lui. Passant alors à la pratique des vertus, le pieux Prélat familiarise l'enfant avec l'esprit de religion, qui apprend à traiter avec un grand respect tout ce qui se rapporte au culte de Dieu; puis avec la pénitence chrétienne, dont l'enfant, déjà pécheur, doit avoir non seulement la notion, mais l'habitude. Ensuite viennent de belles pages sur la douceur, sur la pauvreté chrétienne, sur la chasteté et l'obéissance, dans lesquelles on retrouve bien des réflexions contenues déjà dans l'opuscule sur l'Enfant Jésus, mais où il faut voir un dessein de Mgr de Ségur de dire de bonne heure et de redire sans cesse aux âmes ce qu'elles ont besoin de n'oublier jamais et qu'elles oublieraient vite, si l'on ne prenait le soin de répéter souvent ces importantes leçons. Ainsi ont fait tous les maîtres en la vie spirituelle; ainsi font chaque année, et avec grand fruit, les prédicateurs de retraites; ainsi fait la sainte Église dans ses offices liturgiques. Mgr de Ségur ne s'est, d'ailleurs, jamais excusé de ces répétitions; il s'en faisait au contraire un moyen particulier de succès.

Les *Conseils sur la Piété* renferment encore quelques chapitres sur la patience, sur le renoncement, sur la paix et la joie qui sont les signes de la présence du Saint-Esprit dans les âmes;

enfin sur les moyens pratiques de grandir dans les vertus chrétiennes et de se corriger promptement de ses défauts. L'on peut voir, par ce simple exposé, quel fruit des prêtres zélés retireront de cet opuscule, pour la direction des jeunes enfants.

La logique voulait que Mgr de Ségur ne s'arrêtât pas là. La piété respire par la prière ; ses exercices étouffent l'âme quand on ne lui apprend pas à en faire une élévation du cœur vers Dieu ; c'est ce qui motiva la publication d'un troisième traité aux enfants, sur *la Prière*<sup>1</sup>. Qu'est-ce que prier ? Qu'est-ce que la prière vocale et la prière mentale ? Quelle nécessité y a-t-il pour le chrétien de prier ? La prière doit-elle être fréquente ? Comment faut-il prier ? Telles sont les premières questions auxquelles Mgr de Ségur répond, en donnant sur cette matière importante la doctrine des saints et particulièrement de saint François de Sales. Ainsi envisagée, la prière n'apparaît plus aux yeux de l'enfant comme un exercice fatigant, où la routine aurait plus de part que l'amour ; c'est l'aspiration du cœur chrétien vers Dieu ; c'est le besoin instinctif de l'âme d'adorer Dieu, si digne de toutes louanges ; de le remercier pour tous ses bienfaits, tant de l'ordre naturel que

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.



de l'ordre surnaturel; de le supplier de nous pardonner les chutes causées par notre incurable faiblesse; de lui demander tout ce qui est nécessaire à nous et à nos frères pour la vie présente et surtout pour la vie éternelle.

Après lui avoir appris ce que c'est que la prière, Mgr de Ségur initie l'enfant aux formes diverses de la prière; il lui apprend avec Notre-Seigneur l'efficacité de l'humble prière faite seul à seul avec Dieu; puis il lui montre la raison et les avantages de la prière faite en commun, soit dans la famille, soit dans les offices publics de l'Église. Il insiste particulièrement sur les douceurs de la prière dans la visite au Très Saint Sacrement — sujet qu'il traitera bien des fois dans ses autres ouvrages; — il lui explique ensuite comment prier par la Sainte Vierge est un moyen excellent d'obtenir de Dieu tout ce que nous souhaitons de vraiment désirable; et enfin il l'exhorte vivement à devenir une prière vivante et à laisser Jésus prier en lui, avec lui et pour lui.

Les enfants formés à une telle école pouvaient devenir promptement des chrétiens pleins de foi, d'amour et de générosité. Mais la vigilante sollicitude de ce bon Père spirituel n'était point encore satisfaite. Il savait que le démon tend constamment des pièges sous les pas inexpéri-

mentés de ces jeunes âmes, et il tremblait de les voir tomber en son pouvoir. Il songe donc à leur donner les conseils dont ils ont besoin pour déjouer les ruses de l'ennemi et il compose à leur intention un opuscule spécial sur *les tentations et le péché*<sup>1</sup>. Le pieux auteur aborde ce sujet en démasquant du premier coup le démon. Il met à jour les prétextes de sa haine infernale contre nous, et les principaux moyens qu'il emploie pour perdre les âmes. Il démontre, pour l'encouragement de ses jeunes lecteurs, qu'on peut toujours résister aux tentations; mais, parce que celui qui s'expose imprudemment au danger y tombera, il leur enseigne à prévenir, autant que possible, les tentations et à les combattre victorieusement lorsque la lutte est devenue inévitable. Puis, afin de prévenir des inquiétudes sans fondement, il explique avec une grande précision la différence qui existe entre la tentation et le péché: il fait remarquer que le péché ne commence que là où se produit le consentement de la volonté. Il rappelle les conditions requises pour que le péché non seulement blesse l'âme, mais qu'il la tue. Le langage du pieux Prélat devient saintement effrayant lorsqu'il trace alors le tableau d'un en-

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

fant tombé dans l'état du péché mortel; une mère chrétienne ne saurait trop lire et relire ces pages émouvantes et se pénétrer de ces graves sentiments, afin de les faire passer dans l'âme de son enfant, pour l'écarter à jamais d'un tel abîme, ou pour l'aider à en sortir sans retard, par une bonne confession, s'il avait l'affreux malheur d'y tomber.

Mais les mères assez sages pour convenir des imperfections de leurs jeunes enfants et pour reconnaître l'utilité qu'offre, même pour eux, l'usage de la confession, sont souvent très embarrassées pour leur faire comprendre la nature du sacrement de Pénitence, les conditions à remplir pour le recevoir dignement et la méthode la plus profitable pour s'y bien préparer. Le pieux Prélat est venu à leur secours, et dans un petit livre<sup>1</sup>, il apprend à un tout jeune enfant ce que c'est que se confesser, pourquoi l'on se confesse, comment on doit se confesser; il lui enseigne les qualités que doit présenter l'aveu de nos fautes, la contrition qu'il en faut avoir, la différence entre la simple bénédiction et la grâce bien plus grande de l'absolution; la nécessité de la *pénitence* ou *satisfaction* imposée par le confesseur et comment on doit l'accomplir. Il joint à cet ensei-

1. *La confession des enfants*, 1 vol. in-18, chez Tolra.

gnement quelques avis tout pratiques sur la manière de se confesser; il lui dit quand il faut se confesser; et enfin il lui trace lui-même l'examen sur lequel il pourra interroger sa conscience.

Ce petit traité sur la Confession des enfants révèle chez le saint Prélat une connaissance vraiment surprenante de ces jeunes âmes. Il aime en elles cette candeur tout empreinte encore de l'innocence du baptême, cette franchise qui avoue sans ambages la fragilité du cœur, cette facilité admirable à la contrition, même à la contrition parfaite. D'autre part, il n'ignore ni l'extrême faiblesse de leur volonté, ni la grande timidité qui pourrait faire échouer la sincérité des aveux, ni les points sur lesquels doit porter principalement l'examen. Aussi cet opuscule, si utile pour les jeunes enfants, l'est bien plus encore aux parents chrétiens et à tous ceux qui forment ces âmes inexpérimentées à la pratique de la confession. Ils y trouveront les plus sages directions et ils pourront s'en promettre, pour ces âmes si chères à Notre-Seigneur, les meilleurs résultats.

Après avoir donné aux enfants de si sages conseils de direction pour la confession, Mgr de Ségur leur consacre un autre opuscule sur la sainte Communion<sup>1</sup>. Cet apôtre de l'Eucharistie

1. 1 vol. in-18, chez Tolra.

ne pouvait manquer à ce devoir, et on sent qu'il l'a rempli avec une grande joie. Son âme s'est dilatée en recommandant à ces cœurs purs la réception fréquente et fervente du Pain des forts. Dans la pensée du pieux auteur, ces *Conseils pratiques sur la Communion* semblaient d'abord devoir convenir surtout aux jeunes enfants qui n'ont pas fait encore leur première Communion; les débuts du livre montrent, en effet, qu'il s'adresse à des enfants peu familiarisés avec l'enseignement catéchistique sur la sainte Eucharistie. Mais dans la suite de l'ouvrage il parle évidemment pour ceux qui ont déjà communié et qui ont besoin d'une instruction de détail pour apprendre à recevoir saintement Notre-Seigneur. Le plan de l'opuscule se déroule alors selon l'ordre logique. Le pieux Prélat commence par la préparation à la sainte Communion. « Il ne s'agit pas seulement de communier, dit-il, il faut *bien* communier! » Pour cela, il demande une sérieuse préparation éloignée. Que la conscience soit bien nette: « Les petits péchés ne valent pas mieux que les gros. Il faut être tout pur et tout bon. Il faut aussi *tâcher* de se corriger de ses défauts; c'est-à-dire, faire constamment des efforts pour les combattre. Et enfin « il faut orner, embellir le cœur, en priant davantage, surtout en priant mieux ». « Oh! que Jésus entre

avec bonheur, s'écrie-t-il, dans une petite âme qu'il voit ainsi préparée ! »

Comme préparation prochaine, Mgr de Ségur veut d'abord une *bonne* confession; « bonne et très bonne, ajoute-t-il, cordiale, sincère, faite de tout cœur ». Puis il recommande à son jeune dirigé de s'endormir la veille bien pieusement, en priant la Sainte Vierge de le disposer elle-même à la Communion du lendemain. Le matin, le cœur doit aspirer Jésus, il doit l'appeler avec ardeur. Pendant la sainte messe, l'auteur lui conseille de lire ou les belles prières de l'Église, ou quelques pages du quatrième livre de l'*Imitation*. Puis, il propose à l'enfant une formule d'actes avant la Communion, d'actes d'adoration, de repentir, d'amour, tout remplis de la plus tendre piété.

Il lui enseigne ensuite à passer les instants si précieux de l'action de grâces dans un profond recueillement, dans les sentiments de la plus excellente ferveur; et pour l'y aider, il lui dicte encore plusieurs actes d'adoration, de reconnaissance, d'amour, de prière et de générosité dans les résolutions.

De là le pieux Prélat passe aux effets de la sainte Communion : Elle nous unit intimement à Jésus-Christ et nous transforme en Lui. Elle ne nous rend pas impeccables, mais elle nous fait

aimer la perfection. Elle augmente en nous la grâce sanctifiante, l'esprit chrétien, et nous facilite la pratique des vertus. Elle nous fortifie dans les tentations et nous inspire l'horreur de tout ce qui est indigne d'une âme baptisée. Il lui explique ensuite en quoi consiste la vraie ferveur d'une Communion; ce n'est pas à verser des larmes, à s'y sentir attendri; elle consiste surtout dans l'ardeur d'une volonté qui se donne tout à Dieu. De même la Communion tiède n'est ni la Communion où l'on ne reçoit aucune consolation sensible, ni celle dont la préparation a été un peu imparfaite, mais surtout celle d'une âme qui n'apporte habituellement que des lâchetés au service de Dieu. Quant à la mauvaise Communion, le pieux Prélat en fait mention, mais dans des termes qui témoignent combien la pensée même que ce crime soit possible, étreint son cœur. Il passe vite sur ce sujet, pour s'arrêter à loisir sur la fréquente Communion, qu'il recommande à l'enfant chrétien, en lui montrant que les prétextes dont il se servirait pour s'en écarter, sont autant de raisons de plus d'en prendre la douce et sanctifiante pratique. Puis, se souvenant qu'il parle pour plus d'un de ces pauvres enfants auxquels des parents, à peine dignes du nom de chrétiens, se hâtent de faire accomplir l'acte im-

portant de la première Communion comme un adieu à toute habitude de piété, Mgr de Ségur veut prévenir ce malheur. « Il y a des enfants, dit-il, qui semblent croire qu'une fois la première Communion faite, tout est fini. C'est juste le contraire : une fois la première Communion faite, tout commence... Jusque-là on s'est pour ainsi dire préparé à être chrétien. Sois donc toujours chrétien, mon enfant, sois-le de plus en plus, à mesure que tu avances dans la vie... Si tu persévères jusqu'à la fin dans la pratique de la communion pieuse et fréquente, je te promets, au nom du bon Dieu, que ta vie sera bonne et pure, paisible et heureuse au milieu même des épreuves, des souffrances et des larmes. Je te promets une bonne vie et une bonne mort; un jugement doux et favorable, et une glorieuse couronne dans l'éternité. » Dans un dernier chapitre Mgr de Ségur parle de la Communion des enfants malades. Il demande que si la maladie se prolonge, l'enfant fasse le plus souvent possible la sainte Communion; surtout, qu'il la réclame avec instance si le danger devenait grave; et enfin que, si jeune soit-il, on ne manque pas de lui faire faire sa première Communion, s'il a l'intelligence suffisamment ouverte pour discerner l'Eucharistie d'une nourriture ordinaire.

Ce court exposé des « *Conseils pratiques* »



adressés aux enfants sur *la sainte Communion* » suffira, nous l'espérons, à montrer quel parti en peuvent tirer les directeurs spirituels pour les âmes dont ils sont chargés. Il n'y a pas un bon prêtre qui ne sache dire tout ce que renferme ce petit livre; mais quel est le prêtre zélé qui ait le temps de donner aux chers enfants qu'il forme à la piété chacun de ces précieux avis? Ce sera donc un vrai soulagement pour sa conscience, de penser qu'en mettant entre leurs mains cet opuscule, il leur procurera l'instruction nécessaire pour profiter dignement de la grâce de la sainte et fréquente Communion.

Le zèle infatigable du pieux Prélat pour la sanctification des enfants s'est porté sur un autre point d'une égale importance: nous voulons parler de la Confirmation. Les enfants qui doivent la recevoir n'ont pas toujours la possibilité de s'y préparer comme il serait désirable. On est souvent obligé, dans les grands centres de population, de leur conférer ce sacrement le jour même de la Première Communion ou l'un des jours suivants; et, malgré tout le zèle qu'apportent les catéchistes à leur faire comprendre que la grâce de la Confirmation a le même prix que la grâce de l'Eucharistie, ces enfants n'envisagent trop souvent la Confirmation que comme un bienfait d'un ordre moindre. D'autre part, ce

Sacrement ne pouvant être réitéré, il est infiniment à souhaiter qu'il soit reçu avec une grande ferveur; enfin, c'est dans cette seule circonstance de leur vie que la plupart des chrétiens entendent parler à loisir du Saint-Esprit, de son rôle divin de sanctificateur de nos âmes, de maître des maîtres en la vie spirituelle<sup>1</sup>. N'était-il pas nécessaire, pour tous ces motifs, de proposer aux enfants un petit livre où ils pussent trouver, dans un style à leur portée, et avec les développements que réclame la dignité de ce Sacrement, tout ce qui doit assurer leur digne préparation à la Confirmation? C'est l'objet d'un opuscule intitulé : *La Confirmation*<sup>2</sup>. L'auteur commence par expliquer à son cher petit dirigé la nature de la grâce, qui est comme l'âme des Sacrements : « Ecoute, mon enfant ! lui dit-il. Ecoute avec ton esprit; écoute surtout avec ton cœur ! Nous avons ici de grandes choses à dire, bien belles, bien bonnes, et qu'il est nécessaire de très bien

1. N'est-ce pas à l'ignorance presque complète où sont tant d'âmes à l'égard du Saint-Esprit, qu'il faut attribuer l'affaiblissement lamentable de l'esprit chrétien dans nos sociétés modernes? Les Apôtres, à l'école même de Jésus-Christ, n'ont pas compris pleinement la doctrine de leur adorable Maître; à peine furent-ils remplis du Saint-Esprit qu'ils devinrent des hommes nouveaux et tout pénétrés de la sagesse divine : comment s'étonner que l'oubli si commun du rôle du Saint-Esprit dans les âmes entraîne comme conséquence la perte du sens chrétien?

2. Un vol. in-18, chez Tolra.

comprendre. Il ne s'agit, en effet, ni plus ni moins que de la vie de ton âme. Or, quoi de plus important pour un *vivant* qui veut continuer à vivre, que de connaître ce qui intéresse *la vie*? La grâce, écoute bien cela, est le don surnaturel par lequel le bon Dieu daigne s'unir et se donner lui-même à nous, pour nous communiquer sa vie, sa sainteté et sa béatitude éternelle. » Il commente ensuite mot par mot cette notion complète de la grâce. De là, il passe à l'énumération des Sacrements et il montre pour quels motifs Jésus-Christ les a institués.

Venant alors exclusivement au sacrement de Confirmation, il s'applique à lui en donner une idée exacte : « La Confirmation est au Baptême, lui dit-il, ce que la force est à la vie, ce que la virilité de l'homme est à l'enfance. Le Baptême est comme l'aurore de la vie chrétienne; la Confirmation, c'est le plein midi; » puis, il la définit avec ampleur comme il suit : « La Confirmation est un Sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous donner le Saint-Esprit avec la plénitude de la grâce, afin de fortifier en nous la vie du Baptême, faire de nous pour toujours de parfaits chrétiens, et nous donner la force de triompher de tous les ennemis de notre salut. » Le pieux auteur donne les développements nécessaires sur chacune de ces ex-

pressions; il consacre un chapitre entier à montrer comment la Confirmation fait de nous des soldats de Jésus-Christ et de l'Église; et, parlant ensuite de la grandeur de ce Sacrement, il ajoute : « En un sens très vrai, le très grand, très saint et très parfait sacrement de Confirmation nous apparaît comme couronné d'une excellence vraiment unique : l'excellence de la perfection même. Il nous apporte la grâce de la perfection de la vie chrétienne, le trésor qui fait les Saints et les Martyrs. Il élève à sa perfection la grâce du Baptême. Toute divine qu'elle est, l'adorable Eucharistie n'est, au fond, que l'alimentation, la nourriture de la grâce parfaite de la Confirmation. La Pénitence et l'Extrême-Onction ne font que réparer, que guérir les blessures faites par le péché à cette grâce si excellente. Enfin, la force surnaturelle du Sacrement de Confirmation est un puissant principe de sainteté, non seulement pour les pères et mères, chefs de la famille chrétienne, mais encore pour les Prêtres et les Evêques, chefs spirituels de l'Église.

« Il y a dans la Confirmation des trésors qui ne se trouvent que là; et l'on peut dire en toute vérité qu'elle est, sous un rapport du moins, la merveille de la grâce de Jésus-Christ, vainqueur de Satan, du monde et du péché. »

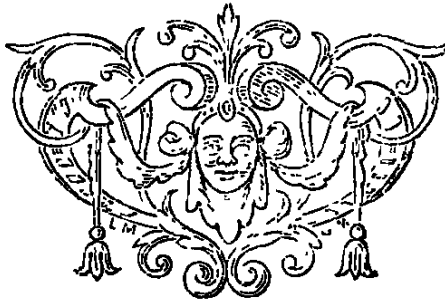
Mgr de Ségur parle ensuite des beaux mys-

tères qui sont renfermés dans les cérémonies de la Confirmation; puis il vient à l'explication des dons précieux du Saint-Esprit, s'attachant à montrer au futur confirmand quelle influence ces grâces divines sont appelées à exercer sur toute sa vie. Il joint à ces développements pleins d'intérêt et de piété quelques mots sur chacun des douze fruits du Saint-Esprit. Le reste de l'ouvrage est destiné à lui enseigner comment un chrétien confirmé doit aimer la perfection et y viser; et que, pour bien soutenir dans l'âme l'énergie de grâce de la Confirmation, il n'est tel que la Communion fréquente.

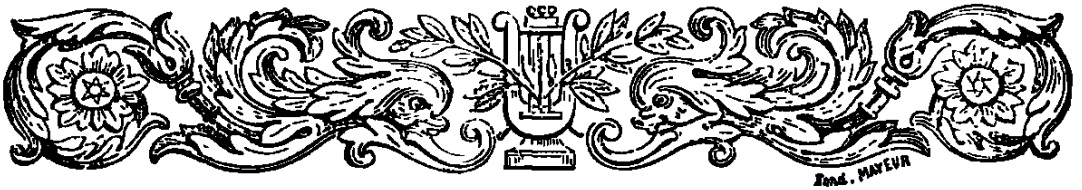
On ne saurait dire quels fruits a produits cet opuscule, et nous pensons qu'il est le meilleur complément que les prêtres puissent offrir aux enfants, des instructions catéchistiques qu'ils leur adressent en les disposant à la réception du Saint-Esprit.

Nous avons donné à la question de la direction des enfants par Mgr de Ségur les développements que mérite cet important sujet. La grâce accordée par Dieu au pieux Prélat pour ce ministère à la fois si délicat et si fructueux était trop spéciale pour que nous négligeassions d'en faire profiter tous ceux qui ont l'honneur de servir ces jeunes âmes. Puissions-nous avoir inspiré aux prêtres, aux pères et mères et aux maîtres

chrétiens un zèle de plus en plus ardent pour leur belle mission auprès des enfants ! Puissions-nous voir les dévouements éclairés se multiplier tous les jours en faveur de l'enfance, et former une génération assez pénétrée de l'esprit de l'Évangile pour réparer les ruines accumulées par l'impiété un moment triomphante !







# TABLE DES MATIÈRES

## DU PREMIER VOLUME

---

Préface . . . . . Page 1

### PREMIÈRE PARTIE

DE LA PRÉPARATION DE MONSIEUR DE SÉGUR  
A SA MISSION DE DIRECTEUR



#### CHAPITRE PREMIER

*Dieu tient secrets, pendant l'enfance et la jeunesse de Gaston de Ségur, les desseins qu'il forme sur lui pour l'avenir.*

Les voies de Dieu sont inscrutables. — Ses deux plans. — Rien ne révèle d'abord l'avenir de Gaston de Ségur. — Première enfance à peine chrétienne. — Education universitaire : ses résultats. — Dieu garde pur le cœur du jeune étudiant. — Gaston se convertit ; sens de ce mot. — Lecture de l'*Introduction à la vie dévote*. — Le futur disciple de saint François de Sales. . . . . Page 3

#### CHAPITRE II

*Dieu conduit Gaston de Ségur à l'état ecclésiastique par un chemin qui paraissait l'en éloigner.*

Gaston de Ségur se préoccupe du choix d'une carrière. — Il laisse de côté tout projet relatif au métier des armes :



motifs de cette détermination. — Ses succès dans les arts. — Il devient diplomate. — Sa joie d'habiter Rome. — Les habiletés de la diplomatie l'attachent à la simplicité de l'Évangile. — La vue des maux de l'Église lui inspire la pensée de se faire apôtre. — Après un sérieux contrôle, son dessein est approuvé. — Il répond fidèlement à l'appel de Dieu. . . . . Page 10

### CHAPITRE III

#### *Gaston de Ségur se prépare au Sacerdoce.*

Gaston de Ségur fait le vœu de se consacrer au service de Dieu et des âmes. — Il doit vaincre, pour l'accomplir, toutes les tendresses de la nature. — Son entrée au séminaire. — Nouvelle existence. — Sa gaieté naturelle en tempère les rigueurs. — Mais l'esprit ecclésiastique domine déjà toute sa vie. — Le futur directeur des âmes se révèle en lui. — Il gravit les degrés du sanctuaire. — Il est appelé au Sacerdoce : sentiments qui remplissent son âme. — Sa première Messe . . . . . Page 19

### CHAPITRE IV

#### *L'abbé de Ségur trace son règlement de vie.*

Utilité d'une règle de vie pour un jeune prêtre. — L'abbé de Ségur rédige celle qu'il devra suivre dans le ministère des âmes. — Beautés pratiques de cet acte important. — Coup d'œil d'ensemble sur la fidélité avec laquelle il observa ce règlement. . . . . Page 68

### CHAPITRE V

#### *Premiers essais de l'abbé de Ségur dans la direction des âmes.*

Il forme avec plusieurs prêtres la petite communauté de la rue Cassette. — Aspect tout apostolique de son appartement. — Il y tend ses filets ; pêche abondante ; nombreuses conversions. — Il est nommé aumônier d'une prison militaire. — Difficultés particulières de cette mission ; ses dé-

buts sont des coups de maître. — Il y épuise rapidement sa santé. — Arrêt forcé. — C'est alors que se dévoile son rare talent d'écrivain. — Remis de ses fatigues, il veut reprendre son modeste apostolat. — La Providence a d'autres plans : il est nommé Auditeur de Rote. . . . Page 111

## CHAPITRE VI

### *Monsieur de Ségur, directeur des âmes à l'école de Pie IX.*

Importance des fonctions de l'Auditeur de Rote. — Pie IX et l'Empereur y appellent l'abbé de Ségur. — Peine que ressent le jeune apôtre en se séparant de ses fils spirituels. — Son arrivée à Rome. — Accueil paternel et affectueux qu'il reçoit du Pape. — Il entre en fonctions. — Son amour des âmes ne peut rester inactif. — Il visite fréquemment les hôpitaux. — Il confesse les enfants des écoles. — Dieu lui réservait à Rome une faveur insigne : le Pape veut bien devenir lui-même son maître dans les saines doctrines catholiques et dans la direction des âmes. — Portée immense de cette grâce pour toute la vie du pieux prélat. — Le Pape forme le projet de lui conférer de grands honneurs ecclésiastiques. — Appréhensions de l'humilité de Mgr de Ségur. — Dieu se charge de trancher la difficulté. . . . Page 130

## CHAPITRE VII

### *Consécration définitive de la mission de Monsieur de Ségur : Il devient aveugle.*

Dieu va faire entrer Mgr de Ségur dans la préparation immédiate à sa mission de directeur des âmes. — La vue du jeune prélat s'éteint dans le travail. — Tous les moyens sont tentés pour parer à un malheur. — Un voyage en France est déclaré nécessaire. — Consommation du sacrifice. — Extrême désolation de sa famille. — Lui seul comprend le plan de Dieu et se réjouit . . . . Page 142

## DEUXIÈME PARTIE

DE LA MÉTHODE DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR  
DANS LA DIRECTION DES ÂMES



## CHAPITRE PREMIER

*Monseigneur de Ségur avait les qualités d'un vrai directeur des âmes.*

La mission du directeur de conscience exige des qualités spéciales : une piété solide et profonde ; — la science de la Religion et des âmes ; — une grande prudence. — Mgr de Ségur les a possédées éminemment. — I. Sa piété envers Dieu et sa charité envers le prochain : — au séminaire ; — dans l'exercice du saint ministère. — II. Sa science ; — ses études au séminaire ; — l'Écriture sainte, la théologie, les Pères : spécialement saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales. — Son expérience personnelle des voies de Dieu. — Il continue ensuite ses travaux. — Puis il écrit : avec quel talent, quels encouragements et quels fruits. — III. Son zèle prudent. Nul n'a jamais songé à contester son zèle. — Ce zèle était-il prudent ? — de la prudence du siècle ? non ; — de la prudence humaine ? oui, en tant qu'elle peut servir les intérêts de Dieu ; — de la prudence timide dans le bien ? non, et c'est aussi à son honneur ; — de la prudence des saints ? oui, et dans une mesure remarquable. . . . . Page 151

## CHAPITRE II

*De la diversité des méthodes dans la direction.*

La direction spirituelle parvient à un but unique par des méthodes variées. — Exemples : saint Augustin. — Saint Benoît. — Saint François d'Assise. — Saint Ignace. — Saint François de Sales. — Saint Alphonse de Liguori. —

Avantages de cette variété. — Mgr de Ségur n'est pas un copiste, mais un maître en la vie spirituelle. . Page 178

### CHAPITRE III

*Premier principe de la méthode de Monseigneur de Ségur : former dans le chrétien la vie de Jésus.*

La méthode de Mgr de Ségur se fonde sur la nécessité de l'union à Notre-Seigneur. — Dans ce but il compose les Traités de « la piété et la vie intérieure » : notions fondamentales; — le renoncement; — la grâce et l'amour de Jésus; — le chrétien vivant en Jésus; — nos grandeurs en Jésus. — La vie de Jésus en nous était donc sa thèse habituelle. — Conséquences admirables qu'il en a tirées.  
Page 191

### CHAPITRE IV

*Sa méthode; deuxième principe : la fréquentation des Sacrements.*

La vie chrétienne se soutient principalement par les Sacrements. — Importance que Mgr de Ségur attachait à ce qu'on les reçût souvent — De la confession fréquente : sa nécessité. — Comment il voulait qu'on s'y préparât. — Combien il y aidait les âmes. — Traité de la Confession. — La Confession dispose l'âme à la Communion. — Avec quel soin Mgr de Ségur instruisait ses pénitents touchant la sainte Eucharistie. — Comment il les préparait à la Communion fréquente. — Prudence de sa conduite. — Il écrit plusieurs opuscules sur ce sujet : La présence réelle. — La Messe. — La très sainte Communion. — Tous les huit jours. — Fruits abondants de cet enseignement.  
Page 128

### CHAPITRE V

*Sa méthode spirituelle. Troisième principe : du service de Jésus par les œuvres chrétiennes.*

Esprit essentiellement logique de la direction de Mgr de Ségur.

— Qui vit de Jésus doit servir les intérêts de Jésus. — Le pieux Prélat ne veut à sa suite que des chrétiens laborieux. — Ses fils spirituels deviennent des hommes d'œuvres. — Par eux, il soutient les Œuvres eucharistiques. — Le Tiers-Ordre de saint François d'Assise. — L'Œuvre de Saint-François de Sales. — Il réalise ainsi le type du parfait chrétien, vrai serviteur de Dieu et de l'Église. Page 283

## CHAPITRE VI

*Sa méthode spirituelle. Quatrième principe :  
une tendre dévotion envers la Sainte Vierge.*

Du rôle de Marie dans les desseins adorables de Dieu. — Mgr de Ségur fait intervenir la très sainte Vierge dans tous les détails de la direction des âmes. — Il emploie la même pratique dans tous ses ouvrages : — à l'égard des enfants ; — des simples chrétiens ; — des âmes pieuses. — Résultats admirables qu'il retire de ce principe de direction spirituelle . . . . . Page 259

## CHAPITRE VII

*Sa méthode spirituelle. Cinquième principe : l'amour  
de l'Église et du Pape.*

Importance que Mgr de Ségur attachait à ce principe pour la direction des âmes. — Soins qu'il prenait à cet égard de vive voix. — Ses écrits sur le même sujet : Conseils pratiques sur la Piété. — Le Pape. — Nos grandeurs en Jésus. — L'Église. — Grosses vérités. — Réponses aux objections. — Le Concile. — L'Infaillibilité pontificale. — L'Encyclique. — Le denier de Saint-Pierre. — Résumé. — Consolants résultats . . . . . Page 309

## CHAPITRE VIII

*Sa méthode ; sixième principe : la bonté envers tous.*

Bonté ineffable de Jésus pour nos âmes. — Saint Jean, son

dirigé de prédilection. — Saint François de Sales, image touchante de la bonté du Sauveur. — Mgr de Ségur marche sur ces traces. — Difficultés spéciales de son ministère. — La bonté en triomphe. — Il l'érige en système. — Il la puise dans le Cœur de Jésus. — Elle se montre toute-puissante, même sur les plus grands pécheurs. — Il l'emploie même avec les âmes avancées dans la piété. — Il ne s'en écarte en rien avec les protestants. — Avantages précieux de cette méthode de la bonté envers tous. — Combien Mgr de Ségur souhaitait de la voir employée par préférence à celle de la crainte même salutaire . . . . Page 345

## TROISIÈME PARTIE

### APPLICATION

#### DE LA MÉTHODE DE MONSIEUR DE SÉGUR



### CHAPITRE PREMIER

*Que toutes les âmes sont susceptibles de direction.*

D'un préjugé étrange et funeste au sujet de la direction. — La vérité est qu'elle est nécessaire à tous — et praticable envers tous. — Témoignage des Saints et maîtres en la vie spirituelle. — Application de la direction aux âmes qui semblent devoir moins en profiter. — Ce que Dieu commande, ce n'est pas le succès, mais l'accomplissement du devoir. — En pratique, les fruits sont très consolants. — Exhortation à rétablir la vraie doctrine sur ce sujet. — Grand exemple du pieux Prélat à cet égard. — Reconnaissance que lui voue le peuple chrétien . . Page 381

### CHAPITRE II

*De la direction des jeunes enfants.*

La direction spirituelle doit commencer son action sur les jeunes enfants. — Combien Mgr de Ségur s'applique à ce

devoir. — Lettre admirable à une enfant de huit ans. — Mgr de Ségur se fait l'avocat des droits des enfants à la réception fréquente des Sacrements. — Beau commentaire d'un Acte pontifical. — Il adresse aux enfants de nombreux opuscules de direction : l'Enfant Jésus. — La piété. — La prière. — Les tentations et le péché. — La Confession. — La sainte Communion. — La Confirmation. — Fruits que peuvent retirer de ces ouvrages tous ceux qui forment les enfants à la vie chrétienne. . . . . Page 392

FIN DU PREMIER VOLUME

